Giacomo Girolamo Casanova

HISTOIRE DE J. CASANOVA DE SEINGALT

vénitien écrite par lui-même à Dux, en Bohème (volume 2)

Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797. (1789-1798)



bibliothèque numérique romande ebooks-bnr.com

Giacomo Girolamo CASANOVA

HISTOIRE DE J. CASANOVA DE SEINGALT vénitien, écrite par lui-même à Dux, en Bohème (volume 2)

Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797.

(1789-1798)

bibliothèque numérique romande

ebooks-bnr.com

Altera nunc rerum facies, me quero, nec ad-sum : Non sum qui fueram, non putor esse : fui.

CHAPITRE PREMIER

Mon court et trop vif séjour à Ancône. Cécile, Marine, Bellino. L'esclave grecque du lazaret. Bellino se fait connaître.

Je suis arrivé à Ancône le 25 de février de l'an 1744 au commencement de la nuit à la meilleure auberge de la ville. Content de ma chambre, je dis à l'hôte que je voulais manger gras. Il me répond qu'en carême, les chrétiens mangent maigre. Je lui dis que le pape m'a donné la permission de manger gras ; il me dit de la lui montrer ; je lui réponds qu'il me l'a donnée de bouche ; il ne veut pas me croire ; je l'appelle sot ; il m'intime d'aller me loger ailleurs ; et cette dernière raison de l'hôte, à laquelle je ne m'attendais pas, m'étonne. Je jure, je peste ; et voilà un grave personnage qui sort

d'une chambre me disant que *j'avais tort* de vouloir manger gras, tandis que dans Ancône le maigre était meilleur ; que *j'avais tort* de vouloir obliger l'hôte à croire sur ma parole que j'en avais la permission ; que *j'avais tort*, si je l'avais, de l'avoir demandée à mon âge ; que *j'avais tort* de ne l'avoir pas prise par écrit ; que *j'avais tort* d'avoir donné à l'hôte le surnom de sot, puisqu'il était le maître de ne pas vouloir me loger ; et qu'enfin *j'avais tort* de faire tant de bruit.

Cet homme qui, non appelé, venait se mêler de mes affaires, et qui n'était sorti de sa chambre que pour me donner tous les torts imaginables, m'avait fait quasi rire.

— Je signe, monsieur, lui dis-je, à tous les torts que vous me donnez ; mais il pleut, j'ai grand appétit, et je n'ai pas envie de sortir à cette heure pour aller me chercher un autre gîte. Or je vous demande si, au défaut de l'hôte, vous voulez bien me donner à souper.

— Non, car étant catholique je jeûne ; mais je vais calmer l'hôte qui, quoique en maigre, vous donnera un bon souper.

En disant cela, il descend, et comparant à sa froide sagesse ma pétulante vivacité, je le reconnais pour digne de me donner des leçons. Il remonte, il entre chez moi, et il me dit que tout était accommodé, que j'allais avoir un bon souper, et qu'il y assisterait. Je lui réponds qu'il me fera honneur, et pour l'obliger à me dire son nom, je lui dis le mien en me qualifiant de secrétaire du cardinal Acquaviva.

Je m'appelle, me dit-il, Sancio Pico, je suis Castillan, et provéditeur de l'armée de S.M.C., dont le comte de Gages a le commandement sous les ordres du généralissime duc de Modène.

Ayant admiré l'appétit avec lequel j'ai mangé tout ce qu'on m'a servi, il me demanda si j'avais dîné ; et il me parut content quand je lui ai dit que non.

— Votre souper, me dit-il, vous fera-t-il du mal ?

— J'ai lieu d'espérer qu'au contraire il me fera du bien.

— Vous avez donc trompé le pape. Venez avec moi dans la chambre ici près. Vous aurez le plaisir d'entendre une bonne musique. La première actrice y loge.

Le mot d'actrice m'intéresse ; et je le suis. Je vois assise à une table une femme en âge qui soupait avec deux jeunes filles, et deux jolis garçons. Je cherche en vain l'actrice. D. Sancio me la présente dans un de ces garçons, joli à ravir, qui ne pouvait avoir que seize à dix-sept ans. Je pense d'abord que c'était le *castrato* qui avait joué le rôle de première actrice sur le théâtre d'Ancône, sujet aux mêmes lois qu'à Rome. La mère me présente son autre fils, joli aussi, mais non pas castrato, qui s'appelait Pétrone et qui avait représenté la première danseuse, et ses deux filles dont l'aînée, qui

s'appelait Cécile, apprenait la musique, et avait douze ans ; l'autre qui était danseuse en avait onze, et elle s'appelait Marine ; toutes les deux jolies. Cette famille était de Bologne, et se soutenait par ses talents. La complaisance et la gaieté suppléaient à la pauvreté.

En se levant de table, Bellino, c'était le nom du castrato première actrice, à l'instance de D. Sancio, se mettant au clavecin, s'accompagna un air avec une voix d'ange, et des grâces enchanteresses. L'Espagnol, qui écoutait tenant les yeux fermés, me semblait en extase. Moi, bien loin de tenir les yeux fermés, j'admirais ceux de Bellino, qui noirs comme des escarboucles jetaient un feu qui me brûlait l'âme. Cet être avait plusieurs traits de D. Lucrezia, et des manières de la marquise G. Son visage me paraissait féminin. Son habit d'homme n'empêchait pas qu'on ne vît le relief de sa gorge, ce qui fit que, malgré l'annonce, je me suis mis dans la tête que ce devait être une fille. Dans

cette certitude, je n'ai point du tout résisté aux désirs qu'il m'inspira.

Après avoir passé deux heures agréablement, D. Sancio, m'accompagnant à ma chambre, me dit qu'il partait de grand matin pour Sinigaille avec l'abbé de Vilmarcati, et qu'il retournerait le jour suivant, à souper. Lui souhaitant un bon voyage, je lui ai dit que je le rencontrerais en chemin, puisque dans le même jour je voulais aller souper à Sinigaille. Je ne m'arrêtais à Ancône qu'un jour pour présenter au banquier ma lettre de change et en prendre une pour Bologne.

Je me suis couché tout plein de l'impression que Bellino m'avait faite, fâché de partir sans lui avoir donné des marques de la justice que je lui rendais, n'étant pas la dupe de son déguisement. Mais le matin, à peine ai-je ouvert ma porte, je le vois devant moi m'offrant son frère pour me servir à la place de laquais de louage. J'y consens, il vient d'abord, et je

l'envoie chercher du café pour toute la famille. Je fais asseoir Bellino sur le lit avec l'idée de le traiter en fille ; mais voilà ses deux sœurs qui courent à moi, et interrompent ainsi mon projet. Je ne pouvais qu'être très content de l'attrayant tableau que j'avais devant mes yeux : gaieté, beauté sans fard de trois différentes espèces, douce familiarité, esprit du théâtre, jolis badinages, petites grimaces de Bologne que je ne connaissais pas, et qui me plaisaient à l'excès. Les deux petites filles étaient de vrais boutons de rose vivants, et très dignes d'être préférées à Bellino, si je ne m'étais mis dans la tête que Bellino était une fille comme elles. Malgré leur grande jeunesse, on voyait la marque de leur puberté précoce sur leurs blanches poitrines.

Le café vint, porté par Pétrone, qui le servit, et en porta à sa mère qui ne sortait jamais de sa chambre. Ce Pétrone était un vrai *Giton*, il l'était de profession. Cela n'est pas rare dans la bizarre Italie, où l'intolérance dans cette ma-

tière n'est ni déraisonnée comme en Angleterre, ni farouche comme en Espagne. Je lui ai donné un sequin pour qu'il paie le café, et je lui ai fait présent des dix-huit paoli de reste, qu'il reçut me donnant une marque de sa reconnaissance faite pour me faire connaître son goût. Ce fut un baiser à bouche entr'ouverte qu'il m'appliqua sur les lèvres me croyant amateur de la belle chose. Je l'ai facilement désabusé, mais je ne l'ai pas vu humilié. Quand je lui ai dit d'ordonner à dîner pour six il me répondit qu'il n'ordonnerait que pour quatre ; car il devait tenir compagnie à sa chère mère, qui mangeait restant au lit.

Deux minutes après, l'hôte monta pour me dire que les personnes que j'allais faire dîner avec moi mangeaient pour le moins comme deux, et qu'ainsi il ne me servirait qu'à six paoli par tête. J'y ai consenti. Me croyant en devoir de donner le bonjour à la complaisante mère, j'entre dans sa chambre, et je lui fais compliment sur sa charmante famille. Elle me remer-

cie des dix-huit paoli que j'avais donnés à son bien aimé fils, et elle me confie son état de détresse.

— L'entrepreneur Rocco Argenti, me dit-elle, est un barbare qui ne m'a donné que 50 écus romains pour tout le carnaval. Nous les avons mangés, et nous ne pouvons retourner à Bologne qu'à pied, et demandant l'aumône.

— Je lui ai donné un doblon da *ocho*, qui la fit pleurer de joie. Je lui en promets un autre pour prix d'une confidence.

— Convenez, lui dis-je, que Bellino est une fille.

— Soyez sûr que non ; mais il en a l'air. C'est si vrai qu'il a dû se laisser visiter.

— Par qui ?

— Par le très révérend confesseur de Mgr l'évêque. Vous pouvez aller lui demander si c'est vrai.

— Je n'en croirai rien qu'après l'avoir visité moi-même.

— Faites cela ; mais en conscience je ne peux pas m'en mêler, car, Dieu me pardonne, j'ignore vos intentions.

Je vais dans ma chambre, j'envoie Pétrone m'acheter une bouteille de vin de Chypre, il me donne sept sequins du reste d'un doblon que je lui avais donné, et je le partage entre Bellino, Cécile et Marine, puis je prie ces deux dernières de me laisser seul avec leur frère.

— Mon cher Bellino, lui dis-je, je suis sûr que vous n'êtes pas de mon sexe.

— Je suis de votre sexe, mais castrat ; et on m'a visité.

— Laissez que je vous visite aussi, et voilà un doblon.

— Non, car il est évident que vous m'aimez, et la religion me le défend.

— Vous n'avez pas eu ce scrupule avec le confesseur de l'évêque.

— Il était vieux, et ce ne fut qu'un coup d'œil qu'il jeta à la hâte sur ma malheureuse conformation.

J'allonge la main, et il me la repousse, et il se lève. Cette obstination me donne de l'humeur, car j'avais déjà dépensé quinze à seize sequins pour satisfaire à ma curiosité. Je me mets à table en boudant, mais l'appétit des trois jolies créatures me rend toute ma bonne humeur, et je me détermine à me refaire sur les cadettes de l'argent que j'avais dépensé.

Assis tous les trois devant le feu mangeant des marrons, je commence à distribuer des baisers ; et Bellino à son tour ne manque pas de complaisance. Je touche, et je baise les naissantes gorges de Cécile et de Marine, et Bellino, faisant un sourire, ne s'oppose pas à ma main qui entre dans son jabot, et empoigne un sein qui ne me laisse plus douter de rien.

— À ce sein, lui dis-je, vous êtes une fille, et vous ne pouvez pas le nier.

— C'est le défaut de tous nous autres.

— Je le sais ; mais je m'y connais assez pour en distinguer l'espèce. Ce sein d'albâtre, mon cher Bellino, est le charmant d'une fille de dix-sept ans.

Étant tout en feu, et voyant qu'il ne portait aucun obstacle à ma main qui jouissait de sa possession, je veux y approcher mes lèvres béantes, et décolorées par l'excès de mon ardeur ; mais l'imposteur, comme s'il ne se fût aperçu que dans ce moment-là du plaisir illicite que j'y prenais, se lève, et me plante là. Je me trouve ardent de colère, et dans l'impuissance de le mépriser, car j'aurais dû commencer par moi. Dans la nécessité de me calmer, j'ai prié Cécile, qui était son écolière, de me chanter quelques airs napolitains ; puis je suis sorti pour aller chez le raguséen Bucchetti, qui me donna une lettre à vue sur Bologne en

échange de celle que je lui ai présentée. De retour à l'auberge, je suis allé me coucher après avoir mangé en compagnie de ces filles un plat de macaronis. J'ai dit à Pétrone de me faire trouver à la pointe du jour une chaise de poste, parce que je voulais partir.

Dans le moment que j'allais fermer ma porte, je vois Cécile qui, presque en chemise, venait me dire de la part de Bellino que je lui ferais plaisir le conduisant avec moi jusqu'à Rimini, où il était engagé à chanter dans l'opéra qu'on devait donner après Pâques.

— Va lui dire, mon petit ange, que je suis prêt à lui faire ce plaisir s'il veut d'abord venir me faire l'autre en ta présence, de me faire voir s'il est fille ou garçon.

Elle va, et elle revient pour me dire qu'il était déjà au lit ; mais que si je voulais différer mon départ d'un seul jour, il promettait de satisfaire à ma curiosité.

— Dis-moi la vérité, et je te donne six sequins.

— Je ne peux pas les gagner, car ne l'ayant jamais vu tout nu je ne peux jurer de rien ; mais sûrement il est garçon, car sans cela il n'aurait pas pu chanter dans cette ville.

— Fort bien. Je ne partirai qu'après-demain, si tu veux passer la nuit avec moi.

— Vous m'aimez donc ?

— Beaucoup ; mais dispose-toi à être bonne.

— Très bonne, car je vous aime aussi. Je vais avertir ma mère.

— Tu as certainement eu un amant.

— Jamais.

Elle revint toute gaie, me disant que sa mère me croyait honnête homme. Elle ferma ma porte, et elle tomba entre mes bras toute amoureuse. J'ai trouvé qu'elle pouvait être

neuve ; mais n'en étant pas amoureux je ne l'ai pas chicanée. L'Amour est la divine sauce qui rend cette pitance-là délicieuse. Cécile était charmante, mais je n'avais pas eu le temps de la désirer ; ainsi je n'ai pas pu lui dire *tu as fait mon bonheur ;* ce fut elle qui me le dit ; mais je n'en fus pas beaucoup flatté. J'ai cependant voulu le croire, elle fut douce, je fus doux, je me suis endormi entre ses bras, et à mon réveil, après lui avoir donné le bonjour de l'amour, je lui ai fait présent de trois doblons qu'elle dut aimer mieux que des serments d'une constance éternelle. Serments absurdes que l'homme n'est pas en état de faire à la plus belle de toutes les femmes. Cécile est allée porter son trésor à sa mère qui pleurant de joie confirma sa foi à la divine providence.

J'ai fait monter l'hôte pour lui ordonner un souper sans épargne pour cinq personnes. J'étais sûr que le noble D. Sancio, qui devait arriver vers le soir, ne me refuserait pas l'honneur de souper avec moi. Je n'ai pas voulu dî-

ner ; mais la famille bolonaise n'eut pas besoin de ce régime pour s'assurer de son appétit à souper. Ayant fait appeler Bellino pour le sommer de sa parole, il me dit en riant que la journée n'était pas finie, et qu'il était sûr de m'accompagner à Rimini. Je lui ai demandé s'il voulait venir se promener avec moi, et il est allé s'habiller.

Mais voilà Marine, qui d'un air mortifié vient me dire qu'elle ne savait pas d'avoir mérité la marque de mépris que j'allais lui donner.

— Cécile a passé la nuit avec vous, vous partez demain avec Bellino, je suis la seule malheureuse.

— Veux-tu de l'argent ?

— Non, je vous aime.

— Tu es trop enfant.

— L'âge n'y fait rien. Je suis plus formée que ma sœur.

— Et il se peut aussi que tu aies eu un amant.

— Pour ça non.

— Fort bien. Nous verrons cette nuit.

— Je vais donc dire à maman de préparer des draps pour demain, car la servante de l'auberge devinerait la vérité.

Ces farces m'amusaient au suprême degré. Étant au port avec Bellino, j'ai acheté un petit baril d'huîtres de l'arsenal de Venise pour bien traiter D. Sancio, et après l'avoir envoyé à l'hôtellerie, j'ai conduit Bellino avec moi en rade, et je suis allé au bord d'un vaisseau de ligne vénitien qui venait de finir sa quarantaine. N'y ayant trouvé personne de ma connaissance, je suis allé au bord d'un vaisseau turc qui était à la voile pour Alexandrie.

À peine entré, la première personne qui se présente à mes yeux est la belle Grecque, que j'avais laissée il y avait sept mois au lazaret

d'Ancône. Elle était à côté du vieux capitaine. Je fais semblant de ne pas la voir, et je lui demande s'il avait des belles marchandises à vendre. Il nous mène dans sa chambre, où il ouvre ses armoires. Je voyais dans les yeux de la Grecque la joie qu'elle ressentait me revoyant. Tout ce que le Turc me fit voir ne me convenant pas, je lui ai dit que j'achèterais volontiers quelque chose de joli, et qui pourrait plaire à sa belle moitié. Il rit, elle lui parle turc, et il s'en va. Elle court à mon cou, et me serrant contre son sein elle me dit *voilà le moment de la Fortune*. N'ayant pas moins de courage qu'elle, je m'assieds, je me l'adapte, et en moins d'une minute je lui fais ce que son maître en cinq ans ne lui avait jamais fait. J'ai cueilli le fruit, et je le mangeais ; mais pour l'avaler j'avais encore besoin d'une minute. La malheureuse Grecque, entendant son maître qui revenait, sortit de mes bras, me tournant le dos, me donnant ainsi le temps de me rajuster sans qu'il pût voir mon désordre qui aurait pu me coûter la vie, ou tout

l'argent que j'avais pour accommoder tout à l'amiable. Dans cette situation très sérieuse, ce qui me fit rire fut l'étonnement de Bellino immobile, et tremblant de peur.

Les colifichets que la belle esclave choisit ne me coûtèrent que vingt ou trente sequins. Spolaitis me dit-elle dans la langue de son pays ; mais elle se sauva, se couvrant le visage quand son maître lui dit qu'elle devait m'embrasser. Je suis parti plus triste que gai plaignant cette charmante créature que, malgré son courage, le ciel s'était obstiné à ne favoriser qu'à demi. Bellino dans la felouque, revenu de sa peur, me dit que je lui avais fait voir un phénomène, dont la réalité n'était pas vraisemblable, mais qui lui donnait une étrange idée de mon caractère : pour celui de la Grecque il n'y comprenait rien, à moins que je ne lui dise que telles étaient toutes les femmes de son pays. Bellino me dit qu'elles devaient être malheureuses.

— Vous croyez donc, lui dis-je, que les coquettes sont heureuses ?

— Je ne veux ni l'un ni l'autre. Je veux qu'une femme cède de bonne foi à l'amour, et qu'elle se rende après avoir combattu avec elle-même ; et je ne veux pas qu'en grâce d'une première sensation que lui cause un objet qui lui plaît elle s'y abandonne comme une chienne qui n'écoute que son instinct. Convenez que cette Grecque vous a donné une marque certaine que vous lui avez plu ; mais en même temps un parfait indice de sa brutalité, et d'une effronterie qui l'exposait à la honte d'être rejetée, car elle ne pouvait pas savoir de vous avoir plu autant que vous lui plûtes. Elle est fort jolie, et tout est allé bien ; mais tout cela m'a fait trembler.

J'aurais pu apaiser Bellino, et mettre un frein à son juste raisonnement lui contant toute l'histoire ; mais je n'y aurais pas trouvé mon compte. Si c'était une fille, mon intérêt voulait

qu'il fût convaincu que l'importance que j'attachais à la grande affaire était petite, et qu'elle ne valait pas la peine d'employer des ruses pour en empêcher les suites dans la plus grande tranquillité.

Nous retournâmes à l'auberge, et sur la brune nous vîmes entrer dans la cour D. Sancio dans sa voiture. Lui allant au devant, je lui ai demandé excuse si j'avais compté sur l'honneur qu'il me ferait de souper avec Bellino et moi. Relevant avec dignité et politesse le plaisir que j'avais eu l'attention de lui faire, il accepta.

Les mets choisis et bien apprêtés, les bons vins d'Espagne, les belles huîtres, et plus que tout cela la gaieté et les voix de Bellino et de Cécile, qui nous donnèrent des duos, et des séguedilles firent goûter à l'Espagnol cinq heures de Paradis. Nous quittant à minuit, il me dit qu'il ne pouvait se déclarer entièrement content qu'allant se coucher sûr que je sou-

perais le lendemain dans sa chambre dans la même compagnie. Il s'agissait de différer mon départ encore d'un jour. Je l'ai étonné acceptant.

J'ai alors pressé Bellino de me tenir sa parole, mais me répondant que Marine avait à me parler, et que nous aurions le temps de nous trouver ensemble le lendemain, il me laissa. Je suis resté seul avec Marine qui toute joyeuse ferma ma porte.

Cette fille plus formée que Cécile, quoique plus jeune, se sentait engagée à me convaincre qu'elle méritait d'être préférée à sa sœur. Je l'ai facilement cru n'examinant que le feu de ses yeux. Craignant de se voir négligée par un homme qui dans la nuit précédente pouvait avoir été épuisé, elle me déploya toutes les idées amoureuses de son âme ; elle me parla en détail de tout ce qu'elle savait faire, elle me fit parade de toutes ses doctrines, et elle me circonstancia toutes les occasions qu'elle avait

eues de se rendre grande maîtresse dans les mystères de l'amour, de l'idée qu'elle avait de ses plaisirs, et des moyens qu'elle avait employés pour en goûter des échantillons. J'ai vu enfin qu'elle craignait que, ne la trouvant pas pucelle, je ne lui en fisse des reproches. Son inquiétude me plut, et je me suis diverti l'assurant que le pucelage des filles ne me semblait qu'une imagination puérile, puisque la plus grande partie n'en avait reçu de la nature pas seulement les marques. J'ai mis en ridicule ceux qui souvent avaient tort de leur en faire une querelle.

J'ai vu que ma science lui plut, et qu'elle vint entre mes bras remplie de confiance. Elle se montra effectivement supérieure en tout à sa sœur, et elle triompha quand je le lui ai dit ; mais quand elle prétendit de me combler m'assurant qu'elle passerait avec moi toute la nuit sans dormir, je l'ai déconseillée, lui démontrant que nous y perdrions puisque accordant à la nature le doux répit du sommeil, elle se dé-

clare reconnaissante au réveil dans l'augmentation de la force de son feu.

Après avoir donc assez joui, et bien dormi, nous renouvelâmes la fête le matin ; et Marine partit toute contente quand elle vit les trois doblons que dans la joie de son âme elle porta à sa mère, qui était insatiable de contracter des obligations toujours plus grandes avec la divine providence.

Je suis sorti pour aller prendre de l'argent de Bucchetti, ne pouvant pas deviner ce qui pourrait m'arriver en voyage jusqu'à Bologne. J'avais joui, mais j'avais trop dépensé. Il me restait encore Bellino, qui étant fille ne devait pas me trouver moins généreux que ses sœurs. Cela devait infailliblement être tiré au clair dans la journée ; et il me semblait de devoir en être certain.

Ceux qui disent que la vie n'est qu'un assemblage de malheurs veulent dire que la vie même est un malheur. Si elle est un malheur, la

mort donc est un bonheur. Ces gens-là n'écrivirent pas ayant une bonne santé, la bourse pleine d'or, et le contentement dans l'âme, venant d'avoir entre leurs bras des Cécile, et des Marine, et étant sûrs d'en avoir d'autres dans la suite. C'est une race de pessimistes (pardon ma chère langue française) qui ne peut avoir existé qu'entre des philosophes gueux et des théologiens fripons ou atrabilaires. Si le plaisir existe, et si on ne peut en jouir qu'en vie, la vie est donc un bonheur. Il y a d'ailleurs des malheurs ; je dois le savoir. Mais l'existence même de ces malheurs prouve que la masse du bien est plus forte. Je me plais infiniment quand je me trouve dans une chambre obscure, et que je vois la lumière à travers d'une fenêtre vis-à-vis d'un immense horizon.

À l'heure du souper, je suis entré chez D. Sancio que j'ai trouvé seul et très proprement logé. Sa table était couverte en vaisselle d'argent, et ses domestiques étaient en livrée. Bellino par caprice ou par artifice entre habillé

en fille, suivi de ses deux sœurs fort jolies, mais effacées par lui, qui dans ce moment-là m'a rendu si sûr de son sexe que j'aurais gagé ma vie contre un paolo. Il n'était pas possible de se figurer une plus jolie fille.

— Êtes-vous persuadé, dis-je à D. Sancio, que Bellino ne soit pas une fille ?

— Fille, ou garçon, qu'importe ! Je le crois un fort joli castrato ; et j'en ai vu d'autres aussi beaux que lui.

— Mais en êtes-vous sûr ?

— Valgame Dios ! Je ne me soucie pas de m'en rendre sûr.

J'ai alors respecté dans l'Espagnol la sagesse qui me manquait, ne répliquant pas le mot ; mais à table je n'ai jamais pu détacher mes yeux de cet être que ma nature vicieuse me forçait à aimer et à croire du sexe dont j'avais besoin qu'il fût.

Le souper de D. Sancio fut exquis, et comme de raison supérieur au mien, car sans cela il se serait cru déshonoré. Il nous donna des truffes blanches, des coquillages de plusieurs espèces, les meilleurs poissons de l'Adriatique, du champagne non mousseux, Peralta, Xérès, et Pedro Ximénès. Après souper, Bellino chanta à nous faire perdre le peu de raison que les excellents vins nous avaient laissé. Ses gestes, les mouvements de ses yeux, sa marche, son port, son air, sa physionomie, sa voix, et surtout mon instinct, qui selon mon calcul ne pouvait pas me faire sentir sa force pour un castrat, tout, tout me confirmait dans mon idée. Je devais cependant m'en rendre certain par le témoignage de mes yeux.

Après avoir bien remercié le noble Castillan, nous lui souhaitâmes un parfait sommeil, et nous entrâmes dans ma chambre, où Bellino devait me tenir sa parole, ou mériter mon mépris et se disposer à me voir partir seul au point du jour.

Je le prends par la main, je le fais asseoir près de moi devant le feu, et je prie les deux petites de nous laisser seuls. Elles s'en vont dans l'instant.

— L'affaire, lui dis-je, ne sera pas longue si vous êtes de mon sexe, et si vous êtes de l'autre, il ne tiendra qu'à vous de passer la nuit avec moi. Je vous donnerai demain matin cent sequins, et nous partirons ensemble.

— Vous partirez seul, et vous aurez la générosité de pardonner à ma faiblesse, si je ne peux pas vous tenir ma parole. Je suis castrat, et je ne peux me déterminer ni à vous laisser voir ma honte, ni à m'exposer aux horribles conséquences que cet éclaircissement peut avoir.

— Il n'en aura pas puisque d'abord que j'aurai vu, ou touché, je vous prierai moi-même d'aller vous coucher dans votre chambre ; et nous partirons demain fort tranquilles, et il n'y aura plus question de cela entre nous.

— Non, c'est décidé : je ne peux pas satisfaire votre curiosité.

À ces mots, je me sens poussé à bout, mais je me domine, et je tente avec douceur d'aller avec ma main là où j'aurais trouvé ma raison, ou mon tort ; mais il se sert de la sienne pour rendre impossible à la mienne la perquisition désirée.

— Ôtez donc cette main, mon cher Bellino.

— Non, et absolument non, car vous voilà dans un état qui m'épouvante. Je le savais, et je ne consentirai jamais à de telles horreurs. Je vais vous envoyer mes sœurs.

Je le retiens, je fais semblant de devenir calme ; mais tout d'un coup croyant le surprendre j'allonge mon bras au bas de son dos, et ma main rapide allait s'éclaircir par ce chemin-là s'il n'eût paré le coup se levant, et opposant à ma main qui ne voulait pas lâcher prise, la sienne, la même avec laquelle il couvrait ce qu'il appelait sa honte. Ce fut dans ce moment

que je l'ai vu homme, et que j'ai cru de le voir malgré lui. Étonné, fâché, mortifié, dégoûté, je l'ai laissé partir. J'ai vu Bellino vrai homme ; mais homme méprisable tant par sa dégradation que par la honteuse tranquillité dans laquelle je l'ai vu dans un moment où je ne devais pas voir avec évidence la marque de son insensibilité.

Un moment après, j'ai vu ses sœurs que j'ai priées de s'en aller parce que j'avais besoin de dormir. Je leur ai dit d'avertir Bellino qu'il partirait avec moi, et qu'il ne me trouverait plus curieux de rien. J'ai fermé ma porte, et je me suis couché ; mais fort mécontent, car malgré que ce que j'avais vu dût m'avoir désabusé, je sentais que je ne l'étais pas. Mais que voulais-je davantage ? Hélas ! J'y pensais, et je n'y concevais rien.

Le matin, après avoir mangé une bonne soupe, je suis parti avec lui, et avec le cœur déchiré par les pleurs de ses sœurs, et de la mère

qui mâchant des patenôtres, le chapelet à la main, ne faisait que répéter le refrain *Dio provederà*.

La foi dans la Providence éternelle de la plus grande partie de ceux qui vivent de métiers défendus par les lois ou par la religion, n'est ni absurde, ni fictive, ni dérivante d'hypocrisie ; elle est vraie, réelle, et, telle qu'elle est, elle est pieuse, car sa source est excellente. Quelles que soient ses voies, celle qui agit est toujours la Providence, et ceux qui l'adorent indépendamment de tout ne peuvent être que des bons esprits quoique coupables de transgression.

Pulchra Laverna
Da mihi fallere ; da justo, sanctoque videri ;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem ![(1)]

C'est ainsi que parlaient latin à leur déesse les voleurs romains du temps d'Horace, qui, me dit un jésuite, n'aurait pas su sa langue, s'il avait dit *justo sanctoque*. Il y avait des ignorants

entre les jésuites aussi. Les voleurs se moquent de la grammaire.

Me voilà donc en voyage avec Bellino, qui, croyant de m'avoir désabusé, pouvait avoir raison d'espérer que je ne serais plus curieux de lui. Mais il n'a pas tardé un quart d'heure à voir qu'il se trompait. Je ne pouvais fixer mes yeux dans les siens sans brûler d'amour. Je lui ai dit que ces yeux étant d'une femme et non pas d'un homme, j'avais besoin de me convaincre par le tact que ce que j'avais vu à son escapade n'était pas un clitoris monstrueux.

— Il peut l'être, lui dis-je, et je sens que je n'aurai aucune peine à vous pardonner ce défaut, qui d'ailleurs n'est que ridicule ; mais si ce n'est pas un clitoris, j'ai besoin de m'en convaincre, ce qui est très facile. Je ne me soucie plus de voir ; je ne demande qu'à y toucher, et soyez sûr, que d'abord que je me trouverai certain, je deviendrai doux comme un pigeon, car après que je vous aurai reconnu pour

homme il me sera impossible de poursuivre à vous aimer. C'est une abomination pour laquelle, Dieu soit loué, je ne me sens aucun goût. Votre magnétisme, et qui plus est, votre gorge que vous avez abandonnée à mes yeux et à mes mains, prétendant de me convaincre par là de mon tort, m'ont donné au contraire une impression invincible qui me force à poursuivre à vous croire fille. Le caractère de votre structure, vos jambes, vos genoux, vos cuisses, vos hanches, vos fesses sont la copie parfaite de l'Anadiomena que j'ai vue cent fois. Si après tout cela il est vrai que vous n'êtes qu'un simple castrat, permettez que je croie que vous, sachant de ressembler parfaitement à une fille, avez fait le cruel projet de me faire devenir amoureux pour me faire devenir fou, me refusant la conviction, qui seule peut me mettre à la raison. Excellent physicien, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion

amoureuse, à laquelle il est livré, est celui de l'irriter ; mais, mon cher Bellino, convenez que vous ne sauriez exercer cette tyrannie que haïssant la personne sur laquelle elle doit faire cet effet ; et la chose étant ainsi je devrais employer la raison qui me reste à vous haïr également ou que vous soyez fille ou que vous soyez garçon. Vous devez sentir aussi que, par votre obstination à me refuser l'éclaircissement que je vous demande, vous me forcez à vous mépriser en qualité de castrat. L'importance que vous attachez à la chose est puérile et méchante. Avec une âme humaine vous ne pouvez pas vous obstiner à ce refus, qui, en conséquence de mon raisonnement, me met dans la dure nécessité de douter. Dans cet état de mon esprit, vous devez à la fin des fins sentir que je dois me déterminer à me servir de la force, car si vous êtes mon ennemi, je dois vous traiter comme tel sans plus rien ménager.

À la fin de ce discours trop féroce, qu'il écouta sans jamais m'interrompre, il ne me répondit que ces vingt mots.

— Songez que vous n'êtes pas mon maître, que je suis entre vos mains sous la foi d'une promesse que vous m'avez envoyée par Cécile, et que vous deviendriez coupable d'un assassinat me faisant violence. Dites au postillon d'arrêter : je descendrai, et je ne m'en plaindrai à personne.

Après cette courte réponse, il fondit en larmes qui mirent ma pauvre âme dans un véritable état de désolation. J'ai presque cru d'avoir tort ; je dis, presque, car si j'en avais été sûr je lui aurais demandé pardon. Je n'ai pas voulu m'ériger en juge de ma propre cause. Je me suis concentré dans le plus morne silence, ayant la constance de ne plus prononcer un seul mot qu'à la moitié de la troisième poste qui finissait à Sinigaille où je voulais souper et coucher. Avant d'y arriver il fallait venir à une

définition. Il me semblait de pouvoir espérer de le mettre encore à la raison.

— Nous aurions pu, lui dis-je, nous séparer à Rimini bons amis, et cela serait arrivé, si vous eussiez conçu pour moi quelque sentiment d'amitié. Moyennant une complaisance qui enfin n'aurait abouti à rien, vous auriez pu me guérir de ma passion.

— Vous n'en seriez pas guéri, me répondit Bellino, avec un courage et un ton dont la douceur me surprit, car vous êtes amoureux de moi soit que je sois fille, soit que je sois garçon, et m'ayant trouvé garçon, vous auriez poursuivi à l'être, et mes refus vous auraient fait devenir encore plus furieux. Me trouvant toujours ferme et impitoyable, vous auriez donné dans des excès, qui après vous auraient fait verser des larmes inutiles.

— C'est ainsi que vous croyez de me démontrer votre obstination raisonnable ; mais je suis en droit de vous donner un démenti. Ren-

dez-moi convaincu, et vous ne me verrez que bon et honnête ami.

— Vous deviendriez furieux, vous dis-je.

— Ce qui m'a rendu furieux fut l'étalage que vous m'avez fait de vos charmes, dont, convenez, vous ne pouviez pas ignorer l'effet. Vous n'avez pas redouté ma fureur amoureuse alors, et vous voulez que je croie que vous la craignez actuellement que je ne vous demande que de toucher une chose faite pour me dégoûter ?

— Oh ! Vous dégoûter ! Je suis sûr du contraire. Voici la conclusion. Si j'étais fille il ne serait pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer, et je le sais. Mais étant garçon, mon devoir est de n'avoir pour ce que vous voulez la moindre complaisance, car votre passion, qui n'est maintenant que naturelle, deviendrait tout d'un coup monstrueuse. Votre nature ardente deviendrait l'ennemie de votre raison, et votre raison même deviendrait facilement complaisante au point que devenant complice

de votre égarement elle se mettrait de moitié avec votre nature. Cet éclaircissement incendiaire, que vous souhaitez, que vous ne craignez pas, et que vous me demandez, ne vous laisserait plus maître de vous-même. Votre vue, et votre tact, cherchant ce qu'ils ne pourraient pas trouver, voudraient se venger sur ce qu'ils trouveraient, et il arriverait entre vous et moi tout ce qu'il y a de plus abominable entre les hommes. Comment pouvez-vous avec un esprit si éclairé vous imaginer, vous flatter, que me trouvant homme, vous cesseriez de m'aimer ? Croyez-vous qu'après votre découverte ce que vous appelez mes charmes, et dont vous dites d'être devenu amoureux, disparaîtraient ? Sachez qu'ils augmenteraient peut-être de force, et que pour lors votre feu devenu brutal adopterait tous les moyens que votre esprit amoureux inventerait pour se calmer. Vous parviendriez à vous persuader de pouvoir me métamorphoser en femme, ou vous figurant de pouvoir devenir femme vous-

même, vous voudriez que je vous traitasse comme telle. Votre raison séduite par votre passion ferait des sophismes sans nombre. Vous diriez que votre amour pour moi, homme, est plus raisonnable qu'il ne le serait si j'étais fille, car vous vous aviseriez de trouver sa source dans la plus pure amitié ; et vous ne manqueriez pas de m'alléguer des exemples de pareilles extravagances. Séduit vous-même par le faux brillant de vos arguments, vous deviendriez un torrent que nulle digue ne pourrait retenir, et je manquerais de paroles pour abattre vos fausses raisons, et de forces pour repousser vos violentes fureurs. Vous parviendriez enfin à me menacer de la mort, si je vous défendais de pénétrer dans un temple inviolable, dont la porte ne fut faite par la sage nature que pour être ouverte au sortant. Ce serait une horrible profanation qui ne pourrait se faire qu'avec mon consentement, et que vous me trouveriez plutôt prêt à mourir qu'à vous le donner.

— Rien de tout cela arriverait, lui répondis-je un peu accablé par son fort raisonnement, et vous exagérez. Je dois cependant vous dire par manière d'acquit, que quand même tout ce que vous dites arriverait, il me semble qu'il y aurait moins de mal à passer à la nature un égarement de cette espèce, qui peut n'être envisagé par la philosophie que comme un jeu fou et sans conséquence, qu'à procéder de façon à rendre inguérissable une maladie de l'esprit que la raison ne rendrait que passagère.

C'est ainsi que le pauvre philosophe raisonne, quand il s'avise de raisonner dans des moments où une passion en tumulte égare les facultés divines de son âme. Pour bien raisonner il faut n'être ni amoureux ni en colère, car ces deux passions nous rendent égaux aux brutes ; et par malheur nous ne sommes jamais tant portés à raisonner que lorsque nous sommes agités par l'une ou par l'autre.

Étant arrivés à Sinigaille assez paisiblement, et la nuit étant obscure nous sommes descendus à l'auberge de la poste. Après avoir fait délier et porter dans une bonne chambre nos malles, j'ai ordonné à souper. Comme il n'y avait qu'un lit, j'ai demandé d'une voix très calme à Bellino s'il voulait se faire allumer du feu dans une autre chambre. Il me surprit me répondant avec douceur qu'il n'avait aucune difficulté à se coucher dans mon lit.

Le lecteur se figurera facilement quel fut l'étonnement dans lequel me jeta cette réponse à laquelle je ne pouvais jamais m'attendre, et dont j'avais grand besoin pour éloigner de mon esprit toute la noire humeur qui le troublait. J'ai vu que j'étais au dénouement de la pièce, et je n'osais pas m'en féliciter, car je ne pouvais pas prévoir s'il serait agréable ou tragique. Ce dont j'étais certain était qu'au lit il ne m'échapperait pas, quand même il aurait eu l'insolence de ne pas vouloir se déshabiller. Satisfait d'avoir vaincu, j'étais décidé à obtenir une se-

conde victoire le respectant, si je l'avais trouvé homme, mais je ne le croyais pas. Le trouvant fille je ne doutais pas de toutes les complaisances qu'il devait avoir, quand ce n'aurait été que pour me faire raison.

Nous nous mîmes à table ; et dans ses discours, dans son air, dans l'expression de ses yeux, dans ses sourires, il me parut devenu un autre.

Soulagé, comme je me sentais, d'un grand fardeau, j'ai rendu le souper plus court que d'ordinaire, et nous nous levâmes de table. Bellino après avoir fait porter une lampe de nuit, ferma la porte, se déshabilla, et se coucha. J'avais fait de même sans prononcer un seul mot. Nous voilà couchés ensemble.

CHAPITRE II

Bellino se fait connaître ; son histoire. On me met aux arrêts. Ma fuite involontaire. Mon retour à Rimini, et mon arrivée à Bologne.

À peine couché, je tressaillis le voyant venir à moi. Je le serre contre mon sein, je le vois animé par le même transport. L'exorde de notre dialogue fut un déluge de baisers qui se confondirent. Ses bras furent les premiers à descendre de mon dos jusqu'aux reins, je pousse les miens encore plus bas, et pour tout éclaircissement je me trouve heureux, je le sens, je le ressens, je suis convaincu de l'être, j'ai raison, on me la fait, je ne peux pas en douter, je ne me soucie pas de savoir comment, je crains si je parle de ne plus l'être, ou de l'être comme je n'aurais pas voulu l'être, et je me

livre en corps, et en âme, à la joie qui inondait toute mon existence, et que je voyais partagée. L'excès de mon bonheur s'empare de tous mes sens au point qu'il arrive à ce degré où la nature noyée dans le plaisir suprême s'épuise. Je reste occupé l'espace d'une minute dans une action immobile pour contempler en esprit et adorer ma propre apothéose.

La vue et le toucher, que j'avais crus devoir représenter dans cette pièce les principaux personnages ne jouent que des rôles secondaires. Mes yeux ne désirent pas un bonheur plus grand que celui de se tenir fermés sur la figure de l'être qui les enchantait, et mon tact confiné au bout de mes doigts craint à changer de place, puisqu'il ne peut pas se figurer de trouver davantage. J'aurais accusé la nature de la plus lâche couardise, si sans mon consentement elle aurait osé décamper de la place dont je me sentais en possession.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que sans rompre notre éloquent silence nous travaillâmes d'accord à nous entreprendre des nouvelles assurances de la réalité de notre bonheur mutuel : Bellino, à m'en assurer à chaque quart d'heure par les plus doux gémissements ; moi ne voulant jamais parvenir de nouveau au bout de ma carrière. Je fus toute ma vie dominé par la peur que mon coursier récalcitre à la recommencer, et cette économie ne me parut jamais pénible, car le plaisir visible que je donnais composait toujours les quatre cinquièmes du mien. Par cette raison, la nature doit abhorrer la vieillesse qui peut bien se procurer du plaisir, mais jamais en donner. La jeunesse l'esquive : c'est son redoutable ennemi, qui la séquestre enfin, triste et faible, difforme, hideuse, et toujours trop tôt.

Nous prîmes enfin relâche. Une intermission nous était nécessaire. Nous n'étions pas accablés ; mais nos sens avaient besoin de la

tranquillité de notre esprit pour aller se remettre à leur place.

Bellino, premier à rompre le silence, me demanda si je l'avais trouvée bien amoureuse.

— Amoureuse ? Tu conviens donc d'être femme ? Dis-moi, tigresse, s'il est vrai que tu m'aimais, comment tu as pu tant différer ton bonheur, et le mien ? Mais est-il bien vrai que tu es du sexe enchanteur dont je crois de t'avoir trouvée ?

— Tu es maintenant le maître de tout. Rends-toi certain.

— Oui. J'ai besoin de m'en convaincre. Grand Dieu ! Où est donc allé le monstrueux clitoris que j'ai vu hier ?

Après une pleine conviction qui fut suivie d'une reconnaissance de longue haleine, c'est ainsi que cet être charmant me conta son histoire.

— Thérèse est mon nom. Pauvre fille d'un employé à l'institut de Bologne j'ai connu Salimbeni célèbre musicien castrat, qui logeait chez nous. J'avais douze ans, et une belle voix. Salimbeni était beau ; je fus enchantée de lui plaire, de me voir louée par lui, et excitée à apprendre la musique de lui-même, et à toucher le clavecin. Dans une année de temps, je me suis trouvée passablement instruite, et en état de m'accompagner un air imitant les grâces de ce grand maître, dont l'électeur de Saxe roi de Pologne s'était emparé. Sa récompense fut celle que sa tendresse le força à me demander : je ne me suis pas trouvée humiliée à la lui accorder, puisque je l'adorais. Les hommes comme toi méritent, ce n'est pas douteux, la préférence sur ceux qui ressemblent à mon premier amant ; mais Salimbeni faisait exception. Sa beauté, son esprit, ses manières, son talent et les éminentes qualités de son cœur et de son âme le rendaient préférable à tous les hommes parfaits que j'avais connus jusqu'à ce

moment-là. La modestie et la discrétion étaient ses vertus favorites, et il était riche et généreux. Il n'est pas possible qu'il ait trouvé une femme capable de lui résister ; mais je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir triomphé d'aucune. La mutilation enfin fit de cet homme un monstre, comme elle devait faire, mais un monstre en qualités adorables. Je sais que quand je me suis donnée à lui il a fait mon bonheur ; mais il a tant fait, que je dois croire aussi d'avoir fait le sien.

Salimbeni entretenait à Rimini chez un maître de musique un garçon de mon âge que son père au lit de la mort avait fait mutiler pour lui conserver la voix, et pour qu'il pût en tirer parti, à l'avantage de la nombreuse famille qu'il laissait, montant sur les théâtres. Ce garçon qui s'appelait Bellino était fils de la bonne femme que vous venez de connaître à Ancône, et que tout le monde croit ma mère.

Un an après avoir connu cet être, si bien favorisé du ciel, ce fut de lui-même que j'ai reçu la triste nouvelle qu'il devait me quitter pour aller à Rome. J'en fus au désespoir, malgré qu'il m'assurât que je le reverrais bientôt. Il laissait à mon père le soin et le moyen de poursuivre à cultiver mon talent ; mais précisément dans les mêmes jours une fièvre maligne l'emporta ; et je suis restée orpheline. Salimbeni pour lors n'eut pas la force de résister à mes pleurs. Il se détermina à me conduire avec lui à Rimini, et à me mettre en pension chez le même maître de musique, où il tenait le jeune castrat frère de Cécile et de Marine. Nous partîmes de Bologne à minuit. Personne ne sut qu'il me conduisait avec lui ; et cela fut facile, car je ne connaissais, ni n'intéressais personne que mon cher Salimbeni.

D'abord que nous arrivâmes à Rimini, il me laissa à l'auberge pour aller parler au maître de musique, et faire son accord pour tout ce qui me regardait. Mais une demi-heure après,

le voilà de retour à l'auberge tout pensif. Bellino était mort la veille de notre arrivée. Réfléchissant à la douleur que sa mère ressentirait, lorsqu'il lui en écrirait la nouvelle, il pense de me reconduire à Bologne sous le nom du même Bellino qui venait de mourir, et de me mettre en pension chez sa mère même, qui étant pauvre, trouverait son intérêt à garder le secret. Je lui donnerais, me dit-il, tous les moyens pour te faire parfaitement apprendre la musique, et dans quatre ans d'ici je te ferai venir à Dresde, non pas en qualité de fille, mais de castrat. Nous vivrons là ensemble, et personne ne pourra y trouver à redire. Tu feras mon bonheur jusqu'à ma mort. Il ne s'agit donc que de faire que tout Bologne te croie Bellino, ce qui te sera facile, n'étant connue de personne. La seule mère de Bellino saura tout. Ses enfants ne douteront pas que tu sois leur frère, car ils étaient en très bas âge quand je l'ai envoyé à Rimini. Tu dois renoncer, si tu m'aimes, à ton sexe, et en perdre même le souvenir. Tu

dois prendre dans ce moment le nom de Bellino, et partir d'abord avec moi pour Bologne. Dans deux heures tu te verras habillée en garçon : ton unique soin sera celui de faire que personne ne te reconnaisse pour fille. Tu coucheras seule ; tu prendras garde à toi quand tu t'habilleras ; et quand dans une année ou deux tu gagneras de la gorge, ce ne sera rien ; puisque en avoir trop est le défaut ordinaire de tous nous autres. Outre cela je te donnerai avant de te quitter une petite machine, et je t'apprendrai le moyen de te l'adapter si bien à l'endroit qui démontre la différence du sexe qu'on s'y méprendra facilement, si le cas arrivait qu'on dût te faire une perquisition. Si mon projet te plaît, tu me rends sûr que je pourrai vivre à Dresde avec toi sans que la reine qui est dévote puisse y trouver à redire. Dis-moi si tu y consens.

Il ne pouvait pas douter de mon consentement. Je ne pouvais pas avoir un plaisir plus grand que celui de faire tout ce qu'il désirait.

Il me fit habiller en garçon, il me fit quitter toutes mes nippes de fille, et après avoir ordonné à son domestique de l'attendre à Rimini, il me conduisit à Bologne. Nous y arrivons au commencement de la nuit, il me laisse à l'auberge, et il va d'abord chez la mère de Bellino. Il lui communique son projet, elle l'approuve, et elle se console par là de la mort de son fils. Il vient me rejoindre avec elle à l'auberge, elle m'appelle son fils, je lui donne le nom de mère ; Salimbeni s'en va nous disant d'attendre. Il revient une heure après, et il tire de sa poche la machine, qui dans le cas de nécessité devait me faire croire homme. Tu l'as vue. C'est une espèce de petit boyau long, mou, et gros comme le pouce de la main, blanc, et d'une peau très douce. Tu m'as fait rire sous cape ce matin quand tu l'as appelé clitoris. Cette machine était au milieu d'une peau très fine, et transparente, de forme ovale, qui avait cinq à six pouces en longueur, deux en largeur. En adaptant cette peau avec de la gomme

d'adragante à l'endroit où on distingue le sexe, elle fait disparaître le féminin. Il liquéfie la gomme, il en fait l'expérience sur moi en présence de ma nouvelle mère, et je me vois devenue ressemblante à mon cher ami. En vérité cela m'aurait fait rire, si le départ subit de l'objet que j'adorais ne m'eût percé le cœur. Je suis restée là comme morte avec un pressentiment que je ne le verrais plus. On se moque des pressentiments, et on a raison, parce que le cœur ne parle pas à tout le monde ; mais il ne m'a pas trompée. Salimbeni est mort très jeune l'année passée dans le Tyrol en vrai philosophe. Je me suis trouvée réduite à devoir tirer parti de mon talent. Ma mère pensa de bien faire en poursuivant à me faire croire homme, parce qu'elle espérait de me faire aller chanter à Rome. En attendant elle accepta le théâtre d'Ancône, où elle employa Pétrone pour le faire danser en fille.

Après Salimbeni tu es le seul homme entre les bras duquel Thérèse fait des véritables of-

frandes à l'amour parfait ; et il ne tient qu'à toi de me faire quitter aujourd'hui le nom de Bellino, que depuis la mort de Salimbeni je déteste, et qui commence même à me donner des embarras qui m'impatientent. Je n'ai fait que deux théâtres, et j'ai dû dans tous les deux, si j'ai voulu y être admise, subir le honteux examen, car on trouve partout que je ressemble si bien à une fille qu'on ne veut me croire homme qu'après la conviction. Jusqu'à présent je n'ai eu à faire qu'à des vieux prêtres, qui de bonne foi se contentèrent d'avoir vu, et certifièrent l'évêque ; mais il faut que je me défende continuellement de deux sortes de gens qui m'obsèdent pour obtenir des faveurs illicites et horribles. Ceux qui comme toi deviennent amoureux de moi ne pouvant pas croire que je sois homme exigent que je leur fasse voir la vérité, et je ne peux pas me résoudre, parce que je risque qu'ils veuillent s'en convaincre par le tact aussi ; et pour lors je crains non seulement qu'ils arrachent le masque ; mais qu'en deve-

nant curieux ils ne veulent mettre la machine en état de servir à des envies monstrueuses qui peuvent leur venir. Mais les perfides qui me persécutent à outrance sont ceux qui me déclarent leur brutal amour en qualité de castrat comme je veux leur paraître. J'ai peur, mon cher ami, d'en poignarder quelqu'un. Hélas ! Mon ange ! Tire-moi de cet opprobre. Prends-moi avec toi. Je ne demande pas de devenir ta femme, je ne veux être que ta tendre amie comme je l'aurais été à Salimbeni : mon cœur est pur ; je me sens faite pour vivre fidèle à mon amant. Ne m'abandonne pas. La tendresse que tu m'as inspirée est la véritable : celle qui me venait de Salimbeni procédait de l'innocence. Je ne me crois devenue véritablement femme que depuis que j'ai goûté le parfait plaisir de l'amour entre tes bras.

Attendri jusqu'aux larmes, j'ai essuyé les siennes, et de bonne foi je lui ai donné parole de l'associer à ma destinée. Intéressé infiniment par l'histoire extraordinaire qu'elle

m'avait communiquée, et où j'avais vu tout le caractère de la vérité, je ne pouvais pas cependant me persuader de lui avoir inspiré un vrai amour pendant mon séjour à Ancône. Comment aurais-tu pu, lui dis-je, souffrir, si tu m'avais aimé, que je souffrisse tant, et que je me donnasse à tes sœurs ?

— Hélas ! Mon ami. Pense à notre grande pauvreté, et à la difficulté que je devais avoir à me découvrir. Je t'aimais ; mais pouvais-je être sûre que l'inclination que tu me montrais ne fût un caprice ? Te voyant passer si facilement de Cécile à Marine, j'ai cru que tu me traiterais de même d'abord que tu aurais satisfait à tes désirs. Mais je n'ai pu plus douter de ton caractère volage, et du peu d'importance que tu attachais au bonheur de l'amour, lorsque j'ai vu ce que tu as fait sur le vaisseau turc avec cette esclave et sans que ma présence te gêne. Elle t'aurait gêné, si tu m'avais aimée. J'ai eu peur de me voir méprisée après, et Dieu sait combien j'ai souffert. Tu m'as insultée, mon cher

ami, de cent façons différentes, mais je plaidais ta cause. Je te voyais irrité, et désireux de vengeance. Ne m'as-tu pas menacée aujourd'hui dans la voiture ? J'avoue que tu m'as fait peur ; mais ne t'avise pas de croire que ce soit la peur qui me déterminât à te contenter. Non, mon cher ami, je me suis déterminée à m'abandonner à toi d'abord que tu m'aurais enlevée d'Ancône jusque du premier moment que j'ai chargé Cécile d'aller te demander si tu voulais me conduire à Rimini.

— Quitte l'engagement que tu as à Rimini, et passons outre. Nous ne resterons à Bologne que trois jours, tu viendras à Venise avec moi, et sous l'habit de ton vrai sexe, et sous un autre nom, je défie l'entrepreneur de l'opéra de Rimini de te trouver.

— J'accepte. Ta volonté sera toujours la mienne. Salimbeni est mort. Je suis ma maîtresse et je me donne à toi ; tu auras mon cœur, et j'espère que je saurai me conserver le tien.

— Laisse, je t'en prie que je te voie de nouveau avec le singulier meuble que Salimbeni t'a donné.

— Dans l'instant.

Elle sort du lit, elle met de l'eau dans un gobelet, elle ouvre sa malle, elle tire dehors sa machine, et ses gommes, les fond, et elle s'adapte le masque. Je vois une chose incroyable. Une charmante fille qui paraissait telle partout, et qui avec ce meuble extraordinaire me semblait encore plus intéressante, car ce blanc pendeloque ne pouvait porter aucun obstacle au réservoir de son sexe. Je lui ai dit qu'elle avait bien fait à ne pas me permettre de la toucher, car elle m'aurait plongé dans l'ivresse, et fait devenir ce que je n'étais pas, à moins qu'elle ne m'eût d'abord calmé en me désabusant. J'ai voulu la convaincre que je ne mentais pas, et notre débat fut comique. Nous nous endormîmes après, et nous nous réveillâmes fort tard.

Frappé par tout ce que j'avais entendu de la bouche de cette fille, par sa beauté, par son talent, par la candeur de son âme, par ses sentiments, et par ses malheurs dont le plus cruel était certainement celui du faux personnage qu'elle devait représenter, qui l'exposait à l'humiliation et à l'opprobre, je me suis déterminé à l'associer à ma destinée, ou à m'associer à la sienne, car notre condition était à peu près la même.

Poussant encore ma pensée plus loin, j'ai vu que d'abord que je me sentais décidé à m'emparer d'elle, à me donner à elle, je devais apposer à cette union le sceau du mariage. Cela ne devait selon les idées que j'avais dans ce temps-là qu'augmenter notre tendresse, notre estime réciproque, et celle de la société générale qui n'aurait jamais su trouver notre lien légitime, ni le reconnaître pour tel que corroboré de lois civiles. Son talent m'assurait que le nécessaire à la vie ne saurait jamais nous manquer, et je ne désespérais pas du mien,

quoique j'ignorasse en quoi, et comment j'aurais pu en tirer parti. Notre amour réciproque se serait trouvé lésé, et se serait réduit à rien, si l'idée de vivre à ses dépens eût pu m'humilier, ou si elle eût pu s'enorgueillir, prendre un dessus sur moi, et changer la nature de ses sentiments par la raison qu'au lieu de devoir me reconnaître pour son bienfaiteur, elle se serait au contraire reconnue pour ma bienfaitrice. Si Thérèse avait eu une âme susceptible d'une pareille bassesse, elle devenait digne de mon plus haut mépris. J'avais besoin de le savoir, je devais la sonder, il était nécessaire de la mettre à une épreuve qui m'aurait développé son âme avec la plus grande évidence. Dans cette idée voilà le discours que je lui ai tenu :

— Ma chère Thérèse, tout ce que tu m'as dit me rend sûr que tu m'aimes, et la certitude dans laquelle tu te sens d'être devenue maîtresse de mon cœur achève de me rendre amoureux de toi au point que je me sens prêt à tout faire pour te convaincre que tu ne t'es pas

trompée. Il faut que je te fasse voir que je suis digne dépositaire d'une confidence, dont je ne connais pas la plus noble, avec une sincérité égale à la tienne. Nos cœurs donc doivent se mettre l'un vis-à-vis de l'autre dans la plus parfaite égalité. Je te connais actuellement, mais tu ne me connais pas. Tu me dis que cela t'est égal, et ton abandon est la preuve de l'amour le plus parfait ; mais il me met trop au-dessous de toi dans le moment même que tu penses d'achever de te rendre adorable me mettant au-dessus. Tu ne veux rien savoir, tu ne demandes qu'à être à moi, et tu n'aspires qu'à la possession de mon cœur. C'est beau, belle Thérèse, mais cela m'humilie. Tu m'as confié tes secrets, je dois te confier les miens. Promets-moi qu'après avoir tout su tu me diras sincèrement tout ce qu'il y aura de changé dans ton âme. – Je te le jure. Je ne te cacherai rien ; mais n'aie pas la cruauté de me faire de fausses confidences. Je t'avertis qu'elles ne te serviront de rien, si tu cherches de me décou-

vrir par elles moins digne de ta tendresse, mais elles te dégraderont un peu dans mon âme. Je ne voudrais pas te connaître capable de ruse. Sois sûr de moi, comme je suis sûre de toi. Dis-moi la vérité sans détour.

— La voici. Tu me supposes riche ; je ne le suis pas. Je n'aurai plus rien quand j'aurai fini de vider ma bourse. Tu me supposes, peut-être, homme de grande naissance, et je suis d'une condition ou inférieure, ou égale à la tienne. Je n'ai aucun talent lucratif, aucun emploi, aucun fondement pour être certain que j'aurai de quoi manger dans quelques mois. Je n'ai ni parents, ni amis, ni aucun droit pour prétendre, et je n'ai aucun projet solide. Tout ce que j'ai à la fin n'est que jeunesse, santé, courage, un peu d'esprit, des sentiments d'honneur et de probité, et quelques commencements de bonne littérature. Mon grand trésor est que je suis mon maître, que je ne dépends de personne, et que je ne crains pas les mal-

heurs. Mon caractère plie à être dissipateur. Voilà ton homme. Belle Thérèse, réponds.

— Commence par apprendre que je suis sûre que tout ce que tu m'as dit est la pure vérité, et sache que dans ton récit rien ne m'a étonnée que le noble courage avec lequel tu me l'as dite. Sache aussi que dans certains moments à Ancône je t'ai jugé tel que tu viens de te décrire, et que bien loin d'en être effrayée, je désirais de ne pas me tromper, car je me trouvais pour lors plus fondée à espérer de faire ta conquête. Mais bref. Puisqu'il est vrai que tu es pauvre, que tu ne tiens à rien, et que tu es même un vaurien pour l'économie, permets que je te dise que j'en suis bien aise, car naturellement en m'aimant, tu ne pourras mépriser le présent que je vais te faire. Ce présent consiste dans la personne que tu aimes. Je me donne à toi ; je suis à toi ; j'aurai soin de toi. Ne pense à l'avenir qu'à m'aimer ; mais uniquement. Depuis ce moment je ne suis plus Bellino. Allons à Venise, et mon talent nous gagne-

ra la vie ; et si tu ne veux pas aller à Venise, allons où tu voudras.

— Je dois aller à Constantinople.

— Allons-y. Si tu as peur de me perdre à cause d'inconstance, épouse-moi, et pour lors ton droit sur moi deviendra légal. Je ne te dis pas qu'étant mari je t'aimerai davantage ; mais le titre flatteur de ta femme me plaira, et nous en rirons.

— Fort bien. Après-demain, pas plus tard, je t'épouserai à Bologne ; car je veux te rendre appartenante à moi par tous les liens imaginables.

— Me voilà heureuse. Nous n'avons rien à faire à Rimini. Nous partirons d'ici demain matin. Il est inutile de nous lever. Mangeons au lit, et après, faisons l'amour.

— C'est très bien pensé.

Après avoir passé la seconde nuit dans le plaisir, et le contentement, nous partîmes à la

pointe du jour ; et après avoir voyagé quatre heures nous pensâmes à déjeuner. Nous étions à Pesaro. Dans le moment que nous allions remonter en voiture pour suivre notre voyage, voilà un bas officier accompagné de deux fusiliers qui nous demande notre nom, et tout de suite notre passeport. Bellino lui donne le sien ; je cherche le mien, et je ne le trouve pas. Je l'avais avec les lettres du cardinal et du chevalier da Lezze ; je trouve les lettres, et je ne trouve pas le passeport ; toutes mes diligences sont inutiles. Le caporal s'en va après avoir ordonné au postillon d'attendre. Une demi-heure après il revient, il rend à Bellino son passeport lui disant qu'il était le maître de partir ; mais quant à moi il a ordre de me conduire chez le commandant. Le commandant me demande pourquoi je n'avais pas de passeport.

— Parce que je l'ai perdu.

— On ne perd pas un passeport.

— On le perd, et c'est si vrai que je l'ai perdu.

— Vous ne passerez pas outre.

— Je viens de Rome, et je vais à Constantinople porter une lettre du cardinal Acquaviva. Voici sa lettre cachetée à ses armes.

— Je vais vous faire conduire chez M. de Gajes.

On me conduit devant ce fameux général qui était debout entouré de tout son état-major. Après lui avoir dit tout ce que j'avais dit au commandant, je le prie de me laisser poursuivre mon voyage.

— La grâce que je peux vous faire est de vous tenir aux arrêts jusqu'à ce qu'il vous arrive de Rome un nouveau passeport sous le même nom que vous avez donné à la consigne. Le malheur de perdre un passeport ne peut arriver qu'à un étourdi, et le cardinal apprendra à ne pas donner des commissions à des étourdis.

Il ordonne alors de me faire mettre aux arrêts à la grande garde hors de la ville qu'on appelait Sainte-Marie, après que j'aurais écrit à Rome pour avoir un nouveau passeport. On m'a donc reconduit à la poste, où j'ai écrit au cardinal mon malheur, le suppliant de m'envoyer sans perte de temps le passeport et lui envoyant ma lettre par estafette. Je le priais d'envoyer le passeport en droiture à la secrétairerie de guerre. Après cela j'ai embrassé Bellino-Thérèse que ce contretemps désolait. Je lui ai dit d'aller m'attendre à Rimini, et je l'ai forcée à accepter cent sequins. Elle voulait rester à Pesaro ; mais je n'y ai pas consenti. J'ai fait délier ma malle, et après l'avoir vue partir je me suis laissé conduire à la grande garde. Ce sont des moments dans lesquels tout optimiste doute de son système ; mais un stoïcisme, qui n'est pas difficile, sait émousser leur mauvaise influence. Ce qui me fit une très grande peine fut l'angoisse de Thérèse, qui me voyant ainsi arraché de ses bras dans le premier moment

de notre union, étouffait, voulant à force retenir ses larmes. Elle ne m'aurait pas quitté, si je n'avais su la rendre sûre qu'elle me reverrait dans dix jours à Rimini. Elle fut d'ailleurs très persuadée qu'elle ne devait pas rester à Pesaro.

À Sainte-Marie, l'officier me mit dans le corps de garde où je me suis assis sur ma malle. C'était un maudit Catalan qui ne m'honora pas seulement d'une réponse quand je lui ai dit que j'avais de l'argent, que je voulais un lit, et un domestique pour faire tout ce qui m'était nécessaire. J'ai dû passer la nuit couché sur la paille, sans avoir rien mangé, entre des soldats catalans. C'était la seconde nuit dans ce goût-là que je passais à la suite de délicieuses. Mon Génie s'amusait à me traiter ainsi pour me procurer le plaisir de faire des comparaisons. C'est une rude école ; mais son effet est immanquable ; principalement dans les hommes qui tiennent un peu de la nature du Stokfiche.

Pour fermer la bouche à un philosophe qui ose vous dire que dans la vie de l'homme la masse des peines est supérieure à celle des plaisirs, demandez-lui s'il voudrait d'une vie où il n'y aurait ni peine ni plaisir. Il ne vous répondra pas, ou il biaisera ; car s'il dit que non, il la chérit, et s'il la chérit il l'avoue agréable, ce qu'elle ne pourrait pas être si elle était pénible ; et s'il vous dit que oui, il se confesse pour sot, car il est obligé de concevoir le plaisir dans l'indifférence.

Quand nous souffrons, nous nous procurons le plaisir d'espérer la fin de la souffrance ; et nous ne nous trompons jamais, car notre pis-aller est le sommeil, dans lequel des rêves heureux nous consolent et calment ; et quand nous jouissons, la réflexion que notre joie sera suivie de peine ne vient jamais nous troubler. Le plaisir donc dans son actualité est toujours pur ; la peine est toujours tempérée.

Vous avez l'âge de vingt ans. Le recteur de l'univers vient vous dire je te donne trente ans de vie, dont quinze seront douloureux, et quinze délicieux. Les uns, et les autres jamais discontinués. Choisis. Veux-tu commencer par les douloureux ou par les délicieux ?

Avouez, lecteur, quel que vous soyez, que vous répondriez *mon Dieu*, je commence par les quinze années malheureuses. Dans l'attente certaine des quinze années délicieuses je suis sûr d'avoir la force de mépriser mes douleurs.

Vous voyez, mon cher lecteur, la conséquence de ces raisonnements. L'homme sage, croyez-moi, ne saurait jamais être entièrement malheureux. Il est même toujours heureux, dit mon maître Horace, *nisi quum pituita molesta est*(2).

Mais quel est l'homme qui a toujours la pituite ?

Le fait est que dans cette maudite nuit à Sainte-Marie de Pesaro j'ai peu perdu, et beau-

coup gagné, car à l'égard de Thérèse, étant sûr de la rejoindre en dix jours, ce n'était rien. Ce que j'ai gagné regarde l'école de la vie de l'homme. J'ai gagné un système contre l'étourderie. Prévoyance. Il y a cent contre un à parier qu'un jeune homme qui a perdu une fois sa bourse, et une autre fois son passeport, ne perdra plus ni l'un ni l'autre. Aussi ces deux malheurs ne me sont plus arrivés. Ils me seraient arrivés encore, si je n'avais pas eu toujours peur qu'ils m'arrivent. Un étourdi n'a jamais peur.

Le lendemain quand on remonta la garde on me consigna à un officier à physionomie revenante. Il était Français. Les Français m'ont toujours plu ; les Espagnols tout au contraire. J'ai cependant été souvent la dupe des Français, jamais des Espagnols. Méfions-nous de nos goûts.

Par quel hasard, M. l'abbé, me dit cet officier, ai-je l'honneur de vous avoir sous ma garde ?

Voilà un style qui d'abord fait respirer. Je l'informe de tout, et après avoir tout écouté, il trouve tout *plaisant*. À la vérité dans ma pauvre aventure je ne trouvais rien de *plaisant ;* mais un homme qui la trouvait *plaisante* ne pouvait pas me déplaire. Il mit d'abord à mon service un soldat qui pour mon argent me trouva lit, sièges, table, et tout ce qui m'était nécessaire. Il fit mettre mon lit dans sa propre chambre.

Après m'avoir fait dîner avec lui, il me proposa une partie de piquet, et j'ai perdu jusqu'au soir trois ou quatre ducats ; mais il m'avertit que ma force n'était pas égale à la sienne, et encore moins à celle de l'officier qui devait monter la garde le lendemain. Il me conseilla donc de ne pas jouer, et j'ai suivi son conseil. Il me dit aussi qu'il aurait du monde à souper, et qu'après il y aurait une banque de Pharaon :

il me dit que ce serait un banquier contre lequel je ne devais pas jouer. Il me dit que c'était un grec. Les joueurs vinrent, on joua toute la nuit, les pontes perdirent, et maltraitèrent le banquier, qui les laissant dire mit l'argent dans sa poche après avoir donné sa part à l'officier mon ami qui s'était intéressé dans la banque. Ce banquier s'appelait *D. Bepe il cadetto :* ayant connu à son langage qu'il était Napolitain, j'ai demandé à l'officier pourquoi il m'avait dit qu'il était *grec*. Il m'expliqua alors ce que ce mot voulait dire ; et la leçon qu'il me fit sur cette matière me fut utile dans la suite.

Pour quatre ou cinq jours de suite il ne m'est rien arrivé. Le sixième, j'ai vu reparaître le même officier français qui m'avait bien traité. Me revoyant il se félicita de bonne foi de me trouver encore là : j'ai pris le compliment pour ce qu'il valait. Vers le soir, les mêmes joueurs vinrent, et le même D. Bepe après avoir gagné reçut le titre de fripon, et un coup de canne que très bravement il dissimula. Neuf ans après, je

l'ai vu à Vienne devenu capitaine au service de l'impératrice Marie-Thérèse ayant le nom d'Afflisio. Dix ans après cette époque je l'ai vu colonel ; ensuite je l'ai vu riche d'un million, et enfin il y a treize à quatorze ans je l'ai vu aux galères. Il était joli, et, c'est plaisant, sa physionomie, toute jolie qu'elle était, était patibulaire. J'en ai vu d'autres dans ce goût : Cagliostro, par exemple, et quelqu'un autre qui n'est pas encore aux galères ; mais qui n'y échappera pas parce que *nolentem trahit*. Si le lecteur est curieux je lui dirai tout à l'oreille.

En neuf à dix jours, j'étais connu et aimé de toute l'armée, attendant mon passeport qui ne pouvait pas tarder. J'allais me promener même hors de vue de la sentinelle ; et on avait raison de ne pas craindre ma fuite, car j'aurais eu grand tort d'y penser ; mais voilà un des plus singuliers accidents qui me soient arrivés dans ma vie.

Me promenant à six heures du matin à cent pas du corps de garde, j'observe un officier, qui descend de son cheval, lui met la bride sur le cou, et va quelque part. Réfléchissant à la tranquillité de ce cheval qui se tenait là comme un fidèle domestique auquel son maître aurait ordonné de l'attendre, je l'approche, et sans aucun dessein, je lui prends la bride, je mets le pied dans l'étrier, et je le monte. C'était la première fois de ma vie que je montais à cheval. Je ne sais si je l'ai touché avec ma canne, ou avec mes talons ; le cheval part comme la foudre, et ventre à terre, lorsqu'il se sent pressé de mes talons, avec lesquels je ne le serrais que pour m'y tenir dessus, ayant même le pied droit hors de l'étrier. Le dernier poste avancé m'ordonne d'arrêter : c'était un ordre que je ne savais pas exécuter. Le cheval va son chemin. J'entends des coups de fusil qui me manquent. Au premier poste avancé des Autrichiens on arrête mon cheval, et je remercie Dieu de pouvoir descendre. L'officier des hussards me de-

mande où j'allais si vite, et je réponds, sans y penser, que je ne pouvais en rendre compte qu'au prince Lobkovitz qui commandait l'armée et était à Rimini. L'officier alors fait vite monter à cheval deux hussards qui après m'avoir fait monter sur un autre me conduisent au galop à Rimini, me présentent à l'officier de la grande garde qui me fait d'abord conduire devant le prince.

Il était tout seul, je lui conte la pure vérité qui le fait rire, et me dire que tout cela était fort peu croyable. Il me dit qu'il devrait me faire mettre aux arrêts, mais qu'il voulait bien m'épargner cette peine. Il appelle un adjudant, et il lui ordonne de m'accompagner hors de la porte de Cesène. Puis se tournant à moi, en présence de l'officier, il me dit que de là je pourrais aller où bon me semblerait ; mais il me dit de prendre bien garde à ne pas retourner dans son armée sans un passeport, car il me ferait mal passer mon temps. Je lui de-

mande si je pouvais demander mon cheval. Il me répond que le cheval ne m'appartenait pas.

Je fus fâché de ne l'avoir pas prié de me renvoyer à l'armée espagnole.

L'officier qui devait me conduire hors de la ville, passant par devant un café me demanda si je voulais prendre une tasse de chocolat, et nous y entrâmes. Je vois Pétrone, et dans le moment que l'officier parlait à quelqu'un je lui ordonne de faire semblant de ne pas me connaître, et en même temps je lui demande où il logeait, et il me le dit. Après avoir pris du chocolat, il paie, nous partons, et chemin faisant il me dit son nom, je lui dis le mien, et l'histoire du rare accident qui était la cause que j'étais à Rimini. Il me demande si je m'étais arrêté quelques jours à Ancône, je lui dis que oui, et je le vois sourire. Il me dit que je pourrais prendre un passeport à Bologne, retourner à Rimini, et à Pesaro sans rien craindre, et recouvrer ma malle en payant le cheval à l'offi-

cier auquel je l'avais enlevé. Avec ces discours nous arrivâmes hors de la porte où il me souhaita bon voyage.

Je me vois en liberté, avec de l'or, des bijoux, mais sans ma malle. Thérèse était à Rimini, et il m'était défendu d'y retourner. Je me détermine d'aller vite à Bologne, prendre un passeport, et retourner à l'armée d'Espagne, où j'étais sûr que le passeport de Rome devait arriver. Je ne pouvais pas me résoudre à abandonner ma malle, ni à me priver de Thérèse jusqu'à la fin de son engagement avec l'entrepreneur de l'opéra de Rimini.

Il pleuvait ; j'étais en bas de soie, j'avais besoin d'une voiture. Je m'arrête sous la porte d'une chapelle pour attendre que la pluie cesse. Je tourne ma belle redingote pour n'être pas connu comme abbé. Je demande à un paysan s'il avait une voiture pour me conduire à Cesène, et il me répond qu'il en avait une à une demi-heure de là ; je lui dis d'aller la prendre,

l'assurant que je l'attendrais ; mais voilà ce qui m'est arrivé. Une quarantaine de mulets chargés qui allaient à Rimini passe devant moi. La pluie tombait toujours. Je m'avoisine à un de ces mulets, et je lui mets la main sur le cou, en vérité sans y penser, et allant à pas lent comme le mulet j'entre de nouveau dans la ville de Rimini et ayant l'air d'un muletier personne ne me dit le mot ; les muletiers mêmes ne m'ont pas peut-être aperçu. À Rimini j'ai donné deux bayoques au premier polisson que j'ai vu pour me faire conduire à la maison où logeait Thérèse. Avec mes cheveux sous un bonnet de nuit, mon chapeau rabattu, ma belle canne cachée sous ma redingote tournée, j'avais l'air de rien. D'abord que je me suis vu dans la maison, j'ai demandé à une servante où logeait la mère de Bellino ; elle me mène à sa chambre, et je vois Bellino, mais habillé en fille. Elle était là avec toute la famille. Pétrone les avait prévenus. Après leur avoir dit toute la courte histoire, je leur fait comprendre la nécessité du

secret, et chacun jure que de sa part personne ne saura que j'étais là ; mais Thérèse est au désespoir de me voir dans un si grand danger, et malgré l'amour et la joie qu'elle ressentait en me revoyant, elle condamne ma démarche. Elle me dit que je dois absolument trouver le moyen de partir pour Bologne, et revenir avec un passeport comme M. Vais me l'avait dit. Elle me dit qu'elle le connaissait, que c'était un très honnête homme, et qu'il venait chez elle tous les soirs, et que par conséquent je devais me cacher. Nous avions le temps d'y penser. Il n'était que huit heures. Je lui ai promis de partir ; et je l'ai tranquillisée l'assurant que j'en trouverais le moyen sans être observé de personne. Pétrone en attendant est allé faire des recherches pour savoir si des muletiers partaient. Il me serait facile de partir comme j'étais arrivé.

Thérèse m'ayant conduit dans sa chambre me dit que même avant d'entrer dans Rimini elle avait rencontré l'entrepreneur de l'opéra

qui l'avait d'abord conduite à l'appartement qu'elle devait occuper avec sa famille. Tête à tête, elle lui avait dit qu'étant réellement fille, elle ne se souciait plus de représenter comme *castrat*, et que partant il ne la verrait à l'avenir qu'habillée avec les habits de son sexe. L'entrepreneur lui en avait fait compliment. Rimini dépendant d'une autre légation, il n'y était pas défendu comme à Ancône de faire monter sur le théâtre des femmes. Elle conclut par me dire que n'étant engagée que pour vingt représentations qui commenceraient après Pâques, elle serait libre au commencement de mai et qu'ainsi, si je ne pouvais pas demeurer à Rimini, elle irait me rejoindre où je voudrais à la fin de son engagement. Je lui ai dit que d'abord que moyennant un passeport je n'aurai rien à craindre à Rimini rien ne m'empêcherait d'y passer les six semaines avec elle. Sachant que le baron Vais allait chez elle, je lui ai demandé si c'était elle qui lui avait dit que je m'étais arrêté trois jours à Ancône, et elle me dit que oui,

et qu'elle lui avait même dit qu'on m'avait arrêté faute d'avoir un passeport. J'ai alors compris la raison de son sourire.

Après cet entretien qui était essentiel, j'ai reçu les compliments de la mère, et de mes petites femmes, qui me parurent moins gaies, et moins ouvertes, parce qu'elles se sentaient sûres que Bellino qui n'était plus castrat ni leur frère, devait s'être emparé de moi en qualité de Thérèse. Elles ne se trompaient pas, et je n'ai eu garde de leur donner un seul baiser. J'ai écouté avec beaucoup de patience toutes les plaintes de la mère qui prétendait que Thérèse se découvrant pour fille avait perdu sa fortune, puisque pour le carnaval prochain elle aurait reçu à Rome mille sequins. Je lui ai dit qu'à Rome on l'aurait découverte, et qu'on l'aurait mise pour toute sa vie dans un mauvais couvent.

Malgré l'état violent, et la dangereuse situation où j'étais, j'ai passé toute la journée tête

à tête avec ma chère Thérèse, dont il me semblait d'être toujours plus amoureux. Elle sortit à huit heures du soir de mes bras, ayant entendu arriver quelqu'un, et elle me laissa à l'obscur. J'ai vu le baron Vais entrer, et Thérèse lui donner la main à baiser comme une princesse. La première nouvelle qu'il lui donna fut celle qui me regardait : elle montra de s'en réjouir, et elle écouta avec un air d'indifférence le conseil qu'il lui dit de m'avoir donné de revenir à Rimini avec un passeport. Il passa une heure avec elle, et j'ai trouvé Thérèse adorable dans toutes ses manières, conservant un maintien qui ne pouvait de nulle façon jeter dans mon âme la moindre étincelle de jalousie. Marine fut celle qui alla l'éclairer vers les dix heures, et Thérèse retourna d'abord entre mes bras. Nous soupâmes avec plaisir, et nous nous disposions à aller nous coucher lorsque Pétrone nous dit que deux heures avant jour six muletiers partaient pour Cesène avec trente mulets, et qu'il était sûr qu'allant à l'écurie un seul

quart d'heure avant qu'ils partent, et buvant avec eux, il me serait facile de partir avec eux, sans même leur faire un mystère. J'ai vu qu'il disait vrai, et je me suis, dans le moment, déterminé à suivre le conseil de ce garçon qui s'engagea à me réveiller à deux heures du matin. Il n'eut pas besoin de me réveiller. Je me suis vite habillé, et je suis parti avec Pétrone laissant ma chère Thérèse certaine que je l'adorais, et que je lui serais constant, mais inquiète sur ma sortie de Rimini. Elle voulait me remettre soixante sequins qui lui restaient encore. Je lui ai demandé en l'embrassant ce qu'elle penserait de moi si je les prenais.

Ayant dit à un muletier, avec lequel j'ai bu, que je monterais volontiers sur un de ses mulets jusqu'à Savignan, il me répondit que j'en étais le maître ; mais que je ferais bien à ne le monter que hors la ville en passant la porte à pied comme si j'étais un d'entre eux.

C'était ce que je voulais. Pétrone ne m'a quitté qu'à la porte, où il reçut une bonne marque de ma reconnaissance. Ma sortie de Rimini fut aussi heureuse que mon entrée. J'ai quitté les muletiers à Savignan, où après avoir dormi quatre heures j'ai pris la poste jusqu'à Bologne allant me loger dans une mauvaise auberge.

Dans cette ville je n'ai eu besoin que d'un jour pour voir qu'il me serait impossible d'avoir un passeport. On me disait que je n'en avais pas besoin, et on avait raison ; mais je savais que j'en avais besoin. J'ai pris le parti d'écrire à l'officier français qui m'avait fait politesse le second jour qu'on m'a mis aux arrêts de s'informer à la secrétairerie de guerre si mon passeport était arrivé, et s'il l'était, de me l'envoyer, le priant en attendant de s'informer qui était le maître du cheval que j'avais enlevé, trouvant très juste de le lui payer. En tout cas je me suis déterminé d'attendre Thérèse à Bologne, et je lui ai fait part de ma résolution dans le même

jour, la priant de ne me laisser jamais sans ses lettres.

Après avoir mis à la poste ces deux lettres, le lecteur verra ce que je me suis déterminé de faire dans le même jour.

CHAPITRE III

L'habit ecclésiastique est mis de côté et j'endosse l'habit militaire. Thérèse part pour Naples, et je vais à Venise où j'entre au service de ma patrie. Je m'embarque pour Corfou et je descends pour aller me promener à Orsar.

À Bologne, je me suis logé dans une auberge où n'allait personne pour n'être pas observé. Après avoir écrit mes lettres, et m'être déterminé à y attendre Thérèse, je me suis acheté des chemises, et le retour de ma malle étant incertain, j'ai pensé à m'habiller. Réfléchissant qu'il n'y avait plus d'apparence que je puisse faire fortune en qualité et en état d'ecclésiastique, j'ai formé le projet de m'habiller en militaire dans un uniforme de caprice, étant

sûr de ne pouvoir être forcé à rendre compte de mes affaires à personne. Venant de deux armées où je n'avais vu autre habit respecté que le militaire, j'ai voulu devenir respectable aussi. Je me faisais d'ailleurs une vraie fête de retourner à ma patrie sous les enseignes de l'honneur où on ne m'avait pas mal maltraité sous celles de la religion.

Je demande un bon tailleur ; on m'en fait venir un qui s'appelait Morte. Je lui fais entendre comment et de quelles couleurs l'uniforme que je voulais devait être composé, il me prend la mesure, il me donne des échantillons de draps que je choisis, et pas plus tard que le lendemain il me porte tout ce qui m'était nécessaire pour représenter un disciple de Mars. J'ai acheté une longue épée, et avec ma belle canne à la main, un chapeau bien troussé à cocarde noire, mes cheveux coupés en faces, et une longue queue postiche, je suis sorti pour en imposer ainsi à toute la ville. Je suis d'abord allé me loger au Pèlerin. Je n'ai jamais eu un

plaisir de cette espèce pareil à celui que j'ai ressenti me voyant au miroir habillé ainsi. Je me trouvais fait pour être militaire, il me semblait d'être étonnant. Sûr de n'être connu de personne, je jouissais des histoires qu'on forgerait sur mon compte à mon apparition au café le plus fréquenté de la ville.

Mon uniforme était blanc, veste bleue, avec un nœud d'épaule argent et or, et nœud d'épée à l'avenant. Très content de mon air, je vais au grand café, où je prends du chocolat, lisant la gazette sans y faire attention. J'étais enchanté de me voir entouré faisant semblant de ne pas m'en apercevoir. Tout le monde curieux se parlait à l'oreille. Un audacieux, mendiant un propos, osa m'adresser la parole ; mais n'ayant répondu qu'un monosyllabe, j'ai découragé les plus aguerris interrogateurs du café. Après m'être beaucoup promené sous les plus belles arcades je suis allé dîner tout seul à mon auberge.

L’hôte, à la fin de mon dîner, monta avec un livre pour y écrire mon nom.

— Casanova.

— Vos qualités ?

— Officier.

— À quel service ?

— À aucun.

— Votre patrie ?

— Venise.

— D’où venez-vous ?

— Ce ne sont pas vos affaires.

Je me trouve très content de mes réponses. Je vois que l’hôte n’est venu me faire toutes ces questions qu’excité par quelque curieux car je savais qu’on vivait à Bologne en pleine liberté.

Le lendemain je suis allé chez le banquier Orsi me faire payer ma lettre de change. J’ai pris cent sequins, et une lettre de six cents

sur Venise. Puis je suis allé me promener à la *montagnola*. Le troisième jour dans le moment que je prenais du café après dîner, on m'annonce le banquier Orsi. Surpris de cette visite, je le reçois, et je vois avec lui Mgr Cornaro que je fais semblant de ne pas connaître. Après m'avoir dit qu'il venait m'offrir de l'argent sur mes traites, il me présente le prélat. Je me lève, lui disant que j'étais enchanté de faire sa connaissance. Il me dit que nous nous connaissions déjà de Venise et de Rome ; je lui réponds d'un air mortifié que certainement il se trompait. Le prélat devient alors sérieux, et au lieu d'insister il me demande excuse, d'autant plus qu'il croyait de savoir la raison de ma réserve. Après avoir pris du café, il s'en va m'invitant à aller déjeuner chez lui le lendemain.

Décidé de poursuivre à me désavouer, j'y fus. Je ne voulais pas convenir d'être le même que Monsignor connaissait à cause de la fausse qualité d'officier que je m'étais donnée. Novice

dans l'imposture comme j'étais, j'ignorais qu'à Bologne je ne courais aucun risque.

Le prélat, qui alors n'était que protonotaire apostolique, me dit, prenant avec moi du chocolat, que les raisons de ma réserve pouvaient être très bonnes, mais que j'avais tort de manquer de confiance en lui, puisque l'affaire en question me faisait honneur. À ma réponse que je ne savais pas de quelle affaire il me parlait, il me pria de lire un article de la gazette de Pesaro qu'il avait devant lui : « M. de Casanova, officier au régiment de la reine, a déserté, après avoir tué en duel son capitaine. On ne sait pas les circonstances de ce duel ; on sait seulement que le susdit officier a pris la route de Rimini sur le cheval de l'autre qui est resté mort ».

Très surpris de ce mélange où fort peu de vrai était mêlé au faux, me conservant maître de ma physionomie, je lui dis que le Casanova dont la gazette parlait devait être un autre.

— Cela se peut ; mais vous êtes certainement le même que j'ai vu il y a un mois chez le cardinal Acquaviva, et il y a deux ans à Venise chez ma sœur M^me^ Loredan ; Buchetti d'Ancône aussi vous qualifie d'abbé dans sa lettre de change à Orsi.

— Fort bien, monseigneur. Votre Excellence m'oblige à en convenir ; je suis le même ; mais je vous supplie de borner là toutes les questions ultérieures que vous pourriez me faire. L'honneur m'oblige aujourd'hui au plus rigoureux silence.

— Cela me suffit, et je suis content.

— Parlons d'autre chose.

Après plusieurs propos tous polis, je l'ai quitté le remerciant de toutes ses offres. Je ne l'ai revu que seize ans après. Nous en parlerons quand nous serons là.

Riant en moi-même de toutes les fausses histoires, et des circonstances qui se com-

binent pour leur donner le caractère de la vérité, je suis devenu jusque de ce temps-là grand pyrrhonien en fait de vérités historiques. Je jouissais d'un vrai plaisir, nourrissant, précisément par ma réserve, dans la tête de l'abbé Cornaro la croyance que je fusse le même Casanova dont la gazette de Pesaro parlait. J'étais sûr qu'il en écrirait à Venise, où ce fait me ferait honneur, au moins jusqu'au moment où on parviendrait à savoir la vérité, qui pour lors justifierait ma fermeté. Par cette raison je me suis déterminé d'y aller d'abord que j'ai reçu une lettre de Thérèse. J'ai pensé de la faire venir à Venise, c'était à Venise que je pouvais l'attendre beaucoup plus commodément qu'à Bologne ; et rien n'aurait pu dans ma patrie m'empêcher de l'épouser publiquement. En attendant, cette fable m'amusait. Je m'attendais tous les jours à la voir tirée au clair sur la gazette. L'officier Casanova devait rire du cheval sur lequel le gazettier de Pesaro l'avait fait partir, tout comme je riais du caprice que j'avais

eu de m'habiller en officier à Bologne pour donner matière à tout ce conte.

Le quatrième jour de ma demeure dans cette ville j'ai reçu une grosse lettre de Thérèse par les mains d'un exprès. Cette lettre enfermait deux feuilles volantes. Elle me disait que le lendemain de mon départ de Rimini, le baron Vais avait conduit chez elle le duc de Castropignano qui après l'avoir entendue chanter au clavecin lui avait offert mille onces pour un an, et voyage payé, si elle voulait chanter sur le théâtre Saint-Charles. Elle devait y être dans le mois de mai. Elle m'envoyait la copie de l'écriture qu'il lui avait faite. Elle lui avait demandé huit jours pour lui donner une réponse, et il les lui avait accordés. Elle n'attendait que la réponse à la lettre qu'elle m'envoyait pour signer l'écriture du duc, ou pour refuser son offre.

L'autre feuille volante était une écriture qu'elle me faisait directement par laquelle elle s'engageait à mon service pour toute sa vie.

Elle me disait que si je voulais aller à Naples avec elle, elle irait me rejoindre où je lui marquerais, et que si j'avais de l'aversion à retourner à Naples, je devais mépriser cette fortune, et être certain qu'elle ne connaissait ni autre fortune ni autre bonheur que celui de faire tout ce qui pouvait me rendre content et heureux.

Cette lettre m'ayant mis dans la nécessité de penser, j'ai dit à l'exprès de retourner le lendemain. Je me trouvais dans la plus grande irrésolution. Ce fut pour la première fois de ma vie que je me suis trouvé dans l'impuissance de me déterminer. Deux motifs égaux en force dans la balance l'empêchaient de se pencher ni d'un côté ni de l'autre. Je ne pouvais ni ordonner à Thérèse de mépriser une si belle fortune, ni la laisser aller à Naples sans moi, ni me résoudre à aller à Naples avec elle. La seule pensée que mon amour pût mettre un obstacle à la fortune de Thérèse me faisait frémir ; et ce qui m'empêchait d'aller à Naples avec elle était mon amour propre encore plus fort que

le feu qui me faisait brûler pour elle. Comment pouvais-je me déterminer à retourner à Naples sept à huit mois après que j'en étais parti, y paraissant sans autre état que celui d'un lâche qui vivrait aux dépens de sa femme ou de sa maîtresse ? Qu'aurait dit mon cousin D. Antonio, les Palo père et fils, D. Lélio Caraffa, et toute la noblesse qui me connaissait ? Je frissonnais en pensant aussi à D. Lucrezia et à son mari. Me voyant là méprisé de tout le monde, la tendresse avec laquelle j'aurais aimé Thérèse aurait-elle empêché que je me trouvasse malheureux ? Associé à son sort, mari ou amant, je me serais trouvé avili, humilié, et devenu rampant par office et par métier. La réflexion que dans le plus beau moment de ma jeunesse j'allais renoncer à tout espoir de la grande fortune pour laquelle il me paraissait d'être né donna à la balance une si forte secousse que ma raison imposa silence à mon cœur. J'ai pris un expédient qui me fit gagner du temps. J'ai écrit à Thérèse d'aller à Naples, et d'être

sûre que j'irais la rejoindre ou dans le mois de juillet, ou à mon retour de Constantinople. Je lui ai recommandé de prendre avec elle une femme de chambre à l'air honnête pour paraître dans le grand Naples avec décence, et de se conduire de façon que je pusse devenir son mari sans rougir de rien. Je prévoyais que la fortune de Thérèse devait dépendre de sa beauté plus encore que de son talent, et tel que je me connaissais je savais que je ne pourrais jamais être ni amant ni mari commode.

Mon amour a cédé à ma raison ; mais mon amour n'aurait pas été si complaisant une semaine avant ce moment-là. Je lui ai écrit de me répondre à Bologne par le même exprès, et j'ai reçu trois jours après sa dernière lettre dans laquelle elle me dit qu'elle avait signé l'écriture, qu'elle avait pris une femme de chambre qui pouvait représenter comme sa mère, qu'elle partirait à la moitié du mois de mai, et qu'elle m'attendrait jusqu'au moment dans lequel je lui écrirais que je ne pensais plus à elle. Quatre

jours après la réception de cette lettre je suis parti pour Venise, mais voici ce qui m'est arrivé avant mon départ.

L'officier français auquel j'avais écrit pour recouvrer ma malle, lui offrant de payer le cheval que j'avais emporté, ou qui m'avait emporté, m'écrivit que mon passeport était arrivé, qu'il était à la chancellerie de guerre, et qu'il pourrait me l'envoyer facilement avec ma malle si je voulais me donner la peine d'aller payer cinquante doblones pour le cheval que j'avais enlevé à D. Marcello Birac commissionaire à l'armée d'Espagne qui demeurait dans la maison qu'il me nommait. Il m'a dit qu'il avait écrit tout le fait au même Birac, qui recevant la somme s'engagerait lui-même par écrit de me faire parvenir ma malle et mon passeport.

Charmé de voir tout en bon ordre, je fus sans perdre un seul moment chez le commissionaire qui demeurait avec un Vénitien que

je connaissais, qui s'appelait Batagia. Je lui ai compté l'argent, et le matin même du jour que j'ai quitté Bologne j'ai reçu ma malle et mon passeport. Tout Bologne a su que j'avais payé le cheval, ce qui confirma à l'abbé de Cornaro que j'étais le même qui avais tué en duel mon capitaine.

Pour aller à Venise j'étais obligé de faire la quarantaine ; mais je m'étais déterminé à ne pas la faire. Elle subsistait encore parce que les deux gouvernements respectifs s'étaient piqués. Les Vénitiens voulaient que le pape fût le premier à ouvrir ses frontières aux voyageurs, et le pape prétendait le contraire. La chose ne s'était pas encore accommodée, et le commerce en souffrait. Voilà comment je m'y suis pris sans rien craindre, malgré que l'affaire fût délicate ; car à Venise principalement la rigueur en matière de santé était extrême ; mais dans ce temps-là un de mes plus grands plaisirs était celui de faire tout ce qui était défendu, ou du moins difficile.

Sachant que le passage était libre de l'état de Mantoue à celui de Venise, et de celui de Modène à celui de Mantoue, j'ai vu que si je pouvais entrer dans l'état de Mantoue faisant croire que je venais de Modène tout serait fait. Je passerais le Pô quelque part, et j'irais à Venise en droiture. J'ai donc pris un voiturier pour qu'il me conduise à Revere. C'est une ville sur le Pô qui appartient à l'état de Mantoue. Ce voiturier me dit qu'il pouvait prenant des chemins de traverse aller à Revere, et dire qu'il venait de Modène ; mais que nous nous trouverions embarrassés quand on nous demanderait le certificat de santé fait à Modène. Je lui ai ordonné de dire qu'il l'avait perdu, et de me laisser faire le reste. Mon argent l'a fait consentir.

À la porte de Revere, je me suis dit officier de l'armée d'Espagne allant à Venise pour parler au duc de Modène, qui alors y était, d'affaire de grande importance.

Non seulement on négligea de demander au voiturier le certificat de santé de Modène, mais outre les honneurs militaires on me fit beaucoup de politesses. On n'eut la moindre difficulté à me livrer le certificat que je partais de Revere avec lequel après avoir passé le Pô à Ostille, je suis allé à Legnago où j'ai laissé mon voiturier très bien récompensé et très content. À Legnago j'ai pris la poste, et je suis arrivé le soir à Venise allant me loger dans une auberge à Rialte le 2 d'avril 1744 jour de ma naissance, qui dans toute ma vie fut dix fois remarquable par quelque événement extraordinaire. Le lendemain à midi je suis allé à la bourse avec intention de louer une place sur un vaisseau pour aller d'abord à Constantinople ; mais n'en ayant trouvé que disposés à partir dans deux ou trois mois j'ai pris une chambre sur un vaisseau de ligne vénitien qui devait partir pour Corfou dans le courant du mois. Ce vaisseau s'appelait Notre-Dame du Rosaire, du capitaine Zane.

Après avoir ainsi obéi à ma destinée qui, selon mon caprice superstitieux, m'appelait à Constantinople où il me semblait de m'être engagé à aller immanquablement, je me suis acheminé vers la place Saint-Marc très curieux de voir et de me laisser voir de tous ceux qui me connaissaient, et qui devaient s'étonner de ne me voir plus abbé. Depuis Revere j'avais mis sur mon chapeau cocarde rouge.

Ma première visite fut à M. l'abbé Grimani, qui me voyant fit les hauts cris. Il me voit en habit de guerre dans un moment où il me croyait chez le cardinal Acquaviva dans le chemin du ministère politique. Il se levait de table, et il était en grande compagnie. Je remarque entre autres un officier avec uniforme d'Espagne ; mais je ne perds pas pour cela courage. Je dis à l'abbé Grimani qu'étant de passage je me croyais heureux de pouvoir lui faire ma cour.

— Je ne m'attendais pas à vous voir dans cet habit.

— J'ai pris le sage parti de jeter bas celui de l'église, sous lequel je ne pouvais pas espérer une fortune faite pour me satisfaire.

— Où allez-vous ?

— À Constantinople, espérant de trouver un prompt embarquement à Corfou. J'ai une commission du cardinal Acquaviva.

— D'où venez-vous maintenant ?

— De l'armée d'Espagne, où je me trouvais il y a dix jours.

À ces mots j'entends la voix d'un jeune seigneur qui dit en me regardant *ce n'est pas vrai*. Je lui réponds que mon état ne me permettait pas de souffrir un démenti ; et disant cela, je tire une révérence en cercle, et je m'en vais, ne faisant attention à personne, qui me disait de m'arrêter.

Ayant sur le corps un uniforme, il me semblait d'être en devoir d'en avoir toute la morgue. N'étant plus prêtre, je ne devais pas dissimuler un démenti. Je vais chez M^me^ Manzoni qu'il me tardait de voir, et son accueil me comble. Elle me rappelle ses prédictions, et elle en est vaine. Elle veut savoir tout, je la satisfais, et elle me dit en souriant que si j'allais à Constantinople il pourrait fort bien arriver qu'elle ne me revît plus.

Sortant de chez elle je vais chez M^me^ Orio. Ce fut là que j'ai joui de la surprise. Elle, le vieux procureur Rosa, et Nanette et Marton restèrent comme pétrifiés. Elles me parurent embellies dans ces neuf mois, dont elles désirèrent en vain que je leur dise l'histoire. L'histoire de ces neuf mois n'était pas faite pour plaire à M^me^ Orio et à ses nièces : elle m'aurait dégradé dans leurs âmes innocentes ; mais je ne leur ai pas moins fait passer trois heures délicieuses. Voyant la vieille dame dans l'enthousiasme, je lui ai dit qu'il ne tenait qu'à elle

de me posséder toutes les quatre ou cinq semaines que je devais rester pour attendre le départ du vaisseau, où je devais m'embarquer, en me logeant et me donnant à souper avec elle, mais sous condition que je ne lui serais pas à charge. Elle me répondit qu'elle se croirait heureuse si elle avait une chambre, et Rosa lui dit qu'elle l'avait, et que dans deux heures il se chargeait de la faire meubler. C'était la chambre contiguë à celle de ses nièces. Nanette dit que dans ce cas elle descendrait avec sa sœur, et elles dormiraient dans la cuisine ; et pour lors j'ai dit que ne voulant pas les incommoder je resterais à l'auberge où j'étais. Mme Orio pour lors dit à ses nièces qu'elles n'avaient pas besoin de descendre, puisqu'elles pouvaient s'enfermer.

— Elles n'en auraient pas besoin, madame, lui dis-je d'un air sérieux.

— Je le sais ; mais ce sont des bégueules qui se croient quelque chose.

Je l'ai alors forcée à recevoir quinze sequins, l'assurant que j'étais riche, et qu'encore j'y gagnais, car à l'auberge dans un mois il m'en coûterait davantage. Je lui ai dit que je lui enverrais ma malle, et j'y irais le lendemain souper et coucher. Je voyais la joie peinte sur la figure de mes petites femmes qui reprirent leurs droits sur mon cœur, malgré l'image de Thérèse que j'avais devant les yeux de mon âme dans tous les moments.

Le lendemain après avoir envoyé ma malle chez M^me^ Orio, je suis allé au bureau de la guerre ; mais pour éviter tout embarras j'y suis allé sans cocarde. Le major Pelodoro me sauta au cou quand il me vit en habit militaire. D'abord que je lui ai dit que je devais aller à Constantinople, et que, malgré l'uniforme qu'il voyait, j'étais libre, il me dit que je devrais me procurer l'avantage d'aller à Constantinople avec le *bailo* qui devait partir dans deux mois tout au plus tard, et tâcher même d'entrer au service vénitien. Ce conseil me plut. Le *Sage* à

la guerre, qui était le même qui m'avait connu l'année précédente, m'ayant vu là, m'appela. Il me dit qu'il avait reçu une lettre de Bologne qui lui parlait d'un duel qui me faisait honneur, et qu'il savait que je n'en convenais pas. Il me demanda si sortant du service d'Espagne j'avais reçu mon congé, et je lui ai répondu que je ne pouvais pas avoir un congé, car je n'avais jamais servi. Il me demanda comment je pouvais être à Venise sans avoir fait la quarantaine, et je lui ai répondu que ceux qui viennent par l'état de Mantoue ne sont pas obligés à la faire. Il me conseilla lui aussi de me mettre au service de ma patrie.

Descendant du palais ducal, j'ai trouvé sous les *procuraties* l'abbé Grimani, qui me dit que ma brusque sortie de chez lui avait déplu à tous ceux qui s'y trouvaient présents.

— À l'officier espagnol aussi.

— Non. Il dit au contraire, que s'il est vrai que vous étiez à l'armée d'Espagne il y a dix

jours, vous avez raison, et qui plus est il dit que vous y étiez, et il montra une gazette qui parle d'un duel, et dit que vous avez tué votre capitaine. C'est sûrement une fable.

— Qui vous a dit que c'est une fable.

— C'est donc vrai ?

— Je ne dis pas cela ; mais la chose pourrait être vraie, comme il est vrai que j'étais à l'armée d'Espagne il y a dix jours.

— Ce n'est pas possible à moins que vous n'ayez violé la contumace.

— Il n'y a pas de viol. J'ai passé publiquement le Pô à Revere, et me voilà. Je suis fâché de ne plus pouvoir aller chez V. E. à moins que la personne qui m'a donné un démenti ne me donne une suffisante satisfaction. Je pouvais souffrir des insultes quand je faisais le métier de l'humilité, mais aujourd'hui je fais celui de l'honneur.

— Vous avez tort de prendre la chose sur ce ton-là. Celui qui vous a donné le démenti est M. Valmarana provéditeur actuel à la Santé, qui soutient que les passages n'étant pas ouverts, vous ne pouvez pas être ici. Satisfaction ! Avez-vous oublié qui vous êtes ?

— Non. Je sais que l'année passée je pouvais passer pour lâche, mais qu'aujourd'hui je ferai repentir tous ceux qui me manqueront.

— Venez dîner avec moi.

— Non ; car cet officier le saurait.

— Il vous verrait même, car il dîne chez nous tous les jours.

— Fort bien. Je le prends pour arbitre de ma querelle.

Dînant avec Pelodoro, et trois ou quatre officiers, qui s'accordèrent tous à me dire que je devais entrer au service vénitien, je m'y suis déterminé. Un jeune lieutenant, dont la santé ne lui permettait pas d'aller au Levant voulait

vendre sa place ; il en demandait cent sequins ; mais cela ne suffisait pas : il fallait obtenir l'agrément du *Sage*. J'ai dit à Pelodoro que les cent sequins étaient prêts et il s'engagea de parler pour moi au Sage.

Vers le soir je suis allé chez M^me^ Orio, où je me suis trouvé très bien logé. Après avoir assez bien soupé, j'ai eu le plaisir de voir les nièces obligées par leur tante même à venir m'installer dans ma chambre.

La première nuit elles couchèrent avec moi toutes les deux, et dans les suivantes elles se donnèrent le change ôtant de la cloison une planche par laquelle l'amoureuse passait et repassait. Nous fîmes cela très sagement sans crainte de surprise. Nos portes étant fermées, si la tante eût fait une visite à ses nièces, l'absente aurait eu le temps de repasser, et remettre la planche ; mais cette visite ne se vérifia jamais. M^me^ Orio comptait sur notre sagesse.

Deux ou trois jours après l'abbé Grimani me fit parler au café de la Sultane à M. Valmarana, qui me dit que s'il avait su qu'on pouvait éluder la quarantaine il ne m'aurait jamais dit que ce que j'avais dit n'était pas possible, et qu'il me remerciait de lui avoir donné cette instruction ; ainsi la chose fut accommodée, et jusqu'à mon départ je suis toujours allé dîner chez lui.

Vers la fin du mois, je suis entré au service de la république en qualité d'enseigne dans le régiment Bala qui était à Corfou. Celui qui en était sorti en force des cent sequins que je lui avais donnés était lieutenant ; mais le *Sage* à la guerre m'allégua des raisons que, si je voulais entrer au service, j'ai dû adopter. Il m'a donné parole qu'au bout de l'année j'avancerais au grade de lieutenant, et que j'aurais d'abord le congé qui m'était nécessaire pour aller à Constantinople. J'ai accepté parce que j'avais envie de servir.

Celui qui me fit obtenir la grâce d'aller à Constantinople avec le Chr Venier qui y allait en qualité de Bailo fut M. Pierre Vendramin illustre sénateur. Il me présenta au Chr Venier qui me promit de me prendre avec lui à Corfou, où il arriverait un mois après moi.

Quelques jours avant mon départ j'ai reçu une lettre de Thérèse, qui me donnait la nouvelle que le duc qui l'avait engagée pour Naples la conduisait en personne. Elle me disait qu'il était vieux ; mais que quand même il serait jeune je n'aurais rien à craindre. Elle me disait qu'ayant besoin d'argent je devais tirer des lettres de change sur elle, et être certain qu'elle les payerait quand même elle devrait vendre tout ce qu'elle avait.

Sur le vaisseau, où je devais aller à Corfou, devait s'embarquer un noble Vénitien qui allait au Xante avec la charge de conseiller. Il avait à sa suite une cour très nombreuse, et le capitaine du vaisseau m'ayant averti qu'étant obli-

gé de manger seul je mangerais fort mal, il me conseilla de me faire présenter à ce seigneur, et d'être sûr qu'il me prierait à sa table. Il s'appelait Antonio Dolfin et par sobriquet on l'appelait Bucintoro. On lui avait donné le nom de ce magnifique bâtiment à cause de son air, et de l'élégance avec laquelle il se mettait.

D'abord que M. Grimani sut que j'avais loué une chambre sur le même vaisseau où ce seigneur allait au Xante, il n'attendit pas que je lui en parle pour me présenter, et me procurer par là l'honneur et l'avantage de manger à sa table. Il me dit de l'air le plus affable que je lui ferais plaisir d'aller me faire connaître de madame son épouse qui s'embarquait avec lui. J'y fus le lendemain, et j'ai vu une charmante femme, quoique sur son retour, mais sourde tout à fait. Je n'avais plus rien à espérer. Elle avait une charmante fille fort jeune, qu'elle laissa au couvent, et qui avec le temps devint célèbre. Je crois qu'elle vit encore, veuve du procurateur Tron, dont la famille est aujourd'hui éteinte.

Je n'ai guère vu d'homme plus beau, et qui se représentât mieux que M. Dolfin père de cette dame. Outre cela il se distinguait par l'esprit. Très éloquent, très poli, beau joueur qui perdait toujours, aimé de toutes les femmes desquelles il voulait l'être, toujours intrépide et égal dans les bonheurs et dans les travers de la fortune. Il avait voyagé sans permission, et étant tombé par conséquent en disgrâce du gouvernement, il s'était mis au service d'une puissance étrangère. Un noble Vénitien ne peut pas commettre un plus grand crime ; aussi l'a-t-on demandé et forcé à retourner à Venise, et à subir la punition de passer quelque temps sous les plombs.

Cet homme charmant, généreux, et point riche, eut besoin de demander au grand Conseil un gouvernement lucratif ; et on l'a élu conseiller dans l'île de Xante ; mais il y allait avec un tel train qu'il ne pouvait pas espérer d'y gagner.

Ce noble Vénitien, Dolfin, tel que je viens de le décrire ne pouvait pas faire fortune à Venise. Un gouvernement aristocratique ne peut aspirer à la tranquillité qu'ayant pour base et pour maxime fondamentale l'égalité entre les aristocrates. Or il est impossible de juger de l'égalité soit physique, soit morale autrement que par l'apparence, d'où il résulte que le citoyen qui ne veut pas être persécuté, s'il n'est pas fait comme les autres, ou pire, doit employer toute son étude pour le paraître. S'il a beaucoup de talent, il doit le cacher ; s'il est ambitieux, il doit faire semblant de mépriser les honneurs ; s'il veut obtenir, il ne doit rien demander ; s'il a une jolie figure, il doit la négliger : il doit se tenir mal, se mettre encore plus mal, sa parure ne doit rien avoir de recherché, il doit tourner en ridicule tout ce qui est étranger ; faire mal la révérence, ne pas se piquer d'une grande politesse, ne pas faire grand cas des beaux-arts, cacher son bon goût s'il l'a fin ; ne pas tenir un cuisinier étranger ; il doit porter

une perruque mal peignée, et être un peu mal-propre. M. Dolfin Bucintoro n'ayant aucune de ses qualités ne pouvait donc pas faire fortune dans Venise sa patrie.

La veille de mon départ je ne suis pas sorti de la maison de M^me^ Orio. Elle versa autant de larmes que ses nièces, et je n'en ai pas versé moins qu'elles. Cent fois dans cette dernière nuit elles me dirent expirant d'amour entre mes bras qu'elles ne me reverraient plus, et elles le devinèrent. Si elles m'eussent encore vu, elles n'auraient pas deviné. Voilà tout l'admirable des prédictions.

Je suis allé à bord le 5 du mois de mai très bien en équipage, et bijoux, et en argent comptant. J'étais maître de 500 sequins. Notre vaisseau était armé de vingt-quatre canons, et avait de garnison deux cents esclavons. Nous passâmes de Malamocco en Istrie pendant la nuit, et jetâmes l'ancre dans le port d'Orsara pour faire *Savorna*. On appelle ainsi l'ouvrage

de mettre au fond de cale une quantité suffisante de pierres, car la trop grande légèreté du vaisseau le rend moins propre à la navigation. Je suis descendu avec plusieurs autres pour aller me promener, malgré que je connusse le vilain endroit, où il n'y avait pas encore neuf mois que j'avais passé trois jours. Je riais, réfléchissant à la différence de mon état actuel à celui que j'avais quitté. J'étais sûr que personne dans mon imposante figure ne reconnaîtrait le chétif abbé qui sans le fatal F. Steffano serait devenu Dieu sait quoi.

CHAPITRE IV

Rencontre comique à Orsara. Voyage à Corfou. Séjour à Constantinople. Bonneval. Mon retour à Corfou. M^me^ F. Le faux prince. Ma fuite de Corfou. Mes folies sur l'île de Casopo. Je me rends aux arrêts à Corfou. Ma prompte délivrance et mes triomphes. Mes succès auprès de M^me^ F.

La bêtise d'une servante est beaucoup plus dangereuse que la méchanceté, et plus à charge au maître, car il peut avoir raison de punir une méchante, mais non pas une sotte : il doit la renvoyer, et apprendre à vivre. La mienne s'est servie des trois cahiers, qui contenaient en détail tout ce que je vais écrire en gros dans celui-ci, pour des besoins qu'elle eut de papier dans le ménage. Elle me dit pour s'excuser, que les papiers étant usés et grif-

fonnés, avec même des ratures, elle crut qu'ils étaient faits pour son service de préférence aux propres et blancs qui étaient sur ma table. Si j'y avais bien pensé, je ne me serais pas mis en colère ; mais le premier effet de la colère est précisément celui de priver l'esprit de la faculté de penser. J'ai cela de bon que chez moi elle est de très peu de durée ; *irasci celerem tamen ut placabilis essem*(3). Après avoir perdu mon temps à lui dire des injures, dont elle ne sentit pas la force, et à lui prouver par des raisons évidentes qu'elle était bête, elle réfuta tous mes arguments ne me répondant jamais rien. J'ai pris le parti d'écrire de nouveau de mauvaise humeur, et par conséquent très mal, ce qu'étant de bonne humeur j'ai dû avoir écrit assez bien ; mais mon lecteur peut s'en consoler, car, comme les mécaniciens, il gagnera en temps ce qu'il perdra en force.

Étant donc descendu à Orsara, tandis qu'on chargeait de lest le fond de notre vaisseau, dont le trop de légèreté rendait plus difficile

l'équilibre favorable à la navigation, j'ai observé un homme de bonne mine, qui s'arrêta à me regarder avec grande attention. Sûr que ce ne pouvait pas être un créancier, j'ai cru que ma mine l'intéressait, et ne pouvant pas trouver cela mauvais, j'allais mon chemin, quand il m'aborda.

— Oserais-je vous demander, mon capitaine, si c'est pour la première fois que vous êtes dans cette ville ?

— Non monsieur. J'y fus une autre fois.

— N'est-ce pas l'année passée ?

— Précisément.

— Mais vous n'étiez pas habillé en militaire ?

— C'est encore vrai ; mais il me semble que votre curiosité est un peu indiscrète.

— Vous devez me la pardonner, monsieur, puisqu'elle est fille de ma reconnaissance. Vous êtes l'homme auquel j'ai les plus grandes

obligations, et je dois croire que Dieu vous a envoyé dans cette ville une seconde fois pour que j'en contracte avec vous encore de plus grandes.

— Qu'ai-je donc fait pour vous, et que puis-je faire ? Je ne peux rien deviner.

— Ayez la bonté de venir déjeuner avec moi chez moi. Voilà ma porte ouverte. Venez goûter de mon précieux *refosque*, et je vous convaincrai après une très courte narration que vous êtes mon vrai bienfaiteur, et que j'ai droit d'espérer que vous ne soyez retourné ici que pour renouveler vos bienfaits.

Ne pouvant pas croire que cet homme fût fou, j'ai imaginé qu'il voulût m'induire à acheter de son *refosque*, et je me suis laissé conduire à sa maison. Nous montons au premier, et nous entrons dans une chambre, où il me laisse pour aller ordonner le bon déjeuner qu'il m'avait promis. Voyant tout l'attirail d'un

chirurgien, je me figure que c'en était un, et quand je le vois reparaître je le lui dis.

— Oui, mon capitaine, me répondit-il, je suis chirurgien. Il y a vingt ans que je suis dans cette ville, où je vivais dans la misère, car il ne m'arrivait d'exercer mon métier que pour saigner, pour appliquer des ventouses, pour guérir quelque écorchure, ou pour mettre un pied à sa place dérangé par une entorse. Ce que je gagnais ne me suffisait pas pour vivre ; mais depuis l'année passée, je peux dire d'avoir changé d'état ; j'ai gagné beaucoup d'argent, je l'ai mis à profit, et c'est vous, Dieu vous bénisse, qui avez fait ma fortune.

— Comment cela ?

— Voici toute la courte histoire. Vous avez communiqué une galanterie à la gouvernante de D. Jerome, qui l'a donnée à un ami, qui de bonne foi la partagea avec sa femme. Cette femme à son tour la donna à un libertin qui en fit un si grand débit qu'en moins d'un mois

j'ai vu sous mon magistère une cinquantaine de clients, et des nouveaux dans les mois suivants, que j'ai tous guéris, me faisant comme de raison bien payer. J'en ai encore quelques-uns ; mais dans un mois je n'aurai plus personne, car la maladie n'existe plus. Quand je vous ai vu je n'ai pu m'empêcher de me réjouir. J'ai vu dans vous un oiseau de bon augure. Puis-je me flatter que vous resterez ici quelques jours pour la renouveler ?

Après avoir bien ri, je l'ai vu s'attrister quand je lui ai dit que je me portais bien. Il me dit que je ne pourrai pas en dire autant à mon retour, car le pays où j'allais était plein de la mauvaise marchandise que personne n'avait comme lui le secret d'extirper. Il me pria de compter sur lui, et de ne pas croire aux charlatans qui me proposeraient des remèdes. Je lui ai promis tout ce qu'il a voulu, je l'ai remercié, et je suis retourné à bord.

M. Dolfin a bien ri quand je lui ai conté cette histoire. Nous mîmes à la voile le lendemain, et quatre jours après nous essuyâmes une rude tempête derrière Curzola. Cette tempête manqua de me coûter la vie, et voilà comment.

Un prêtre esclavon qui servait de chapelain sur le vaisseau, très ignorant, insolent et brutal, dont je me moquais en toute occasion, était à juste titre devenu mon ennemi. Dans le plus fort de la tempête, il s'était placé sur le tillac et tenant son rituel à la main, il exorcisait les diables qu'il voyait dans les nues, et qu'il faisait voir à tous les matelots qui se croyant perdus pleuraient, et dans leur désespoir négligeaient les manœuvres nécessaires à garantir le navire des rochers qu'on voyait à droite et à gauche. Voyant avec évidence le mal, et les mauvais effets que les exorcismes de ce prêtre faisaient sur l'équipage qu'il désespérait, tandis qu'au contraire il fallait encourager, j'ai très imprudemment cru de devoir m'en mêler. Al-

lant moi-même me grimper sur les cordages j'excitais les matelots au constant travail, et à braver le danger, leur disant qu'il n'y avait pas de diables, et que le prêtre qui les leur montrait était fou ; mais la force de mes harangues n'empêcha pas le prêtre de me proclamer pour athée, et de soulever contre moi la plus grande partie de l'équipage. Les vents poursuivant à être mauvais le lendemain, et le troisième jour, l'enragé fit croire aux matelots qui l'écoutaient que tant que je me trouverais sur le vaisseau le beau temps ne viendrait jamais. Un d'entre eux vit le moment favorable au désir du prêtre me surprenant par derrière sur le bord du tillac, et me poussant dehors par le coup d'un câble qui devait nécessairement me renverser. C'était fait. Ce fut la branche d'une ancre qui s'accrochant à mon habit m'empêcha de tomber dans la mer. On vint à mon secours, et on me sauva. Un caporal m'ayant montré le matelot assassin, j'ai pris son bâton, et m'étant mis à le rosser d'impor-

tance, d'autres matelots accoururent avec le prêtre, et j'aurais succombé si les soldats ne m'eussent défendu. Le capitaine du vaisseau survint avec M. Dolfin, et après avoir entendu le prêtre ils furent obligés, s'ils voulurent apaiser la canaille, de leur promettre de me mettre à terre d'abord que cela pourrait se faire ; mais le prêtre exigea que je lui livrasse un parchemin que j'avais acheté d'un Grec à Malamocco dans le moment que j'allais m'embarquer. Je ne m'en souvenais pas ; mais c'était vrai. Je me suis mis à rire, et je l'ai d'abord donné à M. Dolfin, qui le remit au prêtre, qui chantant victoire, fit porter une brassière, et le jeta sur les charbons ardents. Ce parchemin avant de devenir cendre fit des contorsions qui durèrent une demi-heure ; phénomène qui convainquit tous les matelots que le grimoire était infernal. La prétendue vertu de ce parchemin était de rendre toutes les femmes amoureuses de la personne qui le portait. J'espère que le lecteur aura la bonté de croire que je n'ajoutais pas foi

aux philtres d'aucune espèce, et que je n'avais acheté le parchemin pour un demi-écu que pour rire. Il y a dans toute l'Italie, et dans la Grèce ancienne et moderne, des Grecs, des Juifs et des astrologues qui vendent aux dupes des papiers dont les vertus sont prodigieuses. Entre autres les *charmes* pour se rendre invulnérable ; et des sachets remplis de drogues qui contiennent ce qu'ils appellent *esprits follets*. Ces marchandises-là n'ont aucun cours en Allemagne, en France, en Angleterre, et dans tout le Nord ; mais en revanche on donne dans ces pays dans une autre espèce de duperie de beaucoup plus grande importance. On travaille à la pierre-philosophale, et on ne s'en désabuse jamais.

Le mauvais temps cessa précisément dans la demi-heure qu'on employa à brûler mon parchemin, et les conjurés ne pensèrent plus à se défaire de ma personne. Au bout de huit jours de navigation très heureuse nous arrivâmes à Corfou, où après m'être très bien logé, j'ai por-

té mes lettres à S. E. le provéditeur général, puis à tous les chefs de mer auxquels j'étais recommandé. Après avoir rendu mes devoirs à mon colonel et à tous les officiers de mon régiment je n'ai pensé qu'à me divertir jusqu'à l'arrivée du Chr Venier qui devait aller à Constantinople, et qui devait me prendre avec lui. Il arriva vers la moitié du mois de juin, et en l'attendant, m'étant adonné au jeu de la Bassette, j'ai perdu tout mon argent et vendu ou mis en gage tous mes bijoux. Telle est la destinée de tout homme incliné aux jeux de hasard à moins qu'il ne sache se captiver, la fortune jouant avec un avantage réel dépendant du calcul, ou de la science. Un sage joueur peut faire et l'un et l'autre sans encourir la tache de fripon.

Dans le mois que j'ai passé à Corfou avant l'arrivée du Baile, je ne me suis arrêté d'aucune façon à l'examen du pays ni dans le physique ni dans le moral. Excepté les jours que je devais monter la garde, je vivais au café acharné à

la banque de Pharaon, et succombant, comme de raison, au malheur que je m'obstinais à braver. Je ne suis jamais rentré chez moi avec la consolation d'avoir gagné, et je n'ai jamais eu la force de finir tant qu'après avoir perdu tout mon argent, j'ai eu des effets. La seule sotte satisfaction que j'avais, était de m'entendre appeler *beau joueur* par le banquier même toutes les fois que je perdais une carte décisive.

Dans cette situation désolante j'ai cru de me sentir ressuscité quand les coups de canon annoncèrent l'arrivée du Baile. Il venait dans l'*Europe*, vaisseau de guerre armé de soixante et douze canons n'ayant employé à venir de Venise que huit jours. À peine jetée l'ancre, il déploya pavillon de capitaine général des forces maritimes de la République, et le provéditeur général de Corfou fit baisser le sien. La République de Venise n'a pas sur la mer une charge supérieure à celle de Baile à la Porte ottomane. Le Chr Venier avait un cortège très distingué. Le comte Annibal Gambera et le

comte Charles Zenobio, tous les deux nobles vénitiens, et le marquis d'Archetti, noble bressan, l'accompagnaient jusqu'à Constantinople pour satisfaire à leur curiosité. Dans les huit jours qu'ils passèrent à Corfou tous les chefs de mer chacun à son tour fêtèrent le Baile, et sa comitive avec grands soupers et bals. D'abord que je me suis présenté Son Excellence me dit qu'il avait déjà parlé à M. le provéditeur général, qu'il m'accordait un congé de six mois pour le suivre jusqu'à Constantinople en qualité d'adjudant. Après l'avoir reçu je suis allé à bord avec mon petit équipage, et le lendemain le vaisseau leva l'ancre, et M. le Baile vint à bord dans la felouque du provéditeur général. Nous mîmes d'abord à la voile, et en six jours toujours avec le même vent nous arrivâmes devant Cerigo où on jeta l'ancre pour envoyer à terre un nombre de matelots pour faire aiguade. La curiosité de voir Cerigo, qu'on dit être l'ancienne Cythère, me fit venir la tentation de demander la permission de descendre.

J'aurais mieux fait à rester à bord, car j'ai fait une mauvaise connaissance. J'étais en compagnie d'un capitaine qui commandait la garnison du vaisseau.

Deux hommes de mauvaise mine et mal vêtus se présentent et nous demandent l'aumône. Je leur demande qui ils sont, et celui qui avait l'air d'être plus alerte que l'autre me parle ainsi :

— Nous sommes condamnés à vivre, et peut-être à mourir dans cette île par le despotisme du Conseil des Dix avec trente ou quarante autres malheureux ; et nous sommes tous nés sujets de la République. Notre prétendu crime, qui n'en est un nulle part, est l'habitude que nous avions de vivre en compagnie de nos maîtresses, et de n'être pas jaloux de ceux entre nos amis qui les trouvant jolies, se procuraient avec notre consentement la jouissance de leurs charmes. N'étant point riches, nous n'avions même aucun scrupule à en pro-

fiter. On traita notre commerce d'illicite, et on nous envoya ici, où on nous donne dix sous par jour en monnaie longue. On nous appelle *Mangiamaroni*. Nous sommes à pire condition des galériens, car l'ennui nous désole, et la faim nous dévore. Je suis Antonio Pocchini noble de Padoue, et ma mère est de l'illustre maison des Campo S. Piero.

Nous leur fîmes l'aumône, puis nous parcourûmes l'île, et après avoir vu la forteresse, nous retournâmes à bord. Nous parlerons de ce Pocchini dans quinze à seize ans d'ici.

Les vents toujours favorables nous conduisirent aux Dardanelles en huit ou dix jours, puis les barques turques vinrent nous prendre pour nous transporter à Constantinople. La vue de cette ville à la distance d'une lieue est étonnante. Il n'y a pas au monde nulle part un si beau spectacle. Cette superbe vue fut la cause de la fin de l'Empire romain, et du commencement du grec. Constantin le Grand ar-

rivant à Constantinople par mer, séduit par la vue de Bizance s'écria : « Voilà le siège de l'empire de tout le monde », et pour rendre sa prophétie immanquable il quitta Rome pour aller s'y établir. S'il avait lu, ou cru à la prophétie d'Horace il n'aurait jamais fait une si grosse sottise. Le poète avait écrit que l'Empire romain ne s'acheminerait à sa fin que quand un successeur d'Auguste s'aviserait d'en transporter le siège là où il avait eu sa naissance. La Troade n'est pas bien distante de la Thrace.

Nous arrivâmes à Péra dans le palais de Venise vers la moitié de juillet. La peste ne circulait pas dans la grande ville dans ce moment-là, chose fort rare. Nous fûmes tous parfaitement bien logés ; mais la grande chaleur fit déterminer les Bailes à aller jouir de la fraîcheur dans une maison de campagne que le Baile Donà avait louée. Ce fut à Buyoudcarè. Le premier ordre que j'ai reçu fut de n'oser jamais sortir ni à l'insu du Baile, ni sans un janissaire. Je l'ai suivi à la lettre. Dans ce temps-

là les Russes n'avaient pas encore dompté l'impertinence du peuple turc. On m'assure qu'à présent tous les étrangers peuvent aller où ils veulent sans la moindre crainte.

Ce fut le surlendemain de mon arrivée que je me suis fait conduire chez Osman bacha de Caramanie. C'est ainsi que s'appelait le comte de Bonneval après son apostasie.

Après lui avoir fait passer ma lettre je fus introduit dans une chambre rez-de-chaussée meublée à la française, où j'ai vu un gros seigneur âgé, habillé tout à fait à la française, se lever et me demander d'un air riant ce qu'il pouvait faire à Constantinople pour un recommandé par un cardinal de l'Église qu'il ne pouvait plus appeler sa mère. Pour toute réponse je lui ai conté l'histoire qui me fit demander au cardinal dans la désolation de mon âme une lettre de recommandation à Constantinople, que, l'ayant reçue, je me suis cru superstitieusement obligé de la lui porter. De sorte que,

me répartit-il, sans cette lettre vous n'auriez jamais pensé à venir ici, où absolument vous n'avez aucun besoin de moi.

— Aucun ; mais je me crois cependant très heureux de m'être procuré par ce moyen l'honneur de connaître dans Votre Excellence un homme dont toute l'Europe a parlé, parle, et parlera pour longtemps.

Après avoir fait des réflexions sur le bonheur d'un jeune homme comme moi, qui tout à fait sans souci, et sans avoir aucun dessein, ni aucun point fixe s'abandonnait à la Fortune, ne craignant, et n'espérant rien, il me dit que la lettre du cardinal Acquaviva l'obligeant à faire quelque chose pour moi, il voulait me faire connaître trois ou quatre de ses amis turcs qui en valaient la peine. Il m'invita à dîner tous les jeudis me promettant de m'envoyer un janissaire qui me garantirait des impertinences de la canaille, et qui me ferait voir tout ce qui méritait d'être vu.

La lettre du cardinal m'annonçant pour homme de lettres, il se leva me disant qu'il voulait me faire voir sa bibliothèque. Je le suivis, traversant le jardin. Nous entrâmes dans une chambre garnie d'armoires grillées : derrière les grilles de fil d'archal on voyait des rideaux : derrière les rideaux devaient se trouver les livres.

Mais j'ai bien ri avec le gros bacha quand à la place de livres, d'abord qu'il ouvrit les niches qu'il tenait fermées à la clef, j'ai vu des bouteilles remplies de toutes sortes de vins.

— C'est, me dit-il, ma bibliothèque et mon sérail, car étant vieux les femmes m'abrégeraient la vie, tandis que le bon vin ne peut que me la conserver, ou pour le moins me la rendre plus agréable.

— J'imagine que Votre Excellence a obtenu une dispense du Mufti ?

— Vous vous trompez, car il s'en faut bien que le pape des Turcs ait le pouvoir du vôtre.

Il ne peut dans aucun cas permettre une chose que l'Alcoran prohibe ; mais cela n'empêche pas que chacun ne soit le maître de se damner, si cela l'amuse. Les Turcs dévots plaignent les libertins mais ils ne les persécutent pas. Il n'y a pas ici d'inquisition. Ceux qui n'observent pas les préceptes de la religion seront, disent-ils, assez malheureux dans l'autre vie sans qu'on leur inflige quelque punition dans ce monde aussi. La dispense que j'ai demandée, et que j'ai obtenue sans la moindre difficulté, fut celle de ce que vous appelez circoncision, car proprement on ne peut pas l'appeler circoncision. À mon âge elle aurait été dangereuse. C'est une cérémonie que généralement on observe ; mais elle n'est pas de précepte.

Dans les deux heures que j'ai passées avec lui il me demanda des nouvelles de plusieurs Vénitiens ses amis, et principalement de M. Marc-Antonio Diedo ; je lui ai dit qu'on l'aimait toujours et qu'on ne le plaignait qu'à cause de son apostasie : il me répondit qu'il

était Turc comme il avait été chrétien, et qu'il ne savait pas l'Alcoran plus qu'il n'avait su l'Évangile.

— Je suis sûr, me dit-il, que je mourrai tranquille, et beaucoup plus heureux dans ce moment-là que le prince Eugène. J'ai dû dire que Dieu est Dieu, et que Mahomet est son prophète. Je l'ai dit, et les Turcs ne se soucient pas de savoir si je l'ai pensé. Je porte d'ailleurs le turban, comme je suis obligé de porter l'uniforme de mon maître.

Il me dit que ne sachant faire autre métier que celui de la guerre, il ne s'était déterminé à aller servir en qualité de lieutenant-général le *grand Seigneur* que quand il s'était vu réduit à n'avoir plus de quoi vivre. Quand j'ai quitté Venise, me dit-il, la *soupe* avait mangé la vaisselle ; si la nation juive se fût déterminée à me mettre à la tête de cinquante mille hommes, je serais allé assiéger Jérusalem.

Il était bel homme, sinon qu'il avait trop d'embonpoint. En conséquence d'un coup de sabre il portait au-dessus du ventre une plaque d'argent pour soutenir une descente. Il avait été exilé en Asie ; mais pas pour longtemps car, me dit-il, les cabales ne sont pas si longues en Turquie comme en Europe, et principalement à la cour de Vienne. Il me dit, quand je l'ai quitté, qu'il n'avait jamais, depuis qu'il s'était fait Turc, passé deux heures aussi agréables que celles que je lui avais fait passer, et il me pria de faire ses compliments aux Bailes.

M. le Baile Giovanni Donà, qui l'avait beaucoup connu à Venise, me chargea de lui dire beaucoup de choses très agréables ; et le Chr Venier se montra fâché de ne pas pouvoir se procurer le plaisir de le connaître particulièrement.

Le surlendemain de cette première entrevue était le jeudi dans lequel il m'avait promis

de m'envoyer le janissaire, et il n'y manqua pas. Il vint à onze heures, et il me conduisit chez le Bacha que pour le coup j'ai trouvé habillé à la turque. Ses convives ne tardèrent pas à arriver ; et nous nous mîmes à table en nombre de huit, tous montés en ton de gaieté. Tout le dîner fut servi à la française tant pour le cérémonial que pour les mets : son maître d'hôtel était Français, et son cuisinier aussi honnête renégat. Il n'avait pas manqué de me présenter à tout son monde ; mais il ne m'a mis en train de parler que vers la fin du dîner. On ne parla qu'italien, et j'ai observé que les Turcs n'ouvrirent jamais la bouche pour se dire entre eux le moindre mot dans leur langue. Chacun avait à sa gauche une bouteille qui pouvait être de vin blanc, ou d'hydromel ; je ne sais pas ce que c'était. J'ai bu, comme M. de Bonneval que j'avais à ma droite, de l'excellent vin de bourgogne blanc.

On me fit parler de Venise ; mais beaucoup plus de Rome, ce qui fit tomber le propos sur

la religion ; mais non pas sur le dogme, mais sur la discipline et les cérémonies liturgiques. Un aimable Turc qu'on appelait *effendi*, parce qu'il avait été ministre des Affaires étrangères, dit qu'il avait à Rome un ami dans l'ambassadeur de Venise, et il en fit l'éloge : j'ai fait écho et j'ai dit qu'il m'avait chargé d'une lettre à un seigneur musulman qu'il caractérisait aussi de son ami intime. Il m'en demanda le nom, et l'ayant oublié, j'ai tiré de ma poche mon portefeuille où j'avais la lettre. Il fut flatté à l'excès quand lisant l'adresse j'ai prononcé son nom. Après avoir demandé la permission il la lut, puis il baisa la signature, et se leva pour venir m'embrasser. Cette scène plut à l'excès à M. de Bonneval et à toute la compagnie. L'effendi qui s'appelait Ismail engagea Bacha Osman à me conduire à dîner chez lui dans un tel jour.

Mais à ce dîner, qui me fit beaucoup de plaisir, le Turc qui m'intéressa le plus ne fut pas Ismail. Ce fut un bel homme qui montrait l'âge de soixante ans, et qui affichait sur sa

noble physionomie la sagesse et la douceur. J'ai trouvé ses traits deux ans après sur la belle tête de M. de Bragadin sénateur vénitien, dont je parlerai quand nous en serons là. Dans tous les propos qu'on m'avait tenus à table il m'avait écouté avec la plus grande attention, sans jamais prononcer le moindre mot. Un homme dans la même société dont la figure et le maintien intéressent, et qui ne parle pas, excite avec force la curiosité de celui qui ne le connaît pas. Sortant de la salle où nous avions dîné, j'ai demandé à M. de Bonneval qui c'était ; et il me répondit que c'était un riche et sage philosophe, d'une probité reconnue, dont la pureté de mœurs était égale à l'attachement qu'il avait à sa religion. Il me conseilla à cultiver sa connaissance s'il me faisait des avances.

Cet avis me fit plaisir et après nous être promenés à l'ombre, étant entré dans un salon meublé dans le costume de la nation, je me suis assis sur un sofa près de Josouff Ali : c'était le nom du Turc qui m'avait intéressé, et

qui m'offrit d'abord sa pipe. Je l'ai poliment refusée acceptant celle que me présenta un domestique de M. de Bonneval. Quand on est en compagnie de gens qui fument, il faut absolument fumer, ou sortir, car sans cela on est forcé à s'imaginer de respirer la fumée qui sort de la bouche des autres. Cette idée, qui est fondée sur le vrai, dégoûte et révolte.

Josouff Ali bien aise de me voir assis à son côté me mit d'abord sur des propos analogues à ceux qu'on m'avait tenus à table ; mais principalement sur les raisons qui m'avaient fait quitter l'état paisible d'ecclésiastique pour m'attacher au militaire. Pour satisfaire à sa curiosité, et ne pas me mettre mal dans son esprit, je me suis cru en devoir de lui conter en bref toute l'histoire de ma vie, car j'ai cru de devoir le convaincre que je n'étais pas entré dans la carrière du ministère divin par vocation. Il me parut content. M'ayant parlé de vocation en philosophe stoïcien je l'ai reconnu pour fataliste ; et j'eus l'adresse de ne pas

prendre son système de front, de sorte que mes objections lui plurent parce qu'il se trouva assez fort pour les détruire. Il eut besoin peut-être de m'estimer beaucoup pour me croire digne de devenir son écolier, car dans l'âge de dix-neuf ans, et perdu dans une fausse religion, il était impossible que je pusse être son maître. Après avoir passé une heure à me catéchiser, et à écouter mes principes, il me dit qu'il me croyait né pour connaître la vérité, puisqu'il voyait que je m'en occupais, et que je ne me tenais pas pour certain d'y être parvenu. Il m'invita à aller passer une journée chez lui me nommant les jours de la semaine dans lesquels je ne pourrais pas manquer de le trouver ; mais il me dit qu'avant de m'engager à lui faire ce plaisir je devais consulter Bacha Osman. Je lui répondis alors que le Bacha m'avait déjà prévenu sur son caractère, ce qui l'a beaucoup flatté. Je lui ai promis d'aller dîner un tel jour, et nous nous sommes séparés.

Quand j'ai rendu compte de tout ceci à M. de Bonneval il en fut fort aise, et il me dit que son janissaire serait tous les jours à l'hôtel des Bailes de Venise prêt à mon service.

Quand j'ai rendu compte à MM. les Bailes des connaissances que j'avais faites dans ce jour-là chez le comte de Bonneval je les ai vus fort contents. Et le Chr Venier me conseilla de ne pas négliger des connaissances de cette espèce dans un pays où l'ennui fait peur aux étrangers encore plus que la peste.

Le jour fixé je suis allé chez Josouff de très bonne heure, mais il était déjà sorti. Son jardinier qu'il avait averti eut pour moi toutes les attentions, et m'amusa agréablement deux heures me faisant voir toutes les beautés des jardins de son maître, et particulièrement ses fleurs. Ce jardinier était un Napolitain qui lui appartenait depuis trente ans. À ses manières je lui ai supposé de l'éducation et de la naissance ; mais il me dit franchement qu'il n'avait

jamais appris à lire, qu'il était matelot quand il fut fait esclave, et qu'il se trouvait si heureux au service de Josouff qu'il se croirait puni s'il lui donnait sa liberté. Je me suis bien gardé de lui faire des interrogations sur les affaires de son maître. La discrétion de cet homme aurait pu faire rougir ma curiosité.

Josouff arriva à cheval, et après les compliments d'usage nous allâmes dîner tête à tête, dans un pavillon d'où nous voyions la mer, et où nous jouissions d'un doux vent qui tempérait la grande chaleur. Ce vent, qui se fait sentir tous les jours à la même heure, est le Nord-Ouest qu'on appelle Maestral. Nous fîmes bonne chère sans autres plats travaillés que le cauroman. J'ai bu de l'eau et de l'excellent hydromel, assurant mon hôte que je le préférais au vin. Dans ce temps-là je n'en buvais que très rarement. Louant son hydromel, je lui ai dit que les musulmans qui violaient la loi buvant du vin ne méritaient pas miséricorde, car ils ne pouvaient en boire que parce qu'il était défen-

du ; il m'assura que plusieurs croyaient pouvoir en faire usage ne le considérant que comme une médecine. Il me dit que c'était le médecin du grand seigneur qui avait mis cette médecine en vogue, et qui par là avait fait sa fortune et avait gagné toute la faveur de son maître qui réellement était toujours malade, mais qu'il ne l'était que parce qu'il se soûlait. Il s'étonna quand je lui ai dit que chez nous les ivrognes étaient fort rares, et que ce vice n'était commun que dans la lie du peuple. Quand il me dit qu'il ne comprenait pas comment le vin pouvait être permis par toutes les autres religions, puisqu'il privait l'homme de l'usage de la raison, je lui ai répondu que toutes les religions en défendaient l'excès, et que le crime ne pouvait consister que dans l'excès. Je l'ai persuadé lui disant que l'effet de l'opium étant le même, et beaucoup plus fort, sa religion aurait donc dû le prohiber aussi : il me répondit qu'il n'avait jamais dans toute sa vie fait usage ni d'opium ni de vin.

Après notre dîner on nous porta des pipes et du tabac. Nous les chargeâmes nous-mêmes. Je fumais dans ce temps-là et avec plaisir ; mais j'avais l'habitude de cracher. Josouff qui ne crachait pas, me dit que le tabac que je fumais était du Gingé excellent et que c'était un dommage que je n'avalasse pas sa partie balsamique qui devait se trouver dans la salive que j'avais tort de rejeter ainsi. Il conclut qu'on ne devait la cracher que quand le tabac était mauvais. Goûtant son raisonnement, je lui ai dit qu'effectivement la pipe ne pouvait être considérée comme un vrai plaisir que le tabac étant parfait.

— La perfection du tabac, me répartit-il, est certainement nécessaire au plaisir de fumer ; mais ce n'est pas le principal, car le plaisir que le bon tabac fait n'est que sensuel. Les vrais plaisirs sont ceux qui n'affectent que l'âme, entièrement indépendants des sens.

— Je ne peux pas m'imaginer, mon cher Josouff, des plaisirs dont mon âme pourrait jouir sans l'entremise de mes sens.

— Écoute-moi. Quand tu charges ta pipe as-tu du plaisir ?

— Oui.

— Auquel de tes sens l'attribueras-tu, si tu ne l'attribues pas à ton âme ? Poursuivons. N'est-il pas vrai que tu te sens satisfait quand tu ne la mets bas qu'après l'avoir entièrement achevée ? Tu es bien aise quand tu vois que ce qui reste n'est que cendre.

— C'est vrai.

— En voilà deux, dont tes sens ne sont certainement pas à part ; mais je te prie de deviner le troisième qui est le principal.

— Le principal ? La fragrance du tabac.

— Point du tout. C'est un plaisir de l'odorat : il est sensuel.

— Je ne saurais.

— Écoute donc. Le principal plaisir de fumer consiste dans la vue de la fumée. Tu ne dois jamais la voir sortir de la pipe ; mais toute du coin de ta bouche à justes intervalles jamais trop fréquents. C'est si vrai que ce plaisir est le principal, que tu ne verras nulle part un aveugle se plaire à fumer. Essaye toi-même à fumer la nuit dans ta chambre sans lumière, et un moment après avoir allumé ta pipe, tu la mettras bas.

— Ce que tu dis est bien vrai ; mais tu me pardonneras si je trouve que plusieurs plaisirs qui intéressent mes sens méritent ma préférence sur ceux qui n'intéressent que l'âme.

— Il y a quarante ans que je pensais comme toi. Dans quarante ans d'ici, si tu parviens à être sage, tu penseras comme moi. Les plaisirs, mon cher fils, qui mettent en mouvement les passions, troublent l'âme : ainsi tu sens qu'ils ne peuvent pas à bon droit être appelés plaisir.

— Mais il me semble que pour qu'ils le soient il suffit qu'ils vous paraissent tels.

— D'accord ; mais si tu voulais te donner la peine de les examiner après les avoir goûtés, tu ne les trouverais pas purs.

— Cela se peut ; mais pourquoi me donnerais-je une peine qui ne me servirait qu'à diminuer le plaisir que j'ai ressenti ?

— L'âge viendra que tu ressentiras du plaisir te donnant cette peine.

— Il me semble, mon cher père, que tu préfères à la jeunesse l'âge mûr.

— Dis hardiment, la vieillesse.

— Tu me surprends. Dois-je croire que tu aies vécu jeune, et malheureux ?

— Bien loin de cela. Toujours sain et heureux ; et jamais victime de mes passions ; mais tout ce que j'ai vu dans mes égaux me fut une assez bonne école pour apprendre à connaître l'homme, et pour me montrer le chemin du

bonheur. Le plus heureux des hommes n'est pas le plus voluptueux, mais celui qui sait faire choix des grandes voluptés ; et les grandes voluptés, je te le répète, ne sauraient être que celles qui ne remuant pas les passions augmentent la paix de l'âme.

— Ce sont des voluptés que tu appelles pures.

— Telle est la vue d'une vaste prairie toute couverte d'herbe. La couleur verte tant recommandée par notre divin prophète frappe ma vue, et dans ce moment je sens mon esprit nager dans un calme si délicieux qu'il me semble d'approcher l'auteur de la nature. Je ressens la même paix, un calme égal quand je me tiens assis sur le bord d'une rivière, et je vois l'eau courante qui passe devant moi sans jamais se dérober à ma vue, et sans que son continuel mouvement la rende moins claire. Elle me représente l'image de ma vie, et la tranquillité que je lui désire pour parvenir, comme l'eau

que je contemple, au terme que je ne vois pas, et qui ne peut être qu'au bout de sa course.

C'est ainsi que ce Turc raisonnait ; et nous passâmes quatre heures. Il avait eu de deux femmes, deux fils et une fille. Son aîné qui avait eu sa part, vivait à Salonicchio où il faisait le commerce, et il était riche. Le cadet était dans le grand sérail au service du Sultan, et sa part était entre les mains d'un tuteur. Sa fille, qu'il appelait Zelmi, et qui avait quinze ans, devait être héritière à sa mort de tout son bien. Il lui avait donné toute l'éducation qu'on pouvait lui désirer pour suffire au bonheur de celui que Dieu lui avait destiné pour époux. Nous parlerons bientôt de cette fille. Ses femmes étant mortes, il y avait cinq ans qu'il avait pris une troisième femme née dans Scio, qui était toute jeune, et une beauté parfaite ; mais il me dit qu'il ne pouvait pas espérer d'avoir d'elle ni fils, ni fille, puisqu'il était déjà vieux. Il n'avait cependant que soixante ans. J'ai dû lui pro-

mettre, le quittant, d'aller passer avec lui au moins un jour chaque semaine.

À l'heure du souper quand j'ai rendu compte à MM. les Bailes de ma journée, ils me dirent que j'étais bien heureux de pouvoir me flatter de passer agréablement trois mois dans un pays où eux en qualité de ministres étrangers ne pouvaient que s'ennuyer.

Trois ou quatre jours après M. de Bonneval me mena dîner chez Ismail, où j'ai vu un grand tableau du luxe asiatique ; mais les convives étant nombreux, et ayant parlé tous presque toujours turc je me suis ennuyé également que M. de Bonneval à ce qu'il m'a paru. Ismail qui s'en aperçut me pria quand nous partîmes d'aller déjeuner avec lui le plus souvent que je pourrais, sûr de lui faire toujours un vrai plaisir. Je lui ai promis d'y aller, et j'y fus dix à douze jours après. Le lecteur saura tout quand nous en serons là. Je dois actuellement retourner à Josouff, qui à ma seconde visite déploya

un caractère qui me fit concevoir pour lui la plus grande estime et le plus fort attachement.

Dînant tête à tête comme la première fois, et le propos étant tombé sur les arts, j'ai dit mon avis sur un précepte de l'Alcoran qui privait les Ottomans du plaisir innocent de jouir des productions de la peinture et de la sculpture. Il me répondit que Mahomet en vrai sage devait éloigner des yeux des Islamites toutes les images.

— Observe, me dit-il, que toutes les nations auxquelles notre grand prophète fit connaître *Dieu* étaient idolâtres. Les hommes sont faibles, et voyant de nouveau les mêmes objets, ils pourraient facilement retomber dans les mêmes erreurs.

— Je crois, mon cher père, qu'aucune nation n'a jamais adoré une image, mais fort bien la divinité que l'image représentait.

— Je veux le croire aussi ; mais *Dieu* ne pouvant pas être matière, il faut éloigner des

têtes vulgaires l'idée qu'il puisse l'être. Vous êtes les seuls vous autres chrétiens, qui croyez voir Dieu.

— C'est vrai ; nous en sommes sûrs, mais observe, je te prie, que ce qui nous rend sûrs est la foi.

— Je le sais ; mais vous n'êtes pas moins idolâtres, car ce que vous voyez n'est que matière, et votre certitude est parfaite sur cette vision à moins que tu ne me dises que la foi l'infirme.

— *Dieu* me préserve de te dire cela, car tout au contraire la foi la rend plus forte.

— C'est une illusion, dont, Dieu merci, nous n'avons pas besoin, et il n'y a point de philosophe au monde qui puisse m'en prouver la nécessité.

— Cela, mon cher père, n'appartient pas à la philosophie, mais à la théologie, qui lui est beaucoup supérieure.

— Tu parles le même langage de nos théologiens, qui diffèrent cependant des vôtres en ce qu'ils n'exercent pas leur science pour rendre les vérités que nous sommes obligés de connaître plus obscures ; mais plus claires.

— Songe, mon cher Josouff, qu'il s'agit d'un mystère.

— L'existence de *Dieu* en est un, et assez grand pour que les hommes n'osent rien y ajouter. DIEU ne peut être que simple, c'est ce DIEU que son prophète nous annonça. Conviens qu'on ne saurait rien ajouter à son essence sans détruire sa simplicité. Nous disons qu'il est un, voilà l'image du simple. Vous dites qu'il est un, et trois en même temps : c'est une définition contradictoire, absurde, et impie.

— C'est un mystère.

— Parles-tu de Dieu, ou de la définition ? Je parle de la définition qui ne doit pas être un mystère, et que la raison doit réprouver. Le sens commun, mon cher fils, doit trouver im-

pertinente une assertion dont la substance est une absurdité. Prouve-moi que trois n'est pas un composé, ou qu'il peut ne pas l'être, et je me fais d'abord chrétien.

— Ma religion m'ordonne de croire sans raisonner, et je frissonne, mon cher Josouff, quand je pense qu'en force d'un fort raisonnement, il pourrait m'arriver de renoncer à la religion de mon cher père. Il faudrait commencer par me convaincre qu'il était dans l'erreur. Dis-moi, si respectant sa mémoire, je puisse présumer de moi-même au point d'oser me rendre son juge avec intention de prononcer sentence pour le condamner.

Après cette remontrance j'ai vu l'honnête Josouff ému. Après deux minutes de silence il me dit que pensant ainsi je ne pouvais être que cher à *Dieu*, et par conséquent prédestiné ; mais que si je me trouvais dans l'erreur, il n'y avait que *Dieu* qui pût m'en tirer, car il ne connaissait pas d'homme juste en état de réfu-

ter le sentiment que je lui avais déclaré. Nous parlâmes d'autres choses toutes gaies, et vers le soir, je l'ai quitté après avoir reçu des assurances sans fin de l'amitié la plus pure.

Allant chez moi je réfléchissais qu'il était bien possible que tout ce que Josouff m'avait dit sur l'essence de Dieu fût vrai, car certainement *l'être des êtres* ne pouvait être en essence que le plus simple de tous les êtres ; mais qu'il était impossible qu'en conséquence d'une erreur de la religion chrétienne je pusse me laisser persuader à embrasser la turque, qui pouvait bien avoir de *Dieu* une idée très juste, mais qui me faisait rire, en ce qu'elle ne devait sa doctrine qu'au plus extravagant de tous les imposteurs. Mais je ne croyais pas que Josouff eût eu intention de faire de moi un prosélyte.

Ce fut la troisième fois que j'ai dîné avec lui que le discours étant tombé comme toujours sur la religion, je lui ai demandé s'il était sûr que sa religion fût la seule qui pût acheminer

le mortel au salut éternel. Il me répondit qu'il n'était pas sûr qu'elle fût la seule, mais qu'il était sûr que la chrétienne était fausse parce qu'elle ne pouvait pas être universelle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a ni pain, ni vin dans les deux tiers de notre globe. Observe que le Coran peut être suivi partout.

Je n'ai su que lui répondre, et je ne me suis pas soucié de biaiser. Ayant dit à propos que Dieu n'étant pas matière, il devait être esprit, il me répondit que nous savions ce qu'il n'était pas, mais non pas ce qu'il était, et que par conséquent nous ne pouvions pas affirmer qu'il était esprit, car nous ne pouvions en avoir qu'une idée abstraite.

— Dieu, me dit-il, est immatériel : voilà tout ce que nous savons, et nous n'en saurons jamais davantage.

Je me suis souvenu de Platon qui dit la même chose, et Josouff n'avait certainement pas lu Platon.

Il me dit dans le même jour que l'existence de Dieu ne pouvait être utile qu'à ceux qui n'en doutaient pas, et que par conséquent les plus malheureux des mortels étaient les athées.

— Dieu, me dit-il, a fait l'homme à sa ressemblance pour qu'entre tous les animaux qu'il a créés il y en ait un en état de rendre hommage à son existence. Sans l'homme *Dieu* n'aurait aucun témoin de sa propre gloire ; et l'homme par conséquent doit comprendre que son premier devoir est celui de le glorifier exerçant la justice ; et confiant dans sa Providence. Observe que *Dieu* n'abandonne jamais l'homme qui dans les adversités se prosterne devant lui, et implore son secours ; et qu'il laisse périr dans le désespoir le malheureux qui croit la prière inutile.

— Il y a cependant des athées heureux.

— C'est vrai ; mais malgré la tranquillité de leur âme, ils me semblent à plaindre, puisqu'ils n'espèrent rien après cette vie, et ils ne se reconnaissent pas pour supérieurs aux brutes. Outre cela ils doivent languir dans l'ignorance s'ils sont philosophes, et s'ils ne pensent à rien, ils n'ont aucune ressource dans l'adversité. *Dieu*, enfin, a fait l'homme de façon qu'il ne peut être heureux qu'en ne doutant pas de sa divine existence. Quel que soit son état il a un besoin indispensable de l'admettre : sans ce besoin l'homme n'aurait jamais admis un Dieu créateur de tout.

— Mais je voudrais savoir la raison pourquoi l'athéisme n'a jamais existé que dans le système de quelque savant, tandis que nous n'avons pas d'exemple qu'il existe dans le système d'une nation entière.

— C'est que le pauvre sent ses besoins beaucoup plus que le riche. Il y a parmi nous un grand nombre d'impies qui se moquent des

croyants qui mettent toute leur confiance dans le pèlerinage de La Mecque. Malheureux ! Ils doivent respecter les anciens monuments, qui excitant la dévotion des fidèles, nourrissent leur religion, et les encouragent à souffrir les adversités. Sans ces objets consolateurs le peuple ignorant donnerait dans tous les excès du désespoir.

Josouff enchanté de l'attention avec laquelle j'écoutais sa doctrine, se livrait toujours plus au penchant qu'il avait à m'instruire. J'ai commencé à aller passer la journée chez lui sans être invité, et pour lors son amitié devint forte.

Un beau matin je me suis fait conduire chez Ismail effendi pour déjeuner avec lui, comme je lui avais promis ; mais ce Turc après m'avoir reçu et traité on ne peut pas plus noblement m'invita à faire un tour de promenade dans un petit jardin, où dans un cabinet de repos il lui vint une fantaisie que je n'ai pas trouvée de

mon goût : je lui ai dit en riant que je n'étais pas amateur de la chose, et enfin las de sa tendre insistance, je me suis levé un peu brusquement. Ismail alors, faisant semblant d'approuver ma répugnance, me dit qu'il avait badiné. Après les compliments de saison je l'ai quitté avec intention de ne plus retourner chez lui ; mais j'ai dû y retourner, et nous en parlerons à sa place. Quand j'ai conté à M. de Bonneval cette historiette, il me dit que dans les mœurs turques Ismail a prétendu de me donner une grande marque d'amitié ; mais que je pouvais être certain qu'il ne me proposerait plus rien de semblable si j'y retournais encore, car, à cela près, Ismail était un très galant homme, qui avait à sa disposition des esclaves d'une beauté achevée. Il me dit que la politesse exigeait que j'y retournasse encore.

Cinq à six semaines après notre liaison, Josouff me demanda si j'étais marié, et lui ayant dit que non le propos tomba sur la chasteté, qui ne pouvait selon lui être regardée comme

une vertu que par rapport à l'abstinence ; mais qui bien loin d'être chère à Dieu, devait lui déplaire, car elle violait le premier précepte que le créateur avait donné à l'homme.

— Mais je voudrais savoir, me dit-il, ce que c'est que la chasteté de vos chevaliers de Malte. Ils font vœu d'être chastes. Cela ne veut pas dire qu'ils s'abstiendront de toute œuvre de chair, car, s'il est criminel, tous les chrétiens l'ont fait à leur baptême. Ce vœu ne consiste donc que dans l'obligation de ne pas se marier. La chasteté ne peut donc être violée que par le mariage, et j'observe que le mariage est un de vos sacrements. Ces messieurs ne promettent donc autre chose, sinon qu'ils n'exécuteront jamais l'œuvre de chair quand la loi de Dieu le leur permettrait, étant cependant les maîtres de l'exercer tant qu'ils veulent illégitimement, jusqu'à pouvoir reconnaître pour fils des enfants qu'ils ne peuvent avoir eus que par un double crime. Ils les appellent naturels, comme si les nés de l'union conjugale caractérisée de

sacrement ne l'étaient pas. Le vœu de chasteté enfin ne peut plaire ni à Dieu, ni aux hommes, ni aux particuliers qui le font.

Il me demanda si j'étais marié. Je lui ai répondu que non et que j'espérais de ne me jamais trouver dans le cas de contracter ce lien.

— Comment ! me répondit-il. Je dois donc croire ou que tu n'es pas un homme parfait, ou que tu veux te damner, à moins que tu ne me dises que tu n'es chrétien qu'en apparence.

— Je suis homme parfait, et je suis chrétien. Je te dirai outre cela que j'aime le beau sexe, et que j'espère en jouir en bonne fortune.

— Tu seras damné selon ta religion.

— Je suis sûr que non, car quand nous confessons nos crimes à nos prêtres ils sont obligés à nous absoudre.

— Je le sais ; mais conviens qu'il y a de l'imbécillité à prétendre que Dieu te pardonnera un crime que tu ne commettrais peut-être

pas, si tu n'étais pas sûr que le confessant il te serait pardonné. Dieu ne pardonne qu'au repentir.

— Cela n'est pas douteux ; et la confession le suppose. S'il n'y est pas, l'absolution n'a pas de forces.

— La manstupration est aussi un crime chez vous.

— Plus grand même que la copulation illégitime.

— Je le sais ; et c'est ce qui m'a toujours surpris, car tout législateur qui fait une loi dont l'exécution est impossible est un sot. Un homme qui n'a pas une femme, et qui se porte bien, doit absolument se manstuprer quand la nature impérieuse lui en fait sentir le besoin. Celui qui par crainte de souiller son âme pourrait avoir la force de s'en abstenir gagnerait une maladie mortelle.

— On croit chez nous tout le contraire. On prétend que les jeunes gens par ce manège se gâtent le tempérament, et s'abrègent la vie. Dans plusieurs communautés on les surveille et on ne leur laisse absolument pas le temps de commettre sur eux ce crime.

— Ces surveillants sont bêtes, et ceux qui les payent pour cela sont des sots, car l'inhibition même doit augmenter l'envie d'enfreindre une loi si tyrannique et contraire à la nature.

— Mais il me semble cependant que l'excès de ce désordre doit préjudicier à la santé, car il énerve, et il affaiblit.

— D'accord ; mais cet excès, à moins qu'il ne soit provoqué, ne peut pas exister ; et ceux qui défendent la chose le provoquent. Si on ne gêne pas chez vous sur cette matière-là les filles, je ne vois pas pourquoi on trouve bon de gêner les garçons.

— Les filles ne courent pas un si grand risque, car elles ne peuvent perdre que très

peu de substance, qui même ne part pas de la même source d'où se sépare le germe de la vie dans l'homme.

— Je n'en sais rien, mais nous avons des docteurs qui soutiennent que les pâles couleurs dans les filles viennent de cela.

Josouff Ali après ce discours, et plusieurs autres où lors même qu'il ne me trouvait pas de son avis, il lui semblait de me trouver très raisonnable, me fit une proposition qui m'étonna, sinon dans ces mêmes termes, du moins avec une tournure très peu différente.

— J'ai deux fils et une fille. Je ne pense plus aux fils, puisqu'ils ont déjà eu la part qui leur était due de ce que je possède ; mais pour ce qui regarde ma fille, elle aura à ma mort tout mon bien, et je suis en état de faire la fortune de celui qui l'épousera de mon vivant. J'ai pris il y a cinq ans une jeune femme, mais elle ne m'a pas donné d'enfant, et je suis sûr qu'elle ne m'en donnera pas puisque je suis déjà vieux.

Cette fille, que j'appelle Zelmi, a quinze ans, elle est belle, brune aux yeux et aux cheveux comme feu sa mère, grande, bien faite, d'un caractère doux, et l'éducation que je lui ai donnée la rend digne de posséder le cœur de notre maître. Elle parle grec et italien, elle chante s'accompagnant ses airs sur la harpe, elle dessine, elle brode, et elle est toujours gaie. Il n'y a point d'homme au monde qui puisse se glorifier d'avoir jamais vu sa figure, et elle m'aime au point qu'elle n'ose avoir d'autre volonté que la mienne. Cette fille est un trésor, et je te l'offre, si tu veux aller demeurer un an à Andrinople chez un de mes parents, où tu apprendras notre langue, notre religion, et nos mœurs. Au bout d'un an, tu reviendras ici, où d'abord que tu te seras déclaré musulman, ma fille deviendra ta femme, et tu trouveras une maison, et des esclaves dont tu seras le maître, et une rente moyennant laquelle tu pourras vivre dans l'abondance. Voilà tout. Je ne veux que tu me répondes ni actuellement, ni de-

main, ni dans aucun autre terme fixé. Tu me répondras quand tu te sentiras poussé par ton Génie à me répondre, et ce sera pour accepter mon offre, car si tu ne l'acceptes pas il est inutile que nous parlions de cela une autre fois. Je ne te recommande pas non plus de penser à cette affaire, car après ce moment que j'en ai jeté la semence dans ton âme, tu ne te trouveras plus le maître ni de consentir, ni de t'opposer à son accomplissement. Ne te hâtant pas, ne différant pas, ne t'en inquiétant pas, tu ne feras que la volonté de Dieu suivant le décret irrévocable de ta destinée. Tel que je te connais, il ne te faut que la compagnie de Zelmi pour te rendre heureux. Tu deviendras, je le prévois, une colonne de l'empire ottoman.

Après cette courte harangue, Josouff me serra contre son sein, et pour s'assurer que je ne lui répondrais pas, il me quitta. Je suis retourné chez moi avec mon esprit tellement occupé de cette proposition de Josouff, que je ne me suis pas aperçu d'en avoir fait le che-

min. Les Bailes me trouvèrent pensif, comme M. de Bonneval le surlendemain, et m'en demandèrent la raison ; mais je me suis bien gardé de la leur dire. Je trouvais trop vrai ce que Josouff m'avait dit. Cette affaire était d'une si grande importance, que non seulement je ne devais la communiquer à personne, mais je devais m'abstenir d'y penser jusqu'au moment dans lequel je me trouverais l'esprit assez calme pour être sûr que le moindre air ne pourrait altérer la balance qui devait me déterminer. Toutes mes passions devaient se tenir en silence, les préventions, les préjugés, et même un certain intérêt personnel. Le lendemain à mon réveil glissant une petite réflexion sur la chose, j'ai vu qu'y penser pourrait m'empêcher de me déterminer, et que si je devais me déterminer ce devait être en conséquence de n'y avoir pas pensé. C'était le cas du *sequere Deum*(4) des stoïciens. J'ai passé quatre jours sans aller chez Josouff, et quand j'y fus le cinquième, nous fûmes fort gais, et nous ne pen-

sâmes pas même à dire un seul mot sur la chose à laquelle cependant il était impossible que nous ne pensassions. Nous passâmes ainsi quinze jours ; mais comme notre silence sur cette affaire ne venait ni de dissimulation, ni de quelque maxime non analogue à l'amitié ; et à l'estime que nous avions l'un pour l'autre, il me dit, tombant sur le propos de la proposition qu'il avait faite, qu'il se figurait que je l'avais communiquée à quelque sage pour m'armer d'un bon conseil. Je l'ai assuré du contraire lui disant que je croyais que dans une affaire de cette importance je ne devais suivre le conseil de personne.

— Je me suis abandonné, lui dis-je, à DIEU, et ayant en lui une pleine confiance, je suis sûr que je prendrai le bon parti, ou que je me déterminerai à devenir ton fils, ou à rester tel que je suis. En attendant, la pensée sur l'affaire exerce mon âme matin et soir dans le moment où étant vis-à-vis de moi-même, elle se trouve dans la plus grande tranquillité. Quand

je me trouverai décidé, ce n'est qu'à toi, *pateramu* que j'en donnerai la nouvelle, et dans ce moment-là tu commenceras à exercer sur moi l'autorité d'un père.

À cette explication j'ai vu sortir de ses yeux des larmes. Il mit sa main gauche sur ma tête, et le second et troisième doigts de la droite au milieu de mon front, et il me dit de poursuivre ainsi, et d'être certain que je ne me tromperais pas. Je lui ai dit qu'il aurait pu arriver que sa fille Zelmi ne me trouvât pas à son gré.

— Ma fille t'aime, me répondit-il, elle t'a vu, et elle te voit en compagnie de ma femme, et de sa gouvernante toutes les fois que nous dînons ensemble ; et elle t'écoute avec beaucoup de plaisir.

— Mais elle ne sait pas que tu penses à la faire devenir mon épouse.

— Elle sait que je désire que tu deviennes croyant pour pouvoir unir sa destinée à la tienne.

— Je suis bien aise qu'il ne te soit pas permis de me la laisser voir, car elle pourrait m'éblouir, et pour lors ce serait la passion qui donnerait la secousse à la balance, et je ne pourrais plus me flatter de m'être déterminé dans toute la pureté de mon âme.

La joie de Josouff m'entendant raisonner ainsi était extrême, et je ne lui parlais pas en hypocrite, mais de très bonne foi. La seule idée de voir Zelmi me faisait frissonner. Je me sentais certain que je n'aurais pas hésité à me faire Turc, si elle m'eût rendu amoureux ; tandis que dans un état d'indifférence j'étais également certain que je ne me serais jamais décidé à une démarche qui d'ailleurs n'avait pour moi rien d'attrayant, et qui au contraire me présentait un tableau très désagréable tant à l'égard du présent que de ma vie future. Pour des richesses auxquelles je pouvais espérer de trouver les égales moyennant les faveurs de la fortune en toute l'Europe, sans avoir la honte de changer de religion, il me semblait que je ne

devais pas être indifférent au mépris de tous ceux qui me connaissaient, et dont j'aspirais à l'estime. Je ne pouvais pas me résoudre à renoncer à la belle espérance de devenir célèbre au milieu des nations polies, soit dans les beaux-arts, soit dans la littérature, ou dans tout autre état, et je ne pouvais pas souffrir l'idée d'abandonner à mes égaux les triomphes qui peut-être m'étaient réservés poursuivant à vivre avec eux. Il me semblait, et je ne me trompais pas, que le parti de prendre le turban ne pouvait convenir qu'aux désespérés, et je ne me trouvais pas dans leur nombre. Mais ce qui me révoltait était l'idée de devoir aller vivre un an à Andrinople pour apprendre à parler une langue barbare pour laquelle je n'avais aucun goût, et que je ne pouvais pas par conséquent me flatter de parvenir à l'apprendre à la perfection. Je ne pouvais renoncer sans peine à la vanité d'être qualifié de beau parleur, comme j'en avais déjà la réputation partout où j'avais vécu. Outre cela, je pensais que la charmante

Zelmi aurait pu ne pas l'être à mes yeux, et que cela aurait pu suffire à me rendre malheureux, car Jousoff aurait pu vivre encore vingt ans, et je sentais que le respect et la reconnaissance ne m'auraient jamais laissé le courage de mortifier le bon vieillard, cessant d'avoir pour sa fille tous les égards que je lui aurais dus. Telles étaient mes pensées que Josouff ne pouvait pas deviner, et qu'il n'était pas nécessaire que je lui déclarasse.

Quelques jours après, j'ai trouvé Ismail effendi à dîner chez mon cher Bacha Osman. Il me donna des marques d'amitié auxquelles j'ai répondu, et j'ai glissé sur les reproches qu'il me fit de n'être pas allé déjeuner avec lui quelque autre fois ; mais je n'ai pas pu me dispenser d'aller dîner chez lui une autre fois avec M. de Bonneval. J'y fus au jour fixé, et dans l'après-dînée j'ai joui d'un joli spectacle composé d'esclaves napolitains de l'un et de l'autre sexe qui représentèrent une farce pantomime et dansèrent des *Calabreses*. M. de Bonneval parla de

la danse vénitienne appelée la *Furlana*, et Ismail s'en montrant curieux, je lui ai dit qu'il m'était impossible de la lui faire voir sans une danseuse de mon pays, et sans un violon qui en sût l'air. J'ai alors pris un violon, et je lui ai joué l'air, mais quand même on aurait trouvé la danseuse, je ne pouvais pas jouer l'air et danser. Ismail alors se leva, et alla parler à l'écart à un eunuque, qui partit et vint trois ou quatre minutes après lui parler à l'oreille. Ismail me dit que la danseuse était déjà trouvée, et je lui ai répondu que je trouverais aussi le joueur de violon s'il voulait envoyer un billet à l'hôtel de Venise. Cela fut fait bien vite. J'ai écrit le billet, il l'envoya, et un valet du Baile Donà vint une demi-heure après avec son violon. Un moment après une porte qui était au coin de la salle s'ouvrit, et voilà une belle femme qui en sort avec son visage couvert par un masque de velours noir de figure ovale qu'à Venise on appelle *Moretta*. L'apparition de ce masque surprit, et enchanta toute l'assemblée, car il était

impossible de se figurer un objet plus intéressant, tant pour la beauté de sa forme que pour l'élégance de ses atours. La déesse se met en figure, je l'accompagne, et nous dansons six Furlanes de suite. Me voilà hors d'haleine, car il n'y a point de danse nationale plus violente ; mais la belle se tenant debout et immobile, et ne donnant le moindre indice de lassitude, paraissait me défier. À la ronde du ballet, qui est ce qui fatigue le plus, elle paraissait planer : l'étonnement me tenait hors de moi-même. Je ne me souvenais pas d'avoir vu danser si bien ce ballet dans Venise même. Après un court repos, un peu honteux de ma défaillance, je m'y suis approché de nouveau, et je lui ai dit : *« Ancora sei, e poi basta, se non volete vedermi a morire*(5)*. »* Elle m'aurait répondu peut-être si elle l'eût pu, car avec un masque de cette espèce il est impossible de prononcer le moindre mot ; mais elle me dit beaucoup par un serrement de main que personne ne pouvait voir. Après

les secondes six Furlanes, l'eunuque ouvrit la même porte, et elle disparut.

Ismail s'évertua en remerciements, mais c'était moi qui devais le remercier, car ce fut là le seul vrai plaisir que j'eus à Constantinople. Je lui ai demandé si la dame était Vénitienne, mais il ne m'a répondu que par un fin sourire. Nous partîmes tous vers le soir.

— Ce brave homme, me dit M. de Bonneval, fut aujourd'hui la dupe de sa magnificence, et je suis sûr qu'il est déjà fâché d'avoir fait danser avec vous sa belle esclave. Selon le préjugé, ce qu'il a fait porte atteinte à sa gloire, et je vous conseille de vous tenir bien sur vos gardes, car vous devez certainement avoir plu à cette fille, qui par conséquent pensera à vous engager à quelque intrigue. Soyez sage, car dans la force des mœurs turques, elles sont toutes dangereuses.

Je lui ai promis de ne me prêter à aucune intrigue, mais je ne lui ai pas tenu parole.

Trois ou quatre jours après, une vieille esclave me présenta, me rencontrant dans la rue, une bourse à tabac brodée en or, me l'offrant pour une piastre, et la mettant entre mes mains elle me fit sentir que dedans il y avait une lettre : j'ai vu qu'elle évitait les yeux du janissaire qui marchait derrière moi. Je la lui ai payée ; elle partit, et j'ai suivi mon chemin vers la maison de Josouff, où ne le trouvant pas, je suis allé me promener au jardin. La lettre étant cachetée et sans adresse, et l'esclave pouvant s'être trompée, ma curiosité augmenta. En voici la traduction : elle était assez correctement écrite en bon italien : « Si vous êtes curieux de voir la personne qui a dansé la Furlane avec vous, venez vous promener vers le soir au jardin au-delà du bassin, et faites connaissance avec la vieille servante du jardinier, lui demandant des limonades. Il vous arrivera peut-être de la voir sans que vous couriez aucun risque, quand même vous rencontreriez par hasard Ismail ; elle est Vénitienne ; il importe cependant

que vous ne communiquiez à personne cette invitation. »

Je ne suis pas si bête, ma chère compatriote, me suis-je écrié dans l'enthousiasme comme si elle était là, et j'ai mis la lettre dans ma poche. Mais voilà une belle vieille femme, qui sort d'un bouquet, m'approche, me demande ce que je voulais, et comment je l'avais aperçue. Je lui réponds en riant que j'avais parlé à l'air ne croyant pas d'être écouté. Elle me dit de but en blanc qu'elle était bien aise de me parler, qu'elle était Romaine, qu'elle avait élevé Zelmi, et qu'elle lui avait appris à chanter et à toucher la harpe. Elle me fait l'éloge des beautés, et des belles qualités de son élève, me disant que certainement j'en deviendrais amoureux si je la voyais, et qu'elle était bien fâchée que cela ne fût pas permis.

— Elle nous voit à présent, me dit-elle, derrière cette jalousie verte ; et nous vous aimons depuis que Josouff nous a dit que vous pour-

riez devenir le mari de Zelmi d'abord que vous serez de retour d'Andrinople.

Je lui ai demandé si je pouvais rendre compte à Josouff de la confidence qu'elle venait de me faire, et m'ayant répondu que non, j'ai d'abord vu que pour peu que je l'eusse pressée, elle se serait déterminée à me procurer le plaisir de voir sa charmante élève. Je n'ai pu souffrir pas même l'idée d'une démarche qui aurait déplu à mon cher hôte, mais plus que cela j'ai craint l'entrée dans un labyrinthe où trop facilement j'aurais pu m'égarer. Le turban qu'il me paraissait d'entrevoir de loin m'épouvantait.

J'ai vu Josouff venir à moi, et il ne me parut pas fâché de me voir entretenu par cette Romaine. Il me fit compliment sur le plaisir que je devais avoir en dansant avec une des beautés que renfermait le harem du voluptueux Ismail.

— C'est donc une nouveauté remarquable puisqu'on en parle ?

— Cela n'arrive pas souvent, puisque le préjugé, de ne pas exposer aux yeux des envieux les beautés que nous possédons, règne dans la nation ; mais chacun peut faire ce qu'il veut dans sa propre maison. Ismail d'ailleurs est un très galant homme, et homme d'esprit.

— Connaît-on la dame avec laquelle j'ai dansé ?

— Oh ! pour cela, je ne le crois pas. D'ailleurs elle était masquée, et on sait qu'Ismail en a une demi-douzaine toutes fort jolies.

Nous passâmes la journée comme toujours fort gaiement, et sortant de chez lui, je me suis fait conduire chez Ismail, qui demeurait sur la même côte.

On me connaissait, et par conséquent on me laissa entrer. M'acheminant à l'endroit que le billet m'indiquait, l'eunuque me vit, et il vint à moi, me disant qu'Ismail était sorti mais qu'il sera bien aise quand il saura que j'étais allé me promener chez lui. Je lui ai dit que je boi-

rais volontiers un verre de limonade, et il me conduisit à la kiosque, où j'ai connu la vieille esclave. L'eunuque me fit donner d'une boisson délicieuse, et m'empêcha de donner une pièce d'argent dont je voulais faire présent à la vieille. Nous nous promenâmes après au-delà du bassin ; mais l'eunuque me dit qu'il nous fallait retourner sur nos pas, me faisant observer trois dames que la décence exigeait que nous évitassions. Je l'ai remercié, et chargé de faire mes compliments à Ismail, puis je suis retourné chez moi, ne me trouvant pas mécontent de ma promenade, et espérant d'être plus heureux une autre fois.

Pas plus tard que le lendemain, j'ai reçu un billet d'Ismail, dans lequel il me priait d'aller dans le jour suivant avec lui à la pêche à l'hameçon vers le soir, où nous pêcherions au beau clair de la lune jusque bien avant dans la nuit. Je n'ai pas manqué d'espérer ce que je désirais. Je me suis imaginé Ismail fort capable de me faire trouver en compagnie de la Vénitienne,

et je ne me sentais pas rebuté par la certitude qu'il se trouverait présent. J'ai demandé la permission au Chr Venier de passer la nuit hors de l'hôtel qu'il ne m'accorda qu'avec peine, car il craignait quelque accident dépendant de galanterie. J'aurais pu le tranquilliser lui disant tout, mais la discrétion me semblait très nécessaire.

Je me suis donc trouvé à l'heure indiquée chez le Turc, qui me reçut avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale. Je fus surpris, quand montant dans le bateau, je me suis trouvé avec lui tout seul. Il avait deux rameurs, et un timonier, et nous prîmes quelques poissons, que nous allâmes manger dans une kiosque, rôtis, et accommodés à l'huile, au clair de la lune qui rendait la nuit plus brillante que le jour. Connaissant son goût, je ne me trouvais pas si gai qu'à mon ordinaire ; je craignais, malgré ce que M. de Bonneval m'avait dit, que le caprice ne lui vînt de me donner des marques d'amitié égales à celles qu'il avait

voulu me donner trois semaines auparavant, et que j'avais si mal reçues. Une pareille partie tête à tête m'était suspecte, car elle ne me paraissait pas naturelle. Il ne m'était pas possible de sortir d'inquiétude. Mais voilà le dénouement.

— Parlons tout bas, me dit-il tout d'un coup. J'entends un certain bruit qui me fait deviner quelque chose qui nous amusera.

À peine dit cela, il renvoie ses gens, puis, me prenant par la main :

— Allons, me dit-il, nous mettre dans un cabinet, dont heureusement j'ai la clef dans ma poche ; mais gardons-nous de faire le moindre bruit. Ce cabinet a une fenêtre qui donne sur le bassin, où je crois que dans ce moment deux ou trois de mes demoiselles sont allées se baigner. Nous les verrons, et nous jouirons d'un fort joli spectacle, car elles ne peuvent pas se figurer d'être vues. Elles savent que moi excepté, cet endroit est inaccessible à tout le monde.

Disant cela, il ouvre le cabinet, me conduisant toujours par la main ; et nous nous trouvons dans l'obscurité. Nous voyons de tout son long le bassin éclairé par la lune, qu'étant à l'ombre nous ne pouvions pas voir ; nous voyons presque sous nos yeux trois filles toutes nues, qui tantôt nageaient, et tantôt sortaient de l'eau montant sur des degrés de marbre, où debout ou assises, elles se faisaient voir, pour s'essuyer, dans toutes les postures. Ce charmant spectacle ne put pas manquer de m'enflammer sur-le-champ, et Ismail, se pâmant de joie, me convainquit que je ne devais pas me gêner, m'encourageant au contraire à m'abandonner aux effets que cette vue voluptueuse devait réveiller dans mon âme, m'en donnant lui-même l'exemple. Je me suis trouvé, comme lui, réduit à me complaire dans l'objet que j'avais à mon côté pour éteindre le feu qu'allumaient les trois sirènes que nous contemplions tantôt dans l'eau et tantôt dehors, qui sans regarder la fenêtre paraissaient

cependant n'exercer leurs jeux voluptueux que pour brûler les spectateurs qui s'y tenaient attentifs à les regarder. J'ai voulu croire que la chose était ainsi, et je n'ai eu que plus de plaisir, et Ismail triompha se trouvant condamné à remplacer là où il était l'objet distant que je ne pouvais pas atteindre. J'ai aussi dû souffrir qu'il me fasse raison. J'aurais eu mauvaise grâce à m'y opposer, et d'ailleurs je l'aurais payé d'ingratitude, ce dont je n'étais pas capable par caractère. Je ne me suis jamais de ma vie trouvé ni si fou, ni si transporté. Ne sachant pas laquelle des trois nymphes était ma Vénitienne chacune dut me la représenter à son tour aux dépens d'Ismail, qui me paraissait devenu calme. Ce brave homme me donna le plus agréable de tous les démentis, et goûta la plus douce de toutes les vengeances, mais s'il voulut être payé il dut payer. Je laisse au lecteur l'embarras de calculer lequel de nous deux y a mieux trouvé son compte, car il me semble qu'Ismail ayant fait tous les frais, la balance

doit pencher de son côté. Pour ce qui me regarde je n'y suis plus retourné, et je n'ai conté l'aventure à personne. La retraite des trois sirènes mit fin à l'orgie, et pour nous, ne sachant que nous dire, nous ne fîmes qu'en rire. Après nous être délicatés par des excellentes confitures, et avoir pris quelques tasses de café nous nous séparâmes. C'est le seul plaisir de ce genre que j'eus à Constantinople, où l'imagination eut plus de part que la réalité.

Quelques jours après, étant arrivé chez Josouff de bonne heure, et une petite pluie m'empêchant d'aller me promener par le jardin, je suis entré dans la salle où nous dînions, et où je n'avais jamais trouvé personne. À mon apparition une charmante figure de femme se lève, couvrant vite son visage d'un voile épais qu'elle laisse tomber du haut de son front. Une esclave près de la fenêtre qui nous tournait le dos, et qui brodait au tambour ne bouge pas. Je demande pardon montrant de vouloir me retirer ; mais elle me l'empêche me disant en bon

italien d'un ton angélique, que Josouff qui était sorti lui avait ordonné de m'entretenir. Elle me dit de m'asseoir me montrant un oreiller qui en avait dessous deux autres plus amples, et j'obéis. En même temps elle croise ses jambes, et s'assied sur un autre vis-à-vis de moi. J'ai cru d'avoir devant mes yeux Zelmi. Je pense que Josouff s'était déterminé à me convaincre qu'il n'était pas moins brave qu'Ismail ; mais je m'étonne que par cette démarche il donne un démenti à sa maxime, et qu'il risque de gâter la pureté de mon consentement à son projet me rendant amoureux ; mais je me trouvais en état de ne rien craindre, car pour me décider j'avais besoin de voir sa physionomie.

— Je crois, me dit le masque, que tu ignores qui je suis.

— Je ne saurais le deviner.

— Je suis l'épouse de ton ami depuis cinq ans, et je suis née à Scio. J'avais treize ans quand je suis devenue sa femme.

Tout surpris que Josouff s'émancipât au point de me permettre une conversation avec sa femme, je me suis trouvé plus à mon aise, et j'ai pensé à pousser l'aventure, mais j'avais besoin de voir son visage. Un beau corps vêtu, dont on ne voit pas la tête, ne saurait exciter que des désirs faciles à contenter ; le feu qu'il allume ressemble à celui de la paille. Je voyais un élégant et beau simulacre ; mais je n'en voyais pas l'âme, car la gaze me dérobait ses yeux. Je voyais nus ses bras dont la forme et la blancheur m'éblouissaient, et ses mains d'Alcine *dove ne nodo appar ne vena eccede*(6), et j'imaginais tout le reste dont les tendres plis de la mousseline ne pouvaient me dérober que la vive surface, et tout devait être beau, mais j'avais besoin de voir sur ses yeux que tout ce que je voulais bien me figurer était en vie. Le vêtement oriental représente tout, plus, et ne dérobe rien à la cupidité qui, comme un beau vernis sur un vase de porcelaine de Saxe, dérobe au tact les couleurs des fleurs

et des figures. Cette femme n'était pas vêtue dans le costume des sultanes, mais comme les Arconces de Scio elle avait des jupes qui ne m'empêchaient de voir ni la moitié de ses jambes, ni la forme de ses cuisses, et la structure de ses hanches relevées, qui allaient en diminuant pour me faire admirer la finesse d'une taille serrée par une large ceinture bleue brodée en arabesques d'argent. Je voyais une poitrine élevée, dont un mouvement lent, et souvent inégal m'annonçait que ce tertre enchanteur était animé. Les deux petits globes étaient séparés par un espace étroit et arrondi, qui me semblait un petit ruisseau de lait fait pour assouvir ma soif et dévoré par mes lèvres.

Transporté hors de moi-même par l'admiration, un mouvement presque involontaire me fait allonger un bras, et ma main audacieuse allait lui relever le voile, si elle ne l'eût repoussée, se levant sur la pointe de ses pieds, et me reprochant d'une voix aussi imposante que sa posture ma perfide hardiesse.

— Mérites-tu, me dit-elle, l'amitié de Josouff, tandis que tu violes l'hospitalité, insultant sa femme ?

— Madame, vous devez me pardonner. Le plus vil des hommes chez nous peut fixer ses yeux sur le visage d'une reine.

— Mais non pas arracher le voile qui le lui couvrirait. Josouff me vengera.

À cette menace me croyant perdu je me suis jeté à ses pieds, et je lui ai tant dit qu'elle se calma, me dit de m'asseoir de nouveau, et s'assit elle-même croisant ses jambes de façon que le désordre de son jupon me fit dans un instant entrevoir des charmes qui m'auraient entièrement enivré, si leur aspect eût duré un seul instant davantage. J'ai alors reconnu ma faute, et je m'en suis repenti trop tard.

— Tu es enflammé, me dit-elle.

— Comment ne pas l'être, lui répondis-je, quand tu me brûles.

Devenu plus sage, j'allais me saisir de sa main sans plus penser à son visage, lorsqu'elle me dit : « Voilà Josouff. » Il entre, nous nous levons ; il me donne la paix, je le remercie, l'esclave qui brodait s'en va, et il rend grâce à sa femme de m'avoir tenu bonne compagnie. En même temps il lui donne le bras pour la reconduire à son appartement. Quand elle est à la porte, elle lève son voile, et donnant des baisers à son époux elle me laisse voir son profil, mais elle fait semblant de ne pas le savoir. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à la dernière chambre. Josouff en retournant me dit en riant que sa femme s'était offerte à dîner avec nous.

— J'ai cru, lui dis-je, de me trouver vis-à-vis de Zelmi.

— C'eût été trop contraire à nos bonnes mœurs. Ce que j'ai fait est très peu de chose ; mais je ne conçois point d'honnête homme qui serait assez hardi de mettre sa propre fille vis-à-vis d'un étranger.

— Je crois que ton épouse est belle. L'est-elle plus que Zelmi ?

— La beauté de ma fille est riante, et a le caractère de la douceur. Sophie a celui de la fierté. Elle sera heureuse après ma mort. Celui qui l'épousera la trouvera vierge.

Quand j'ai conté cette aventure à M. de Bonneval, et que je lui ai exagéré le risque que j'ai couru tentant de lui lever le voile :

— Non, me répondit-il, vous n'avez couru aucun risque, car cette Grecque n'a voulu que se moquer de vous jouant une scène tragi-comique. Elle fut fâchée, croyez-moi, de se trouver vis-à-vis d'un novice. Vous avez joué une farce à la française, quand vous deviez en agir en homme. Quel besoin aviez-vous de vous procurer la vue de son nez ? Vous auriez dû aller à l'essentiel. Si j'étais jeune, je réussirais peut-être à la venger, et à punir mon ami Josouff. Vous lui avez donné une méchante idée de la valeur des Italiens. La plus réservée des

femmes turques n'a la pudeur que sur sa physionomie ; d'abord qu'elle la tient couverte elle est sûre de ne rougir de rien. Je suis sûr que cette femme de Josouff tient son visage couvert toutes les fois qu'il veut rire avec elle.

— Elle est vierge.

— Cela est bien difficile, car je connais les Sciottes ; mais elles ont l'art de se faire croire telles très facilement.

Josouff ne s'avisa plus de me faire une politesse pareille. Quelques jours après il entra dans la boutique d'un Arménien dans le moment que j'examinais plusieurs marchandises, et que, les trouvant trop chères, je me disposais à les laisser là. Josouff après avoir vu tout ce que j'avais trouvé trop cher, il loua mon goût ; mais me disant que rien de tout cela n'était trop cher, il acheta tout, et il me quitta. Le lendemain du bon matin il m'envoya en présent toutes ces marchandises ; mais pour m'obliger à ne pas les refuser il m'écrivit une

jolie lettre dans laquelle il me disait qu'à mon arrivée à Corfou je saurais à qui je devrais remettre tout ce qu'il m'envoyait. C'étaient des étoffes de Damas glacées en or, ou en argent par le cylindre ; des bourses, des portefeuilles, des ceintures, des écharpes, des mouchoirs, et des pipes. Tout cela montait à la valeur de quatre à cinq cents piastres. Quand j'ai voulu le remercier, je l'ai obligé à convenir qu'il m'en faisait présent.

La veille de mon départ, j'ai vu pleurer cet honnête vieillard quand j'ai pris congé de lui ; et mes larmes firent raison aux siennes. Il me dit que n'ayant pas accepté son offre je m'étais gagné son estime au point qu'il sentait qu'il n'aurait pas pu m'estimer davantage si je l'avais acceptée. J'ai trouvé dans le vaisseau, où je me suis embarqué avec M. le Baile Jean Donà une caisse, dont il me fit présent. Elle contenait deux quintaux de café de moka, cent livres de tabac Gingé en feuilles, et deux grands flacons remplis, un de tabac Zapandi,

l'autre de Camussades. Outre cela une canne de pipe de jasmin couverte de filigrane d'or que j'ai vendue à Corfou pour cent sequins. Je n'ai pu lui donner des marques de ma reconnaissance que dans une lettre que je lui ai écrite de Corfou, où le produit de la vente de tous ses présents fit ma fortune.

Ismail me donna une lettre pour le Chr da Lezze que j'ai perdue, et un tonneau d'hydromel que j'ai aussi vendu ; et M. de Bonneval une lettre adressée au cardinal Acquaviva, que je lui ai envoyée à Rome dans une mienne, où je lui faisais l'histoire de mon voyage ; mais cette éminence ne m'honora pas d'une réponse. Il me donna aussi douze bouteilles de Malvoisie de Raguse, et douze de véritable vin de Scopolo. Le véritable est fort rare. Ce fut un présent que j'ai fait à Corfou, et qui me fut très utile, comme on le verra à sa place.

Le seul ministre étranger que j'ai vu souvent à Constantinople, et qui me donna des

marques extraordinaires de bonté, ce fut milord maréchal d'Écosse Keyt qui y résidait pour le roi de Prusse. Sa connaissance me fut utile à Paris six ans après. Nous en parlerons.

Nous partîmes au commencement de septembre sur le même vaisseau de guerre où nous étions arrivés. Nous arrivâmes à Corfou en quinze jours, où M. le Baile n'a pas voulu descendre. Il amena avec lui huit superbes chevaux turcs, dont j'en ai vu deux encore vivants à Gorice l'an 1773.

À peine descendu avec tout mon petit équipage, et m'être trouvé assez mal logé, je me suis présenté à M. André Dolfin, provéditeur général, qui m'assura de nouveau qu'à la première revue je serais lieutenant. Sortant du généralat je suis allé chez M. Camporese, mon capitaine. Les officiers de l'état-major de mon régiment étaient tous absents.

Ma troisième visite fut au gouverneur des Galéasses, M. D. R. auquel M. Dolfin, avec le-

quel j'étais arrivé à Corfou, m'avait recommandé. Il me demanda d'abord si je voulais aller le servir en qualité d'adjudant, et je n'ai pas hésité un seul instant à lui répondre que je ne désirais pas un plus grand bonheur, et qu'il me trouverait toujours soumis, et prêt à ses ordres. Il me fit d'abord conduire à la chambre qu'il m'avait destinée, et pas plus tard que le lendemain, je m'y suis logé. Mon capitaine m'accorda un soldat français qui avait été perruquier, et qui me fit plaisir parce que j'avais besoin de m'habituer à parler français. C'était un garnement, ivrogne, et libertin, paysan né en Picardie, qui ne savait écrire que très mal ; mais je ne m'en souciais pas : il me suffisait qu'il sût parler. C'était un fou qui savait une quantité de vaudevilles et des contes pour faire rire, qui amusaient tout le monde.

En quatre ou cinq jours j'ai vendu tous les présents que j'avais reçus à Constantinople, et je me suis trouvé maître de presque cinq cents sequins. Je n'ai gardé pour moi que les vins.

J'ai retiré des mains des juifs tout ce que j'avais mis en gage en déroute de jeu avant d'aller à Constantinople, et j'ai tout vendu bien déterminé à ne plus jouer en dupe, mais avec tous les avantages qu'un jeune homme sage et pourvu d'esprit peut se procurer sans qu'on puisse l'appeler fripon. C'est dans ce moment que je dois faire à mon lecteur la description de Corfou pour lui donner une idée de la vie qu'on y faisait. Je ne parlerai pas du local, que tout le monde peut connaître.

Il y avait alors à Corfou le provéditeur général qui exerce l'autorité de souverain et y vit splendidement : c'était M. Dolfin, homme septuagénaire sévère, têtu, et ignorant, qui ne se souciait plus des femmes ; mais qui aimait cependant qu'elles lui fissent la cour. Il tenait tous les soirs assemblée, et donnait à souper à une table de vingt-quatre couverts.

Il y avait trois grands officiers de l'armée subtile qui est l'armée des galères, et trois

autres de la grosse, c'est ainsi qu'on appelle l'armée des vaisseaux. La subtile a le pas sur la grosse. Chaque galère devant avoir un gouverneur qu'on appelle sopracomito ; il y en avait dix, et chaque vaisseau de guerre devant avoir un commandant ; il y en avait dix aussi y compris les trois chefs de mer. Tous ces commandants étaient nobles vénitiens. Dix autres nobles vénitiens âgés de vingt à vingt-deux ans étaient nobles de vaisseau, et étaient là pour apprendre le métier de la marine. Outre tous ces officiers il y avait huit ou dix autres nobles vénitiens employés dans l'île pour entretenir la police, et pour la distribution de la justice : on les appelait grands officiers de terre. Ceux qui étaient mariés, si leurs femmes étaient jolies, avaient le plaisir de voir leurs maisons fréquentées par les galants qui aspiraient à leurs bonnes grâces, mais on ne voyait pas des fortes passions, car à Corfou il y avait alors beaucoup de courtisanes ; et les jeux de

hasard étant permis partout, l'amour filé ne pouvait pas avoir grande force.

Entre toutes les dames celle qui se distinguait par la beauté et par la galanterie était M^me^ F. Son mari, gouverneur d'une galère, était arrivé à Corfou avec elle dans l'année précédente ; elle étonna tous les chefs de mer : se croyant maîtresse de choisir elle donna la préférence à M. D. R., et l'exclusion à tous ceux qui se présentèrent pour être *cicisbei*. M. F. l'avait épousée le même jour qu'il était parti de Venise sur sa galère, et dans ce même jour elle était sortie du couvent où elle était entrée à l'âge de sept ans. Elle en avait dix-sept. Quand je l'ai vue à table vis-à-vis de moi le premier jour de mon installation dans la maison de M. D. R. elle m'a frappé. J'ai cru de voir quelque chose de surnaturel, et si fort au-dessus de toutes les femmes que j'avais vues jusqu'à ce moment-là, que je n'ai pas craint d'en devenir amoureux. Je me suis cru d'une espèce différente de la sienne et tant au-dessous, que

je n'ai vu que l'impossibilité de l'atteindre. J'ai d'abord cru qu'il n'y avait entre elle et M. D. R. qu'une froide amitié d'habitude, et je trouvai que M. F. avait raison de n'en être pas jaloux. M. F. d'ailleurs était bête au suprême degré. Telle fut l'impression que me fit cette beauté le premier jour qu'elle se présenta à mes yeux ; mais elle ne tarda pas à changer de nature par un chemin pour moi tout à fait nouveau.

Ma qualité d'adjudant me procurait l'honneur de manger avec elle ; mais c'était tout. L'adjudant mon camarade, enseigne comme moi, et sot de la première classe, avait le même honneur ; mais nous n'étions pas considérés comme convives. Non seulement personne ne nous adressait jamais la parole, mais on ne nous regardait pas. Je ne pouvais pas m'y faire. Je savais bien que cela ne venait pas d'un mépris raisonné ; mais tout de même je trouvais ma condition fort dure. Il me semblait que Sanzonio, c'était le nom de mon collègue, ne pouvait pas s'en plaindre, car c'était un butor ;

mais je ne pouvais pas souffrir qu'on me traitât de même. Mme F. au bout de huit à dix jours, dans lesquels elle n'a jamais jeté un seul regard sur ma figure, commença à me déplaire. Je me suis trouvé piqué, dépité et impatienté d'autant plus que je ne pouvais pas conjecturer qu'elle évitât mes yeux en force d'un dessein prémédité. Cela ne m'aurait pas déplu. Je me suis trouvé convaincu que pour elle je n'étais rien. C'était trop. Je savais d'être quelque chose, et je prétendais qu'elle dût le savoir aussi. L'occasion enfin se présenta qu'elle crût devoir me dire un mot, et que par conséquent, elle me regardât en face.

M. D. R. ayant observé la beauté d'un dindon rôti qui était devant moi, me dit de le couper, et je me suis d'abord mis à l'entreprise. J'en ai fait seize morceaux, et j'ai vu que m'en étant mal acquitté j'avais besoin d'indulgence ; mais Mme F. ne pouvant se tenir de rire, me regarda, et me dit que n'étant pas sûr de le couper selon les règles, je n'aurais pas dû m'en mê-

ler. Ne sachant que lui répondre j'ai rougi, je me suis assis, et je l'ai haïe. Un jour, devant à un certain propos prononcer mon nom, elle me demanda comment je m'appelais, tandis que depuis quinze jours que j'étais chez M. D. R. elle devait le savoir, outre que la fortune au jeu qui me favorisait constamment m'avait déjà fait devenir célèbre. J'avais donné mon argent au major de la place Maroli joueur de profession, qui tenait la banque de pharaon au café. J'étais de moitié avec lui, et je lui servais de croupier ; il faisait la même chose quand je taillais, ce qui arrivait très souvent parce que les pontes ne l'aimaient pas. Il tenait les cartes d'une façon qu'il faisait peur, tandis que je faisais tout le contraire ; et j'étais très heureux, outre cela facile et riant quand je perdais, et ayant l'air mortifié quand je gagnais. C'était Maroli qui m'avait gagné tout mon argent avant que je fusse parti pour Constantinople : ayant vu à mon retour que je m'étais déterminé à ne plus jouer, il me crut digne

d'être mis à part des sages maximes sans lesquelles les jeux de hasard abîment tous ceux qui les aiment. N'ayant cependant pas une entière confiance dans la loyauté de Maroli je me tenais sur mes gardes. Toutes les nuits, quand nous finissions de tailler, nous comptions, et la chatouille restait entre les mains du caissier : après avoir partagé l'argent comptant gagné, nous allions vider nos bourses chez nous.

Heureux au jeu, me portant bien, et aimé de tous mes camarades qui à l'occasion ne me trouvaient jamais avare, je me serais trouvé très content de mon sort, si je me fusse vu un peu plus distingué à la table de M. D. R., et traité avec moins d'orgueil de sa dame, qui, sans avoir aucune raison, avait l'air de se plaire à m'humilier de temps en temps. Je la détestais, et quand, admirant ses perfections, je réfléchissais au sentiment de haine qu'elle m'avait inspiré, je la trouvais non seulement impertinente mais bête, car je disais en moi-même, qu'il n'aurait tenu qu'à elle de s'emparer

de mon cœur, se dispensant même de m'aimer. Je ne désirais autre chose, sinon qu'elle cessât de me forcer à la haïr. Je trouvais cela extraordinaire, car si c'était un projet, il était impossible qu'elle y gagnât quelque chose.

Je ne pouvais pas non plus attribuer sa conduite à un esprit de coquetterie, car je ne lui avais jamais donné le moindre indice de toute la justice que je lui rendais, ni à une passion amoureuse pour quelqu'un, qui pût lui rendre odieuse ma personne, car M. D. R. même ne l'intéressait pas, et pour ce qui regardait son mari, elle le traitait comme nul. Cette jeune femme enfin faisait mon malheur, et j'étais fâché contre moi-même, car je trouvais que sans les sentiments de haine qui m'animaient je n'aurais jamais pensé à elle. Or, me découvrant une âme haineuse je me voulais du mal : je ne m'étais jamais surpris susceptible d'atrocité.

— Que faites-vous de votre argent ? me dit-elle de but en blanc un jour après dîner que quelqu'un me versait une somme qu'on avait perdue sur la parole.

— Je le garde, madame, lui répondis-je, pour suppléer à mes futures pertes.

— Ne faisant aucune dépense, vous feriez mieux à ne pas jouer, car vous perdez votre temps.

— Le temps dans lequel on s'amuse ne peut pas être appelé perdu. Le mauvais est celui qu'on passe dans l'ennui. Un jeune homme qui s'ennuie s'expose au malheur de devenir amoureux, et de se faire mépriser.

— Cela est possible ; mais vous amusant à l'emploi de caissier de votre propre argent vous vous déclarez avare, et un avare n'est pas plus estimable qu'un amoureux. Pourquoi ne vous achetez-vous pas des gants ?

Les rieurs éclatèrent alors, et je me suis trouvé bête. Elle avait raison. L'office d'un adjudant était de conduire une dame jusqu'à sa chaise à porteurs, ou à sa voiture quand elle sortait pour s'en aller, et c'était la mode à Corfou de la servir soulevant sa robe de la main gauche, et lui mettant la droite sous l'aisselle. Sans gants la sueur de la main pouvait la salir. Je me suis trouvé mortifié, et la tache d'avarice m'a percé l'âme. Attribuer cela à faute d'éducation, c'eût été me faire une grâce. Pour me venger, au lieu de m'acheter des gants, j'ai pris le parti de l'éviter, l'abandonnant à la fade galanterie de Sansonio, qui avait les dents pourries, une perruque blonde, la peau noire, et l'haleine forte. Je vivais ainsi malheureux et enragé de ne pas pouvoir cesser de haïr cette jeune femme, qu'en conscience je ne pouvais pas me mettre à mon aise la méprisant, car de sens rassis je ne pouvais lui trouver aucun tort. Elle ne me haïssait pas, et elle ne m'aimait pas, c'était tout simple ; et étant toute jeune, et

ayant besoin de rire, elle avait jeté un dévolu sur moi pour s'en divertir comme elle aurait fait d'un pantin. Pouvais-je me trouver fait pour cela ? Je désirais de la punir, de la faire repentir, et je ruminais les plus cruelles vengeances. Celle de parvenir à la rendre amoureuse de moi, pour la traiter comme une gueuse, était du nombre ; mais quand je m'y arrêtais, je la rejetais avec dédain, car je ne me connaissais pas assez de courage pour résister ni à la force de ses charmes, et encore moins à des avances s'il y en eût eu question. Mais voilà un coup de fortune, qui me fit entièrement changer de situation.

M. D. R. m'envoya d'abord après dîner chez M. de Condulmer capitaine des Galéasses pour lui communiquer des lettres, et attendre ses ordres. Ce chef de mer me fit attendre jusqu'à minuit, de sorte que quand je suis retourné chez nous, M. D. R. s'étant déjà retiré, je suis allé aussi me coucher. Le matin je suis entré dans sa chambre à son réveil pour lui rendre

compte de la commission. Une minute après, le valet de chambre entre, lui remet un billet, lui disant que l'adjudant de Mme F. était dehors pour attendre la réponse. D'abord après il sort, et M. D. R. décachette, et lit. Après avoir lu, il déchire le billet, et dans son emportement il le foule aux pieds, puis il se promène par la chambre, et enfin il écrit la réponse au billet, la cachette et il sonne pour faire entrer l'adjudant, auquel il la remet. Après cela dans l'apparence de la plus grande tranquillité il achève de lire ce que le chef de mer lui mandait, puis il m'ordonne de copier une lettre. Il la lisait quand le valet de chambre entra pour me dire que Mme F. avait besoin de me parler. M. D. R. me dit que je n'avais plus rien à faire avec lui, et que je pouvais aller voir ce que Madame avait à me dire. Je sors, et il me rappelle pour m'avertir que mon devoir était d'être discret. Je n'avais pas besoin de cet avis. Je vole chez Madame, ne pouvant pas deviner pourquoi elle me mandait. J'y avais été plusieurs fois, mais

jamais appelé par elle. Elle ne me fit attendre qu'une minute. J'entre, et je suis surpris de la voir au lit sur son séant haute en couleur, jolie à ravir, mais avec les yeux gros, et le blanc rougeâtre. Elle avait versé des larmes ; ce n'était pas douteux. Mon cœur palpitait à outrance, et je n'en voyais pas la raison.

— Asseyez-vous, me dit-elle, sur ce petit fauteuil, car il faut que je vous parle.

— Je vous écouterai debout, madame, car je me crois indigne de cette grâce.

Elle ne me pressa pas, se souvenant peut-être qu'elle n'avait jamais été si polie vis-à-vis de moi, et qu'elle ne m'avait jamais reçu étant au lit. Après s'être un peu recueillie :

— Mon mari, me dit-elle, a perdu hier au soir sur sa parole deux cents sequins au café à votre banque, croyant de les avoir entre mes mains, et pouvoir les payer aujourd'hui ; mais j'ai disposé de cet argent, et par conséquent je dois les lui trouver. J'ai pensé que vous pour-

riez dire à Maroli que vous avez reçu de mon mari la somme qu'il a perdue. Voici une bague, gardez-la près de vous, et vous me la rendrez le premier de l'an que je vous remettrai les deux cents ducats, dont je vais vous faire mon billet.

— Passe pour le billet, madame, mais je ne veux pas vous priver de votre bague. Je vous dirai outre cela que M. F. doit aller, ou envoyer payer cette somme à la banque, et dans dix minutes vous me verrez de retour ici pour vous la compter.

Après lui avoir dit cela, je n'ai pas attendu sa réponse. Je suis sorti, je suis retourné à l'hôtel de M. D. R., j'ai mis dans ma poche deux rouleaux de cent, et je les lui ai portés, mettant dans ma poche le billet dans lequel elle s'engageait à me payer la somme le premier de l'an. Quand elle m'a vu dans le moment de partir, elle me dit ces paroles précises :

— Si j'avais prévu de quelle façon vous étiez disposé à m'obliger, je crois que je n'au-

rais pas pu me résoudre à vous demander ce plaisir.

— Eh bien, madame, prévoyez à l'avenir qu'il n'y a point d'homme au monde capable de vous en refuser un si mince d'abord que vous le lui demanderez en personne.

— Ce que vous me dites est très flatteur ; mais j'espère de ne me trouver plus de toute ma vie dans le cruel cas de devoir en faire l'expérience.

Je suis parti réfléchissant à la finesse de cette réponse. Elle ne m'a pas dit que je me trompais, comme je m'y attendais ; elle se serait compromise. Elle savait que j'étais dans la chambre de M. D. R. quand l'adjudant lui porta son billet, et que je devais être certain qu'elle lui avait demandé les deux cents sequins, qu'il lui avait refusés, et elle ne m'a rien dit. Dieu ! Que cela m'a plu ! J'ai tout deviné. Je l'ai vue jalouse de sa gloire, et je l'ai adorée. Je me suis convaincu qu'elle ne pouvait pas aimer

M. D. R. et qu'il ne l'aimait pas non plus, et mon cœur a joui de cette découverte. J'ai commencé ce jour-là à devenir amoureux d'elle à la perdition, et à espérer de parvenir à posséder son cœur.

À peine arrivé dans ma chambre j'ai effacé avec de l'encre encore plus noire tout ce que Mme F. avait écrit sur son billet, excepté son nom, puis je l'ai cacheté, et je l'ai porté chez un notaire où je l'ai mis en dépôt, me faisant faire une quittance dans laquelle il s'engageait de ne remettre le billet cacheté qu'à Mme F. à sa réquisition, et en main propre. Le soir M. F. est venu à ma banque, me paya la somme, joua argent comptant, et gagna trois ou quatre douzaines de sequins. Dans cette jolie aventure, ce que j'ai trouvé de remarquable fut que M. D. R. poursuivit à être également gracieux avec Mme F., comme elle avec lui, et qu'il ne me demanda pas ce qu'elle avait voulu de moi lorsqu'il m'a revu à l'hôtel ; mais depuis ce moment elle changea tout à fait de conduite par

rapport à moi. Elle ne se trouva plus à table vis-à-vis de moi sans m'adresser la parole me faisant souvent des interrogations qui me mettaient dans la nécessité de faire des commentaires critiques dans un style plaisant gardant un air sérieux. Celui de faire rire sans rire était dans ce temps-là mon grand talent. Je l'avais appris de M. Malipiero mon premier maître. « *Pour faire pleurer,* me disait-il*, il faut pleurer, et il ne faut pas rire quand on veut faire rire*. » Dans tout ce que je faisais, dans tout ce que je disais, quand M^me^ F. était présente, l'unique but de ma pensée était de lui plaire ; mais ne la regardant jamais sans raison, je ne lui donnais jamais un indice certain que je ne visasse qu'à lui plaire. Je voulais la réduire à devenir curieuse, à se douter de la vérité, à deviner mon secret. J'avais besoin d'aller doucement, et j'en avais tout le temps. En attendant je jouissais de voir que l'argent et la bonne conduite me donnaient une considération que je ne pouvais espérer ni

de mon emploi, ni de mon âge, ni de quelque talent analogue au métier que j'avais entrepris.

Vers la moitié de novembre, mon soldat français gagna une fluxion de poitrine. Le capitaine Camporese l'a fait transporter à l'hôpital d'abord que je l'ai averti. Le quatrième jour il me dit qu'il n'en reviendrait pas, et qu'on l'avait déjà administré ; et vers le soir j'étais chez lui lorsque le prêtre, qui lui avait recommandé l'âme, vint lui dire qu'il était mort, lui présentant un petit paquet que le défunt lui avait consigné avant qu'il fût à l'agonie sous condition qu'il ne le remettrait au capitaine qu'après sa mort. C'était un cachet de laiton aux armoiries au manteau ducal, un extrait baptistaire, et une feuille de papier sur lequel, le capitaine n'entendant pas le français, j'ai lu ceci très mal écrit, et orthographié à la diable :

« J'entends que ce papier que j'ai écrit, et signé de ma propre main ne soit remis entre les mains de mon capitaine que lorsque je serai

bien et dûment mort : sans cela mon confesseur ne pourra en faire aucun usage, car je ne le lui confie que sous le sceau sacré de la confession. Je prie donc mon capitaine de me faire enterrer dans un caveau, où mon corps puisse être déterré, si le duc mon père le demandait. Je le prie aussi d'envoyer à l'ambassadeur de France, qui est à Venise, mon extrait baptistaire, le cachet aux armes de ma famille, et un certificat de ma mort en bonne forme pour qu'il l'envoie à M. le duc mon père : mon droit d'aînesse devant passer au prince mon frère. En foi de quoi ma signature, François VI. Charles, Philippe, Louis FOUCAULD, prince de La ROCHEFOUCAULD. »

Dans l'extrait baptistaire donné de Saint-Sulpice il y avait ce même nom, et celui du duc père était François V. Le nom de la mère était Gabrielle du Plessis.

À la fin de cette lecture je n'ai pu m'empêcher de donner dans un grand éclat de rire ;

mais voyant mon capitaine fort bête qui trouvant mes risées hors de propos s'empressait d'aller d'abord communiquer ce fait au provéditeur général je l'ai quitté m'en allant au café, sûr que Son Excellence se moquerait de lui, et que la rare bouffonnerie ferait rire tout Corfou. J'avais connu à Rome chez le cardinal Acquaviva l'abbé de Liancour, arrière-petit-fils de Charles, dont la sœur Gabrielle du Plessis avait été femme de François V ; mais cela était arrivé au commencement du siècle précédent. J'avais copié dans la secrétairerie du cardinal un fait que l'abbé de Liancour avait besoin de déclarer à la cour de Madrid, où il y avait plusieurs autres circonstances qui regardaient la maison du Plessis. Je trouvais d'ailleurs l'imposture de *la Valeur* aussi folle que singulière ; car le tout ne pouvant être su qu'après sa mort, elle ne pouvait lui être utile en rien.

Une demi-heure après, dans le moment que je dépaquetais un jeu de cartes, l'adjudant Sanzonio entre, et conte du ton le plus sérieux

l'importante nouvelle. Il venait du généralat, où il avait vu arriver hors d'haleine Camporese, et consigner à Son Excellence le cachet et les papiers du défunt. Son Excellence avait d'abord ordonné qu'on enterrât le prince dans un caveau à part lui faisant des obsèques convenables à sa naissance. Une autre demi-heure après, M. Minotto adjudant du provéditeur général vint me dire que Son Excellence voulait me parler. À la fin de la taille, je donne les cartes au major Maroli, et je vais au généralat. Je trouve Son Excellence à table avec les principales dames, et trois ou quatre chefs de mer ; je vois Mme F. et M. D. R.

— Eh bien ! me dit le vieux général. Votre domestique était un prince.

— Je n'aurais jamais pu le deviner, monseigneur, et même actuellement je ne le crois pas.

— Comment ! Il est mort, et il n'était pas fou. Vous avez vu son extrait baptistaire, ses

armes, l'écriture de sa main. Quand on est à la mort, on n'a pas envie de faire des farces.

— Si Votre Excellence croit tout cela vrai, le respect que je lui dois m'impose silence.

— Ce ne peut être que vrai, et je m'étonne que vous en doutiez.

— C'est, monseigneur, que je suis informé tant de la famille de La Rochefoucauld que de celle du Plessis ; et d'ailleurs j'ai trop connu l'homme en question. Il n'était pas fou ; mais bouffon extravagant. Je ne l'ai jamais vu écrire, et il m'a dit vingt fois qu'il n'avait jamais appris.

— Son écrit prouve le contraire. Son cachet au manteau ducal : vous ne savez peut-être pas que M. de La Rochefoucauld est duc et pair de France.

— Je vous demande pardon monseigneur, je sais tout cela, et je sais plus même, car je

sais que François VI eut pour femme une demoiselle de Vivonne.

— *Vous ne savez rien*.

À cette sentence, je me suis condamné au silence. Ce fut avec plaisir que j'ai vu tout le monde masculin enchanté de me voir mortifié par les paroles : *Vous ne savez rien*. Un officier dit que le défunt était beau, qu'il avait l'air noble, beaucoup d'esprit, et qu'il avait si bien su se tenir sur ses gardes, que personne n'aurait jamais su se figurer qu'il était ce qu'il était. Une dame dit que si elle l'avait connu elle l'aurait démasqué. Un autre flagorneur dit qu'il était toujours gai, point orgueilleux vis-à-vis de ses camarades, et qu'il chantait comme un ange.

— Il avait vingt-cinq ans, dit Mme Sagredo me regardant, et s'il est vrai qu'il avait ces qualités vous devez les lui avoir reconnues.

— Je ne peux, madame, vous le peindre que tel qu'il m'a paru. Toujours gai, souvent

jusqu'à la folie, car il faisait des culbutes, chantant le couplet dans le goût grivois, et possédant une quantité étonnante d'historiettes populaires de magie, de miracles, de prouesses merveilleuses qui choquaient le bon sens, et qui par cette raison pouvaient faire rire. Ses défauts étaient d'être ivrogne, sale, libertin, querelleur, et un peu fripon ; mais je le souffrais parce qu'il me peignait bien ; et parce que je voulais m'habituer à parler français avec les phrases faites au génie de la langue. Il m'a toujours dit qu'il était Picard, fils d'un paysan, et déserteur. Quand il m'a dit qu'il ne savait pas écrire, peut-être m'a-t-il trompé.

Dans le moment que je parlais ainsi, voilà Camporese qui entre, et dit à Son Excellence que *la Valeur* respirait encore. Le général alors me donnant un coup d'œil me dit qu'il serait charmé s'il pouvait échapper à sa maladie.

— Et moi aussi, monseigneur ; mais le confesseur le fera certainement mourir cette nuit.

— Pourquoi voulez-vous qu'il le fasse mourir ?

— Pour éviter la galère, où Votre Excellence le condamnera en qualité de violateur du sceau de la confession.

Les rieurs alors pouffèrent, et le vieux général fronça ses noirs sourcils. À la fin de l'assemblée, M^me^ F., que j'avais précédée jusqu'à sa voiture M. D. R. lui donnant le bras, me dit d'entrer, disant qu'il pleuvait. C'était la première fois qu'elle me faisait un si grand honneur.

— Je pense comme vous, me dit-elle, mais vous avez déplu au général au suprême degré.

— C'est un malheur inévitable, madame, car je ne saurais être faux.

— Vous pouviez, me dit M. D. R., épargner au général la bonne plaisanterie du confesseur qui fera mourir le prince.

— J'ai cru de le faire rire, comme j'ai vu en rire Votre Excellence et Madame. *On aime l'esprit qui fait rire.*

— *Mais l'esprit qui ne rit pas ne l'aime pas.*

— Je parie cent sequins que ce fou guérit, et qu'ayant le général pour lui, il va jouir de son imposture. Il me tarde de le voir traité en prince, et faire sa cour à M^me^ Sagredo.

À ce nom, M^me^ F. qui n'aimait pas cette dame, donna dans le fou rire ; et en descendant de voiture M. D. R. me dit de monter. Il était dans l'habitude quand il soupait avec elle chez le général, de passer une demi-heure chez elle tête à tête, car M. F. ne se laissait jamais voir. C'était aussi pour la première fois que ce beau couple admettait un tiers, j'étais enchanté de cette distinction et bien loin de la croire sans conséquence. La satisfaction que je ressentais,

et que je devais dissimuler, ne devait pas m'empêcher de rendre gais et de donner une teinture comique à tous les propos que Madame et Monsieur mirent sur le tapis. Notre trio dura quatre heures. Nous retournâmes à l'hôtel à deux heures du matin. Ce fut dans cette nuit-là que M. D. R. et M^me^ F. firent connaissance avec moi. M^me^ F. dit à M. D. R. qu'elle n'avait jamais tant ri ni cru que des simples paroles pussent faire tant rire.

Le fait est que son rire à toutes les choses que j'ai contées me firent découvrir en elle un esprit infini, et que son enjouement me rendit si amoureux que je suis allé me coucher convaincu qu'il ne me serait plus possible de jouer vis-à-vis d'elle le rôle d'indifférent.

Le lendemain à mon réveil le nouveau soldat qui me servait me dit que *la Valeur* non seulement se portait mieux, mais que le médecin de l'hôpital l'avait déclaré hors de danger. On en parla à table, et je n'ai pas ouvert

la bouche. Le surlendemain il fut transporté, par ordre du général dans un appartement très propre, où on lui donna un laquais ; on l'habilla, on lui donna des chemises, et après une visite que le trop bon provéditeur général lui fit, tous les chefs de mer lui en firent une, sans excepter M. D. R. La curiosité s'en mêlait. Mme Sagredo y alla, et pour lors toutes les dames voulurent le connaître, Mme F. exceptée, qui me dit en riant qu'elle n'irait que dans le cas que je voulusse avoir la complaisance de la présenter. Je l'ai priée de me dispenser. On lui donnait de l'altesse, et il appelait Mme Sagredo sa princesse. J'ai dit à M. D. R., qui voulait me persuader à y aller, que j'avais trop parlé pour avoir le courage ou la bassesse de me dédire. Toute l'imposture aurait été découverte, si on eût eu un almanach français de ceux où on trouve la généalogie de toutes les grandes familles de France ; mais personne n'en avait un, et le consul même de France, butor de premier ordre, n'en savait rien. Le fou

commença à sortir huit jours après sa métamorphose. Il dînait, et il soupait à la table du général, et il était tous les soirs à l'assemblée, où il s'endormait parce qu'il était soûl. Malgré cela on poursuivait à croire qu'il était prince par deux raisons : une, parce qu'il attendait sans rien craindre la réponse que le général devait recevoir de Venise, où il avait d'abord écrit ; l'autre parce qu'il sollicitait à l'évêché une plus grande punition contre le prêtre qui, violant le sceau de la confession, avait trahi son secret. Le prêtre était déjà en prison, et le général n'avait pas la force de le défendre. Tous les chefs de mer l'avaient invité à dîner, mais M. D. R. n'osait pas s'y déterminer parce que M^me^ F. lui avait clairement dit que ce jour-là elle dînerait chez elle. Je l'avais déjà respectueusement prévenu que le jour qu'il l'inviterait je ne me trouverais pas à sa table.

Un jour sortant de la vieille forteresse, je l'ai rencontré sur le pont qui aboutit à l'esplanade. Il s'arrête devant moi, et il me fait rire

par un noble reproche qu'il me fait de n'être jamais allé le voir. Je lui réponds, cessant de rire, qu'il devrait penser à se sauver avant que la réponse arrive dans laquelle le général apprendrait la vérité, et lui en ferait mauvais parti. Je m'offre à l'aider et à faire en sorte qu'un capitaine de vaisseau napolitain qui était à la voile, le prenne à bord et le cache. Le malheureux, au lieu d'accepter mon offre, me dit des injures.

La dame à laquelle ce fou faisait sa cour était M^me^ Sagredo qui, ambitieuse qu'un prince français ait reconnu son mérite pour supérieur à celui de toutes les autres, le traitait bien. Cette dame dînant en grande compagnie chez M. D. R. me demanda pourquoi j'avais conseillé le prince à prendre la fuite.

— C'est lui-même, me dit-elle, qui me l'a dit, s'étonnant de votre obstination à le croire imposteur.

— Je lui ai donné ce conseil, madame, parce que j'ai le cœur bon, et le jugement sûr.

— Nous sommes donc tous des sots sans excepter le général ?

— Cette conséquence, madame, ne serait pas juste. Une opinion contraire à celle d'un autre ne constitue pas pour sot celui qui l'a. Il se peut que dans huit à dix jours je trouverai que je me suis trompé, mais je ne me croirai pas pour cela plus sot qu'un autre. Une dame de votre esprit peut d'ailleurs s'être aperçue, si cet homme est un prince ou un paysan, à ses procédés, à l'éducation qu'il a eue. Danse-t-il bien ?

— Il ne sait pas faire un pas ; mais il s'en moque. Il dit qu'il n'a pas voulu apprendre.

— Est-il poli à table ?

— Il est sans façons. Il ne veut pas qu'on le change d'assiette ; il mange du plat du milieu avec sa propre cuiller. Il ne sait pas retenir dans l'estomac un renvoi ; il bâille, et il se lève le premier quand il lui semble. C'est tout simple. Il est mal élevé.

— Et malgré cela fort aimable : je le crois. Est-il propre ?

— Non, mais il n'est pas encore bien en linge.

— On le dit sobre.

— Vous badinez. Il se lève de table soûl deux fois par jour ; mais par rapport à cela il est à plaindre. Il ne peut boire du vin sans qu'il lui monte à la tête. Il jure comme un hussard, et nous rions ; mais il ne s'offense jamais de rien.

— A-t-il de l'esprit ?

— Une mémoire prodigieuse, car il nous débite tous les jours de nouvelles histoires.

— Parle-t-il de sa famille ?

— Beaucoup de sa mère, qu'il aime tendrement. Elle est du Plessis.

— Si elle vit encore, elle doit avoir, quatre plus quatre moins, cent cinquante ans.

— Quelle folie !

— Oui, madame. Elle s'est mariée du temps de Marie de Médicis.

— Son extrait baptistaire cependant la nomme ; mais son cachet…

— Sait-il quelles armes son écusson porte ?

— En doutez-vous ?

— Je crois qu'il n'en sait rien.

Toute la compagnie se lève de table. Une minute après on annonce le prince qui entre dans le même moment, et voilà M^me^ Sagredo qui lui dit :

— Casanova est sûr, mon cher prince, que vous ne connaissez pas vos armoiries.

À ces paroles, il s'avance vers moi en ricanant, m'appelle poltron, et m'applique un soufflet à main renversée qui me décoiffe et m'étonne. Je prends la porte à pas lents, prenant en passant mon chapeau et ma canne, et

je descends l'escalier, entendant M. D. R. qui à haute voix ordonnait qu'on jetât le fou par la fenêtre.

Je sors de l'hôtel m'acheminant à l'esplanade pour l'attendre, mais le voyant sortir par la petite porte, j'enfile la rue sûr de le rencontrer. Je le vois, je lui cours au-devant et je commence à lui donner des coups faits pour le tuer dans un coin formé par deux murs d'où ne pouvant pas s'échapper, il ne lui restait autre ressource que celle de tirer son épée ; mais il n'y pensa jamais. Je ne l'ai laissé là que quand je l'ai vu tout en sang étendu par terre. La foule des spectateurs me fit haie, je l'ai passée, allant au café de Spilea pour précipiter ma salive amère avec une limonade sans sucre. En quatre ou cinq minutes je me suis vu entouré de tous les jeunes officiers de la garnison, qui, ne faisant que me dire tous d'accord que j'aurais dû le tuer, commençaient à m'ennuyer ; car je l'avais traité de façon que s'il n'était pas

mort ce n'était pas ma faute. Je l'aurais peut-être tué s'il avait tiré son épée.

Une demi-heure après, voilà un adjudant du général qui m'ordonne de la part de Son Excellence d'aller aux arrêts dans la *Bastarde*. On appelle ainsi la galère commandante, où l'arrêt consiste à se voir la chaîne aux pieds comme un forçat. Je lui réponds que j'avais entendu, et il s'en va. Je sors du café ; mais quand je suis au bout de la rue au lieu d'aller vers l'esplanade, je prends ma gauche, et je m'achemine au bord de la mer. Après avoir marché un quart d'heure, je vois un bateau lié et deux rames sans personne dedans. J'y entre ; je le délie, et je rame vers un gros *caych* à six rames qui voguait contre vent. L'ayant rejoint, je prie le *carabouchiri* de prendre le vent, et de me mettre à bord d'une grosse barque de pêcheurs qu'on voyait et qui allait vers le rocher de *Vido*. Je laisse aller mon bateau à l'aventure. Après avoir bien payé mon *caych*, je monte dans la grande barque et je marchande avec le maître

une *traite*. D'abord que nous fûmes d'accord il déploie trois voiles, et avec un vent frais il me dit au bout de deux heures que nous étions à quinze milles de Corfou. Le vent ayant tout d'un coup cessé, je lui ai fait voguer contre la courante. Vers minuit ils me dirent qu'ils ne pouvaient pas pêcher sans vent, et qu'ils n'en pouvaient plus. Ils me disent que je pouvais dormir jusqu'au jour, je ne veux pas. Je paye une bagatelle, et je me fais mettre à terre sans demander quel endroit c'était pour ne pas leur faire naître des soupçons. Tout ce que je savais était que j'étais à vingt milles de Corfou ; et dans un endroit où personne ne pouvait me supposer. Je ne voyais au clair de la lune qu'une petite église attenante à une maison ; une longue baraque couverte ouverte aux deux bouts, et, après la plaine large de cent pas, des montagnes. Je me suis tenu jusqu'à la pointe du jour sous la baraque dormant assez bien étendu sur de la paille malgré le froid. C'était le premier de décembre ; mais malgré la douceur

du climat, étant sans manteau, et en uniforme trop léger, j'étais transi.

Entendant sonner les cloches, je vais à l'église. Le papa à longue barbe surpris à mon apparition me demande en grec si j'étais *Romeo*, Grec ; je lui réponds que j'étais *Fragico*, Italien ; et il me tourne le dos sans vouloir m'écouter. Il entre chez lui, et il s'enferme.

Je me tourne vers la mer, et je vois un bateau se détacher d'une tartane à l'ancre à cent pas de l'île, qui venait à quatre rames pour descendre les personnes qui étaient dedans précisément là où j'étais. Je vois un Grec de bonne mine, une femme, et un garçon de dix à douze ans. Je demande à l'homme s'il avait fait bon voyage, et d'où il venait. Il me répond en italien qu'il venait de Cefalonie avec sa femme et son fils que je voyais, et qu'il allait à Venise. Mais qu'avant d'y aller il venait entendre la messe à la Sainte Vierge de *Casopo* pour savoir

si son beau-père vivait encore, et s'il lui payera la dot de sa femme.

— Comment saurez-vous cela ?

— Je le saurai du papa *Deldimopulo*, qui me rendra fidèlement l'oracle de la Sainte Vierge.

Je baisse la tête ; je le suis à l'église. Il parle au papa : il lui donne de l'argent. Le papa dit la messe, il entre dans le *sancta sanctorum*, il en sort un quart d'heure après, il remonte sur l'autel, il se tourne vers nous, il se recueille, et après avoir ajusté sa longue barbe, il prononce en dix ou douze mots son oracle. Le Grec de Cefalonie, qui pour le coup n'était pas Ulysse, donne d'un air très content encore de l'argent à l'imposteur, et le laisse. En accompagnant le Grec au bateau, je lui demande s'il était content de l'oracle.

— Très content. Je sais que mon beau-père vit, et qu'il me payera la dot, si je veux lui laisser mon fils. Je savais que c'était sa passion, et je le lui laisserai.

— Êtes-vous connu de ce papa ?

— Il ne sait pas seulement mon nom.

— Avez-vous des belles marchandises sur votre vaisseau ?

— Assez. Venez déjeuner avec moi, et vous verrez tout.

— Je le veux bien.

Enchanté d'avoir appris qu'il y a toujours des oracles, et sûr qu'il y en aura tant qu'on trouvera au monde des prêtres grecs, je vais avec ce bon homme à bord de sa tartane, où il ordonne un très bon déjeuner. Ses marchandises consistaient en coton, en toiles, en raisins qu'on appelle de Corinthe, en huiles, et en vins excellents. Il avait aussi des bas, des bonnets de coton, des capotes à l'orientale, des parapluies et du pain de munition biscuit, que j'aimais beaucoup, car j'avais alors trente dents, dont il était difficile d'en voir de plus belles. De ces trente dents il ne m'en reste aujourd'hui que deux ;

vingt-huit sont parties avec plusieurs autres outils ; mais *« dum vita superest, bene est* (7) *»*. J'ai acheté de tout hormis du coton parce que je n'aurais su qu'en faire ; et sans marchander je lui ai payé les trente-cinq ou quarante sequins qu'il me dit que cela valait. Il me fit présent alors de six *botargues* magnifiques.

M'entendant louer un vin du Xante qu'il appelait *Generoydes*, il me dit que si je voulais lui tenir compagnie jusqu'à Venise, il m'en donnerait une bouteille tous les jours même pendant toute la quarantaine. Toujours un peu superstitieux, prenant cette invitation pour une voix de Dieu, je me suis vu dans le moment d'accepter par la plus sotte de toutes les raisons : c'est que cette étrange résolution n'aurait eu rien de prémédité. Tel j'étais, mais par malheur je suis aujourd'hui un autre. C'est, dit-on, que la vieillesse rend l'homme sage. Je ne sais pas comment on puisse chérir l'effet d'une maudite cause.

Dans le moment donc que j'allais le prendre au mot, il m'offre un beau fusil pour dix sequins, m'assurant qu'à Corfou tout le monde m'en offrirait douze. Au mot Corfou j'ai cru entendre mon même Dieu qui m'ordonnait d'y retourner. J'ai acheté le fusil et le brave céphalonien me donna par-dessus le marché une jolie gibecière turque bien garnie de plomb, et de poudre. Je lui ai dit bon voyage et avec mon fusil couvert d'une excellente capote, ayant mis tout ce que j'avais acheté dans un sac, je suis retourné sur la plage, déterminé de me loger chez le papa fripon de gré ou de force. La pointe que le vin du Grec m'avait donnée devait avoir des conséquences. J'avais dans les poches quatre ou cinq cents gazettes de cuivre que je trouvais très lourdes ; mais j'avais dû me les procurer. J'avais facilement prévu que dans l'île de Casopo cette monnaie pouvait me devenir nécessaire.

Après avoir donc placé mon sac sous la baraque, je m'achemine, portant mon fusil sur

l'épaule, à la maison du papa. L'église était fermée. Mais je dois maintenant donner à ceux qui me lisent une juste idée de ce que j'étais dans ce moment-là. J'étais tranquillement désespéré. Trois ou quatre cents sequins que j'avais dans ma bourse ne pouvaient pas m'empêcher de penser que là où j'étais j'étais en l'air ; que je ne pourrais pas y rester longtemps, qu'on parviendrait en peu de temps à savoir que j'y étais, et que m'étant rendu contumax en premier chef on me traiterait comme tel. *Je me voyais dans l'impuissance de prendre un parti : cela seul suffit pour rendre affreuse une situation quelconque.* Je ne pouvais plus retourner à Corfou de bon gré sans me faire traiter de fou, car retournant j'aurais donné un indice incontestable de légèreté, ou de poltronnerie, et je n'avais pas le courage de déserter tout à fait. Le principal motif de cette impuissance morale n'était ni mille sequins que j'avais chez le caissier du grand café, ni mon équipage qui était assez riche, ni la crainte de ne pas trouver

de quoi vivre ailleurs ; mais c'était M^me^ F. que j'adorais, et dont je n'avais pas encore baisé la main. Dans cette détresse, je ne pouvais que me laisser aller à seconde de l'exigence du moment. Dans ce moment-là je devais penser à me loger et à me nourrir.

Je frappe fort à la porte de la maison du prêtre. Il vient à la fenêtre, et sans attendre que je lui parle, il la referme. Je refrappe, je jure, je tempête, personne ne me répond, et dans ma colère je décharge mon fusil à la tête d'un mouton, qui broutait l'herbe avec plusieurs autres à vingt pas de moi. Le berger crie, et voilà le papa à la fenêtre, qui criant aux voleurs fait d'abord sonner le tocsin. Je vois trois cloches qui sonnent ensemble, je prévois un attroupement, qu'arrivera-t-il, je n'en sais rien. Je recharge mon fusil.

Huit à dix minutes après, je vois descendre de la montagne un monde de paysans armés de fusils, ou de fourches, ou de longs espon-

tons. Je me retire sous la baraque, et je n'ai pas peur, puisque je ne trouve pas naturel qu'étant seul, ces gens-là voulussent m'assassiner sans m'écouter.

Les premiers qui arrivèrent en courant furent dix à douze jeunes gens tenant tous leur fusil à l'ordre. Je les arrête leur jetant des poignées de gazettes, qu'ils ramassent, et qui les étonnent, et je poursuis à en faire autant aux autres pelotons qui arrivaient, jusqu'à ce que je n'en aie plus, et que je ne voie plus arriver personne. Ces manants se tenaient là stupides, ne sachant que faire contre un jeune homme à l'air pacifique qui jetait ainsi son bien. Je n'ai pu parler que lorsque les cloches qui assourdissaient cessèrent de sonner ; mais le berger, le papa, et son bedeau m'interrompirent d'autant plus que je parlais italien. Ils parlèrent tous les trois à la fois à la canaille. Je m'étais assis sur mon sac, me tenant là tranquille.

Un d'entre les paysans, à l'air raisonnable, et avancé en âge, m'approche et me demande en italien pourquoi j'ai tué un mouton.

— Pour le manger après l'avoir payé.

— Mais sa *Sainteté* est le maître d'en vouloir un sequin.

— Voilà un sequin.

Le papa l'accepte, il s'en va, et toute la querelle est finie. Le paysan qui m'avait parlé me dit qu'il avait servi dans la guerre de l'année 16, et défendu Corfou. Je lui fais compliment, et je le prie de me trouver un logement commode, et un bon domestique qui sache me faire à manger. Il me dit qu'il me ferait avoir une maison entière, et qu'il me ferait lui-même à manger, mais qu'il me fallait monter. J'y consens, et nous montons suivis de deux grands garçons dont l'un portait mon sac, l'autre mon mouton. Je dis à cet homme que je voudrais avoir à mon service vingt-quatre garçons comme ces deux-là en discipline mili-

taire auxquels je donnerais vingt gazettes par jour, et à lui quarante en qualité de mon lieutenant. Il me répond que je ne me trompais pas, et qu'il me monterait une garde militaire, dont je serais très content.

Nous arrivons à une maison très commode, où j'avais, rez-de-chaussée, trois chambres, cuisine, et une longue écurie que j'ai d'abord transformée en corps de garde. Il me laissa pour aller me chercher tout ce qui m'était nécessaire ; et surtout une femme pour me faire d'abord des chemises. J'eus tout cela dans la journée : lit, meubles, un bon dîner, batteries de cuisine, vingt-quatre garçons tous avec leur fusil, et une couturière surannée avec des jeunes apprenties pour couper et coudre des chemises. Après souper, je me suis trouvé dans la meilleure humeur du monde dans cette société de trente personnes, qui me traitaient en souverain, et qui ne pouvaient pas comprendre ce que j'étais allé faire dans cette île. La seule chose qui me déplaisait était que les filles ne

parlaient pas italien : je savais trop peu de grec pour espérer de leur raffiner des idées par mes paroles.

Je n'ai vu ma garde montée que le lendemain matin. Dieu ! que j'ai ri. Mes beaux soldats étaient tous des *Palicari ;* mais une compagnie de soldats sans uniforme, et sans discipline fait rire. Cela paraît pire qu'un troupeau de moutons. Ils apprirent cependant à présenter les armes, et à être obéissants aux ordres de leurs officiers. J'ai établi trois sentinelles, une au corps de garde, une autre à ma chambre, et la troisième au commencement de la montagne, où elle voyait la plage. Elle devait nous avertir si elle voyait arriver quelque barque armée. Dans les deux ou trois premiers jours j'ai cru de badiner ; mais je n'ai plus regardé cela comme un badinage lorsque j'ai vu que le cas devait arriver que j'aurais dû me servir de la force pour me défendre de la force. J'ai pensé à me faire prêter serment de fidélité ; mais je ne m'y suis pas déterminé. Mon lieutenant m'as-

sura que cela dépendait de moi. Mes largesses m'avaient concilié l'amour de toute l'île. Ma cuisinière, qui m'avait trouvé des couturières pour me coudre des chemises, espérait que je deviendrais amoureux de quelqu'une, et non pas de toutes ; j'ai surpassé ses espérances, elle me procura la jouissance de toutes celles qui me plurent, et elle me trouva reconnaissant. Je menais la vie d'un vrai heureux, car ma table aussi était exquise. Je ne mangeais que du mouton succulent, et des bécasses auxquelles je n'ai mangé les pareilles que vingt-deux ans après à Pétersbourg. Je ne buvais que du vin de Scopolo, et les meilleurs muscats des îles de l'archipel. Mon lieutenant était mon seul commensal. Je n'allais jamais me promener sans lui et sans deux de mes Palicari qui me suivaient pour me défendre de quelques jeunes gens qui m'en voulaient parce qu'ils s'imaginaient que mes couturières leurs maîtresses les avaient quittés à cause de moi. Je réfléchissais que sans argent j'aurais été malheureux ; mais

on ne peut pas savoir si étant sans argent j'aurais osé sortir de Corfou.

Au bout d'une semaine, étant à table, trois heures avant minuit, j'ai entendu le *qui vive* de ma sentinelle au corps de garde *Piosine aftù*. Mon lieutenant sort, et il rentre un moment après pour me dire qu'un honnête homme qui parlait italien venait pour me communiquer quelque chose d'important. Je le fais entrer, et en présence de mon lieutenant il me surprend me disant d'un air triste ces paroles :

— Après-demain dimanche, le très saint papa Deldimopulo vous fulminera la *Cataramonachia*. Si vous ne l'empêchez pas, une fièvre lente vous fera passer à l'autre monde en six semaines.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette drogue.

— Ce n'est pas une drogue. C'est une malédiction, lancée le Saint Sacrement à la main, qui a cette force.

— Quelle raison peut avoir ce prêtre pour m'assassiner ainsi ?

— Vous troublez la paix et la police de sa paroisse. Vous vous êtes emparé de plusieurs vierges que leurs anciens amoureux ne veulent plus épouser.

Après l'avoir fait boire, et l'avoir remercié, je lui ai souhaité une bonne nuit. L'affaire me parut d'importance, car si je ne croyais pas à la *Cataramonachia*, je croyais beaucoup aux poisons. Le lendemain samedi à la pointe du jour, sans rien dire à mon lieutenant, je suis allé tout seul à l'église, où j'ai surpris le papa avec ces paroles :

— *À la première fièvre dont je me sentirai assailli, je vous brûlerai la cervelle, ainsi réglez-vous bien. Donnez-moi une malédiction qui me tue dans un jour, ou faites votre testament. Adieu.*

Après lui avoir donné cet avis je suis retourné à mon palais. Le lundi de très bonne heure il est venu me rendre la visite. J'avais mal à la

tête. À sa demande comment je me portais, je le lui dis ; mais j'ai bien ri, lorsque je l'ai vu empressé à me jurer que c'était l'effet de l'air pesant de l'île de Casopo.

Trois jours après cette visite, dans le moment que j'allais me mettre à table, la sentinelle avancée qui voyait le bord de la mer fait le cri d'alarme. Mon lieutenant sort, et quatre minutes après il vient me dire qu'un officier était descendu d'une felouque armée arrivée dans ce moment-là. Après avoir fait mettre ma troupe sous les armes, je sors, et je vois un officier qui accompagné d'un paysan montait s'acheminant à mon quartier. Il avait le chapeau rabattu, et il était occupé à écarter avec sa canne les broussailles qui lui empêchaient le passage. Il était seul : n'ayant donc rien à craindre, j'entre dans ma chambre ordonnant à mon lieutenant de lui faire les honneurs de la guerre, et de l'introduire. Après avoir mis mon épée je l'attends debout.

Je vois entrer le même adjudant *Minotto*, qui m'avait ordonné d'aller à la Bastarda.

— Vous êtes seul, lui dis-je, et vous venez donc comme ami. Embrassons-nous.

— Il faut bien que je vienne comme ami, car comme ennemi je n'aurais pas la force nécessaire pour en faire les fonctions. Mais je vois ce qui me semble un rêve.

— Asseyez-vous, et dînons tête à tête. Vous ferez bonne chère.

— Je le veux bien. Nous partirons ensemble après.

— Vous partirez tout seul, si vous en avez envie. Je ne partirai d'ici que certain non seulement de n'être pas mis aux arrêts, mais d'avoir une satisfaction. Le général doit condamner aux galères ce fou.

— Soyez sage, et venez avec moi de bon gré. J'ai ordre de vous conduire par force, mais n'étant pas assez fort, j'irai faire mon rapport,

et on enverra vous prendre d'une façon que vous devrez vous rendre.

— Jamais, mon cher ami ; on ne m'aura que mort.

— Vous êtes donc devenu fou ; car vous avez tort. Vous avez désobéi à l'ordre que je vous ai porté d'aller dans la Bastarde. C'est cela qui fait votre tort, car dans votre affaire vous avez cent mille fois raison. Le général même le dit.

— Je devais donc aller aux arrêts ?

— Certainement. La subordination est notre premier devoir.

— À ma place vous y seriez donc allé ?

— Je ne peux pas le savoir ; mais je sais que n'y allant pas, j'aurais commis un crime.

— Si je me rends donc actuellement on me traitera en coupable beaucoup plus qu'on ne m'aurait traité si j'avais obéi à l'ordre injuste ?

— Je ne crois pas cela. Venez, et vous saurez tout.

— Que je vienne sans savoir ma destinée ? Vous l'attendez en vain. Dînons. Puisque je suis coupable au point qu'on emploie la force, je me rendrai à la force ; et je n'en deviendrai pas plus coupable, malgré qu'il y aura du sang répandu.

— Oui, vous deviendrez plus coupable. Dînons. Un bon repas vous fera peut-être mieux raisonner.

Vers la fin de notre dîner nous entendons du bruit. Mon lieutenant me dit que c'étaient des bandes de paysans, qui s'attroupaient dans les voisinages de ma maison pour être à mes ordres, le bruit s'étant répandu que la felouque n'était arrivée de Corfou que pour m'enlever. Je lui ai dit de désabuser ces bonnes et braves gens, et de les renvoyer leur donnant un baril de vin de la *Cavalla*.

En s'en allant ils déchargèrent en l'air leurs fusils. L'adjudant me dit d'un air riant que cela paraissait fort joli ; mais que cela deviendrait affreux si je le laissais aller à Corfou sans moi, car il serait obligé d'être très exact dans son rapport.

— Je viendrai avec vous, si vous me donnez parole d'honneur de me descendre dans l'île de Corfou en liberté.

— J'ai ordre de vous consigner à M. Foscari dans la Bastarda.

— Vous n'exécuterez pas cet ordre pour cette fois.

— Si le général ne trouve pas le moyen de vous faire obéir il y va de son honneur, et croyez-moi qu'il le trouvera. Mais dites-moi, je vous prie, ce que vous feriez si le général pour s'amuser prenait le parti de vous laisser ici ? Mais on n'y vous laissera pas. D'après le rapport que je ferai, on se déterminera à finir l'affaire sans effusion de sang.

— Sans massacre c'est difficile. Avec cinq cents paysans ici je ne crains pas trois mille hommes.

— On n'en emploiera qu'un, et on vous traitera comme chef de rebelles. Tous ces hommes qui vous sont dévoués ne pourront pas vous défendre contre un seul qu'on payera pour qu'il vous brûle la cervelle. Je vous dirai davantage. De tous ces Grecs qui vous entourent il n'y en a pas un seul qui ne soit prêt à vous assassiner pour gagner vingt sequins. Croyez-moi. Venez avec moi. Venez jouir à Corfou d'une espèce de triomphe. On vous applaudira, on vous fêtera ; vous conterez vous-même la folie que vous avez faite, et on en rira, admirant en même temps que vous vous soyez rendu à la raison d'abord que je suis venu vous la représenter. Tout le monde vous estime. M. D. R. fait grand cas de vous après le courage que vous avez eu de ne pas passer votre épée à travers du corps de ce fou pour ne pas manquer de respect à son hôtel. Le général même doit vous estimer,

car il doit se souvenir de ce que vous lui avez dit.

— Qu'est devenu ce malheureux ?

— Il y a quatre jours que la frégate du major Sordina est arrivée avec des dépêches, où le général eut apparemment tous les éclaircissements qui lui étaient nécessaires pour faire ce qu'il a fait. Il a fait disparaître le fou. Personne ne sait ce qu'il est devenu, et personne n'ose plus en parler chez le général, car sa bévue est trop visible.

— Mais après mes coups de canne l'a-t-on encore reçu dans les assemblées ?

— Fi donc ! Ne vous souvenez-vous pas qu'il avait une épée ? Il n'a pas fallu davantage pour que personne ait plus voulu le voir. On lui a trouvé l'avant-bras cassé, et la mâchoire fracassée ; et huit jours après malgré l'état pitoyable où il était Son Excellence cependant l'a fait disparaître. La seule chose qu'à Corfou on trouvait merveilleuse était votre évasion. On

crut pour trois jours de suite que M. D. R. vous tenait caché chez lui, et on le condamnait ouvertement, jusqu'à ce qu'il dît tout haut à la table du général qu'il ne savait pas où vous étiez. Son Excellence même était fort en peine de votre évasion jusque hier à midi qu'on a tout su. Le protopapa Bulgari reçut une lettre du papa d'ici dans laquelle il se plaint qu'un officier italien se soit emparé depuis dix jours de cette île où il exerce des violences. Il vous accuse de débaucher toutes les filles, et de l'avoir menacé de mort s'il vous donne la *Cataramonachia*. Cette lettre lue à l'assemblée a fait rire le général ; mais il ne m'a pas moins ordonné d'aller vous prendre ce matin conduisant avec moi douze grenadiers.

— M^me^ Sagredo est la cause de tout ceci.

— C'est vrai ; et elle en est bien mortifiée. Vous feriez bien à venir demain avec moi lui faire une visite.

— Demain ? Vous êtes sûr que je ne serai pas mis aux arrêts ?

— Oui. Sûr ; parce que je sais que Son Excellence est homme d'honneur.

— Et moi aussi. Embrassons-nous. Nous partirons ensemble après minuit.

— Pourquoi pas d'abord ?

— Parce que je ne veux pas risquer de passer la nuit dans la bastarde. Je veux arriver à Corfou dans le grand jour, ainsi votre triomphe sera éclatant.

— Mais que ferons-nous ici encore huit heures ?

— Nous irons voir des filles d'un acabit qu'on ne trouve pas à Corfou, puis nous souperons bien.

J'ai alors ordonné à mon lieutenant de faire porter à manger aux soldats qui étaient dans la felouque, et de nous donner le meilleur souper possible et sans épargne puisque je voulais

partir à minuit. Je lui ai fait présent de toutes mes grosses provisions, envoyant à la felouque ce que je voulais garder. Mes vingt-quatre soldats auxquels j'ai fait présent de la paye d'une semaine voulurent m'accompagner à la felouque commandés par mon lieutenant ce qui fit rire Minotto toute la nuit. Nous arrivâmes à Corfou à huit heures du matin à la bastarde même où il m'a consigné après m'avoir assuré qu'il allait d'abord envoyer chez M. D. R. tout mon équipage, et faire son rapport au général.

M. Foscari qui commandait cette galère me reçut fort mal. S'il avait eu un peu de noblesse dans l'âme, il ne se serait pas tant hâté de me faire mettre à la chaîne. Il aurait pu différer un seul quart d'heure en me parlant, et je n'aurais pas eu cette mortification. Il m'envoya sans me dire le moindre mot à l'endroit où le chef de *Scala* me fit asseoir, et allonger le pied pour enclouer le fer, qui dans ce pays-là cependant ne déshonore personne, et par malheur pas même

les galériens qu'on respecte plus que les soldats.

La chaîne à mon pied droit était déjà clouée, et on me débouclait le soulier pour me mettre la seconde au pied gauche, lorsqu'un adjudant de Son Excellence vint ordonner à M. Foscari de me faire rendre mon épée, et de m'envoyer en liberté. J'ai demandé de faire ma révérence ad noble gouverneur ; mais son adjudant me dit qu'il m'en dispensait.

Je suis d'abord allé faire une profonde révérence au général sans lui dire un seul mot. Il me dit d'un air grave d'être plus sage à l'avenir, et d'apprendre que mon premier devoir dans le métier que j'avais entrepris était celui d'obéir ; et surtout d'être *discret* et *modeste*. Entendant toute la force de ces deux mots, je me suis réglé en conséquence.

À mon apparition chez M. D. R. j'ai vu la joie sur toutes les figures. Les beaux moments m'ont toujours dédommagé des mauvais au

point de m'en faire aimer leur cause. *Il est impossible de bien sentir un plaisir que quelque peine n'ait pas précédé, et le plaisir n'est grand qu'en proportion de la peine soufferte*. M. D. R. fut si content de me voir qu'il m'embrassa. Il me dit, en me faisant présent d'une jolie bague, que j'avais très bien fait en laissant ignorer à tout le monde, et à lui principalement l'endroit où je m'étais retiré.

— Vous ne sauriez croire, me dit-il d'un air noble et franc, combien M^me^ F. s'intéresse à vous. Vous lui feriez un très sensible plaisir en y allant dans l'instant.

Quel plaisir de recevoir ce conseil de lui-même ! Mais le mot *dans l'instant* me déplut, car ayant passé la nuit dans la felouque il me semblait qu'elle m'aurait trouvé épouvantable. Il fallut pourtant y aller, lui en dire la raison, et même m'en faire un mérite.

J'y vais donc : elle dormait encore, et sa femme de chambre me fait entrer chez elle

m'assurant qu'elle ne tarderait pas à sonner, et qu'elle serait enchantée d'apprendre que j'étais là. Cette fille dans une demi-heure que j'ai passée avec elle me rapporta une grande quantité des propos qu'on tint dans la maison sur mon affaire et sur mon évasion. Tout ce qu'elle me dit ne put que me faire le plus grand plaisir, car je fus convaincu que ma conduite avait obtenu une approbation générale.

Une minute après être entrée, elle m'appela. Elle fit tirer les rideaux, et j'ai cru voir l'Aurore répandre des roses, des lis, et des jonquilles. Lui ayant d'abord dit que si M. D. R. ne me l'avait ordonné, je n'aurais jamais osé me présenter à elle dans l'état où elle me voyait, elle me répondit que M. D. R. savait combien elle s'intéressait à ma personne et qu'il m'estimait autant qu'elle.

— Je ne sais pas, madame, comment j'ai pu me procurer un si grand bonheur, tandis que je n'aspirais qu'à des sentiments d'indulgence.

— Nous admirâmes tous la force que vous avez eue de vous abstenir de tirer l'épée, et de la passer à travers du corps de ce fou qu'on aurait jeté par la fenêtre s'il ne se fût d'abord sauvé.

— Je l'aurais tué, madame, n'en doutez pas, si vous n'aviez pas été là.

— Pour le coup le compliment est fort galant, mais ce n'est pas croyable que vous ayez pensé à moi dans ce vilain moment.

À ces mots, j'ai baissé les yeux, et j'ai détourné ma tête. Elle observa ma bague, et elle fit l'éloge de M. D. R. quand je lui ai dit comment il m'en avait fait présent, et elle voulut que je lui conte toute la vie que j'avais menée après mon évasion. Je lui ai tout conté fidèlement excepté l'article des filles qui certainement ne lui aurait pas plu, et ne m'aurait pas fait honneur. Dans le commerce de la vie, il faut savoir borner les confidences. Le nombre des vérités qu'il faut passer sous silence est

beaucoup plus grand que celui des spécieuses faites pour être publiées.

Mme F. rit, et trouvant ma conduite toute admirable, elle me demanda si j'aurais le courage de réciter au provéditeur général la jolie histoire dans les mêmes termes. Je l'en ai assurée, si le général même m'en eût demandé la narration, et elle me répondit de me tenir prêt.

— Je veux, me dit-elle, qu'il vous aime, et qu'il devienne votre principal protecteur pour vous garantir des passe-droits. Laissez-moi faire.

Je suis allé chez le major Maroli pour m'informer des affaires de notre banque ; et je fus bien aise de savoir qu'il ne m'avait plus tenu de moitié quand je disparus. J'y avais quatre cents sequins que j'ai retirés, me réservant à y entrer de nouveau selon les circonstances.

Ce fut vers le soir qu'après avoir fait une toilette je suis allé rejoindre Minotto pour aller faire une visite à Mme Sagredo. Elle était favo-

rite du général, et Mme F. exceptée, elle était la plus jolie des dames vénitiennes qui étaient à Corfou. Elle fut surprise de me voir, parce qu'ayant été la cause de l'aventure qui m'avait fait décamper, elle croyait que je lui en voulais. Je l'ai désabusée lui parlant franchement. Elle me fit les plus obligeantes expressions, me priant même d'aller quelquefois passer la soirée chez elle. J'ai baissé la tête sans accepter, et sans refuser l'invitation. Comment aurais-je pu y aller, sachant que Mme F. ne pouvait pas la souffrir. Outre cela, cette dame aimait le jeu, et n'aimait que ceux qui perdaient, ou qui savaient lui faire gagner. Minotto ne jouait pas ; mais il jouissait de ses bonnes grâces en qualité de Mercure.

De retour à l'hôtel, j'y ai trouvé Mme F. Elle était seule parce que M. D. R. était occupé à écrire. Elle m'engagea à lui conter tout ce qui m'était arrivé à Constantinople, et je n'ai pas eu lieu de me repentir. Ma rencontre avec la femme de Josouff l'intéressa infiniment, et la

nuit que j'ai passée avec Ismail assistant au bain de ses maîtresses l'enflamma si fort que je l'ai vue ardente. Je gazais tant que je le pouvais ; mais quand elle me trouvait obscur, elle m'obligeait à m'expliquer un peu mieux, et elle ne manquait pas de me gronder quand je m'étais fait comprendre me disant que j'avais parlé trop clair. Je me sentais sûr de parvenir à lui donner une fantaisie à ma faveur par ce chemin-là. Celui qui fait naître des désirs peut facilement être condamné à les éteindre ; c'était, la récompense à laquelle j'aspirais, et que j'espérais malgré que je ne la visse que de fort loin.

Ce jour-là par hasard M. D. R. avait invité à souper beaucoup de monde, et naturellement j'ai dû en faire les frais, contant avec toutes les circonstances et dans le plus grand détail tout ce que j'ai fait après avoir reçu l'ordre d'aller aux arrêts à la Bastarde, dont le gouverneur M. Foscari était assis à mon côté. Ma narration plut à toute la compagnie, et on a décidé que le provéditeur général devait avoir le plaisir de

l'entendre de ma bouche. Ayant dit qu'il y avait beaucoup de foin à Casopo, dont on manquait absolument à Corfou, M. D. R. me dit que je devais saisir l'occasion de me faire un mérite allant d'abord en avertir le général ; ce que j'ai fait le lendemain matin. Son Excellence ordonna d'abord aux gouverneurs des galères d'y envoyer chacun un suffisant nombre de galériens pour le couper et le transporter à Corfou.

Trois ou quatre jours après l'adjudant Minotto vint au commencement de la nuit me chercher au café pour me dire que le général voulait me parler. J'y fus sur-le-champ.

CHAPITRE V

Progrès de mes amours. Je vais à Otranto. J'entre au service de M^me^ F. Heureuse écorchure.

L'assemblée était fort nombreuse. J'entre en pointe de pieds, Son Excellence me voit, il déride son front, et il fait tourner sur moi les regards de toute la compagnie disant tout haut :

— *Voilà un jeune homme qui se connaît en princes.*

— J'en suis devenu connaisseur, lui répondis-je, à force d'approcher vos pareils, monseigneur.

— Ces dames sont curieuses de savoir de vous-même tout ce que vous avez fait depuis votre disparition de Corfou.

— Me voilà justement condamné à une confession publique.

— Fort bien. Prenez donc bien garde à ne pas oublier la moindre circonstance. Imaginez-vous que je n'y suis pas.

— Au contraire ; car ce n'est que de Votre Excellence que je peux espérer mon absolution. Mais l'histoire sera longue.

— Dans ce cas le confesseur vous permet de vous asseoir.

J'ai alors conté toute l'histoire, n'ayant omis que mes congrès avec les filles des bergers.

— Tout cet événement, me dit le vieillard, est instructif.

— Oui monseigneur, il enseigne qu'un jeune homme n'est jamais tant en danger de périr, comme lorsque étant agité par une grande passion, il se trouve maître de se satis-

faire moyennant une bourse pleine d'or qu'il a dans sa poche.

J'allais partir parce que l'on servait, lorsque le maître d'hôtel me dit que Son Excellence me *permettait* de rester à souper. J'eus l'honneur d'être assis à sa table ; mais non pas d'y manger, puisque le devoir de répondre à toutes les questions qu'on me fit me l'empêcha. Étant à côté du protopapa Bulgari, je l'ai prié d'excuser, si dans ma narration j'avais ridiculisé l'oracle du papa Deldimopulo. Il me répondit que c'était une friponnerie ancienne à laquelle il était difficile de remédier.

Au dessert, le général, après avoir écouté un mot que M^me^ F. lui dit à l'oreille, me dit qu'il écouterait volontiers ce qui m'était arrivé à Constantinople vis-à-vis de la femme d'un Turc, et chez un autre dans la nuit à un bain. Fort surpris de cette question je lui ai répondu que c'était des fredaines, qui ne valaient pas la peine de lui être récitées, et il ne m'a pas

pressé ; mais j'ai trouvé incroyable l'indiscrétion de Mme F. qui ne devait pas faire savoir à tout Corfou de quelle espèce étaient les contes que je lui faisais tête à tête. Aimant sa gloire plus encore que sa personne, je n'aurais jamais pu me déterminer à la compromettre.

Deux ou trois jours après, étant seul avec elle sur la terrasse :

— Pourquoi, me dit-elle, n'avez-vous pas voulu conter au général vos aventures de Constantinople ?

— Parce que je ne veux pas que le monde sache que vous souffrez que je vous conte des aventures de cette espèce. Ce que j'ose, madame, vous conter tête à tête, je ne vous le conterais certainement pas en public.

— Pourquoi pas ? Il me semble, au contraire, que si c'est par un sentiment de respect, vous me devez plus quand je suis seule que quand je me trouve en compagnie.

— Aspirant à l'honneur de vous amuser, je me suis exposé au risque de vous déplaire ; mais cela ne m'arrivera plus.

— Je ne veux pas deviner vos intentions, mais il me semble que vous avez tort de vous exposer au risque de me déplaire pour me plaire. Nous allons souper chez le général qui a dit à M. D. R. de vous y conduire : il vous dira, j'en suis sûre, qu'il entendrait volontiers ces deux histoires. Vous ne pouvez pas vous dispenser.

M. D. R. vint la prendre, et nous y allâmes. Malgré que dans le dialogue sur la terrasse elle eût voulu m'humilier, je fus cependant bien aise que la fortune l'ait amenée. M'obligeant à me justifier, elle avait dû souffrir une déclaration qui n'était pas indifférente.

M. le provéditeur général me fit d'abord la grâce de me remettre une lettre à moi adressée qu'il avait trouvée dans la dépêche qu'il avait reçue de Constantinople. J'allais la mettre

dans ma poche, mais il me dit qu'il aimait les nouveautés, et que je pouvais la lire. Elle était de Josouff qui me donnait la mauvaise nouvelle que M. de Bonneval était mort. Quand le général m'entendit nommer Josouff, il me pria de lui conter l'entretien que j'avais eu avec sa femme, et pour lors, ne pouvant pas me dispenser, je lui ai conté une histoire qui dura une heure et qui intéressa toute la compagnie, mais que j'ai inventée sur-le-champ. Par cette histoire tombée du ciel je n'ai fait aucun tort ni à mon ami Josouff, ni à M^me^ F., ni à mon caractère. Elle me fit le plus grand honneur à l'égard du sentiment ; et j'ai ressenti une grande joie lorgnant M^me^ F. qui me parut contente, malgré qu'un tant soit peu interdite.

Le même soir, quand nous fûmes de retour chez elle, elle dit en ma présence à M. D. R. que toute l'histoire que j'avais contée de mon entretien avec la femme de Josouff était une fable : qu'elle ne pouvait pas cependant m'en vouloir parce qu'elle l'avait trouvée fort jolie ;

mais qu'il était toujours vrai que je n'avais pas voulu avoir la complaisance qu'elle m'avait demandée.

— Il prétend, poursuivit-elle à lui dire, que contant l'histoire dans sa vérité il aurait fait juger à l'assemblée qu'il m'amuse par des contes indécents. Je veux que vous en soyez juge. Voulez-vous, me dit-elle, avoir la bonté de conter d'abord cette rencontre dans les mêmes termes dont vous vous êtes servi vis-à-vis de moi ? Le pouvez-vous ?

— Oui madame. Je le peux, et je le veux.

Piqué au vif d'une indiscrétion, qui, ne connaissant pas encore bien les femmes, me semblait sans exemple, j'ai pris sur moi, et sans crainte d'échouer, j'ai conté l'aventure en peintre sans oublier la description des mouvements que le feu de l'amour avait éveillés dans mon âme à la vue des beautés de la Grecque.

— Et vous trouvez, dit M. D. R. à Madame, qu'il devait conter ce fait à l'assemblée dans ces mêmes termes ?

— S'il aurait mal fait à la conter ainsi à l'assemblée, il a donc mal fait aussi quand il me l'a contée ?

— C'est à vous à savoir s'il a mal fait. Vous a-t-il déplu ? Je peux vous dire qu'il m'aurait fort déplu s'il avait conté l'aventure comme il vient de nous la conter.

— Eh bien ! me dit-elle alors, pour l'avenir je vous prie de ne me jamais conter tête à tête que ce que vous me conteriez en présence de cinquante personnes.

— Je vous obéirai madame.

— Mais bien entendu, ajouta M. D. R., que Madame sera toujours la maîtresse de révoquer cet ordre quand bon lui semblera.

J'ai dissimulé mon dépit, et un quart d'heure après nous partîmes. J'apprenais à la

connaître à fond ; et je prévoyais les cruelles épreuves auxquelles elle me mettrait ; mais l'amour me promettait la victoire, m'ordonnait d'espérer. En attendant je me suis assuré que M. D. R. n'était pas jaloux de moi, tandis qu'elle semblait le défier à l'être. C'étaient deux grands points.

Quelques jours après m'avoir donné cet ordre, le propos tomba sur le malheur que j'avais eu d'entrer dans le lazaret d'Ancône sans le sou.

— Malgré cela, lui dis-je, je suis devenu amoureux d'une esclave grecque qui, peu s'en fallut, qu'elle ne me fît violer les lois des lazarets.

— Comment cela ?

— Madame, vous êtes seule, et je me souviens de votre ordre.

— C'est donc bien indécent ?

— Point du tout ; mais c'est ce que je ne voudrais jamais vous conter en public.

— Eh bien ! me dit-elle en riant, je révoque l'ordre, comme M. D. R. l'a dit. Parlez.

Je lui ai alors dit dans le détail le plus fidèle toute l'aventure ; et la voyant pensive, je lui ai exagéré mon malheur.

— Qu'appelez-vous votre malheur ? Je trouve la pauvre Grecque bien plus malheureuse que vous. Après cela vous ne l'avez plus vue ?

— Pardonnez-moi, mais je n'ose pas vous le dire.

— Finissez à présent. C'est une bêtise. Dites-moi tout. Ce sera quelque noirceur de votre part.

— Point de noirceur. Une vraie jouissance quoique imparfaite.

— Dites, mais ne nommez pas les choses par leur nom ; c'est le principal.

Après ce nouvel ordre je lui ai dit sans la regarder au visage, tout ce que j'ai fait à la Grecque en présence de Bellino, et ne l'entendant pas me répondre, j'ai tourné le propos sur une autre matière. Je me voyais sur un excellent pied, mais en devoir d'aller à pas comptés, car, jeune comme elle était, j'étais sûr qu'elle ne s'était jamais mésalliée, et la mienne devait lui paraître une mésalliance du premier ordre. Mais voici la première faveur que je me suis procurée d'une espèce toute singulière. Elle s'est piquée fort avec une épingle le doigt du milieu, et n'ayant pas là sa femme de chambre, elle me pria de le lui sucer pour en épuiser le sang. Si mon lecteur a jamais été amoureux, il peut se figurer comment je me suis acquitté de cette commission ; car qu'est-ce qu'un baiser ? Ce n'est autre chose que le véritable effet du désir de puiser dans l'objet qu'on aime. Après m'avoir remercié elle me dit de cracher dans mon mouchoir le sang que j'avais sucé.

— Je l'ai avalé, madame, et Dieu sait avec quel plaisir.

— Avalé mon sang avec plaisir ? Êtes-vous de race d'anthropophages ?

— Tout ce que je sais est que je l'ai avalé involontairement, mais avec plaisir.

On se plaignait à la grande assemblée que dans le prochain carnaval il n'y aurait pas de spectacles. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me suis offert d'aller prendre une troupe de comédiens à Otranto si on me louait d'avance toutes les loges, m'accordant exclusivement la banque de pharaon. On accueillit mon offre avec empressement, et le provéditeur général me donna une felouque. En trois jours j'ai vendu toutes mes loges, et à un juif tout mon parterre, ne gardant pour moi que deux jours par semaine. Le carnaval dans cette année-là était fort long. On dit que le métier d'entrepreneur est difficile, et ce n'est pas vrai. Je suis parti de Corfou à l'entrée de la nuit, et je suis arri-

vé à Otranto à la pointe du jour sans que mes rameurs mouillent leurs rames. De Corfou à Otranto il n'y a que quatorze petites lieues.

Sans penser à me débarquer à cause de la quarantaine qui est perpétuelle en Italie pour tous ceux qui viennent du Levant, je suis d'abord descendu au parloir, où derrière une barre on parle à tous ceux qui se mettent derrière une autre vis-à-vis à la distance de deux toises. D'abord que j'ai dit que j'étais là pour lever une troupe de comédiens pour Corfou, les chefs de deux qui se trouvaient alors à Otranto vinrent me parler. J'ai commencé par leur dire que je voulais voir à mon aise devant moi tous les acteurs, ceux d'une troupe après ceux de l'autre.

J'ai trouvé alors comique et singulière une dispute survenue entre ces deux chefs. Chacun d'eux voulait être le dernier à me faire voir ses acteurs. Le capitaine du port me dit que c'était à moi à finir la querelle, et prononcer

quelle était la troupe que je voulais voir la première, la napolitaine ou la sicilienne. Ne connaissant ni l'une ni l'autre j'ai dit la napolitaine, et D. Fastidio qui en était le chef en fut mortifié, tout au contraire de D. Battipaglia, qui se sentait sûr qu'à la comparaison, je donnerais la préférence à sa troupe. Une heure après j'ai vu arriver D. Fastidio avec tous ses suppôts.

Ma surprise ne fut pas petite quand j'ai vu Petrone avec sa sœur Marine ; mais elle fut bien plus grande quand j'ai vu Marine après avoir fait un cri sauter la barre, et venir entre mes bras. Le vacarme alors commença entre D. Fastidio et le capitaine du port. Marine étant aux gages de D. Fastidio, le capitaine du port devait m'obliger à la rendre au lazaret où elle devait faire la quarantaine à ses frais. La folle pleurait ; mais je ne savais qu'y faire. J'ai suspendu la querelle disant à D. Fastidio de me montrer ses personnages un à un. Petrone en était un qui jouait le rôle d'amoureux, et qui

me dit qu'il avait une lettre à me remettre de Thérèse. J'ai vu un Vénitien que je connaissais qui jouait Pantalon, trois actrices qui pouvaient plaire, un Polichinelle, un Scaramouche et en plein tout passable. J'ai dit à D. Fastidio de me dire en un seul mot combien il prétendait par jour, lui disant que si D. Battipaglia me faisait un parti plus avantageux je lui donnerais la préférence. Il me dit alors que je devais loger vingt personnes dans six chambres au moins, lui donner une salle libre, dix lits, voyages payés, et trente ducats de Naples par jour. Me faisant cette proposition il me fit passer un livret où il y avait le répertoire de toutes les comédies qu'il pouvait faire jouer à sa troupe, dépendant toujours de mes ordres pour le choix des pièces. Songeant alors à Marine qui aurait dû aller se purger au lazaret, si je ne prenais pas la troupe de D. Fastidio, je lui ai dit d'aller faire l'écriture, et que je voulais partir d'abord ; mais il arriva une plaisante scène. D. Battipaglia appela Marine petite p… lui disant qu'elle

était entrée en contumace d'accord avec D. Fastidio pour m'obliger à prendre sa troupe. Petrone et D. Fastidio le tirèrent dehors, et ils se battirent à coups de poing. Petrone, un quart d'heure après, vint me porter la lettre de Thérèse, qui devenait riche, ruinant le duc, et qui toujours constante m'attendait à Naples.

Vers le soir je suis parti d'Otranto avec vingt comédiens, et six grandes caisses, où ils avaient tout ce qui leur était nécessaire pour jouer leurs farces. Un petit vent de midi qui soufflait à mon départ m'aurait conduit à Corfou en dix heures, si au bout d'une heure mon *carabouchiri* ne m'eût dit qu'il voyait au clair de lune un vaisseau qui étant corsaire pourrait s'emparer de nous. Ne voulant rien risquer, j'ai fait baisser les voiles, et je suis retourné à Otranto. À la pointe du jour nous partîmes avec un vent du couchant qui nous aurait conduits tout de même à Corfou ; mais deux heures en mer le nocher me dit qu'il voyait un brigantin qui ne pouvait être que corsaire,

car il travaillait à nous mettre sous le vent. Je lui ai dit de prendre l'hourse et d'aller à stribord pour voir s'il nous suivait : il fit la manœuvre et le brigantin manœuvra de même. Ne pouvant plus retourner à Otranto, et n'ayant pas envie d'aller en Afrique, je devais tâcher de prendre terre à force de rames sur la plage de la Calabre dans l'endroit le plus proche. Les matelots communiquèrent leur peur aux comédiens qui commencèrent à crier, pleurer, et se recommander à quelque saint, aucun à Dieu. Les grimaces de Scaramouche, et du sérieux D. Fastidio m'auraient excité à rire sans le pressant danger. Marine seule qui ne le comprenait pas riait et se moquait des craintes de tout le monde. Vers le soir s'étant levé un fort autan j'ai ordonné qu'on le prenne en poupe quand même il deviendrait plus fort. Pour me mettre en sûreté du corsaire je m'étais disposé à traverser le golfe. Étant allés ainsi toute la nuit j'ai pris le parti d'aller à Corfou à force de rames : j'en étais à quatre-vingts milles. J'étais

au milieu du golfe, et les felouquiers à la fin du jour n'en pouvaient plus, mais je ne craignais plus rien. Un vent du nord commença à souffler, et en moins d'une heure il devint si frais que nous allions à la bouline d'une façon effrayante. La felouque paraissait à tout moment se verser dans la mer. Je tenais moi-même la hourse à la main. Tout le monde se taisait parce que j'avais ordonné le silence sous peine de la vie ; mais les sanglots de Scaramouche devaient faire rire. Le vent étant fait, et mon nocher étant au timon je ne pouvais rien craindre. À la pointe du jour nous vîmes Corfou, et nous débarquâmes au *mandrache* à neuf heures. Tout le monde fut étonné de nous voir arriver de ce côté-là.

D'abord que ma troupe fut logée, tous les jeunes officiers vinrent visiter les actrices, qu'ils trouvèrent laides, Marine exceptée, qui reçut sans se plaindre la nouvelle que je ne pouvais pas être son amant. J'étais sûr qu'elle n'en manquerait pas. Les comédiennes, qui pa-

rurent laides à tous les galants, furent trouvées jolies d'abord qu'on les vit jouer. L'actrice qui plut beaucoup fut la femme de Pantalon. M. Duodo, *gouverneur* d'un vaisseau de guerre, lui ayant fait une visite, et ayant trouvé son mari intolérant lui donna des coups de canne. D. Fastidio vint me dire le lendemain que Pantalon ne voulait plus jouer, ni sa femme non plus. J'y ai remédié leur donnant une représentation. La femme de Pantalon fut beaucoup applaudie ; mais se trouvant insultée parce qu'en l'applaudissant le public criait *bravo Duodo*, elle vint se plaindre dans la loge du général, où je me tenais presque toujours. Le général pour la consoler lui dit que je lui ferais présent d'une autre représentation à la fin du carnaval ; et j'ai dû confirmer ; mais si j'ai voulu apaiser les autres acteurs, j'ai dû distribuer entre eux toutes mes dix-sept représentations. Celle que j'ai donnée à Marine qui dansait avec son frère fut en grâce de la protection de M^me^ F. Elle s'était déclarée sa protectrice, d'abord qu'elle

sut que M. D. R. avait déjeuné avec elle dans une petite maison hors de la ville qui appartenait à M. Cazzaetti.

[1745.]

Cette générosité m'a coûté au moins quatre cents sequins ; mais la banque de pharaon m'en a produit plus de mille. Je n'ai jamais taillé, parce que je n'en avais pas le temps. Ce qui me fit admirer fut que je n'ai voulu avoir la moindre intrigue avec aucune actrice. M^me^ F. me dit qu'elle ne me croyait pas si sage, mais pendant tout le carnaval l'occupation du théâtre m'a empêché de penser à l'amour.

Ce fut au commencement du carême après le départ des comédiens que j'ai commencé à le filer tout de bon.

À onze heures du matin, je parais chez elle lui demandant pourquoi elle m'avait mandé.

— Pour vous rendre les deux cents sequins que vous m'avez prêtés si noblement. Les voilà. Je vous prie de me rendre mon billet.

— Votre billet, madame, n'est plus en mon pouvoir. Il est en dépôt sous une enveloppe bien cachetée entre les mains du notaire XX… qui, en vertu de cette quittance, ne peut remettre l'enveloppe qu'à vous-même.

Elle lit alors la quittance, et elle me demande pourquoi je ne l'avais pas gardé moi-même.

— J'eus peur, madame, qu'on me le vole ; j'eus peur de le perdre ; j'eus peur qu'on ne le trouvât en cas de mort, ou de quelque autre accident.

— Votre procédé est certainement délicat ; mais il me semble que vous deviez garder le droit de le retirer vous-même des mains du notaire.

— Je ne pouvais pas me figurer que le cas arriverait dans lequel je me serais trouvé dans la nécessité de le retirer.

— Le cas aurait pu cependant arriver facilement. Je peux donc envoyer dire au notaire de me porter lui-même ici l'enveloppe ?

— Oui madame.

Elle envoie son adjudant ; le notaire vient lui porter le dépôt ; il s'en va ; elle décachette l'enveloppe, et elle trouve un papier, où elle ne voyait que son nom ; tout le reste était effacé avec une encre très noire de façon qu'il était impossible de relever ce qu'il y avait d'écrit avant la rature.

— Cela, me dit-elle, démontre une façon d'agir de votre part aussi noble que délicate ; mais avouez que je ne peux pas être sûre que voilà mon billet, malgré que j'y voie mon nom.

— C'est vrai, madame, et si vous n'en êtes pas sûre, j'ai tous les torts du monde.

— J’en suis sûre, parce que je dois l’être, mais convenez que je ne pourrais pas jurer que c’est mon billet.

— J’en conviens, madame.

Dans les jours suivants, elle saisissait toutes les occasions de me chicaner. Elle ne me recevait plus lorsqu’elle était en grand négligé, et pour lors je devais morfondre dans l’antichambre. Quand je contais quelque chose de plaisant, elle faisait semblant de ne pas comprendre en quoi consistait la plaisanterie, et souvent quand je parlais elle ne me regardait pas, et pour lors je contais mal. Assez souvent quand M. D. R. riait de quelque chose que j’avais dit, elle demandait de quoi il s’agissait, et étant obligé de la lui répéter, elle la trouvait plate. Si un de ses bracelets s’ouvrait, c’eût été à moi à le lui remettre ; mais point du tout, elle me disait que je n’en connaissais pas le ressort, et elle appelait la femme de chambre. Ses procédés me donnaient visiblement de l’hu-

meur, et elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. M. D. R. m'excitait à dire quelque chose d'agréable, et ne sachant que dire, elle disait en riant que j'avais vidé mon sac. J'en convenais. Je séchais, je ne savais enfin à quoi attribuer un changement d'humeur auquel je n'avais donné aucun motif. Pour me venger je pensais tous les jours à commencer à lui donner des marques ouvertes de mépris ; mais à l'occasion je ne pouvais pas exécuter mon projet : me trouvant seul très souvent je pleurais. M. D. R. me demanda un soir, si dans ma vie j'avais été souvent bien amoureux.

— Trois fois, monseigneur.

— Toujours heureux, n'est-ce pas ?

— Toujours malheureux. La première, peut-être, parce qu'étant abbé, je n'ai jamais osé me découvrir. La seconde parce qu'un événement fatal m'a obligé à m'éloigner de l'objet que j'aimais précisément lorsque j'étais au moment dans lequel je serais parvenu. La troi-

sième parce que la pitié que j'ai faite à la personne que j'aimais, au lieu de la déterminer à me rendre heureux, lui fit venir envie de me guérir.

— Et quels spécifiques a-t-elle employés pour opérer votre guérison ?

— Elle cessa d'être aimable.

— J'entends : elle vous maltraita. Et vous attribuez cela à pitié ? Vous vous trompez.

— Certainement, ajouta Mme F. On a pitié de quelqu'un qu'on aime ; et on ne veut pas le guérir le rendant malheureux. Cette femme-là ne vous a jamais aimé.

— Je ne peux pas le croire, madame.

— Mais êtes-vous guéri ?

— Parfaitement, car quand je me souviens d'elle je me trouve indifférent ; mais ma convalescence a duré longtemps.

— Elle a duré, je pense, jusqu'à ce que vous soyez devenu amoureux d'une autre.

— D'une autre ? N'avez-vous pas entendu, madame, que ma troisième a été ma dernière ?

Trois ou quatre jours après, M. D. R. me dit, sortant de table, que Madame était indisposée et seule, et qu'il ne pouvait pas aller lui tenir compagnie : il me dit d'y aller, et qu'il était sûr que je lui ferais plaisir. J'y vais, et je lui porte le compliment dans les mêmes termes. Elle était étendue sur une chaise longue. Elle me répondit sans me regarder qu'elle croyait avoir la fièvre, et qu'elle ne me disait pas de rester parce qu'elle était sûre que je m'ennuierais.

— Je ne peux m'en aller, madame, que par votre ordre absolu, et dans ce cas je passerai ces quatre heures dans votre antichambre, car M. D. R. m'a dit de l'attendre.

— Dans ce cas, asseyez-vous si vous voulez.

La dureté de ce style m'indignait ; mais je l'aimais ; et je ne l'avais jamais trouvée si belle. Son indisposition ne me semblait pas de commande ; elle était enflammée. Je me tenais là depuis un quart d'heure pire que muet. Après avoir bu un demi-verre de limonade elle sonna sa femme de chambre me priant de sortir un moment. Quand elle me fit rentrer elle me demanda à la fin où était allée ma gaieté.

— Si ma gaieté, madame, est allée quelque part, je crois qu'elle n'est partie que par votre ordre : rappelez-la, et vous la reverrez toujours heureuse à votre présence.

— Que dois-je faire pour la rappeler ?

— Être la même que vous étiez à mon retour de Casopo. Je vous déplais depuis quatre mois, et ignorant par quoi, je me désole.

— Je suis la même. En quoi me trouvez-vous donc différente ?

— Juste ciel ! En tout, excepté dans votre individu. Mais j'ai pris mon parti.

— Quel est ce parti ?

— Celui de souffrir en silence, sans jamais diminuer les sentiments de respect que vous m'avez inspirés, insatiable de vous convaincre de ma parfaite soumission, toujours attentif à saisir l'occasion de vous donner des nouvelles marques de mon zèle.

— Je vous remercie ; mais je ne sais pas ce que vous pouvez souffrir en silence à cause de moi. Je m'intéresse à vous, et j'écoute toujours avec plaisir vos aventures : c'est si vrai que je suis curieuse des trois amours dont vous nous avez parlé.

En devoir d'être complaisant, j'ai inventé trois petits romans dans lesquels j'ai fait parade de sentiments, et d'amour parfait sans jamais parler de jouissance quand je voyais qu'elle s'y attendait. Délicatesse, respect, devoir y portaient toujours des obstacles ; mais

un véritable amant, lui disais-je, n'a pas besoin de cette conviction-là pour s'appeler heureux. Je voyais qu'elle s'imaginait les choses comme elles devaient être ; mais j'observais aussi que ma réserve et ma discrétion lui plaisaient. La connaissant bien, je ne voyais pas un moyen plus sûr pour la déterminer. Elle fit une réflexion, sur la dernière dame que j'avais aimée, et qui en conséquence de la pitié qu'elle eut de moi, se mit à l'entreprise de me guérir, qui m'est allée à l'âme ; mais j'ai fait semblant de n'y rien comprendre.

— S'il est vrai, me dit-elle, qu'elle vous aimait, il se peut qu'elle n'ait pas pensé à vous guérir, mais à se guérir.

Le lendemain de cette espèce de raccommodement, M. F. pria M. D. R. de me laisser aller à Butintro à la place de son adjudant qui était grièvement malade. Je devais être de retour en trois jours.

Butintro est vis-à-vis de Corfou à sept milles de distance. C'est l'endroit de la terre ferme qui lui est le plus proche. Ce n'est pas un fort ; mais un village de l'Épire qu'on appelle aujourd'hui Albanie, et qui appartient aux Vénitiens. L'axiome politique que *droit négligé est droit perdu* fait que les Vénitiens y envoient tous les ans quatre galères, dont les galériens descendent pour couper du bois qu'ils chargent sur des barques qui le transportent à Corfou. Un détachement de troupes réglées forme la garnison de ces quatre galères, et en même temps escorte les galériens qui, n'étant pas gardés, pourraient facilement déserter, et aller se faire Turcs. Une de ces quatre galères étant celle que commandait M. F., il eut besoin d'un adjudant, et ce fut à moi qu'il pensa. J'y fus en deux heures dans la felouque de M. F. La coupe était déjà faite. Dans les deux jours suivants le bois coupé fut embarqué ; et le quatrième jour je fus de retour à Corfou, où après avoir fait ma révérence à M. F., je suis retourné

chez M. D. R. que j'ai trouvé seul sur la terrasse. C'était le vendredi saint. Ce seigneur, que j'ai trouvé pensif plus qu'à l'ordinaire, me tint ce discours, qu'il n'est pas facile d'oublier.

— M. F., dont l'adjudant est mort hier au soir, ayant besoin d'en avoir un jusqu'au moment qu'il puisse s'en pourvoir, a pensé à vous, et m'a parlé ce matin pour que je vous cède à lui. Je lui ai répondu que je ne me crois pas en droit de disposer de vous, et que cela étant il peut s'adresser à vous-même. Je l'ai assuré que si vous m'en demandiez la permission je n'aurai la moindre difficulté à vous l'accorder, malgré que j'aie besoin de deux adjudants. Vous a-t-il rien dit ce matin ?

— Rien. Il m'a remercié de ce que j'ai été à Butintro sur sa galère, et voilà tout.

— Il vous parlera donc aujourd'hui. Que lui répondrez-vous ?

— Tout naturellement que je ne quitterai jamais Votre Excellence que par votre ordre.

— Je ne vous donnerai jamais cet ordre, ainsi vous n'irez donc pas.

Dans le moment la sentinelle frappe deux coups, et voilà M. F. avec Madame. Je les laisse avec M. D. R., et un quart d'heure après on m'appelle. M. F. d'un ton de confiance me dit :

— N'est-il pas vrai, Casanova, que vous viendriez volontiers demeurer avec moi en qualité de mon adjudant ?

— Son Excellence donc me donne congé ?

— Point du tout, me dit M. D. R., je vous laisse seulement le maître.

— Dans ce cas, je ne peux pas me déclarer ingrat.

Je suis resté là debout visiblement déconte-nancé, et ne cachant pas une mortification qui ne pouvait dériver que de ma situation. Tenant mes yeux contre terre je me les serais plutôt arrachés que de les élever pour regarder Ma-

dame qui devait me voir l'âme. Son mari dit froidement un moment après, qu'il était vrai que chez lui, étant seul, j'aurais beaucoup plus d'affaires que chez M. D. R. et que d'ailleurs il y avait plus d'honneur à servir le gouverneur des galères qu'un simple *sopracomito*.

— Casanova, ajouta M^me^ F. d'un air avisé, a raison.

On parla d'autres choses, et je suis allé dans l'antichambre me jeter sur un fauteuil pour examiner ce fait, et y voir clair.

J'ai trouvé que M. F. ne pouvait m'avoir demandé à M. D. R. sans avoir obtenu d'avance le consentement de Madame, et qu'il se pouvait même qu'il ne m'eût demandé qu'excité par elle, ce qui flattait au suprême degré ma passion. Mais mon honneur ne me permettait d'accepter cette proposition qu'étant sûr de faire un plaisir à M. D. R. Comment pouvais-je donc l'accepter ? Je l'accepterai quand M. D. R. me dira sans biaiser qu'allant demeu-

rer avec M. F. je lui ferai plaisir. C'est l'affaire de M. F.

À la grande procession de la nuit où à l'honneur de Jésus-Christ mort sur la croix, toute la noblesse va à pied, ce fut à moi à donner le bras à M^me^ F., qui ne me dit jamais le mot. Mon amour au désespoir me fit passer dans mon lit toute la nuit sans dormir. Je craignais qu'elle n'eût pris mon refus pour une marque de mépris, et cette pensée me perçait l'âme. Le lendemain je n'ai pas pu manger et le soir à l'assemblée je n'ai jamais parlé. Je suis allé me coucher avec des frissons, la fièvre les a suivis, et elle m'a tenu au lit tout le jour de Pâques. Le lundi, me trouvant très faible, je ne serais pas sorti de ma chambre, si un valet de M^me^ F. ne fût venu me dire qu'elle voulait me parler. Je lui ai ordonné de ne lui rien dire qu'il m'avait trouvé au lit, et de l'assurer qu'elle me verrait dans une heure.

J'entre dans son cabinet ayant l'air d'un mort. Elle cherchait quelque chose avec sa femme de chambre. Elle me voit défait, et elle ne me demande pas comment je me porte. Sa servante s'en va, et pour lors elle me regarde, et elle pense un moment pour se souvenir pourquoi elle m'avait mandé.

— Ah oui. Vous savez que notre adjudant étant mort nous avons besoin d'en chercher un. Mon mari, qui vous aime, étant sûr que M. D. R. vous laisse en pleine liberté, s'est mis dans la tête que vous viendriez, si je vous demandais ce plaisir moi-même. Se trompe-t-il ? Si vous voulez venir, vous aurez cette chambre-là.

Elle me montre alors de sa fenêtre celles d'une chambre contiguë de celle où elle dormait, qui était en flanc en suivant l'angle ; de sorte que pour voir tout l'intérieur de la sienne je n'aurais pas même eu besoin de me mettre à la fenêtre. Voyant que je différais à lui ré-

pondre, elle me dit que M. D. R. ne m'aimera pas moins, et que me voyant tous les jours chez elle, il n'oubliera pas mes intérêts.

— Dites-moi donc. Voulez-vous venir ou non ?

— Madame je ne le peux pas.

— Vous ne le pouvez pas. C'est singulier. Asseyez-vous. Comment ne le pouvez-vous pas, tandis qu'en venant chez nous vous êtes sûr de faire un plaisir à M. D. R. aussi ?

— Si j'en étais sûr, je ne tarderais pas un seul instant. Tout ce que je sais de sa bouche est qu'il me laisse le maître.

— Vous craignez donc de lui faire un déplaisir venant chez nous ?

— Cela pourrait être.

— Je suis sûre que non.

— Ayez la bonté de faire qu'il me le dise.

— Et pour lors viendrez-vous ?

— Ah ! mon Dieu !

À cette exclamation qui disait peut-être trop, ayant peur de la voir rougir, j'ai vite détourné mes yeux. Elle demanda son mantelet pour aller à la messe, et pour la première fois, descendant l'escalier, elle appuya sa main toute nue sur la mienne. Mettant ses gants, elle me demanda si j'avais la fièvre, puisque ma main était brûlante.

Sortant de l'église, je l'ai aidée à monter dans la voiture de M. D. R. que nous rencontrâmes par hasard ; et tout de suite je suis allé dans ma chambre, pour respirer, et me livrer à toute la joie de mon âme, puisque enfin la démarche de M^me^ F. me faisait voir clairement que j'étais aimé. Je me voyais certain que j'irais demeurer chez elle par l'ordre même de M. D. R.

Qu'est-ce donc que l'amour ! J'ai beau avoir lu tout ce que des prétendus sages ont écrit sur sa nature, et j'ai beau y philosopher dessus en vieillis-

sant que je n'accorderai jamais qu'il soit ni bagatelle, ni vanité. C'est une espèce de folie sur laquelle la philosophie n'a aucun pouvoir ; une maladie à laquelle l'homme est sujet à tout âge, et qui est incurable si elle frappe dans la vieillesse. Amour indéfinissable ! Dieu de la nature ! Amertume dont rien n'est plus doux, douceur dont rien n'est plus amer. Monstre divin qu'on ne peut définir que par des paradoxes.

Le surlendemain de mon court entretien avec M^me^ F., M. D. R. m'ordonna d'aller servir M. F. sur sa galère qui devait aller à Gouÿn, où il devait s'arrêter cinq à six jours. Je fais vite mon paquet, et je vole me présenter à M. F., lui disant que j'étais enchanté de me voir à ses ordres. Il me dit qu'il en était bien aise, et nous partons sans voir Madame, qui dormait encore.

Cinq jours après nous retournons à Corfou, et je l'accompagne dans sa chambre, pensant à retourner d'abord chez M. D. R. après lui avoir

demandé s'il avait encore quelque chose à m'ordonner. Mais dans le même moment voilà M. D. R. en bottes, qui entre, et qui après lui avoir dit *benvenuto* lui demande s'il avait été content de moi. Il me fait tout de suite la même question, et nous trouvant tous les deux contents, il me dit que je pouvais être sûr de lui faire plaisir poursuivant à demeurer avec lui. J'y consens avec l'air de la soumission mêlé à celui de la satisfaction, et M. F. me fait d'abord conduire dans ma chambre qui était la même que Mme F. m'avait montrée. En moins d'une heure j'y fais transporter mon petit équipage, et vers le soir je suis allé à l'assemblée. Mme F. me voyant entrer me dit à haute voix qu'elle venait de savoir que j'étais chez elle, dont elle était bien aise. Je lui ai fait une profonde révérence.

Me voilà donc comme la Salamandre dans le feu où je désirais d'être. À peine levé condamné à l'antichambre de Monsieur, souvent aux ordres de Madame, attentif et soumis

sans aucun air de prétention, dînant souvent seul avec elle, allant partout avec elle lorsque M. D. R. ne pouvait pas y être, logé auprès d'elle, et exposé à sa vue quand j'écrivais, et dans tous les moments, comme elle à la mienne.

Trois semaines s'écoulèrent sans que ma nouvelle installation procurât à mon feu le moindre soulagement. Tout ce que je me disais pour ne pas perdre l'espoir était que son amour n'était pas encore devenu assez fort pour subjuguer son orgueil. J'espérais tout du moment favorable, je l'attendais, j'y comptais dessus, me sentant bien déterminé à ne pas avilir l'objet que j'aimais, le négligeant. *L'amant qui ne sait pas prendre la fortune par les cheveux qu'elle porte sur le front est perdu*.

Ce qui me déplaisait étaient les distinctions qu'elle me faisait en public ; tandis qu'en particulier elle en était avare : je désirais le contraire. Tout le monde me croyait heureux.

Mon amour étant pur, la vanité ne s'en mêlait pas.

— Vous avez des ennemis, me dit-elle un jour ; mais prenant hier au soir votre parti je les ai fait taire.

— Ce sont des envieux, madame, auxquels, s'ils savaient tout, je ferais pitié, et dont vous pourriez me délivrer.

— Comment leur feriez-vous pitié, et comment pourrai-je vous en délivrer ?

— Je leur ferais pitié parce que je languis, et vous m'en délivreriez me traitant mal. Personne pour lors ne me haïrait.

— Vous seriez donc moins sensible à mes mauvais traitements qu'à la haine des méchants ?

— Oui madame : pourvu que les mauvais traitements publics fussent compensés par vos bontés particulières ; car dans le bonheur que j'ai de vous appartenir je ne me sens animé par

aucun sentiment de vanité. Qu'on me plaigne, et je suis content pourvu qu'on se trompe.

— C'est un rôle que je ne saurai jamais jouer.

Je me tenais souvent derrière les rideaux de la fenêtre la plus éloignée de celles de la chambre où elle couchait pour la voir lorsqu'elle devait croire de n'être vue de personne. J'aurais pu la voir sortir de son lit, et jouir d'elle dans mon imagination amoureuse ; et elle aurait pu accorder ce soulagement à ma flamme sans se compromettre en rien, car elle pouvait se dispenser de deviner que j'étais aux aguets. C'était cependant ce qu'elle ne faisait pas. Il me semblait qu'elle ne faisait ouvrir ses fenêtres que pour me tourmenter. Je la voyais dans son lit. Sa femme de chambre venait l'habiller se tenant devant elle d'une façon que je ne la voyais plus. Si après être sortie du lit elle se présentait à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, elle ne regardait pas celles de

ma chambre. J'étais sûr qu'elle savait que je la voyais ; mais elle ne voulait pas me donner le mince plaisir de faire un mouvement qui aurait pu me faire conjecturer qu'elle pensait à moi.

Un jour que sa femme de chambre lui coupait les bouts fourchés de ses longs cheveux, j'ai ramassé et mis sur sa toilette tous ceux qui étaient tombés sur le parquet, excepté un petit groupe que j'ai mis dans ma poche croyant positivement qu'elle n'y eût pas pris garde. D'abord que la servante fut partie, elle me dit avec douceur, mais un peu trop sérieusement, de tirer hors de ma poche les cheveux que j'avais ramassés. J'ai trouvé cela trop fort : une rigueur pareille me parut injuste, cruelle et déplacée. Tremblant plus encore de dépit que de colère, j'ai obéi ; mais jetant les cheveux sur sa toilette de l'air le plus dédaigneux :

— Monsieur, vous vous oubliez.

— Pour le coup, madame, vous auriez pu faire semblant de ne pas voir mon larcin.

— On se gêne à faire semblant.

— Que pouviez-vous soupçonner de noir dans mon âme en conséquence de ce vol puéril ?

— Rien de noir ; mais des sentiments pour moi qu'il ne vous est pas permis d'avoir.

— Ils ne peuvent m'être défendus que par la haine, ou par l'orgueil. Ayant un cœur vous ne seriez la victime ni de l'un, ni de l'autre ; mais vous n'avez que de l'esprit, et il doit être méchant puisqu'il se plaît à humilier. Vous avez surpris mon secret, mais en revanche je vous ai bien connue. Ma découverte me sera plus utile que la vôtre. Je deviendrai sage peut-être.

Après cette incartade je suis sorti, et ne m'entendant pas rappeler, je suis allé dans ma chambre, où espérant que le sommeil pourrait me calmer, je me suis déshabillé et mis au lit. Dans des moments pareils un homme amoureux trouve l'objet qu'il aime, indigne, haïssable et méprisable. Quand on vint m'appeler

à souper, je me suis dit malade ; je n'ai pas pu dormir, et curieux de voir ce qui allait m'arriver, je ne me suis pas levé, poursuivant à me dire malade quand on m'a appelé à dîner. Je fus enchanté le soir de me trouver très languissant. M. F. étant venu me voir, je m'en suis débarrassé lui disant que c'était un fort mal à la tête, auquel j'étais sujet, et duquel la diète seule me guérissait.

Vers les onze heures, voilà Madame, et M. D. R. qui entrent chez moi.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle, mon pauvre Casanova.

— Un fort mal à la tête, madame, dont je serai guéri demain.

— Pourquoi voulez-vous attendre à demain ? Il faut guérir d'abord. Je vous ai ordonné un bouillon et deux œufs frais.

— Rien, madame. La diète seule peut me guérir.

— Il a raison, dit M. D. R., je connais cette maladie.

Elle prit le temps que M. D. R. examinait un dessin qui était sur ma table pour me dire qu'elle serait charmée de me voir prendre un bouillon, car je devais être exténué. Je lui ai répondu qu'il fallait laisser mourir ceux qui s'oubliaient vis-à-vis d'elle. Elle ne me répondit autrement que mettant dans ma main un petit paquet ; puis elle alla voir le dessin.

J'ouvre le paquet, et je sens des cheveux. Je mets tout vite sous ma couverture ; mais le sang me monte dans un instant à la tête d'une façon qui m'effraie. Je demande de l'eau fraîche. Madame vient avec M. D. R., et sont surpris de me voir enflammé tandis qu'il n'y avait qu'un moment que je ressemblais à un mort. Elle met dans l'eau que j'allais boire un peu d'eau des Carmes, je la bois, et je vomis dans l'instant toute l'eau mêlée à des biles. Je me trouve d'abord mieux, et je demande à

manger. Elle rit : la femme de chambre arrive avec une soupe et deux œufs que je mange avec avidité, puis je ris avec eux, et je leur conte à propos l'histoire de *Pandolfin*. M. D. R. croyait de voir un miracle, et je voyais dans la figure de Madame, l'amour, la pitié, et le repentir. Sans la présence de M. D. R. c'eût été le moment de mon bonheur ; mais je me sentais certain qu'il n'était que différé. Après les avoir amusés une demi-heure avec des jolis contes, M. D. R. dit à Madame que s'il ne m'avait vu vomir, il croirait que ma maladie avait été feinte, car, selon lui, il n'était pas possible de passer si rapidement de la tristesse à la gaieté.

— C'est la vertu de mon eau, dit Madame me regardant, et je vais vous laisser mon flacon.

— Emportez-le, madame, car sans votre présence l'eau n'a pas de vertu.

— Et je le crois aussi, dit Monsieur. Ainsi je vous laisse ici avec le malade.

— Non, non. Il faut le laisser dormir.

J'ai dormi profondément ; mais avec elle, dans un seul songe, si fort, que la réalité n'aurait pas pu être plus délicieuse. Je me trouvais très avancé. Trente-quatre heures de diète m'avaient fait gagner le droit de lui parler d'amour ouvertement. Le don de ses cheveux ne pouvait me dire autre chose sinon qu'elle était contente que je poursuivisse à l'aimer.

Le lendemain après m'être présenté à M. F., je suis allé m'asseoir chez la femme de chambre parce que Madame dormait encore. J'eus le plaisir de l'entendre rire quand elle sut que j'étais là. Elle me fit entrer pour me dire, sans me donner le temps de lui faire le moindre compliment, qu'elle était charmée de me voir en bonne santé, et que je devais aller souhaiter le bonjour de sa part à M. D. R.

Ce n'est pas seulement aux yeux d'un amant qu'une belle femme est cent fois plus attrayante lorsque le sommeil la quitte qu'après

une toilette, mais à ceux de tout le monde qui peut la voir dans ce moment-là. Mme F. me disant de m'en aller inonda mon âme des rayons qui sortaient de sa divine figure avec la même rapidité que ceux du Soleil répandant la lumière dans l'univers. Malgré cela plus une femme est belle plus elle est attachée à sa toilette. On veut toujours avoir davantage de ce qu'on a. Dans l'ordre que Mme F. m'a donné de la laisser, j'ai trouvé la certitude de mon bonheur imminent. Elle m'a renvoyé, me suis-je dit, parce qu'elle a prévu que restant seul avec elle, j'aurais sollicité un salaire ou pour le moins des arrhes qu'elle n'aurait pas su me refuser.

Riche de ses cheveux, j'ai consulté l'esprit de mon amour pour savoir ce que j'en ferais. Pour réparer la faute qu'elle avait faite de me priver des petites coupures que j'avais ramassées, elle m'en a donné une assez grande quantité pour en faire une tresse. Ils avaient une aune et demie de longueur. Après avoir enfanté

mon projet, je suis allé chez un confiturier juif dont la fille brodait. Je l'ai instruite à broder en cheveux les quatre lettres initiales de nos noms sur un bracelet de satin vert, et j'ai employé tout le reste à faire une longue tresse, qui figurait un cordon très mince. À un des bouts il y avait un ruban noir, et à l'autre le ruban étant cousu plié en deux il formait un lacet, qui était un vrai nœud coulant excellent pour m'étrangler si l'amour m'eût réduit au désespoir. J'ai mis ce cordon à mon cou sur la peau faisant quatre fois le tour. D'une petite partie de ses mêmes cheveux j'ai fait une espèce de poudre les coupant avec des fins ciseaux en morceaux très menus. J'ai fait que le juif les empâte en ma présence dans du sucre avec des essences d'ambre, d'angélique, de vanille, d'alkermes, et de styrax. Je ne suis parti que lorsqu'il fut en état de me livrer mes dragées composées de ces ingrédients. J'en ai fait faire aussi d'égales en forme, et en substance excepté qu'il n'y avait pas de cheveux. J'ai mis

celles qui avaient des cheveux dans une belle boîte de cristal de roche, et les autres dans une d'écaille blonde.

Après le don qu'elle m'avait fait de ses cheveux, je ne passais plus le temps chez elle lui faisant des contes : je ne lui parlais que de ma passion, et de mes désirs. Je lui représentais qu'elle devait me bannir de sa présence, ou me rendre heureux ; mais elle n'en convenait pas. Elle me disait que nous ne pouvions nous rendre heureux qu'en nous abstenant de violer nos devoirs. Quand je me jetais à ses pieds pour obtenir d'avance un plein pardon à la violence que j'allais lui faire, elle me tenait en frein par une force bien supérieure à celle que la plus vigoureuse de toutes les femmes aurait pu employer pour repousser les attaques de l'amant le plus entreprenant. Elle me disait sans colère, et sans ton d'empire avec une douceur divine, et des yeux remplis d'amour sans presque se défendre :

— Non, mon cher ami, modérez-vous, n'abusez pas de ma tendresse : je ne vous demande pas de me respecter, mais de m'épargner, puisque je vous aime.

— Vous m'aimez, et vous ne vous déterminerez jamais à nous rendre heureux ? Ce n'est ni croyable, ni naturel. Vous m'obligez à croire que vous ne m'aimez pas. Laissez que je colle pour un seul instant mes lèvres sur les vôtres ; et je vous promets de ne pas exiger davantage.

— Non, car nos désirs deviendraient majeurs, et nous nous trouverions encore plus malheureux.

Elle me mettait ainsi au désespoir, et elle se lamentait après qu'en compagnie on ne me trouvait plus ni le même esprit ni la même gaieté par laquelle je lui avais tant plu à mon retour de Constantinople. M. D. R. qui souvent, par esprit de gentillesse, me faisait la guerre, me disait que je maigrissais à vue d'œil.

Elle me dit un jour que cela lui déplaisait, car les méchants, observant la chose, pourraient juger qu'elle me traitait mal.

Singulière pensée qui semble hors de nature, et qui cependant était d'une femme amoureuse. J'en ai fait une idylle en églogue, qui me fait pleurer aujourd'hui encore toutes les fois que je la lis.

— Comment ! lui dis-je. Vous reconnaissez donc l'injustice de votre procédé, puisque vous craignez que le monde la devine ? Singulière crainte d'un esprit divin qui ne peut pas se mettre d'accord avec son propre cœur amoureux. Vous seriez donc enchantée de me voir gras et rubicond, quand même on jugerait que cela vînt de la céleste nourriture que vous donneriez à ma tendresse ?

— Qu'on le juge, pourvu que ce ne soit pas vrai.

— Quel contraste ! Serait-il possible que je ne vous aimasse pas, ces contradictions me

semblant hors de nature ? Mais vous maigrissez aussi, et je dois vous dire ce qui arrivera en conséquence de vos sophismes. Nous mourrons en peu de temps tous les deux, vous d'une consomption, moi d'inanition, car je suis réduit à jouir de votre fantôme jour et nuit, toujours, partout, excepté en votre présence.

À cette annonce la voyant stupéfaite, et attendrie, j'ai cru que le moment du bonheur était arrivé ; et je la serrais déjà de mon bras droit à la ceinture, et ma gauche allait s'emparer… lorsque la sentinelle frappa deux coups. Je me rajuste, je me lève, je suis debout devant elle, M. D. R. entre. Pour cette fois il me trouva si gai qu'il resta avec nous jusqu'à une heure après minuit.

Mes dragées commençaient à faire du bruit. Madame, M. D. R. et moi étions les seuls qui en avaient la bonbonnière pleine, j'en étais avare, et personne n'osait m'en demander, parce que j'avais dit qu'elles coûtaient cher, et

il n'y avait pas à Corfou un physicien capable d'en faire l'analyse. Mais de ma boîte de cristal je n'en donnais à personne, et Mme F. l'avait remarqué. Je ne les croyais certainement pas un philtre amoureux, ni ne croyais que des cheveux pussent les rendre plus exquises, mais l'amour me les faisait chérir. Je jouissais pensant que je mangeais quelque chose, qui était elle. Mme F. en était folle. Elle disait que c'était un remède universel, et sachant d'être maîtresse de l'auteur, elle ne se souciait pas de savoir de quoi elles étaient composées, mais ayant plusieurs fois observé que je n'en donnais que de la boîte d'écaille, et que je ne mangeais que de celles de la boîte de cristal, elle m'en demanda la raison. Je lui ai répondu, sans y penser, que dans celles que je mangeais il y avait quelque chose qui forçait à l'aimer.

— Je n'en crois rien ; mais elles sont donc différentes de celles que je mange moi-même ?

— Elles sont égales, à cela près que l'ingrédient qui force à vous aimer n'est que dans les miennes.

— Faites-moi le plaisir de me dire ce que c'est que cet ingrédient.

— C'est un secret que je ne peux pas vous révéler.

— Et moi je ne mangerai plus de vos dragées.

En disant cela elle se lève, elle va vider sa bonbonnière et elle la remplit de diablotins, puis elle boude, et elle en fait de même les jours suivants m'escamotant l'occasion de me trouver seul avec elle. Cela me chagrine ; je deviens triste ; mais je ne peux pas me résoudre à lui dire que je mange avec plaisir ses cheveux.

Quatre ou cinq jours après, elle me demande pourquoi j'étais triste.

— Parce que vous ne mangez plus de mes dragées.

— Vous êtes le maître de votre secret, et moi de manger ce que je veux.

— Voilà ce que j'ai gagné à vous faire une confidence. En disant cela j'ouvre ma boîte de cristal, et je la vide tout entière dans ma bouche ; puis je dis :

— Encore deux fois, et je mourrai fou d'amour pour vous. C'est ainsi que vous vous trouverez vengée de ma réserve. Adieu madame.

Elle me rappelle, elle me fait asseoir, et elle me dit de ne pas faire des folies qui la chagrineraient, car je savais qu'elle m'aimait, et qu'elle était sûre que ce n'était pas en force de ces drogues.

— Et pour vous rendre certain, me dit-elle, que vous n'en avez pas besoin pour que je vous aime, voici un gage de ma tendresse.

Après ces paroles, elle me présente sa bouche, et elle l'abandonne à la mienne jusqu'à

ce que j'aie dû m'en détacher pour respirer. Revenu de mon extase, je me mets à ses pieds, et avec mes joues inondées de larmes de reconnaissance, je lui dis que si elle me promettait de me pardonner j'allais lui confesser mon crime.

— Crime ? Vous m'effrayez. Je vous pardonne. Dites-moi vite, tout.

— Tout. Mes dragées sont empâtées avec vos cheveux réduits en poudre. Voici à mon bras ce bracelet, où vos cheveux écrivent nos noms, et voici à mon cou ce cordon avec lequel je m'étranglerai quand vous ne m'aimerez plus. Voilà tous mes crimes. Je n'en aurais pas commis un seul, si je ne vous adorais.

Elle rit, elle me relève, elle me dit qu'effectivement j'étais le plus criminel de tous les hommes, elle essuie mes larmes, et elle m'assure que je ne m'étranglerai jamais.

Après cette conversation dans laquelle l'amour m'a fait goûter pour la première fois

le nectar d'un baiser de ma divinité, j'ai eu la force de me régler vis-à-vis d'elle d'une façon toute différente. Elle me voyait ardent ; et étant peut-être brûlante, elle admirait la force que j'avais de m'abstenir de l'attaque.

— D'où vient, me dit-elle un jour, que vous êtes parvenu à vous dominer ?

— Après la douceur du baiser que vous m'avez accordé de plein gré, j'ai vu que je ne dois aspirer à rien qu'à ce qui peut venir de votre parfait consentement. Vous ne sauriez vous figurer quelle fut la douceur de ce baiser.

— Comment pourrais-je en ignorer la douceur ? Homme ingrat. Quel est celui de nous deux qui a fait ce baiser ?

— Vous avez raison, mon ange, ni l'un ni l'autre ; c'est l'amour.

— Oui, mon cher ami, l'amour, dont les trésors sont inépuisables.

Sans plus parler alors nous nous en donnâmes à foison ; elle me tenant serré contre son sein d'une façon que n'étant pas le maître de mes bras je l'étais encore moins de mes mains. Malgré cette détresse je me sentais heureux. À la fin de cette charmante lutte je lui ai demandé si elle croyait que nous en resterions toujours là.

— Toujours, mon cher ami, jamais davantage. *L'amour est un enfant qu'on doit apaiser par des badinages, une grande nourriture ne peut que le faire mourir.*

— *Je le connais mieux que vous. Il veut du solide ; et si on s'obstine à le lui refuser il sèche.* Laissez que j'espère.

— Espérez, si vous y trouvez votre compte.

— Que ferais-je sans cela ? Je n'espérerais pas, si je ne savais que vous avez un cœur.

— À propos ! Vous souvenez-vous du jour dans lequel, étant en colère, vous m'avez dit

que je n'avais que de l'esprit, croyant de me dire une grande injure ? Ah ! que j'ai ri après, en y pensant. Oui, mon cher, j'ai un cœur, et sans ce cœur je ne me trouverais pas maintenant heureuse. Conservons-nous donc dans le bonheur dont nous jouissons à présent, et soyons-en contents sans vouloir davantage.

Me soumettant à ses lois, et devenant toujours plus amoureux, j'espérais dans la *nature, toujours à la longue plus puissante que les préjugés*. Mais outre la nature, la fortune aussi m'aida à parvenir. J'en ai eu l'obligation à un malheur. En voici l'histoire.

Mme F., M. D. R. lui donnant le bras, se promenant dans un jardin, heurta si fort de la jambe contre le tronc d'un rosier qu'elle se fit une écorchure à la cheville de deux pouces de longueur. M. D. R. lui serra d'abord la blessure, qui saignait, avec un mouchoir, et je l'ai vue de ma fenêtre arriver à la maison dans une espèce de palanquin porté par deux domestiques.

Les blessures aux jambes sont très dangereuses à Corfou : si on n'en a pas grand soin, on n'en guérit pas. On est souvent obligé d'aller ailleurs pour parvenir à les cicatriser.

Le chirurgien la condamna d'abord au lit et mon heureux emploi me condamna à être toujours par office à ses ordres. Je la voyais à tout moment ; mais les fréquentes visites dans les trois premiers jours ne me laissèrent jamais seul avec elle. Le soir, après que tout le monde était parti, nous soupions, son mari se retirait, M. D. R. une heure après, et la décence voulait que je me retirasse aussi. Je me trouvais mieux avant la blessure : je le lui ai dit d'un ton gai ; mais le lendemain elle me procura un agrément.

Un vieux chirurgien venait tous les jours à cinq heures du matin pour soigner sa plaie, la seule femme de chambre étant présente. Quand le chirurgien venait, j'allais d'abord en bonnet de nuit chez la même femme de

chambre pour être le premier à savoir comment ma divinité se portait.

Le lendemain de ma courte remontrance, la femme de chambre vint me dire d'entrer dans le moment que le chirurgien la pansait.

— Je vous prie de voir s'il est vrai que ma jambe est moins rouge.

— Pour le savoir, madame, il faudrait que je l'eusse vue hier.

— C'est vrai. J'ai des douleurs, et je crains la resipelle.

— Ne craignez rien, madame, dit le vieux *Macaon*, gardez le lit, et je suis sûr de vous guérir.

Étant alors allé à la table près de la fenêtre pour préparer un cataplasme, et la femme de chambre étant allée chercher du linge, je lui ai demandé, si dans le gras de la jambe il y avait des duretés, et si la rougeur montait en sillonnant jusqu'à la cuisse : faisant ces ques-

tions il était naturel que je les accompagnasse avec mes mains, et avec mes yeux : je n'ai ni touché des duretés, ni vu des rougeurs ; mais la tendre malade d'un air riant baissa vite la toile, me laissant cependant cueillir sur ses lèvres un baiser dont, depuis quatre jours de diète, j'avais besoin de me rappeler la douceur. Après ce baiser j'ai lambi sa blessure, croyant fermement que ma langue la lui embaumerait ; mais la femme de chambre de retour m'obligea à suspendre ce doux remède que mon amour médecin me faisait croire dans ce moment-là infaillible.

Étant resté seul avec elle enflammé de désirs, je l'ai conjurée de faire au moins le bonheur de mes yeux.

— Je ne peux pas vous cacher le plaisir que mon âme a ressenti à la vue de votre belle jambe, et d'un tiers de votre cuisse ; mais, mon ange, je me sens humilié, lorsque je trouve que mon plaisir a dépendu d'un vol.

— Il se peut que tu te trompes.

Le lendemain après le départ du chirurgien, elle me pria d'arranger son chevet, et ses coussins, et se fatiguant elle-même pour me faciliter l'ouvrage, elle prit sa couverture pour la retirer en haut. Ayant alors ma tête inclinée derrière la sienne, j'ai vu deux colonnes d'ivoire, qui formaient les côtés d'une pyramide, entre lesquelles je me serais cru heureux de pouvoir pousser dans ce moment-là mon dernier soupir. Une toile jalouse dérobait à mes yeux avides le sommet : c'était à cet angle heureux que tous mes désirs se concentraient. Ce qui satisfaisait ma joie passagère était que l'idole ne me trouvait pas trop long dans l'ouvrage d'arranger ses coussins.

Après avoir fini je me suis jeté sur un fauteuil absorbé dans le recueillement. Je contemplais cet objet divin qui sans nul art ne me procurait jamais un plaisir qui dans le même temps ne m'en promît un autre plus grand.

— À quoi pensez-vous ? me dit-elle.

— Au grand bonheur dont j'ai joui.

— Vous êtes un cruel homme.

— Non : je ne suis pas cruel, car m'aimant vous ne devez pas rougir d'être avec moi indulgente. Songez aussi que pour vous aimer parfaitement, je dois croire que ce n'est pas par surprise que j'ai vu des beautés charmantes, car si je le croyais je devrais penser qu'un vil, un lâche, un indigne pourrait avoir eu par hasard le même bonheur dont j'ai joui. Laissez que je vous sois reconnaissant de m'avoir appris ce matin combien peut me rendre heureux un seul de mes sens. Pouvez-vous être fâchée contre mes yeux ?

— Oui.

— Arrachez-les.

Dans le jour suivant, après le départ du chirurgien, elle envoya sa femme de chambre faire des emplettes.

— Ah ! me dit-elle, elle oublia de me passer une chemise.

— Hélas ! Permettez que je la double.

— Volontiers, mais songe qu'il n'est permis d'être de la partie qu'à tes seuls yeux.

— J'y consens.

Elle délace alors son corset, elle l'ôte, puis elle jette bas sa chemise, et elle me dit de lui passer la blanche. J'étais comme en extase admirant ce beau tiers de sa personne.

— Passe-moi donc ma chemise. Elle est sur la petite table.

— Où ?

— Là, au pied du lit. Je la prendrai moi-même.

Elle se courbe alors, et s'allongeant vers la petite table, elle me laisse voir la meilleure partie de tout ce que je désirais posséder ; et elle

ne se hâte pas. Je me sentais mourir. Je prends de ses mains sa chemise, et elle voit mes mains tremblantes précisément comme celles d'un paralytique. Je lui fais pitié ; mais elle n'en a que de mes yeux : elle leur abandonne tous ses charmes, et elle m'enivre par un nouveau prestige. Je la vois attentive à se regarder, ravie d'elle-même, et d'une façon à me convaincre qu'elle se complaisait de sa propre beauté. Elle incline à la fin sa tête, et je lui passe sa chemise ; mais, tombant sur elle, je la serre entre mes bras, et elle me rend à la vie se laissant dévorer de baisers, et n'empêchant pas mes mains de toucher tout ce dont mes yeux n'avaient vu que la superficie. Nos bouches se collent, et nous restons là immobiles, et sans respirer jusqu'à quelques moments après notre défaillance amoureuse, insuffisante à nos désirs ; mais assez douce pour leur procurer une issue. Elle se tint de façon qu'il me fut impos-

sible de pénétrer dans le sanctuaire ; et elle eut toujours soin de défendre à mes mains tout mouvement qui aurait pu mettre devant ses yeux ce qui l'aurait mise hors d'état de défense.

CHAPITRE VI

Horrible malheur qui m'opprime. Refroidissement d'amour. Mon départ de Corfou et mon retour à Venise. Je quitte l'état militaire et je deviens joueur de violon.

Sa plaie se cicatrisait, et le temps approchait que sortant de son lit, elle devait retourner à ses anciennes habitudes.

M. Renier commandant général des galères avait ordonné une revue à Gouÿn. M. F. y était allé la veille, et m'avait ordonné de partir de bonne heure dans la felouque. Soupant seul avec Madame, je me plaignais de ce que je ne la verrais pas le lendemain.

— Vengeons-nous, me dit-elle, et passons la nuit à causer. Allez dans votre chambre, et revenez ici par la chambre de mon mari, dont

voici les clefs. Venez-y d'abord que vous verrez de vos fenêtres que ma femme de chambre m'a laissée.

J'exécute son ordre à la lettre, et nous voilà l'un vis-à-vis de l'autre avec cinq heures devant nous. Nous étions dans le mois de juin, la chaleur était brûlante ; elle était couchée ; je vais la serrer entre mes bras, elle me serre entre les siens ; mais exerçant sur elle-même la plus cruelle de toutes les tyrannies, elle croit que je ne peux pas me plaindre et si je me trouve à sa même condition. Mes remontrances, mes prières, toutes les paroles que j'emploie sont vaines ; l'amour doit souffrir que nous le tenions en bride, et rire qu'en dépit de la dure loi que nous lui imposions nous ne parvenions pas moins à la douce crise qui le calme.

Après le ravissement, nos yeux, nos bouches s'ouvrent dans le même instant, et nos têtes s'éloignent l'une de l'autre pour jouir du

caractère de la satisfaction qui devait briller sur nos physionomies. Nos désirs allaient renaître, et nous nous disposions à leur faire raison, lorsque je la vois jeter un coup d'œil sur mon état d'innocence entièrement exposé à sa vue : elle semble se fâcher ; et après avoir jeté loin d'elle tout ce qui ne pouvait que rendre plus incommode la chaleur et diminuer mon plaisir, elle s'élance contre moi. J'ai cru de voir quelque chose de plus qu'une fureur : j'ai vu un acharnement. Je crois que c'est le moment, je partage sa fureur, il n'est pas possible que force humaine puisse la serrer davantage ; mais dans le moment décisif elle escrime, elle m'esquive, et douce et riante elle accourt avec une main qui me semble de glace assouvir mon feu, qui entravé dans l'explosion pouvait faire craindre des ravages.

— Ma chère amie, tu es toute en nage.

— Essuie-moi.

— Dieu ! que de charmes ! Le plaisir suprême m'a causé une mort subite, dont tu n'as pas partagé les délices. Laisse donc, glorieux objet de mes vœux, que je te rende entièrement heureuse. L'amour ne me conserve en vie que pour me rendre maître de mourir encore ; mais pas ailleurs que dans ce paradis où tu me défends toujours l'entrée.

— Ah ! mon cher ami ! Il y a là une fournaise. Comment peut ton doigt y tenir sans qu'un feu qui me dévore ne le brûle ? Ah ! mon ami ! Cesse. Serre-moi de toute ta force. Mets-toi près du tombeau ; mais n'aie garde de t'y enterrer, Tu es le maître d'y substituer tout ce que j'ai, mon cœur, mon âme. Dieux ! Elle part. Prends-la dans tes lèvres, et donne-moi la tienne.

Le temps du silence fut un peu plus long ; mais l'imperfection de cette jouissance me désolait.

— Comment peux-tu t'en plaindre, me disait-elle, tandis que cette abstinence rend notre amour immortel. Je t'aimais il y a un quart d'heure, et dans ce moment je t'aime encore davantage : je t'aimerais moins si tu avais épuisé toute ma joie mettant le comble à tous mes désirs.

— Tu t'abuses, ma chère amie, les désirs ne sont que des véritables peines : peines qui nous tueraient, si l'espérance ne mitigeait leur force meurtrière. Les peines de l'enfer, croismoi, ne peuvent consister qu'en vains désirs.

— Mais les désirs vont toujours avec l'espérance.

— Non. À l'enfer il n'y a pas d'espérance.

— Il n'y a pas donc des désirs, car il est impossible quand on n'est pas fou, de désirer sans espérer.

— Réponds-moi donc. Si tu désires d'être toute à moi, et si tu l'espères, comment peux-

tu mettre un obstacle à ton propre espoir ? Tu dois finir, ma chère amie, de t'aveugler avec des sophismes. Rendons-nous entièrement heureux, et soyons sûrs qu'autant de fois nous comblerons nos désirs par la jouissance, autant de fois ils renaîtront.

— Ce que je vois me rend convaincue du contraire. Te voilà vivant. T'étant enterré dans le fatal tombeau, je sais par expérience que tu n'aurais pas l'apparence de vie, ou que tu ne l'aurais qu'après des longs intervalles.

— Ah ! ma chère amie ! Cesse, cesse, je te prie, de croire à ton expérience. Tu n'as jamais connu l'amour. Ceci, que tu appelles son tombeau, est sa maison de délices : la seule dont le séjour peut le rendre immortel. C'est enfin son vrai paradis. Laisse que j'y entre, mon ange, et je te promets d'y mourir ; mais tu apprendras alors qu'il y a une grande différence de la mort de l'amour à celle de l'hymen. Celui-ci meurt pour se débarrasser de la vie, tandis

que l'amour ne se plaît à expirer que pour en jouir. Sors de l'abus, ma charmante amie, et sois certaine qu'après que nous aurons entièrement joui de nous-mêmes nous nous aimerons encore davantage.

— Fort bien. Je veux bien croire ce que tu dis ; mais différons. Livrons-nous en attendant à tous les badinages qui peuvent flatter nos sens ; lâchons la bride à toutes nos facultés. Dévore-moi ; mais laisse aussi que je fasse de toi tout ce que je veux ; et si cette nuit nous paraîtra trop courte nous le souffrirons en paix demain dans la certitude que notre amour saura nous en procurer une nouvelle.

— Et si notre mutuelle tendresse vient à se découvrir ?

— Est-ce que nous en faisons un mystère ? Tout le monde voit que nous nous aimons ; et ceux qui pensent que nous ne nous rendons pas heureux sont précisément ceux que nous devrions craindre s'ils pensaient le contraire.

Tâchons seulement qu'ils ne parviennent jamais à nous surprendre dans l'actualité du crime ; mais le ciel et la nature sont en devoir de nous protéger, quand on aime comme nous aimons on n'est pas coupable. Depuis que je me connais, je me suis trouvée toujours transportée par la volupté amoureuse. Quand je voyais un homme, j'étais enchantée de voir l'être qui était la moitié de mon espèce né pour moi, moi étant faite pour lui, me tardant d'y être jointe par le nœud du mariage. Je croyais que ce qu'on appelle amour venait après l'union ; et je fus surprise que mon mari me faisant devenir femme ne m'ait fait connaître la chose que par une douleur qui ne fut compensée par aucun plaisir. J'ai trouvé que mon imagination au couvent m'était d'une plus grande ressource. Il est arrivé de là que nous ne sommes devenus que bons amis, très froids, couchant rarement ensemble, et point curieux l'un de l'autre ; malgré cela, assez d'accord, puisque quand il veut de moi je suis toujours

à ses ordres ; mais comme la pitance n'est pas assaisonnée par l'amour, il la trouve insipide : aussi ne la demande-t-il que lorsqu'il croit en avoir besoin. D'abord que je me suis aperçue que tu m'aimais, j'en fus bien aise, et je t'ai fourni toutes les occasions de devenir toujours plus amoureux, sûre de mon côté que je ne t'aimerais jamais ; mais quand j'ai vu que je m'étais trompée, et que je devenais amoureuse aussi, j'ai commencé à te maltraiter, comme pour te punir de m'avoir rendue sensible. Ta patience et ta résistance m'ont étonnée en même temps que fait reconnaître mon tort, et après le premier baiser je ne me suis plus trouvée maîtresse de moi-même. Je ne savais pas qu'un baiser pouvait être d'une si grande conséquence. Je fus convaincue que je ne pouvais me faire heureuse qu'en te rendant heureux. Cela m'a flattée et plu, et j'ai reconnu principalement dans cette nuit que je ne le suis qu'autant que je vois que tu l'es.

— C’est, ma chère amie, le plus délicat de tous les sentiments de l’amour ; mais tu ne me rendras jamais parfaitement heureux que lorsque tu te détermineras à me loger ici.

— Ici pas ; mais tu es le maître des avenues, et des pavillons. Que n’en ai-je cent !

Nous avons passé le reste de la nuit en nous livrant à toutes les fureurs auxquelles nos désirs irrités nous excitaient ; et de ma part consentant à toutes celles auxquelles c’était elle qui m’incitait, espérant toujours en vain de se trouver dédommagée de son abstinence.

À la première lueur du jour j’ai dû la quitter pour aller à Gouÿn ; et elle pleura de joie voyant que je la quittais en conquérant. Elle croyait que cela n’était pas en nature.

Après cette nuit si opulente en délices, dix à douze jours s’écoulèrent sans que nous pussions trouver le temps d’éteindre la moindre étincelle du feu qui nous brûlait, lorsqu’il arriva le fatal accident qui me précipita.

M. F. après souper, et après le départ de M. D. R., dit à sa femme en ma présence qu'après avoir écrit deux petites lettres il irait coucher avec elle. À peine sorti, elle s'assied sur le pied du lit ; elle me regarde, je tombe entre ses bras brûlant d'amour ; elle se livre, elle me laisse pénétrer dans le sanctuaire, et mon âme enfin nage dans le bonheur ; mais elle ne me garde qu'un seul instant. Elle ne me laisse pas un seul moment l'inexplicable plaisir de me reconnaître en possession du trésor ; elle se retire soudain me repoussant, elle se relève, et elle va se jeter d'un air éperdu sur un fauteuil. Immobile et étonné, je la regarde en tremblant pour comprendre d'où ce mouvement contre nature pouvait dériver ; et je l'entends me dire, me regardant avec des yeux flamboyants d'amour :

— *Mon cher ami, nous allions nous perdre.*

— Quoi perdre ? Vous m'avez tué. Hélas ! je sens que je me meurs. Vous ne me verrez peut-être plus.

Après ces paroles, je sors de sa chambre, puis de la maison, et je m'achemine à l'esplanade pour chercher l'air frais, me sentant positivement mourir. L'homme qui ne connaît pas par expérience la cruauté d'un moment pareil ne peut pas se le figurer ; et je ne saurais en faire la description. Dans le trouble affreux où j'étais, je m'entends appeler d'une fenêtre ; je réponds, je m'approche, et au beau clair de lune, je vois sur son balcon *Melulla*.

— Que faites-vous là ? lui dis-je, à cette heure ?

— Je suis seule, et je n'ai pas envie d'aller me coucher. Montez donc un moment.

Cette Melulla était une courtisane zantiote, qui par sa beauté extraordinaire enchantait depuis quatre mois tout Corfou. Tous ceux qui l'avaient vue célébraient ses charmes ; on ne

parlait que d'elle. Je l'avais vue plusieurs fois, et quoique belle je l'aurais trouvée inférieure à M^me F. quand même je n'en aurais pas été amoureux. Dans l'année 1790 à Dresde j'ai vu une femme qui me parut le vrai portrait de Melulla. Elle s'appelait Magnus. Deux ou trois ans après, elle est morte.

Elle me conduit dans un cabinet voluptueux, où après m'avoir reproché que j'étais le seul qui n'était jamais allé la voir, le seul qui l'avait méprisée, et le seul qu'elle aurait voulu avoir pour ami, elle me dit qu'elle me tenait, que je ne lui échapperais pas, et qu'elle allait se venger. Ma froideur ne la démonte pas. Docte dans son métier, elle m'étale ses charmes, elle s'empare de moi, et comme un lâche je me laisse entraîner dans le précipice. Ses beautés étaient cent fois au-dessous de celles que possédait la divine femme que j'outrageais ; mais l'indigne que l'enfer avait placé là, pour accomplir à ma noire destinée, me livra assaut

dans un moment où ce qui venait de m'arriver ne me permettait plus d'être mon maître.

Ce ne fut ni amour, ni imagination, ni mérite de l'objet, qui n'était certainement pas digne de me posséder, qui me fit prévariquer ; mais indolence, faiblesse, et condescendance dans un moment où mon ange m'avait déplu par un caprice qui, si je n'avais pas été un scélérat indigne d'elle, aurait dû m'en rendre doublement amoureux. Melulla, sûre de m'avoir plu, me laissa partir deux heures après, refusant absolument les monnaies d'or que j'ai voulu lui donner. Je suis allé me coucher la détestant, et me haïssant. Après avoir passé quatre heures à mal dormir, je m'habille, et vais chez Monsieur qui m'avait fait appeler. Je m'acquitte de sa commission, je retourne à la maison, j'entre chez Madame, je la vois à sa toilette, et je lui donne le bonjour dans le miroir. Je vois sur sa figure la gaieté, et le calme de la candeur et de l'innocence. Ses beaux yeux rencontrent les miens, et je vois

tout d'un coup sa céleste physionomie obscurcie par un nuage de tristesse. Elle baisse ses paupières ; elle ne dit rien ; un moment après, elle les relève, et elle me fixe comme pour me reconnaître et lire dans mon âme. Elle s'abandonne après au silence qu'elle ne rompt que d'abord qu'elle se trouve seule avec moi.

— Point de fiction, mon cher ami, ni de ma part, ni de la vôtre. Je suis restée affligée hier au soir quand vous êtes parti ; car j'ai compris que ce que j'avais fait pouvait opérer sur le tempérament d'un homme un bouleversement dangereux. Aussi me suis-je déterminée pour l'avenir à ne rien faire que bien. Je me suis figurée que vous alliez prendre l'air ; et je ne vous ai pas condamné. Pour m'en assurer, je suis allée à la fenêtre, et je m'y suis tenue une heure entière sans jamais voir de lumière dans votre chambre. Monsieur étant venu, j'ai dû aller me coucher avec le chagrin d'être certaine que vous n'étiez pas chez vous. Fâchée de ce que j'avais fait et toujours amoureuse je n'ai

dormi que peu et mal. Ce matin, Monsieur ordonna à un bas officier de vous dire qu'il avait besoin de vous parler, et je l'ai entendu lui répondre que vous dormiez parce que vous étiez rentré tard. Je ne suis pas jalouse, car je sais que vous ne sauriez aimer que moi.

Ce matin, dans le moment que pensant à vous, je me disposais à vous faire connaître mon repentir, je vous entends entrer chez moi, je vous regarde, et en vérité, il me semble de voir un autre homme. Je vous examine encore, et mon âme malgré moi lit sur votre figure que vous êtes coupable pour m'avoir, je ne sais pas de quelle façon, offensée, outragée. Dites-moi actuellement, mon cher ami, si j'ai bien lu ; dites-moi au nom de l'amour la vérité ; et si vous m'avez trahie dites-le moi sans détour. En devoir de me reconnaître pour cause de tout, c'est à moi que je ne pardonnerai pas ; mais pour vous, vous êtes sûr de votre pardon.

Dans toute ma vie je me suis trouvé souvent dans la dure nécessité de dire quelque mensonge aux femmes que j'aimais ; mais pouvais-je après ce discours avoir une âme honnête et mentir à cet ange ? J'ai pu si peu lui mentir que surpris par le sentiment je n'ai pu lui répondre qu'après avoir essuyé mes larmes.

— Mon cher ami, tu pleures. Dis-moi vite, si tu m'as rendue malheureuse. Quelle noire vengeance as-tu pu exécuter contre moi tout à fait incapable de t'offenser ? Je ne peux t'avoir causé du chagrin que dans l'innocence de mon cœur amoureux.

— Je n'ai pas pensé à me venger, car mon cœur n'a jamais cessé de vous adorer. C'est contre moi que ma lâcheté m'a entraîné à commettre un crime qui me rend indigne de vos bontés pour tout le reste de ma vie.

— Tu t'es donné à quelque malheureuse.

— J'ai passé deux heures dans une débauche, où mon âme ne s'est trouvée que pour

être témoin de ma tristesse, de mes remords et de mon tort.

— Triste et accablé de remords ! Je le crois. C'est ma faute, mon cher ami, c'est moi qui dois t'en demander pardon.

Voyant ses larmes, je n'ai pu plus retenir aux miennes le plus libre cours. Âme grande ! Âme divine faite pour rendre juste le plus scélérat de tous les hommes. Ayant la force de se trouver seule coupable, elle me mit en devoir d'employer tout mon esprit à la convaincre que cela ne serait jamais arrivé si elle eût trouvé en moi un homme réellement digne de sa tendresse. Et c'était vrai.

Nous passâmes la journée tranquillement renfermant dans nos cœurs toute notre tristesse. Elle voulut savoir toutes les circonstances de la pitoyable histoire, et elle m'a assuré que nous devions tous les deux regarder cet accident comme fatal, car cela, dit-elle, serait arrivé de même à l'homme le plus sage. Ne

me trouvant qu'à plaindre, elle ne devait pas pour cela m'aimer moins. Nous étions sûrs que nous saisirions le premier moment pour nous renouveler les marques de la même tendresse. Mais le ciel souvent juste ne l'a pas permis. Il m'avait condamné, et je devais en subir la punition.

Le troisième jour, sortant de mon lit, je sens quelque chose qui m'incommode : une cuisson. Je tremble, m'imaginant ce que cela pouvait être. Je veux m'éclaircir, et je reste pétrifié me voyant infecté du poison de Melulla. Les bras me tombent. Je me recouche pour me livrer à des réflexions désolantes. Mais quelle ne fut ma frayeur, lorsque j'ai réfléchi au malheur qui aurait pu m'arriver la veille. Que serais-je devenu, si M^me^ F. pour me convaincre de sa constante tendresse m'eût entièrement accordé ses faveurs ? Qu'aurais-je fait après l'avoir rendue malheureuse pour tout le reste de ses jours ? Celui qui aurait su mon histoire aurait-il pu me condamner, si je m'étais délivré de mes

remords par une mort volontaire ? Non, car un penseur ne m'aurait pas considéré comme un malheureux qui se tue par désespoir ; mais comme un juste exécuteur de la peine que mon crime aurait méritée. Il est certain que je me serais tué.

Plongé dans le chagrin, victime de cette peste pour la quatrième fois, je me disposais à un régime qui en six semaines m'aurait rendu ma santé sans que personne le sût ; mais je me trompais encore. Melulla m'avait communiqué tous les désastres de son enfer, et en huit jours j'en ai vu tous les pitoyables symptômes. J'eus pour lors besoin de me confier à un vieux docteur, qui plein d'expérience m'assura qu'il me guérirait en deux mois, et il me tint parole. Je me suis trouvé en très bonne santé au commencement de septembre, temps dans lequel je suis retourné à Venise.

La première chose à laquelle je me suis déterminé, fut d'informer de mon malheur

Mme F. Je ne devais pas attendre le moment dans lequel ma confession lui aurait reproché imprudence et faiblesse. Je ne devais pas lui donner motif de réfléchir que la passion qu'elle avait conçue pour moi l'exposait à des dangers si atroces, et de quelle façon elle aurait pu lui devenir funeste. Sa tendresse m'était trop chère pour m'exposer au risque de la perdre faute de confiance en elle. Connaissant son esprit, la candeur de son âme, et la générosité avec laquelle elle ne m'avait trouvé qu'à plaindre, je devais au moins par ma sincérité lui faire voir que je méritais son estime.

Je lui ai donc fait la narration exacte de l'état où je me trouvais, lui peignant celui de mon âme quand je pensais aux affreuses conséquences que notre tendresse aurait eues, si nous nous fussions livrés à des transports amoureux depuis que je lui avais confessé mon crime. Je l'ai vue frissonner à cette réflexion, je l'ai vue pâlir et frémir après lorsque je lui ai dit que je l'aurais vengée me donnant la mort.

Durant ma narration elle ne faisait qu'appeler scélérate l'infâme Melulla. Tout Corfou savait que je lui avais fait une visite, et on s'étonnait de me voir en apparence d'homme qui se portait bien, car le nombre de jeunes gens qu'elle avait traités comme moi n'était pas petit.

Mais outre ma maladie j'avais plusieurs autres chagrins. C'était décidé que je retournerais à Venise, enseigne comme j'en étais parti. Le provéditeur général m'avait manqué de parole parce que l'on m'avait préféré, à Venise même, un bâtard d'un patricien. Je me suis alors déterminé à quitter le service. Un autre encore plus fort chagrin me venait d'un total abandon de la fortune. Pour tempérer mes ennuis je me suis donné au jeu, et je perdais tous les jours. Depuis le moment que j'ai eu la lâcheté de me donner à Melulla toutes les malédictions sont venues m'accabler. La dernière que cependant j'ai reçue comme un coup de grâce fut que huit à dix jours avant le départ de toute l'armée M. D. R. me reprit avec lui.

M. F. avait dû se pourvoir d'un nouvel adjudant. M^me^ F. me dit avec un air d'affliction qu'à Venise nous ne pourrions pas nous voir par plusieurs raisons. Je l'ai priée de ne pas me les dire étant sûr de ne pouvoir les trouver que mortifiantes. Je lui ai vu l'âme un jour qu'elle me dit que je lui faisais pitié. Elle ne pouvait avoir ce sentiment que ne m'aimant plus ; et d'ailleurs *le mépris ne manque jamais de se trouver à la suite du triste sentiment de la pitié*. Depuis ce moment-là je ne me suis plus trouvé seul avec elle. L'aimant encore, je l'aurais facilement fait rougir lui reprochant la trop grande facilité avec laquelle elle était guérie de sa passion. À peine arrivée à Venise elle devint amoureuse de M. F. R. ; et elle l'aima constamment jusqu'à ce qu'il mourût d'une phtisie. Elle devint aveugle vingt après et je crois qu'elle vit encore.

Dans les deux derniers mois que j'ai vécu à Corfou j'ai vu quelque chose qui mérite d'être mis sous les yeux de l'âme de mes chers lec-

teurs. J'ai appris ce que c'était un homme en guignon.

Avant d'avoir connu Melulla je me portais bien, j'étais riche, heureux au jeu, sage, aimé de tout le monde et adoré de la plus jolie de toutes les dames de la ville. Quand je parlais, tout le monde se rangeait de mon côté. Après avoir connu cette fatale créature j'ai rapidement perdu, santé, argent, crédit, bonne humeur, considération, esprit, et faculté de m'expliquer, car je ne persuadais plus ; outre cela, l'ascendant que j'avais sur l'esprit de M^me^ F., qui presque sans s'en apercevoir devint par rapport à tout ce qui me regardait la plus indifférente de toutes les femmes. Je suis parti sans argent, et après avoir vendu ou laissé en gage tout ce que j'avais. Outre cela j'ai fait des dettes que je n'ai jamais pensé à payer, non pas par mauvaise volonté, mais par insouciance. Ce que j'ai trouvé singulier fut que quand on m'a vu maigri et sans argent, on ne me donna plus aucune marque d'estime. On ne m'écou-

tait pas quand je parlais, ou on trouvait plat tout ce qu'on aurait trouvé spirituel, si j'avais été encore riche. *Nam bene nummatum decorat Suadela Venusque*(8). On m'évitait comme si le guignon qui m'accablait avait été épidémique ; et on avait peut-être raison.

Nous partîmes à la fin de septembre cinq galères, deux galéasses, et plusieurs petits bâtiments sous le commandement de M. Renier, allant le long des côtes de la mer Adriatique au nord du golfe, très riche en ports de ce côté-là, comme pauvre du côté opposé. Nous prenions port tous les soirs, et par conséquent je voyais tous les jours M^me^ F. qui venait avec son mari souper sur la galéasse. Notre voyage fut très heureux. Nous jetâmes l'ancre au port de Venise le 14 d'octobre 1745, et après avoir fait la quarantaine sur la galéasse nous en sortîmes le 25 de novembre et *deux mois* après les galéasses furent supprimées. C'était un bâtiment de très ancienne institution, dont l'entretien coûtait beaucoup, et dont on ne voyait

plus l'utilité. La galéasse avait le corps d'une frégate et les bancs à guise de galère, où cinq cents galériens voguaient quand il n'y avait pas de vent.

Avant que cette sage suppression se fît, il y eut des grands débats au Sénat. Ceux qui s'opposaient alléguaient plusieurs raisons dont la plus forte était qu'il fallait respecter et conserver tout ce qui était vieux. Cette raison qui paraît ridicule est cependant celle qui a le plus de force dans toutes les républiques. Il n'y a point de république qui ne tremble au seul nom de nouveauté non seulement de ce qui est important, mais dans le frivole aussi. *Miranturque nihil nisi quod Libitina sacravit*(9). La superstition est toujours de la partie.

Ce que la république de Venise ne réformera jamais sont les galères non seulement parce qu'elles lui servent beaucoup dans une mer étroite et qu'elle a besoin de parcourir même en dépit du calme, mais parce qu'elle ne sau-

rait où mettre ni que faire des criminels qu'elle condamne à ramer.

Une singularité que j'ai observée à Corfou, où il y a souvent trois mille galériens, c'est que ceux qui sont tels en conséquence de quelque crime qui leur a attiré cette condamnation sont en opprobre, tandis que les *Buonavoglia* sont d'une certaine façon respectés. Il me semblait que ç'aurait dû être tout le contraire. Les galériens d'ailleurs, dans ce pays-là, sont à tous égards à meilleure condition des soldats, et jouissent de plusieurs privilèges ; d'où il s'ensuit qu'une grande quantité de soldats déserte pour aller se vendre à un *sopracomito*. Le capitaine de la compagnie que le soldat a désertée doit avoir patience ; car il le réclamerait en vain. La république de Venise croyait alors d'avoir plus besoin de galériens que de soldats. Dans ce moment elle doit penser autrement. (J'écris ceci dans l'an 1797.)

Un galérien a, entre autres, le privilège de pouvoir voler impunément. C'est, dit-on, le moindre des crimes qu'on doit lui pardonner. Tenez-vous sur vos gardes, dit le maître du galérien, et si vous le surprenez, battez-le, mais ne l'estropiez pas, car vous devrez me payer les cent ducats qu'il me coûte.

La justice même ne peut faire pendre un galérien criminel qu'en payant à son maître ce qu'il lui coûte.

À peine descendu à Venise, après avoir fini la quarantaine, je suis allé chez M^me^ Orio ; mais j'ai trouvé la maison vide. Un voisin me dit que le procureur Rosa l'avait épousée, et qu'elle était allée demeurer avec lui. J'y suis allé sur-le-champ, et j'y fus très bien reçu. Elle me dit que Nanette était devenue comtesse R. et qu'elle était allée à Guastala avec son mari. Vingt-quatre ans après, j'ai vu son fils officier distingué au service de l'infant duc de Parme. Pour ce qui regardait Marton, elle s'était faite

religieuse à Muran. Deux ans après elle m'écrivit une lettre, dans laquelle elle me conjurait au nom de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge de ne pas aller me présenter à ses yeux. Elle m'y dit qu'elle devait me pardonner le crime que j'avais commis la séduisant, puisqu'en conséquence de ce même crime elle était sûre de faire son salut éternel passant toute sa vie à s'en repentir. Elle finit sa lettre par m'assurer qu'elle ne cesserait jamais de prier Dieu pour ma conversion. Je ne l'ai plus vue, mais elle m'a vu l'an 1754. Nous en parlerons quand nous serons là.

J'ai trouvé M^me^ Manzoni toujours la même. Elle m'avait prédit avant mon départ pour le Levant que je ne resterais pas non plus dans l'état militaire, et elle rit quand je lui ai dit que j'étais déjà déterminé à y renoncer, ne pouvant pas souffrir l'injustice avec laquelle on m'avait préféré un autre contre la parole qu'on m'avait donnée. Elle me demanda quel état j'embrasserai après avoir renoncé au métier de la guerre,

et je lui ai répondu que j'exercerai le métier d'avocat. Elle se mit à rire, et elle me dit que c'était trop tard. Je n'avais que vingt ans.

Quand je me suis présenté à M. Grimani, je fus très bien reçu ; mais ma surprise fut grande quand lui ayant demandé où demeurait mon frère François, il me dit qu'il le tenait dans le Fort Saint-André, là même où il m'avait fait mettre avant l'arrivée de l'évêque de Martorano.

— Dans ce Fort, me dit-il, il travaille pour le major. Il copie des batailles de Simonetti que le major lui paye ; ainsi il vit, et il devient bon peintre.

— Mais il n'est pas aux arrêts ?

— C'est comme s'il y était, car il n'est pas le maître de sortir du Fort. Ce major qui s'appelle Spiridion est un bon ami de Razzetta, qui n'a pas eu de difficulté à lui faire le plaisir d'avoir soin de votre frère.

Trouvant cela horrible et fatal que ce Razzetta dût être le bourreau de toute ma famille, je lui demande si ma sœur était toujours chez lui, et il me dit qu'elle était allée à Dresde pour demeurer avec sa mère. Sortant de chez M. Grimani je vais à Fort Saint-André où je trouve mon frère le pinceau à la main en bonne santé ni content, ni mécontent de son sort.

— Quel crime as-tu commis, lui dis-je, pour être condamné à demeurer ici ?

— Demande cela au major que voilà.

Le major entre, mon frère lui dit qui je suis, je lui fais la révérence et je lui demande de quelle autorité il tenait mon frère aux arrêts. Il me répond qu'il n'avait pas des comptes à me rendre. Je dis à mon frère de prendre son chapeau et son manteau et de venir dîner avec moi, et le major se met à rire me disant que si la sentinelle le laissait passer il pourrait y aller. Je dissimule alors, et je pars tout seul déterminé à aller parler au Sage à l'écriture.

Ce fut le lendemain que je me suis présenté à son bureau, où j'ai trouvé mon cher major Pelodoro, qui était passé au Fort de Chiozza. Je l'ai informé de la plainte que je voulais porter au Sage pour ce qui regardait mon frère, et en même temps de ma résolution à me démettre de mon emploi au service. Il me répondit que d'abord que j'aurais obtenu l'agrément du Sage il me ferait vendre ma commission pour le même prix qu'elle m'avait coûté. Le Sage arriva, et dans une demi-heure tout fut fait. Il me promit son agrément à ma démission d'abord qu'il aurait reconnu pour capable la personne qui se présenterait ; et le major Spiridion s'étant laissé voir dans ce moment-là le Sage lui ordonna de laisser mon frère en liberté après lui avoir donné à ma présence une très forte réprimande. Je suis allé le tirer de là dans l'après dîner, et je l'ai conduit se loger avec moi à Saint-Luc en chambre garnie dans la rue du charbon.

Peu de jours après je reçus ma démission, et cent sequins et j'ai dû quitter mon uniforme.

Devant penser à entreprendre quelque métier pour gagner de quoi vivre j'ai pensé à devenir joueur de profession ; mais la fortune n'approuva pas mon projet. En moins de huit jours je me suis trouvé sans le sou ; et pour lors j'ai pris le parti de devenir joueur de violon. Le docteur Gozzi m'avait assez appris pour aller racler dans l'orchestre d'un théâtre. J'ai demandé cet emploi à M. Grimani qui m'installa d'abord dans l'orchestre de son théâtre de Saint-Samuel, où gagnant un écu par jour, je pouvais suffire à moi-même. Me rendant justice je me suis absenté moi-même de toutes les compagnies du bon ton, et de toutes les maisons que je fréquentais avant de me donner à ce vil métier. Je savais qu'on devait m'appeler garnement, et je m'en moquais. On devait me mépriser ; mais je me consolais sachant que je n'étais pas méprisable. Me voyant réduit à cela après tant de beaux titres, j'en étais

honteux, mais sur cela je me gardais le secret. Je me sentais humilié ; mais pas avili. N'ayant pas renoncé à la fortune, je croyais de pouvoir encore compter sur elle. Je savais qu'elle exerce son pouvoir sur tous les mortels sans les consulter pourvu qu'ils soient jeunes ; et j'étais jeune.

CHAPITRE VII

Je deviens un franc vaurien. Un grand bonheur m'arrache à l'abjection et je deviens riche seigneur.

1746.

Après une éducation faite pour m'acheminer à un état honorable et convenable à un jeune homme qui unissait à un bon fond de littérature les heureuses qualités de l'esprit, et les accidentelles de la personne, qui en imposent toujours et partout, me voilà malgré cela, à l'âge de vingt ans, devenu vil suppôt d'un art sublime, dans lequel si on admire l'homme qui excelle, on méprise à juste titre le médiocre. Je me suis fait membre de l'orchestre d'un théâtre, où je ne pouvais exiger ni estime, ni considération, et où même je devais m'at-

tendre aux risées de ceux qui m'avaient connu docteur, puis ecclésiastique, puis militaire, et vu accueilli et fêté dans les belles et nobles assemblées.

Tout cela m'était connu ; mais le mépris, auquel je n'aurais pas pu me maintenir indifférent ne se laissait pas voir. Je le défiais, parce que je savais qu'il n'était dû qu'à la lâcheté, et je ne pouvais m'en reprocher aucune. Pour ce qui regardait l'estime, je laissais dormir mon ambition. Content de n'appartenir à personne, j'allais en avant sans m'embarrasser de l'avenir. Obligé à devenir ecclésiastique, et dans l'impuissance de parvenir par un chemin différent de celui de l'hypocrisie, je me serais méprisé ; et poursuivant dans le métier des armes j'aurais dû avoir une patience dont je ne me connaissais pas susceptible. Il me semblait que l'état qu'on embrassait devait produire un gain suffisant aux besoins de la vie, et les appointements que j'aurais reçus, servant dans les troupes de la république, n'auraient pas pu

me suffire ; car mes besoins étaient, à cause de mon éducation, plus grands que ceux d'un autre. En jouant du violon je gagnais assez pour pouvoir m'entretenir sans avoir besoin de personne. *Heureux ceux qui peuvent se vanter de se suffire*. Mon emploi n'était pas noble, mais je m'en moquais. En traitant tout de préjugé, j'ai pris en peu de temps toutes les habitudes de mes vils camarades. J'allais après le spectacle au cabaret avec eux, d'où nous ne sortions qu'ivres pour aller passer la nuit dans des mauvais lieux. Lorsque nous les trouvions occupés, nous obligions les occupants à décamper, et nous frustions du pauvre salaire que la loi leur assigne les malheureuses qui s'étaient soumises à notre brutalité. Par ces violences nous nous exposions souvent aux risques les plus évidents.

Nous passions souvent les nuits en parcourant les différents quartiers de la ville inventant et exécutant toutes les impertinences imaginables. Nous nous divertissions à délier des ri-

vages des maisons particulières les gondoles, qui après allaient toutes seules au gré du courant de l'eau d'un côté ou de l'autre du grand canal, nous faisant un sujet de joie des malédictions que les barcarols devaient nous donner le matin ne trouvant pas leurs gondoles là où ils les avaient attachées.

Nous allions souvent réveiller des sages-femmes les faisant habiller et sortir pour aller accoucher des femmes qui à leur arrivée les traitaient de folles. Nous en faisions de même vis-à-vis des plus fameux médecins, dont nous troublions le repos, pour les faire aller chez des seigneurs que nous leur annoncions frappés d'apoplexie, et nous faisions sortir de leur lit des prêtres pour les faire aller recommander l'âme de personnes qui se portaient bien, et que nous leur annoncions mourantes.

Par toutes les rues où nous passions nous coupions impitoyablement toutes les cordes des sonnettes qui pendaient aux portes des

maisons ; et lorsque par hasard nous trouvions une porte ouverte parce qu'on avait oublié de la fermer, nous montions les escaliers à tâtons, et nous épouvantions aux portes de leur appartement tous les dormeurs pour les avertir que la porte de la rue de leur maison était ouverte. Après cela nous partions vite en laissant la porte ouverte comme nous l'avions trouvée.

Dans une nuit très sombre nous nous déterminâmes à abattre une grande table de marbre qui était une espèce de monument. Cette table était placée presque au milieu de la place de Saint-Ange. On disait qu'au temps de la guerre, que la République avait soutenue contre la ligue de Cambrai, les commissaires payaient sur cette grande table l'argent aux recrues qui s'enrôlaient pour le service de Saint-Marc.

Lorsque nous pouvions entrer dans les clochers, c'était pour nous un grand plaisir que celui d'alarmer toute la paroisse par le tocsin qui annonçait le feu, ou par l'autre de couper

toutes les cordes des cloches. Quand nous allions de l'autre côté du canal, au lieu d'aller tous dans une gondole, chacun de nous en prenait une, et lorsque nous descendions de l'autre côté nous nous sauvions pour nous faire suivre par les barcarols que nous n'avions pas payés.

Toute la ville se plaignait de ces impertinences nocturnes, et nous nous moquions des perquisitions qu'on faisait pour découvrir les perturbateurs du repos public. Nous devions garder le secret avec grand soin, car si on nous eût découverts on aurait pu s'amuser à nous condamner, pour quelque temps, tous à la galère du Conseil des Dix, qui est vis-à-vis des deux grandes colonnes à la petite place de Saint-Marc.

Nous étions sept, et quelquefois huit, car comme j'avais beaucoup d'amitié pour mon frère François je le mettais souvent de nos parties. Mais voilà ce qui est arrivé pour que la

peur mette un frein, et même une fin à nos folies.

Dans chacune des soixante et douze paroisses de la ville de Venise il y a un grand cabaret qu'on appelle magasin, où l'on vend du vin en détail, qui est ouvert toute la nuit, et où l'on va boire à meilleur marché qu'aux autres cabarets de la ville où l'on donne aussi à manger. On peut aussi manger au magasin en faisant venir ce qu'on veut de la boutique du charcutier qu'on trouve aussi par institution dans chaque paroisse ouverte presque toute la nuit. C'est un gargotier qui apprête fort mal à manger ; mais comme il donne tout à bon marché, cet établissement est très utile aux pauvres. Dans le magasin même on ne voit jamais ni noblesse, ni des bourgeois à leur aise, car on n'y voit pas la propreté. Ces lieux ne sont fréquentés que par le menu peuple. Il y a des petites chambres où il n'y a qu'une table entourée de tréteaux au lieu de chaises.

C'était un carnaval, minuit était sonné, nous étions huit, tous masqués rôdant par la ville pensant tous à nous faire honneur avec nos camarades par l'invention de quelque impertinence de nouvelle espèce. Passant par devant le magasin de la paroisse appelée *la croix*, il nous vient envie d'aller boire. Nous entrons, nous rôdons, et nous ne voyons personne que trois hommes pacifiques dans une chambre qui buvaient avec une assez jolie femme. Notre chef, qui était un noble vénitien d'une famille Balbi nous dit que l'opération serait belle, et nouvelle d'enlever ces pauvres buveurs séparément de la femme pour nous servir après d'elle à toute notre commodité. Il nous dit son projet en détail, nous l'approuvons, il nous concerte, et bien couverts de nos masques nous entrons dans la chambre, lui le premier qui ôtant son masque, sûr de n'être pas pour cela connu, il dit aux trois hommes fort surpris ces paroles :

— *Sous peine de la vie, et par ordre des chefs du Conseil des Dix venez d'abord avec nous, sans*

faire le moindre bruit ; et vous la bonne ne craignez rien. On vous conduira chez vous.

À peine ces paroles prononcées deux de la bande prennent la femme qu'ils conduisent d'abord où notre chef leur avait dit d'aller nous attendre, et nous nous emparons des trois hommes tout tremblants qui pensent à tout hormis qu'à nous résister. Le garçon du magasin accourt pour être payé, et notre chef le paye lui imposant silence, toujours sous peine de la vie. Nous conduisons ces trois hommes dans un grand bateau : notre chef monte en poupe, ordonnant au batelier de voguer à proue. Le batelier doit obéir sans savoir où il ira ; la route dépend du poupier. Aucun de nous ne savait où notre chef allait conduire ces pauvres diables.

Il prend le chemin pour sortir du canal, il sort, et il arrive dans un quart d'heure à Saint-George où il fait descendre les trois prisonniers, qui se trouvent heureux de se voir laissés

là, car ils devaient craindre d'être assassinés. Après cela notre chef se trouvant fatigué fait monter en poupe le batelier, et lui ordonne de nous mettre à Saint-Geremie, où après l'avoir bien payé il le laisse dans son bateau.

De Saint-Geremie nous allâmes à la petite place du ramier à Saint-Marcuola où mon frère avec un autre de notre bande nous attendaient dans un coin assis par terre avec la jolie femme qui pleurait.

— Ne pleurez pas notre belle, lui dit notre chef, car on ne vous fera pas de mal. Nous allons boire un coup à Rialte, et après nous vous conduirons chez vous.

— Où est mon mari ?

— Vous le verrez chez vous demain matin.

Consolée par cette réponse, et soumise comme un mouton, elle vint avec nous à l'hôtellerie des « Deux Épées », où nous fîmes faire bon feu dans une chambre en haut, et où, après

avoir fait porter à boire et à manger, nous renvoyâmes le valet. Pour lors nous ôtâmes nos masques, et nous vîmes l'enlevée devenir tout humaine à la vue de nos figures et à la façon de nos procédés. Après l'avoir encouragée par des paroles et des verres de vin il lui arriva ce à quoi elle devait s'attendre. Notre chef, comme de raison, fut le premier à lui rendre ses devoirs amoureux après avoir vaincu avec beaucoup de politesse toute la répugnance qu'elle avait à lui être complaisante en présence de toute la bande. Elle prit le bon parti d'en rire et de se laisser faire.

Mais je l'ai vue surprise, lorsque je me suis présenté pour être le second : elle crut de devoir me marquer de la reconnaissance ; et lorsqu'elle vit après moi le troisième elle ne douta plus de son heureuse destinée qui lui promettait tous les membres de la société. Elle ne se trompa pas. Mon frère fut le seul qui fit semblant d'être malade. Il n'avait point d'autre parti à prendre, car la loi qui existait entre

nous était irrévocable en ceci que chacun devait faire ce qu'un autre faisait.

Après ce bel exploit, nous nous remasquâmes, nous payâmes l'hôte et nous conduisîmes cette heureuse femme à Saint-Job où elle demeurait, ne la laissant que lorsque nous la vîmes ouvrir sa porte. Nous dûmes rire tous de ce qu'elle nous remercia de la plus vraie et de la meilleure foi du monde. Après cela nous nous débandâmes pour aller tous chez nous.

Ce ne fut que le surlendemain que cette aventure commença à faire du bruit. Le mari de cette jeune femme était un tisserand comme ses deux autres amis. Il s'unit à eux et il présenta aux chefs du Conseil des Dix une plainte dans laquelle il leur communiquait le fait dans la pure vérité, dont l'atrocité était cependant diminuée par une circonstance qui dut faire rire les trois juges, comme elle a fait rire toute la ville. L'écriture disait que les huit masques n'avaient maltraité d'aucune façon la femme.

Les deux masques qui l'avaient enlevée l'avaient conduite dans la telle place où une heure après les six autres étant arrivés, ils étaient allés aux « Épées » où ils avaient passé une heure à boire. Ils l'avaient après conduite chez elle, la priant d'excuser s'ils avaient voulu jouer un tour à son mari. Les trois tisserands n'avaient pu partir de l'île de Saint-George qu'à la pointe du jour, et le mari retournant chez lui avait trouvé sa femme dans son lit dormant profondément, qui à son réveil lui avait conté tout le fait. Elle ne se plaignait que de la grande peur qu'elle avait eue, et sur cela elle demandait justice et punition exemplaire. Tout était comique dans cette plainte, car le mari disait que les huit masques ne les auraient pas trouvés si faciles si leur chef n'avait pas prononcé le respectable nom du tribunal.

Cette plainte fit trois effets. Le premier fut de faire rire toute la ville. Le second, de faire aller tous les oisifs à Saint-Job pour entendre l'héroïne même conter l'histoire. Le troisième

de faire sortir du tribunal une sentence qui promettait cinq cents ducats à celui qui découvrirait les coupables, fût-ce quelqu'un même d'entre eux excepté le chef. Cette taille nous aurait fait trembler, si notre chef, qui seul était d'un caractère à pouvoir devenir délateur, n'avait été noble vénitien. Cette qualité de notre chef me rendait sûr que quand même quelqu'un de nous aurait été capable d'aller déclarer le fait pour gagner les cinq cents ducats le tribunal n'aurait rien fait, puisqu'il aurait été obligé de punir un patricien. Ce traître ne se trouva pas parmi nous, malgré que nous fussions tous pauvres. Mais nous fûmes si épouvantés que nous devînmes tous sages, et nos courses nocturnes finirent.

Trois ou quatre mois après, le chevalier Nicolas Tron, étant inquisiteur d'état, m'étonna en me disant toute l'histoire de cette affaire, et me nommant un à un tous mes camarades.

[1746.]

À la moitié du printemps de l'année suivante 1746, M. Girolamo Cornaro aîné de la maison Cornaro de la reine épousa une fille de la famille Soranzo de Saint-Pol, et je fus un des joueurs de violon qui composaient un entre plusieurs orchestres dans les bals qu'on donna pour trois jours consécutifs dans le palais Soranzo à l'occasion de ce mariage.

Le troisième jour, vers la fin de la fête, une heure avant jour, je laisse l'orchestre pour aller chez moi et en descendant l'escalier je remarque un sénateur en robe rouge qui allait monter dans sa gondole. Je vois une lettre qui tombe près de lui dans le moment qu'il tirait son mouchoir de sa poche. Je vais ramasser la lettre, et rejoignant ce beau seigneur dans le moment qu'il descendait les degrés, je la lui remets. Il me remercie, il me demande où je demeure, je le lui dis, il veut absolument me mettre chez moi, j'accepte la grâce qu'il voulait bien me faire, et je me mets sur la banquette près de lui. Trois minutes après, il me prie de

lui secouer le bras gauche : J'ai, me dit-il, un engourdissement si fort qu'il me semble absolument de n'avoir pas ce bras. Je le secoue de toute ma force, et je l'entends me dire avec des mots mal articulés qu'il se sentait perdre toute la jambe aussi et qu'il lui paraissait de mourir.

Tout en alarme, je tire le rideau, je prends la lanterne, je regarde sa figure, et je reste effrayé observant sa bouche qui s'était retirée vers son oreille gauche, et ses yeux mourants.

Je crie aux barcarols d'arrêter, et de me laisser descendre pour aller chercher un chirurgien pour qu'il vienne d'abord saigner Son Excellence qui venait certainement d'être frappé d'apoplexie.

Je descends. C'était au pont de la rue Bernard, où j'avais donné trois ans avant ce temps-là des coups de bâton à Razzetta. Je cours au café, on m'indique la maison où demeurait un chirurgien. Je frappe fort, je crie, on vient, on réveille l'homme, je le presse, je ne

permets pas qu'il s'habille, il prend son étui, et il vient avec moi dans la gondole, où il saigne le moribond, et je déchire ma chemise pour lui faire un bandage.

Nous arrivons d'abord après chez lui à Sainte-Marine ; on réveille les domestiques, on le tire hors de sa gondole, on le porte au premier dans son appartement, on le déshabille, et on le met au lit presque mort. Je dis à un domestique d'aller vite chercher un médecin, il va, le médecin arrive, il le fait saigner de nouveau. Je me mets près de son lit, me croyant en devoir de ne plus m'en éloigner.

Une heure après, un patricien de ses amis arrive, puis j'en vois un autre, ils sont au désespoir, ils s'informent aux barcarols, qui leur disent que je pouvais les informer beaucoup mieux qu'eux. Ils m'interrogent, je leur dis tout ce que je savais ; ils ne savent pas qui je suis, ils n'osent pas me le demander, et je ne leur dis rien. Le malade était là, immobile, ne donnant

autre signe de vie que par la respiration. On lui faisait des fomentations, et le prêtre qu'on était allé chercher s'attendait à sa mort. On ne reçoit pas des visites, les deux patriciens et moi étions les seuls qui ne s'éloignaient pas de lui. Je fais avec eux un petit dîner à midi sans sortir de la chambre. Vers le soir le plus âgé des deux patriciens me dit que si j'avais des affaires je pouvais m'en aller, car ils resteraient eux-mêmes toute la nuit près du malade couchant sur des matelas qu'ils feraient porter. Je leur réponds que je dormirais sur le même fauteuil où j'étais, puisque j'étais sûr que si je partais le malade mourrait, comme j'étais certain qu'il ne pouvait pas mourir tant que je resterais là. Je les vois tous les deux étonnés de cette réponse, s'entre-regarder.

J'apprends d'eux-mêmes en soupant que ce seigneur ainsi mourant était M. de Bragadin, frère unique du procurateur de ce nom. Ce M. de Bragadin était illustre dans Venise tant à cause de son éloquence et de ses talents

en qualité d'homme d'État, comme à cause des galanteries qui l'avaient signalé dans sa bruyante jeunesse. Il avait fait des folies pour des femmes qui en avaient faites aussi à cause de lui ; il avait beaucoup joué et perdu, et le procurateur son frère était son plus cruel ennemi parce qu'il s'était mis dans la tête qu'il avait tenté de l'empoisonner. Il l'avait accusé de ce crime au Conseil des Dix qui, huit mois après, l'avait déclaré innocent avec tous les suffrages ; mais le procurateur n'avait pas pour cela changé d'avis. Cet innocent opprimé par son injuste frère qui lui usurpait la moitié de son revenu, vivait cependant bien en aimable philosophe dans le sein de l'amitié. Il avait deux amis qui étaient ceux que je voyais là : un était de la famille Dandolo, l'autre de celle de Barbaro tous les deux honnêtes et aimables comme lui. Il était beau, savant, facétieux, et du caractère le plus doux. L'âge qu'il avait alors était celui de cinquante ans.

Le médecin qui s'était mis à l'entreprise de le guérir, qui s'appelait Ferro, s'imagina par un raisonnement tout particulier de pouvoir lui faire recouvrer la santé moyennant une onction de mercure sur la poitrine ; et on le laissa faire. L'effet rapide de ce remède, pris en bonne part par les deux amis, m'épouvanta. Cette rapidité paraissait dans ce qu'en moins de vingt-quatre heures le malade se trouva inquiété par une grande effervescence à la tête. Le médecin dit qu'il savait que l'onction devait faire cet effet, mais que le lendemain sa force à la tête diminuerait pour procéder dans les autres parties du corps qui avaient besoin d'être vivifiées par l'art, et par l'équilibre de la circulation des fluides.

À minuit M. de Bragadin était tout en feu et dans une agitation mortelle ; je me lève, et je le vois avec des yeux mourants pouvant à peine respirer. Je fais lever de leurs matelas les deux amis, leur disant qu'il fallait délivrer le patient de ce qui allait le faire mourir. Sans attendre

alors leur réponse, je lui découvre la poitrine, je lui lève l'emplâtre, je le lave ensuite avec de l'eau tiède, et le voilà en trois ou quatre minutes soulagé, tranquille, et en proie du plus doux sommeil. Nous nous recouchâmes.

Le médecin vient de très grand matin, et se réjouit en voyant son malade en bon état. M. Dandolo lui dit ce qu'on avait fait et en conséquence de quoi le malade lui paraissait moins mal. Le médecin se plaint de la liberté qu'on a prise, et demande qui était celui qui avait détruit sa cure. M. de Bragadin lui dit que celui qui l'avait délivré du mercure qui allait le tuer était un médecin qui en savait plus que lui ; et en disant cela il lui montre ma personne.

Je ne sais pas lequel de nous deux fut pour lors le plus surpris, si le médecin de voir un jeune homme qu'il n'avait jamais vu qu'on lui annonce pour plus savant que lui, ou moi qui ne savais pas de l'être. Je me tenais dans un modeste silence gêné par l'envie de rire que je

retenais, tandis que le médecin me regardait, et me prenait avec raison pour un hardi charlatan qui avait osé le supplanter. Il dit froidement au malade qu'il me cédait donc sa place, et il fut pris au mot. Il part, et me voilà devenu le médecin d'un des plus illustres membres du Sénat de Venise. Dans le fond j'en fus enchanté. J'ai alors dit au malade qu'il ne fallait que du régime, et que la nature ferait tout le reste dans la belle saison à laquelle nous nous acheminions.

Le médecin Ferro congédié fut conter cette histoire par toute la ville, et comme le malade se portait tous les jours mieux, un de ses parents qui vint lui faire une visite lui dit que tout le monde s'étonnait qu'il eût choisi pour son médecin un violon de l'orchestre d'un théâtre. M. de Bragadin lui répondit en riant qu'un joueur de violon pouvait en savoir plus que tous les médecins de Venise.

Ce seigneur m'écoutait comme un oracle. Ses deux amis étonnés me prêtaient la même attention. Cette subordination m'ayant augmenté le courage je parlais en physicien, je dogmatisais, et je citais des auteurs que je n'avais jamais lus.

M. de Bragadin, qui avait la faiblesse de donner dans les sciences abstraites, me dit un jour que pour un jeune homme il me trouvait trop savant, et que je devais par conséquent posséder quelque chose de surnaturel. Il me pria de lui dire la vérité. Ce fut dans ce moment-là que pour ne pas choquer sa vanité lui disant qu'il se trompait, j'ai pris l'étrange expédient de lui faire en présence de ses deux amis la fausse et folle confidence que je possédais un calcul numérique par lequel moyennant une question que j'écrivais, et que je changeais en nombres, je recevais également en nombre une réponse qui m'instruisait de tout ce que je voulais savoir, et dont personne au monde n'aurait pu m'informer. M. de Bragadin dit que c'était

la clavicule de Salomon, que le vulgaire appelait cabale. Il me demanda de qui j'avais appris cette science, et m'entendant lui répondre que celui qui me l'avait apprise était un ermite qui demeurait sur la montagne de Carpegna dans le temps que j'étais aux arrêts à l'armée d'Espagne, il me dit que l'ermite à mon insu avait lié au calcul une intelligence invisible, car les nombres simples ne pouvaient pas avoir la faculté de raisonner.

— Tu possèdes, me dit-il, un trésor, et il ne tient qu'à toi d'en tirer le plus grand parti.

Je lui ai dit que je ne savais pas par quel chemin je pourrais en tirer ce grand parti d'autant plus que les réponses que mon calcul me donnait étant obscures, je m'en étais dégoûté tellement depuis quelque temps que je ne faisais des questions presque jamais.

— Il est cependant vrai, lui ajoutai-je, que si je n'avais pas fait ma pyramide il y a trois

semaines je n'aurais pas eu le bonheur de connaître Votre Excellence.

— Comment cela ?

— Ayant demandé à mon oracle le second jour des fêtes dans la maison Soranzo si je rencontrerais quelqu'un à ce bal que je n'aurais pas voulu rencontrer, il me répondit que je devais quitter la fête à dix heures précises. C'était une heure avant jour. J'ai obéi, et j'ai rencontré Votre Excellence.

M. de Bragadin également que ses deux amis restèrent comme pétrifiés. M. Dandolo me pria alors de répondre à une question qu'il allait me faire lui-même, et dont l'interprétation n'appartiendrait qu'à lui, la chose n'étant connue que de lui. Il écrit la question, il me la donne, je la lis, je ne comprends rien à la chose, rien à la matière, mais cela ne fait rien, il faut que je réponde. Si la demande m'est obscure au point que je ne pusse rien comprendre, je devais ne rien comprendre non plus dans

la réponse. Je réponds donc en chiffres ordinaires quatre vers, dont lui seul pouvait être l'interprète, me montrant fort indifférent sur l'interprétation. M. Dandolo les lit, les relit, il se montre surpris, il entend tout, c'est divin, c'est unique, c'est un trésor du ciel. Les nombres ne sont que le véhicule, mais la réponse ne peut être que d'une intelligence immortelle. Après M. Dandolo, M. Barbaro et M. de Bragadin aussi font des questions sur toutes les matières, mes réponses leur paraissent toutes divines, je leur fais compliment, et je me félicite de posséder une chose, dont je n'avais pas fait de cas jusqu'à ce moment-là, mais dont j'en ferais dans la suite, voyant que je pouvais par là me rendre utile à Leurs Excellences.

Ils me demandèrent alors, tous les trois d'accord, en combien de temps je pourrais leur apprendre la règle de ce calcul. Je leur ai répondu que c'était l'affaire de fort peu de temps et que je m'y prêterais malgré que l'ermite

m'eût dit que si je l'apprenais à quelqu'un avant que je fusse parvenu à l'âge de cinquante ans je mourrais de mort subite trois jours après. « Je ne crois pas, leur dis-je, à cette menace. » M. de Bragadin alors me dit d'un ton très sérieux que je devais y croire, et aucun des trois depuis ce moment-là ne s'est plus avisé de me prier de lui apprendre à faire la cabale. Ils pensèrent que d'abord qu'ils pourraient m'attacher à eux c'était égal comme s'ils la possédaient eux-mêmes. De cette façon je suis devenu le Hiérophante de ces trois hommes très honnêtes, et aimables au possible, mais non pas sages puisqu'ils donnaient tous les trois dans ce qu'on appelle les chimères des sciences : ils croyaient possible le moralement impossible. Ils se voyaient en possession m'ayant à leurs ordres, de la pierre philosophale, de la médecine universelle, du colloque avec les esprits élémentaires, et toutes les intelligences célestes, et du secret de tous les cabinets de l'Europe. Ils croyaient aussi à la ma-

gie lui donnant le nom spécieux de physique occulte.

Après s'être assurés de la divinité de ma cabale par des questions sur du passé, ils établirent de se la rendre utile, la consultant toujours sur le présent et sur le futur, et il ne m'était pas difficile de deviner puisque je ne donnais jamais de réponse qui n'eût deux sens, dont l'un cependant, qui n'était connu que de moi, ne se laissait apercevoir qu'après l'événement. Ma cabale n'avait jamais tort. J'ai alors connu combien il avait été facile aux anciens prêtres du paganisme d'en imposer à l'univers ignorant et crédule. Mais ce qui m'a toujours étonné fut que les saints pères chrétiens, qui n'étaient pas simples et ignorants comme nos évangélistes, croyant de ne pouvoir pas nier la divinité des oracles, les eussent attribués au diable. Ils n'auraient pas pensé ainsi, s'ils avaient su faire la cabale. Mes trois amis ressemblaient aux saints pères : voyant la divinité de mes réponses, et n'étant pas assez mé-

chants pour me croire un diable, ils croyaient mon oracle animé par un ange.

Ces trois seigneurs étaient non seulement chrétiens très fidèles à leur religion, mais dévots et scrupuleux : ils étaient tous les trois célibataires, et tous les trois devenus ennemis irréconciliables des femmes après y avoir renoncé. C'était selon eux la condition principale que les esprits élémentaires exigeaient de tous ceux qui voulaient avoir un commerce avec eux. L'un excluait l'autre.

Ce qui me parut fort singulier au commencement de ma connaissance avec ces trois patriciens fut qu'ils avaient foncièrement ce qu'on appelle de l'esprit. Mais l'esprit préoccupé raisonne mal, et il s'agit de raisonner bien. Je riais souvent en moi-même les entendant parler des mystères de notre religion en se moquant de ceux qui étaient bornés dans leurs facultés intellectuelles au point de trouver ces mêmes mystères incompréhensibles. L'incar-

nation du verbe était une petite bagatelle pour Dieu, et la résurrection était si peu de chose qu'elle ne leur paraissait pas prodigieuse, car la chair étant l'accessoire, et Dieu ne pouvant pas être mort, Jésus-Christ devait naturellement ressusciter. Pour ce qui regarde l'Eucharistie, la présence réelle, la transsubstantiation étaient pour eux tout ce qu'il y avait *(præmissis concessis*(10)*.)* de plus évident. Ils allaient tous les huit jours à confesse sans être nullement embarrassés vis-à-vis de leurs confesseurs, dont ils plaignaient l'ignorance. Ils ne se croyaient obligés de lui rendre compte que de ce qu'ils croyaient être un péché, et en cela ils raisonnaient très juste.

Avec ces trois originaux respectables par leur probité, par leur naissance, par leur crédit, et par leur âge je me plaisais infiniment, malgré qu'insatiables de savoir ils me tinssent souvent occupé huit à dix heures par jour enfermés, tous les quatre et inaccessibles à tout le monde. Je les ai rendus mes amis intimes leur

contant l'histoire de tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors dans ma vie ; et assez sincèrement quoique non pas avec toutes les circonstances comme je viens de l'écrire pour ne pas leur faire faire des péchés mortels.

Je sais que je les ai trompés, et que par conséquent je n'en ai pas agi avec eux en honnête homme dans toute la signification du terme ; mais si mon lecteur a l'esprit du monde je le prie de faire quelques réflexions avant de me croire indigne de son indulgence.

Voulant avoir une morale très pure, j'aurais dû, me dit-on, ou ne point me lier avec eux ou les désabuser. Les désabuser, non, je réponds, car je ne me croyais pas assez fort pour y réussir. Je les aurais fait rire ; ils m'auraient traité d'ignorant, et ils m'auraient donné congé. Ils ne m'auraient pas payé pour cela, et je n'avais aucune mission pour m'ériger en apôtre. Pour ce qui regarde la résolution héroïque que j'aurais pu prendre de les laisser là d'abord que

je les ai connus visionnaires, je répondrai que pour la prendre j'aurais eu besoin d'une morale faite pour un misanthrope, ennemi de l'homme, de la nature, de la politesse, et de soi-même. En qualité de jeune homme qui avait besoin de bien vivre, et de jouir des plaisirs que la constitution de l'âge exige, aurais-je dû risquer de laisser mourir M. de Bragadin, et aurais-je dû avoir la barbarie de laisser exposées ces trois honnêtes personnes aux tromperies de quelque fripon malhonnête qui aurait pu s'introduire dans leur société et les ruiner en leur faisant entreprendre l'opération chimérique du grand œuvre ? Outre cela un amour-propre invincible m'empêchait de me déclarer indigne de leur amitié par mon ignorance, ou par mon orgueil, ou par mon impolitesse, dont je leur aurais donné des marques évidentes en méprisant leur société.

J'ai pris le parti le plus beau, le plus noble, le seul naturel. Celui de me mettre en état de ne plus manquer de mon nécessaire et de ce

nécessaire personne ne pouvait être le juge plus que moi. Avec l'amitié de ces trois personnages je devenais homme qui devait avoir dans sa même patrie de la considération et du crédit. Outre cela je devais avoir un plaisir très flatteur à devenir le sujet des discours, et des spéculations de ceux qui dans leur oisiveté veulent deviner les causes de tous les phénomènes moraux qu'ils voient. On ne pouvait pas comprendre à Venise comment ma liaison pouvait exister avec trois hommes de ce caractère, eux tout ciel, et moi tout monde ; eux très sévères en leurs mœurs ; moi adonné au plus grand libertinage.

Au commencement de l'été M. de Bragadin se trouva en état de reparaître au Sénat. Voici le discours qu'il me tint la veille du jour dans lequel il sortit pour la première fois.

— Quiconque tu sois, je te dois la vie. Tes protecteurs qui voulurent te faire prêtre, docteur, avocat, soldat, puis joueur de violon ne

furent que des sots qui ne te connurent pas. Dieu ordonna à ton ange de te conduire entre mes mains. Je t'ai connu ; si tu veux être mon fils, tu n'as qu'à me reconnaître pour père, et dorénavant dans ma maison je te traiterai comme tel jusqu'à ma mort. Ton appartement est prêt, fais y porter tes hardes, tu auras un domestique, et ta gondole payée, notre table, et dix sequins par mois. À ton âge je ne recevais pas de mon père une plus grosse pension. Il n'est pas nécessaire que tu t'occupes de l'avenir ; pense à t'amuser, et prends-moi pour ton conseil dans tout ce qui peut t'arriver, ou que tu veux entreprendre, et tu me trouveras toujours ton bon ami.

Je me suis d'abord jeté à ses pieds pour l'assurer de ma reconnaissance, et pour lui donner le doux nom de père. Je lui ai juré obéissance en qualité de fils. Les deux autres amis qui demeuraient dans le palais m'embrassèrent, et nous nous jurâmes une fraternité éternelle.

C’est, mon cher lecteur, toute l’histoire de ma métamorphose, et l’heureuse époque qui me fit sauter du vil métier de joueur de violon à celui de seigneur.

CHAPITRE VIII

Vie déréglée que je mène. Zawoiski. Rinaldi. L'Abadie. La jeune comtesse. D. Steffani capucin. Ancilla. La Ramon. Je monte dans une gondole à Saint-Job pour aller à Mestre.

[1746.]

La même Fortune, qui se plut à me donner un essai de son despotisme me rendant heureux par un chemin tout à fait inconnu à la sagesse, n'eut pas le pouvoir de me faire embrasser un système fait pour me mettre en état de n'avoir plus besoin de personne dans ma vie à venir. J'ai commencé à vivre en vrai indépendant de tout ce qui pouvait mettre des bornes à mes inclinations. D'abord que je respectais les lois il me semblait de pouvoir mépriser les préjugés. Je croyais de pouvoir vivre

parfaitement libre dans un pays sujet à un gouvernement aristocratique. Je me serais trompé quand même la Fortune m'aurait fait devenir membre du gouvernement. La république de Venise, connaissant que son premier devoir est celui de se conserver, se trouve elle-même esclave de l'impérieuse raison d'État. Elle doit dans l'occasion sacrifier tout à ce devoir vis-à-vis duquel les lois mêmes cessent d'être inviolables. Mais quittons cette matière désormais trop connue. Tout le genre humain sait que la vraie liberté n'existe ni ne peut exister nulle part. Je n'ai touché ce propos que pour donner au lecteur une idée de ma conduite dans ma patrie, où j'ai commencé cette même année à battre un sentier qui devait finir à une prison d'État impénétrable, précisément parce que inconstitutionnelle. Assez riche, pourvu par la nature d'un extérieur imposant, joueur déterminé, panier percé, grand parleur toujours tranchant, point modeste, intrépide, courant les jolies femmes, supplantant des rivaux, ne

connaissant pour bonne que la compagnie qui m'amusait, je ne pouvais être que haï. Étant prêt à payer de ma personne je me croyais tout permis, car l'abus qui me gênait me paraissait fait pour être brusqué.

Cette conduite de ma part ne pouvait que déplaire aux trois sages dont j'étais devenu l'oracle ; mais ils n'osaient me rien dire. M. de Bragadin me disait en riant que je mettais devant ses yeux la folle vie qu'il menait quand il avait mon âge, mais que je devais me disposer à en payer les amendes et à me voir puni comme lui quand je me trouverais parvenu au sien. Sans manquer au respect que je lui devais, je tournais en plaisanteries ses redoutables prophéties, et j'allais mon train. Mais voici le premier essai qu'il me donna de son caractère, la troisième ou quatrième semaine de notre connaissance.

J'ai connu au casin de M^me^ Avogadro, femme d'esprit et aimable en dépit de ses

soixante ans, un gentilhomme polonais fort jeune appelé Gaétan Zawoiski. Il attendait de l'argent de son pays, et en attendant, les femmes vénitiennes lui en fournissaient, enchantées par sa jolie figure et par ses manières polonaises. Nous devînmes bons amis ; je lui ai ouvert ma bourse ; et il m'ouvrit plus amplement la sienne vingt ans après à Munick. C'était un honnête homme qui n'avait qu'une petite dose d'esprit, mais suffisante à son bien-être. Il mourut il y a cinq à six ans à Dresde, ministre de l'Électeur de Trèves. Je parlerai de lui à sa place.

Cet aimable garçon que tout le monde aimait, et qu'on croyait esprit fort parce qu'on le voyait avec M. Angelo Querini et M. Lunardo Venier, me présenta dans un jardin de la Zuecca à une belle comtesse étrangère qui me plut. Nous allâmes le même soir chez elle à la Locande du châtelet, où après m'avoir présenté son mari comte Rinaldi, elle nous engagea à rester à souper. Le mari fit une banque de

pharaon où pontant de moitié avec Madame j'ai gagné une cinquantaine de sequins. Charmé d'avoir fait cette belle connaissance, je fus la voir le lendemain matin tout seul ; son mari après m'avoir demandé excuse si elle était encore au lit, me fit entrer. Elle eut l'art dans le tête-à-tête de me faire espérer tout ne m'accordant rien, et quand elle me vit partir elle m'invita à souper. J'y fus, j'ai gagné comme la veille, toujours de moitié avec elle et je suis retourné chez moi amoureux. Je croyais qu'elle serait bonne le lendemain matin ; mais quand j'y fus on me dit qu'elle était sortie. J'y suis retourné le soir, et après m'avoir fait des excuses nous jouâmes, et j'ai perdu tout l'argent que j'avais toujours de moitié avec elle.

Après souper les étrangers partirent, et je suis resté là seul avec Zawoiski parce que le comte Rinaldi voulut me donner la revanche. J'ai joué sur ma parole, et il mit bas les cartes quand il trouva que je lui devais en marques cinq cents sequins. Je suis retourné chez moi

fort triste. L'honneur m'obligeait à payer ma dette le lendemain et je n'avais pas le sou. L'amour augmentait mon désespoir ; je me voyais dans le moment de faire la figure d'un misérable gueux. L'état de mon âme peint sur ma physionomie n'échappa pas à M. de Bragadin, le lendemain. Il me sonda, et il m'encouragea si bien que je lui ai conté toute l'histoire ; je l'ai finie par lui dire que je me voyais déshonoré et que j'en mourrais. Il me consola me disant qu'il m'acquitterait de ma dette dans le même jour si je voulais lui promettre de ne plus jouer sur ma parole. Je lui en ai fait serment ; je lui ai baisé la main, et je suis allé me promener très content. J'étais sûr que cet homme divin me donnerait cinq cents sequins dans l'après dîner, et je me complaisais de l'honneur que mon exactitude me ferait vis-à-vis de la dame qui ne différerait plus à m'accorder ses faveurs. C'était la seule raison qui m'empêchait de regretter la somme ; mais très pénétré par la grande générosité de mon cher maître je

me trouvais parfaitement déterminé à ne plus jouer sur ma parole.

J'ai dîné fort gaiement avec lui et les deux autres amis sans jamais parler de l'affaire. Un moment après nous être levés de table, un homme vint remettre à M. de Bragadin une lettre et un paquet. Il lut la lettre : « C'est bon. » L'homme partit ; et il me dit d'aller avec lui dans sa chambre.

— Voilà, me dit-il, un paquet qui t'appartient.

Je l'ouvre et je trouve trente à quarante sequins. Me voyant surpris, il rit, et il me donne à lire la lettre.

« J'assure M. de Casanova que notre jeu de la nuit passée sur sa parole ne fut qu'un badinage : il ne me doit rien. Ma femme lui envoie la moitié de l'or qu'il a perdu comptant. – Le comte RINALDI. »

Je regarde M. de Bragadin qui se pâmait de rire voyant mon étonnement. Je comprends tout. Je le remercie. Je l'embrasse ; et je lui promets d'être plus sage à l'avenir. Mon âme se dessille ; je me trouve guéri de l'amour et je deviens honteux d'avoir été la dupe du mari et de la femme.

— Ce soir, me dit ce savant médecin, tu souperas fort gaiement avec la charmante comtesse.

— Ce soir je souperai avec vous. Vous m'avez donné une leçon en grand maître.

— La première fois que tu perdras sur ta parole tu feras fort bien, si tu ne paies pas.

— Je me déshonorerai.

— N'importe. Plus tu te hâteras à te déshonorer, plus tu épargneras, car tu seras obligé à te déshonorer quand tu te trouveras dans l'impossibilité positive de payer. Il vaut donc

mieux ne pas attendre ce fatal moment immanquable.

— Mais il vaut encore mieux l'éviter ne jouant plus qu'argent comptant.

— Sûrement, car tu sauveras l'honneur, et l'argent ; mais puisque tu aimes le jeu de hasard, je te conseille de ne jamais ponter. Taille. Tu auras de l'avantage.

— Petit.

— Petit tant que tu voudras ; mais tu l'auras. Le ponte est fou. Le banquier raisonne. *Je gage*, dit-il, *que vous ne devinez pas*. Le ponte répond : *Je gage que je devine*. Qui est le fou ?

— Le ponte.

— Au nom de Dieu, sois donc sage. Et s'il t'arrive de ponter, et de commencer par gagner, sache que tu n'es qu'un sot si tu finis par perdre.

— Comment, sot ? La fortune change.

— Quitte d'abord que tu la vois changer quand tu ne gagnerais qu'une obole. Tu auras toujours gagné.

J'avais lu Platon, et je m'étonnais d'avoir trouvé un homme qui raisonnait comme Socrate.

Le lendemain Zawoiski vint me voir de très bonne heure pour me dire qu'on m'avait attendu à souper, et qu'on avait fait l'éloge de l'exactitude avec laquelle j'avais payé la somme perdue. J'ai laissé qu'il le croie ; et je n'ai plus vu le comte et la comtesse que seize ans après à Milan. Zawoiski n'a su de ma propre bouche toute cette histoire que quarante ans après à Carlsbath. Je l'ai trouvé sourd.

Trois ou quatre semaines après ce trait, M. de Bragadin me donna un second échantillon de son caractère encore plus fort. Zawoiski m'avait fait connaître un Français nommé l'Abadie, qui demandait au gouvernement

la place d'inspecteur de toutes les troupes de terre de la république. Son élection appartenait au Sénat. Je l'ai présenté à mon maître qui lui promit son suffrage ; mais voilà ce qui est arrivé pour l'empêcher de tenir sa parole.

Ayant besoin de cent sequins pour payer des dettes, je l'ai prié de me les donner. Il me demanda pourquoi je ne demandais ce plaisir à M. de l'Abadie.

— Je n'oserais.

— Ose ; je suis sûr qu'il te les prêtera.

— J'en doute fort ; mais j'essayerai.

Je vais le voir le lendemain, et après un court préambule assez poli je lui en fais la demande ; et assez poliment aussi il s'excuse me disant tout ce qu'on dit quand on ne veut ou on ne peut pas faire des plaisirs de cette espèce. Zawoiski arrive, je les quitte, et je vais rendre compte à mon bienfaisant patron de l'inutilité

de ma démarche. Il sourit, et il me dit que ce Français manquait d'esprit.

1746.

C'était précisément dans ce jour-là que le décret pour le faire inspecteur des armées vénitiennes devait être porté au Sénat. Je vais à mes habitudes ordinaires, je rentre à minuit, et ayant su que M. de Bragadin n'était pas encore rentré, je vais me coucher. Le lendemain je vais lui donner le bonjour, et je lui dis que j'allais faire mon compliment au nouvel inspecteur. Il me répond de m'épargner cette peine, puisque le Sénat avait rejeté la proposition.

— Comment cela ? Il y a trois jours qu'il était sûr du contraire.

— Il ne se trompait pas, car le décret aurait été approuvé si je ne me fusse déterminé à parler contre. J'ai démontré au Sénat qu'une bonne politique ne nous permettait pas de donner cet emploi à un étranger.

— J'en suis surpris, car Votre Excellence ne pensait pas ainsi avant-hier.

— Je ne le connaissais pas bien. Je me suis aperçu hier que cet homme n'avait pas assez de tête pour l'emploi qu'il demandait. Peut-il posséder un bon jugement et te refuser cent sequins ? Ce refus lui a fait perdre un revenu de trois mille écus qu'il aurait actuellement.

Je sors et je rencontre Zawoiski avec l'Abadie qui était furieux.

— Si vous m'aviez averti, me dit-il, que les cent sequins serviraient à faire taire M. de Bragadin, j'aurais trouvé le moyen de vous les faire toucher.

— Ayant la tête d'un inspecteur vous l'auriez deviné.

Cet homme me fut utile contant ce fait à tout le monde. Ceux qui eurent besoin dans la suite du suffrage de ce sénateur apprirent le

chemin de se le procurer. J'ai payé toutes mes dettes.

Mon frère Jean vint dans ce temps-là à Venise avec l'ex-juif Guarienti, grand connaisseur en tableaux, qui voyageait aux frais du roi de Pologne électeur de Saxe. C'était lui qui lui avait procuré l'acquisition de la galerie du duc de Modène pour $^{m}/_{100}$ sequins. Ils allèrent à Rome ensemble, où mon frère resta à l'école du célèbre Mengs. Je parlerai de lui dans quatorze ans d'ici. Je dois actuellement, en fidèle historien, la narration d'un événement dont dépendit le bonheur d'une des plus aimables femmes de l'Italie qui serait devenue malheureuse si j'avais été sage.

1746.

Au commencement du mois d'octobre, les théâtres étant ouverts, je sortais en masque de la poste de Rome allant mon chemin, quand j'ai vu une figure de fille ayant la tête envelop-

pée dans le capuchon de son mantelet, sortir de la barque *corriere* de Ferrare qui était arrivée dans le même moment. La voyant seule, et observant sa démarche incertaine, je me sens poussé par une force occulte à l'approcher et à lui offrir mes services, si elle était dans le cas d'en avoir besoin. Elle me répond d'une voix timide qu'elle aurait besoin d'une information. Je lui dis que le quai sur lequel nous étions n'était pas un endroit convenable pour s'y arrêter. Je l'invite à entrer avec moi dans une Malvoisie où elle pourrait me parler en liberté. Elle hésite, j'insiste, et elle se rend. Le magasin était à vingt pas de là ; nous y entrons, et nous voilà seuls assis l'un devant l'autre. Je me démasque, et la politesse l'oblige à ouvrir son capuchon. Une ample coiffe qui lui couvre toute la tête ne me laisse voir que ses yeux, son nez, sa bouche et son menton ; mais il ne me faut pas davantage pour distinguer avec évidence, jeunesse, beauté, tristesse, noblesse, et candeur. Cette puissante lettre de

recommandation m'intéresse au suprême degré. Après avoir essuyé quelques larmes, elle me dit qu'elle était fille de condition, et qu'elle s'était échappée de la maison paternelle toute seule pour rejoindre un Vénitien qui l'ayant séduite et trompée l'avait rendue malheureuse.

— Vous espérez donc de le rappeler à son devoir. J'imagine qu'il vous a promis sa main.

— Il m'a donné sa foi par écrit. La grâce que je vous demande est de me conduire chez lui, de me laisser là, et d'être discret.

— Comptez, madame, sur les sentiments d'un homme d'honneur. Je le suis, et je m'intéresse déjà à tout ce qui vous regarde. Qui est cet homme ?

— Hélas ! Je me livre à ma destinée.

Disant ces paroles, elle tire de son sein un papier, et elle me le donne à lire. Je vois une écriture de Zanetto Steffani, dont je connaissais la main, de très fraîche date. Il promettait

à la demoiselle comtesse A. S. de l'épouser à Venise dans la huitaine. Je la lui rends, je lui dis que je le connaissais très bien, qu'il était du corps de la chancellerie, grand libertin, qui sera riche à la mort de sa mère, mais dans ce moment-là, très décrié et chargé de dettes.

— Conduisez-moi chez lui.

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ; mais écoutez-moi, et ayez en moi toute la confiance. Je vous conseille de ne pas aller chez lui. S'il vous a déjà manqué vous ne pouvez pas vous attendre à un gracieux accueil supposant que vous le trouviez ; et s'il n'est pas chez lui vous ne pouvez vous attendre qu'à être maltraitée par sa mère, si vous vous faites connaître. Fiez-vous à moi, et croyez que c'est Dieu qui m'a envoyé à votre secours. Je vous promets que pas plus tard que demain vous saurez si Steffani est à Venise, ce qu'il pense faire de vous, et ce qu'on pourra l'obliger à faire. Avant cette démarche vous ne devez ni

lui faire savoir que vous êtes à Venise ni le lieu où vous êtes.

— Où irai-je cette nuit ?

— Dans un endroit non suspect.

— Chez vous, si vous êtes marié.

— Je suis garçon.

Je me détermine à la conduire chez une veuve dont je connaissais les mœurs, qui avait deux chambres meublées et qui demeurait dans une rue sans issue. Elle se laisse persuader, et elle monte avec moi dans une gondole. J'ordonne au gondolier de me mettre là où je voulais aller. Elle me dit chemin faisant qu'il y avait un mois que Steffani s'était arrêté dans sa patrie pour faire raccommoder sa voiture qui s'était cassée, et que dans le même jour il l'avait connue dans une maison où elle était allée avec sa mère pour complimenter une nouvelle mariée.

— Ce fut dans ce jour-là, me dit-elle, que j'eus le malheur de lui inspirer de l'amour. Il ne pensa plus à partir. Il resta à *C.* quatre semaines ne sortant jamais pendant le jour de son auberge, et passant toutes les nuits dans la rue sous ma fenêtre d'où je lui parlais. Me disant toujours qu'il m'aimait et que ses intentions étaient pures ; je lui disais de se faire connaître à mes parents et de me demander en mariage ; mais il m'alléguait des bonnes raisons ou mauvaises, qui tendaient à me démontrer que je ne pouvais le rendre heureux qu'ayant dans lui une confiance sans bornes. Je devais me décider à partir avec lui à l'insu de tout le monde : mon honneur, me disait-il, n'en souffrirait pas, puisque trois jours après mon évasion toute la ville saurait que j'étais sa femme, et il me promettait de m'y reconduire publiquement. Hélas ! L'amour m'a aveuglée ; je l'ai cru, j'y ai consenti. Il me donna l'écriture que vous avez vue, et dans la nuit suivante, je lui ai permis d'entrer dans ma chambre par la

fenêtre même d'où je lui parlais. J'ai consenti à un crime qui trois jours après devait être effacé. Il me laissa m'assurant que dans la nuit suivante il viendrait sous la même fenêtre pour me recevoir entre ses bras. Est-il vraisemblable que j'en doutasse après la grande faute que j'avais commise ? J'ai fait mon paquet et je l'ai attendu ; mais en vain. Le lendemain j'ai su que le monstre était parti dans sa voiture avec son domestique, une heure après que sortant par ma fenêtre il me renouvela l'assurance qu'il viendrait m'enlever à minuit. Imaginez-vous mon désespoir. J'ai pris le parti qu'il me suggéra. Il ne pouvait être que mauvais. J'ai quitté toute seule une heure avant minuit ma maison achevant ainsi de me déshonorer ; mais déterminée à mourir si le cruel ravisseur de ce que je possédais de plus cher, et que je me sentais sûre de trouver ici, ne m'eût tenu sa parole. J'ai marché à pied toute la nuit, et presque tout le jour suivant sans prendre la moindre nourriture qu'un quart d'heure avant

de monter dans la barque corrière qui me transporta ici en vingt-quatre heures. Cinq hommes et deux femmes qui étaient dans la barque n'ont ni vu ma figure, ni entendu le son de ma voix. Je me suis tenue toujours assise, toujours assoupie, et tenant toujours entre mes mains ce livre de prières. On m'a laissée tranquille. Personne ne m'a jamais parlé, et j'en ai remercié Dieu. À peine descendue sur le quai, vous ne m'avez pas laissé le temps de penser comment je me mettrai sur le chemin qui devait me conduire à la maison de Steffani à Saint-Samuel dans la rue Garzoni. Figurez-vous l'effet que dut faire en moi la présence d'un homme masqué qui, comme s'il m'avait attendue là, et s'il eût été informé de ma détresse, me dit de me servir de lui s'il me fallait quelque chose. Non seulement je n'ai senti aucune répugnance à vous répondre, mais je me suis crue en devoir de me montrer digne de votre zèle me confiant à vous, malgré la maxime de prudence qui devait me rendre

sourde à votre langage et à l'invitation d'entrer avec vous dans l'endroit où vous m'avez conduite. Je vous ai tout dit. Je vous prie de ne pas vouloir, en conséquence de ma facilité, porter sur mon esprit un jugement sinistre. Je n'ai cessé d'être sage que depuis un mois, et l'éducation et la lecture m'ont instruite dans la science du monde. L'amour m'a fait succomber, et le défaut d'expérience. Je suis entre vos mains, et je ne me repens pas de m'y être mise.

J'avais besoin de ce discours pour me confirmer dans l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je lui ai cruellement dit que Steffani l'avait séduite et trompée de volonté déterminée, et qu'elle ne devait plus penser à lui que pour se venger. Elle frissonna mettant sa tête entre ses mains. Nous arrivâmes à la maison de la veuve. Je lui ai fait donner une bonne chambre, je lui ai ordonné un petit souper et j'ai recommandé à la bonne maîtresse d'avoir pour elle toutes les attentions, et de ne la laisser man-

quer de rien. Je l'ai quittée l'assurant qu'elle me verrait le lendemain matin.

La première démarche que j'ai faite en la quittant fut d'aller chez Steffani. J'ai su d'un des gondoliers de sa mère qu'il y avait trois jours qu'il était arrivé, et que vingt-quatre heures après il était reparti tout seul, et que personne ne savait où il était allé, pas même sa mère. Le même soir à la comédie, je me suis informé de la famille de la malheureuse d'un abbé bolonais qui par hasard la connaissait particulièrement. Elle avait un frère qui servait dans les troupes du Pape.

Le lendemain de grand matin je fus chez elle. Elle dormait encore. La veuve me dit qu'elle avait assez bien soupé sans jamais lui dire un seul mot, et qu'après elle s'était enfermée. Quand elle se fit entendre, je me suis présenté, et brisant sur toutes les excuses qu'elle me demandait, je lui ai communiqué tout ce que j'avais su. Je l'ai trouvée avec de belles

couleurs, triste, mais moins inquiète. J'ai admiré son jugement quand je l'ai entendue me dire qu'il n'était pas vraisemblable que Steffani fût reparti pour retourner à *C.* Je me suis offert à y aller, et à faire toutes les démarches nécessaires pour la faire retourner d'abord chez elle ; et je l'ai vue enchantée quand je lui ai dit tout ce que j'avais appris de sa respectable famille. Elle ne s'opposa pas à l'offre que je lui ai faite d'aller d'abord à *C.* mais elle me pria de différer. Elle crut que Steffani retournerait bientôt, et qu'elle pourrait prendre de sang-froid un bon parti. Je l'ai confirmée dans son idée. Je l'ai priée de permettre que nous déjeunassions ensemble, et lui ayant demandé à quoi elle s'amusait chez elle, elle me dit qu'elle lisait, et qu'aimant la musique son clavecin faisait ses délices. Je suis retourné chez elle vers le soir, avec un petit panier plein de livres, un clavecin et plusieurs airs tous nouveaux. Je l'ai vue surprise ; mais bien plus quand j'ai tiré de ma poche trois paires de pantoufles de différente

grandeur. Elle me remercia devenant tout en feu. Sa longue marche à pied devait avoir déchiré ses souliers ; par cette raison elle laissa que je les misse sur la commode sans essayer la paire qui lui irait bien. La voyant pénétrée de reconnaissance, et n'ayant sur elle le moindre dessein fait pour alarmer sa vertu, je jouissais des sentiments que mes procédés devaient lui inspirer à mon avantage. Je n'avais autre but que celui de rassurer son cœur, et de la désimprimer de l'opinion que l'infâme action de Steffani pouvait lui avoir fait concevoir des hommes. Je n'avais pas la moindre pensée de lui inspirer de l'amour, et j'étais très loin de croire que je pourrais moi-même devenir amoureux d'elle. Je me flattais qu'elle ne m'occuperait jamais qu'en qualité de malheureuse qui méritait toute l'amitié d'un homme qui sans être connu se voyait honoré de toute sa confiance. D'ailleurs, je ne pouvais pas la croire susceptible d'un nouvel amour dans son affreuse situation, et l'idée de la réduire par

mes attentions à me la rendre complaisante m'aurait fait horreur si elle m'était venue.

Je ne suis resté avec elle qu'un quart d'heure. Je l'ai quittée pour la soulager de l'embarras où je la voyais : elle ne savait positivement de quelles paroles se servir pour m'expliquer sa reconnaissance.

Je me voyais dans un engagement délicat dont je ne pouvais pas prévoir la fin ; mais cela m'était égal. N'étant pas embarrassé à l'entretenir je n'en désirais pas la fin. Cette intrigue héroïque dont la fortune m'honorait pour la première fois me flattait au suprême degré. Je faisais une expérience sur moi-même persuadé de ne pas me connaître assez bien. J'en étais curieux. Ce fut le troisième jour qu'après s'être évertuée en remerciements elle me dit qu'elle ne comprenait pas comment je pouvais avoir d'elle une si bonne opinion l'ayant trouvée si facile à entrer avec moi dans une *malvoisie*. Je l'ai vue sourire quand je lui ai répondu que je

ne comprenais pas non plus comment j'avais pu, malgré le masque, lui paraître homme ami d'une vertu à laquelle l'apparence devait plutôt me faire supposer ennemi.

— Mais dans vous, madame, poursuivis-je à lui dire, et principalement sur votre belle physionomie j'ai vu la noblesse, les sentiments et la vertu malheureuse. Le divin caractère de la vérité dans vos premières paroles m'a fait voir que ce qui vous a séduite est l'amour, et que ce fut l'honneur qui vous a forcée à quitter votre famille et votre patrie. Votre faute fut d'un cœur séduit sur lequel votre raison avait perdu tout empire, et votre fuite vint d'une âme grande qui criant vengeance vous justifie entièrement. Steffani doit expier son crime avec sa vie, et non pas vous épousant. Il n'est pas digne de parvenir à vous posséder après ce qu'il a fait, et en l'y forçant au lieu de le punir de son crime, vous lui accorderiez une récompense.

— Tout ce que vous dites est vrai : je hais le monstre ; et j'ai un frère qui le tuera en duel.

— Vous vous trompez. C'est un poltron qui ne se rendra jamais digne d'une mort honorable.

Dans ce moment elle mit la main dans sa poche, et après y avoir un peu pensé, elle tira un stylet de dix pouces, et elle le mit sur la table.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est une arme sur laquelle j'ai compté jusqu'à ce moment pour m'en servir contre moi-même. Vous m'avez éclairée. Je vous prie de l'emporter ; et je compte sur votre amitié. Je me sens sûre que je vous devrai l'honneur et la vie.

Ce fut dans ce moment-là qu'elle m'a frappé. J'ai pris le stylet, et je l'ai quittée avec un trouble qui m'annonçait la faiblesse d'un hé-

roïsme que j'ai manqué de juger ridicule. Je l'ai cependant soutenu jusqu'au septième jour.

Voici un fait, qui me donnant matière à former un soupçon injurieux sur le compte de cette dame, m'ennuyait, car étant fondé il m'aurait obligé à me reconnaître pour dupe. C'eût été humiliant. M'ayant dit qu'elle était musicienne, je lui avais donné dans le même jour un clavecin, et depuis trois elle ne l'avait pas seulement ouvert. La vieille femme me l'assura. Il me semblait qu'elle me devait le cadeau d'un échantillon de son savoir. M'aurait-elle dit un mensonge ? Elle se serait perdue. Différant à prononcer sentence, j'ai cependant décidé de me tirer de doute.

Ce fut le lendemain que je suis allé la voir après dîner contre mon ordinaire décidé à la prier de me donner un essai de son talent. Je l'ai surprise dans sa chambre assise devant un miroir ayant derrière elle la vieille hôtesse qui lui débrouillait des cheveux fort longs d'un

blond clair d'une finesse au-dessus de toute expression. Elle s'excusa me disant qu'elle ne m'attendait pas, et elle poursuivit. « J'en avais, me dit-elle, un besoin indispensable. » Je vois pour la première fois toute sa figure, son cou, et la moitié de ses bras, et j'admire sans parler. Je loue l'excellente odeur de sa pommade, et la vieille dit qu'entre la pommade, la poudre et les peignes elle avait dépensé toutes les trois livres que Madame lui avait données. La confusion m'accable. Elle m'avait déjà dit qu'elle était partie de *C.* n'ayant que dix paoli : j'aurais dû penser à cela ; mais je me concentre dans le silence.

Après l'avoir peignée, la veuve va nous faire du café. Je prends un portrait en bague qui était encore sur sa toilette, je le regarde, et je ris du caprice qu'elle avait eu de se faire peindre en homme avec des cheveux noirs. Elle me dit que c'était le portrait de son frère qui lui ressemblait ainsi. Il était de deux ans plus âgé qu'elle, et il était officier militaire au

service du très Saint Père, comme on me l'avait dit.

Je montre alors de vouloir lui passer au doigt sa bague ; elle l'allonge, et après la lui avoir mise, je veux par une galanterie d'habitude lui baiser la main ; mais elle la retire vite rougissant. Je lui demande alors de très bonne foi pardon, si je lui avais donné sujet de croire que je pusse lui manquer de respect. Elle me répond que dans sa situation elle devait penser plus à se défendre d'elle que de moi. Le compliment me parut si fin et à mon avantage que j'ai cru devoir le laisser tomber. Elle dut voir dans mes yeux qu'il ne pourrait jamais lui arriver vis-à-vis de moi, ni d'avoir des vains désirs, ni de me trouver ingrat. Mais mon amour dans ce moment sortit de l'enfance, et je n'ai pu plus me le dissimuler.

Me remerciant des livres que je lui avais portés devinant son goût, car elle n'aimait pas les romans, elle me demanda excuse, si sa-

chant que j'aimais la musique, elle ne s'était jamais offerte à me chanter un air comme elle savait. J'ai respiré. Elle se mit, disant cela, au clavecin, et elle joua excellemment bien plusieurs morceaux par cœur ; puis après s'être fait un peu prier, elle s'accompagna un air à livre ouvert d'une façon que l'amour m'a sur-le-champ élevé à son ciel. Je lui ai alors demandé avec des yeux mourants sa main à baiser, et elle ne me l'a pas donnée ; mais elle me l'a livrée. Malgré cela j'ai su m'abstenir de la dévorer. Je l'ai quittée amoureux, et presque déterminé à me déclarer. La contrainte devient bêtise quand l'homme parvient à connaître que l'objet qu'il aime partage sa sensibilité. Mais j'avais besoin d'en être convaincu.

Tous ceux qui connaissaient Steffani raisonnaient dans toute la ville sur son évasion. J'entendais tout, et je ne disais rien. On s'accordait à dire que sa mère qui ne voulait pas payer ses dettes en était la cause. C'était vraisemblable. Mais ou qu'il retournât, ou qu'il ne retournât

pas, je ne pouvais pas résigner mon âme à la perte du trésor que j'avais entre mes mains. Ne sachant cependant ni à quel titre, ni de quelle façon je pourrais m'en faciliter la jouissance, je me trouvais dans un vrai labyrinthe. Quand l'idée me venait de consulter là-dessus M. de Bragadin, je la rejetais avec horreur. Je l'avais connu trop empirique dans l'affaire de Rinaldi, et encore plus dans celle de l'Abadie. Je craignais tant ses remèdes que j'aimais mieux être malade que guérir, m'en servant.

J'eus la bêtise un matin de demander à la veuve, si Madame lui avait demandé qui j'étais. J'ai reconnu la faute que j'avais commise d'abord qu'au lieu de me répondre elle me dit :

— *Est-ce qu'elle ne sait pas qui vous êtes ?*

— *Répondez donc, et n'interrogez pas.*

Mais elle avait raison. La voilà devenue invinciblement curieuse de l'aventure ; et voilà le caquet qui infailliblement doit naître, et par ma seule faute. Il ne faut jamais être tant sur

ses gardes comme lorsqu'on fait des questions aux demi-sots. Depuis douze jours qu'elle était entre mes mains, elle ne s'était jamais montrée curieuse de savoir qui j'étais ; mais devais-je pour cela croire qu'elle ne le fût pas ? Point du tout. Procédant bien j'aurais dû lui dire qui j'étais, dès le premier jour. Je l'ai informée de moi le soir mieux que toute autre personne n'aurait pu le faire, lui demandant excuse si je ne m'étais pas plus tôt acquitté de ce devoir. Elle me remercia m'avouant qu'en certains moments elle en était fort curieuse ; mais m'assurant qu'elle n'aurait jamais été assez sotte pour s'informer de moi à l'hôtesse.

Notre conversation roulant sur l'incompréhensibilité de la longue absence de Steffani, elle me dit qu'il était impossible que son père ne crût qu'il se tînt caché avec elle quelque part.

— Il doit avoir su, me disait-elle, que je lui parlais toutes les nuits de la fenêtre ; et il n'est

pas difficile qu'il soit parvenu à savoir que je me suis embarquée dans la *corriere* de Ferrare. Je le crois à Venise lui-même, et je suis sûre qu'il fait toutes les diligences pour me trouver, quoique très secrètement. Il va ordinairement se loger chez Boncousin. Tâchez de savoir s'il y est.

Elle ne nommait plus Steffani qu'avec des sentiments de haine, et elle ne pensait qu'à aller s'enfermer dans un couvent loin de sa patrie, où sa honteuse histoire serait ignorée de tout le monde.

Je n'ai pas eu besoin de m'informer. M. Barbaro en soupant prononça ces paroles :

— *On me recommande un gentilhomme sujet du pape pour que je l'aide de mon crédit dans une affaire délicate et épineuse. Un de nos citoyens a enlevé sa fille, et depuis quinze jours il doit être avec elle quelque part : personne ne sait où. Il faudrait porter l'affaire au Conseil des Dix. La mère*

du ravisseur prétend être ma parente : je compte de ne pas m'en mêler.

J'ai fait semblant de ne prendre aucun intérêt à ce fait. Le lendemain de très bonne heure je suis allé chez la jeune comtesse pour lui communiquer cette intéressante nouvelle. Elle dormait encore, mais étant pressé j'ai envoyé la veuve lui dire que je n'avais besoin que de deux minutes pour lui faire savoir quelque chose d'important. Elle me reçut couchée ayant sa couverture jusqu'au menton.

D'abord qu'elle entendit tout ce que j'avais à lui dire, elle me prie d'engager M. Barbaro à devenir médiateur entre son père et elle, car elle préférerait la mort à l'horreur de se voir devenue la femme du monstre. Elle veut cependant me remettre la promesse de mariage, dont il s'était servi pour la séduire, pour que je puisse faire voir à son père la perfidie du scélérat. Pour la prendre de sa poche elle dut exposer à ma vue son bras tout nu. Ce qui la fit

rougir ne put être que la honte de m'avoir fait connaître qu'elle était sans chemise. Je lui ai promis de la revoir vers le soir.

Pour engager M. Barbaro à ce qu'elle désirait j'aurais eu besoin de lui dire qu'elle était entre mes mains, et il me semblait que cette confidence lui ferait du tort. Je ne me suis déterminé à rien. Je me voyais au moment de la perdre, et j'avais de la répugnance à le hâter.

Après dîner on annonça à M. Barbaro le comte A. S. Je l'ai vu avec son fils en uniforme, portrait vivant de sa sœur. Ils passèrent avec lui dans sa chambre pour parler de l'affaire, et une heure après ils partirent. Après leur départ, il me pria, comme je m'y attendais, d'interroger mon ange pour savoir s'il lui convenait de s'intéresser à faveur du comte A. S. Il écrivit lui-même la question. Avec la plus grande indifférence je lui ai répondu en nombres qu'*il devait uniquement se mêler de cette affaire pour persuader le comte à pardonner à sa fille aban-*

donnant l'idée de la faire devenir femme du scélérat, car Dieu l'avait condamné à mort.

On trouva cette réponse étonnante, étant moi-même étonné d'avoir osé la donner. J'avais un pressentiment que Steffani devait périr par les mains de quelqu'un. C'était l'amour qui me faisait penser ainsi. M. de Bragadin, qui croyait mon oracle infaillible, dit qu'il n'avait jamais parlé si clairement, et que Steffani était certainement mort à l'heure même que l'oracle nous l'avait annoncé. Il dit à M. Barbaro qu'il devait inviter à dîner pour le lendemain le père et le fils. Il fallait aller doucement, car avant de les persuader à pardonner à la demoiselle il fallait savoir où elle était. M. Barbaro me fit presque rire quand il me dit que si je voulais je pourrais le leur faire savoir d'abord. Je lui ai promis de faire la question qu'il désirait dans le jour suivant. J'ai pris ainsi du temps pour entendre auparavant de quelle opinion étaient le père et le fils. Je riais en moi-même me voyant dans le cas de faire assas-

siner Steffani pour ne pas compromettre mon oracle.

J'ai passé toute la soirée chez la jeune comtesse qui ne douta plus ni de la bonté que son père aurait pour elle, ni de la pleine confiance qu'elle devait avoir en moi.

Quel plaisir pour elle d'apprendre que je dînerais le lendemain avec son père et son frère, et que j'irais lui répéter le soir tous leurs propos quand ils parleraient d'elle ! Mais quel plaisir pour moi aussi de la voir convaincue qu'elle devait me chérir, et que sans moi elle se serait infailliblement perdue dans une ville où la politique du gouvernement laisse volontiers que le libertinage soit une esquisse de la liberté qui devrait y régner. Nous trouvions tous les deux très heureuse la combinaison de notre rencontre sur le quai de la poste de Rome, et prodigieuse la conformité de nos volontés. Nous étions enchantés de ne pas pouvoir attribuer à l'attraction de nos physionomies, elle,

sa condescendance à se rendre à mon invitation, moi, mon empressement à la persuader à me suivre et à s'abandonner à mes conseils. J'étais masqué, et son capuchon faisait le même effet. Trouvant tout cela prodigieux, nous imaginions sans nous le dire, que tout cela n'était qu'un ouvrage immédiat de la Providence éternelle, de la divinité de nos bons anges gardiens, et nous devenions ainsi amoureux l'un de l'autre. Je voudrais bien savoir s'il y a au monde un lecteur assez hardi pour trouver qu'un pareil raisonnement tenait à la superstition. Sa base reposait sur la plus profonde philosophie malgré qu'il ne fût plausible que par rapport à nous-mêmes.

— Avouez, lui dis-je dans un moment d'enthousiasme, coulant mes lèvres sur ses belles mains, que si vous me découvriez amoureux vous me craindriez.

— Hélas ! Je ne crains que de vous perdre.

Cette réponse accompagnée d'un regard qui m'en garantissait la vérité me fit ouvrir les bras pour serrer contre mon sein le bel objet qui me l'avait donnée, et pour baiser la bouche qui l'avait prononcée. Ne voyant dans ses yeux ni l'orgueilleuse indignation, ni une froide complaisance dépendante d'une indigne crainte de me perdre, je me suis abandonné à ma tendresse. Je n'ai vu que l'amour, et une reconnaissance qui bien loin de diminuer sa pureté augmentait son triomphe.

Mais à peine desserrée, elle baisse les yeux, et j'entends un fort soupir. Je soupçonne ce que je crains, et me mettant à genoux je la conjure de me pardonner.

— Quelle offense, me dit-elle, faut-il que je vous pardonne ? Vous avez mal deviné ma pensée. Vous voyant tendre je réfléchissais à mon bonheur, et un cruel souvenir survint pour m'arracher un soupir. Levez-vous.

Minuit était sonné. Je lui dis que son honneur m'obligeait à la quitter. Je me remasque et je pars. Je me suis trouvé si saisi par la peur d'obtenir ce qu'il me semblait de n'avoir pas encore bien mérité que mon départ dut lui paraître brusque. Je n'ai pas bien dormi. J'ai passé une de ces nuits qu'un jeune homme amoureux ne peut rendre heureuses qu'obligeant l'imagination à jouer le rôle de la réalité. C'est une besogne ; mais l'amour l'exige, et s'y plaît. Dans la certitude où j'étais de mon bonheur imminent l'espérance ne jouait plus dans ma belle pièce qu'un personnage muet. L'espérance, dont on dit tant de bien, n'est dans le fond qu'un être adulateur que la raison ne chérit que parce qu'elle a besoin de palliatifs. Heureux les hommes qui pour jouir de la vie n'ont besoin ni d'espérer, ni de prévoir.

À mon réveil, ce qui m'embarrassa un peu fut la sentence de mort que j'avais lancée contre Steffani. J'aurais bien voulu trouver le moyen de la révoquer et pour l'honneur de

mon oracle que je voyais en danger, et même pour Steffani, que je ne pouvais pas entièrement haïr quand je pensais qu'il était pour ainsi dire la cause *efficiente* du bonheur dont dans ces moments-là mon âme jouissait. Le comte et son fils vinrent dîner. Le père était un homme tout uni et sans nul apprêt. On le voyait affligé par cette aventure et embarrassé à en venir à bout. Le fils, joli comme l'amour, avait de l'esprit et les manières nobles. Son air libre me plut. Dans la vue de me gagner son amitié, je ne me suis occupé que de lui.

Au dessert, M. Barbaro sut si bien assurer le comte père que nous étions quatre personnes et un seul esprit qu'il parla sans réserve. Après nous avoir fait l'éloge de sa fille à tous égards, il nous assura que Steffani n'avait jamais mis les pieds dans sa maison, et qu'on ne pouvait pas concevoir par quel sortilège, ne lui parlant que dans la nuit de la rue à une fenêtre, il l'avait séduite au point de la faire partir à pied

toute seule deux jours après qu'il était parti en poste.

— On ne peut donc pas affirmer, lui objecta M. Barbaro, qu'elle ait été enlevée, ni prouver qu'elle ait été séduite par Steffani.

— Quoiqu'on ne puisse pas le prouver, ce n'est pas moins certain. C'est si vrai qu'actuellement personne ne sait où il est, il ne peut être qu'avec elle. Tout ce que je demande est qu'il l'épouse.

— Il me semble qu'il vaudrait mieux de ne pas solliciter un mariage forcé qui la rendrait malheureuse, car Steffani est à tous égards un des plus mauvais sujets que nous ayons dans l'ordre des secrétaires.

— Si j'étais à votre place, dit M. de Bragadin, je me laisserais attendrir par le repentir de la fille et je lui pardonnerais.

— Où est-elle ? Je suis prêt à la recevoir entre mes bras, mais je ne peux pas la suppo-

ser repentie, puisque, je le répète, elle ne peut être qu'avec lui.

— C'est-il sûr que partant de *C.* elle vint ici ?

— Je le sais du maître même de la *corriere*, d'où elle descendit au rivage ordinaire à vingt pas de la poste de Rome. Un personnage masqué qui l'attendait s'unit d'abord à elle, et personne ne sait où ils sont allés.

— C'était peut-être Steffani.

— Non, car il est petit ; et le masque était grand. Outre cela j'ai su que Steffani était parti deux jours avant l'arrivée de ma fille. Le masque avec lequel elle est allée doit être un ami de Steffani qui sera allé le rejoindre avec elle.

— Ce ne sont que des conjectures.

— Quatre personnes qui ont vu le masque prétendent de savoir qui c'est ; mais ils ne s'accordent pas le nommant. Voici la note. Je dé-

noncerai cependant tous ces quatre noms aux chefs du Conseil des Dix, si Steffani nie d'avoir ma fille en son pouvoir.

Il tira alors de son portefeuille un papier sur lequel il y avait non seulement les noms différents qu'on avait donnés au masque, mais ceux aussi des personnes qui les lui avaient donnés. M. Barbaro lit, et le dernier nom qu'il lit est le mien. En entendant mon nom j'ai fait un mouvement de tête qui fit éclater de rire mes trois amis. M. de Bragadin qui voyait le comte surpris de ce rire crut de devoir lui en dire la raison dans ces termes :

— Casanova que voilà est mon fils, et je vous donne ma foi que si Mademoiselle votre fille est entre ses mains elle est en lieu de sûreté, malgré qu'il ne semble pas fait pour qu'on lui confie des filles.

L'étonnement, la surprise, l'embarras du père et du fils firent alors tableau. Le bon et tendre père me demanda excuse les larmes

aux yeux me conjurant de me mettre à sa place. Je l'ai apaisé l'embrassant à reprises. Celui qui m'avait connu était un ma… que j'avais rossé il y avait quelques semaines pour m'avoir trompé me faisant attendre en vain une danseuse qu'il devait m'amener. Si j'avais tardé un seul moment à parler à la malheureuse comtesse, il s'en serait emparé lui-même, et il l'aurait conduite dans quelque b…

La conclusion fut que le comte suspendrait son recours au Conseil des Dix jusqu'au moment qu'on sût où Steffani était.

— Il y a six mois, lui dis-je, que je ne le vois ; mais je vous promets de le tuer en duel d'abord qu'il paraîtra.

Le jeune comte me dit alors d'un air froid, qui me plut à l'excès :

— *Vous ne le tuerez qu'après qu'il m'aura tué.*

Mais M. de Bragadin ne put alors se tenir de dire :

— *Vous ne vous battrez avec Steffani ni l'un ni l'autre puisqu'il est mort.*

— Mort ! dit le comte.

— Il ne faut pas, ajouta le prudent Barbaro, prendre la signification de ce mot à la lettre. Le malheureux est certainement mort à l'honneur.

Après cette rare scène où j'ai vu que l'affaire était presque découverte, je suis allé chez l'ange que j'avais sous ma garde changeant trois fois de gondole. Dans la grande ville de Venise, c'est le vrai moyen de rendre vaines les diligences des espions qui se mettent aux trousses de quelqu'un pour savoir où il va.

J'ai répété mot à mot tout ce que je viens d'écrire à la curieuse comtesse qui m'attendait avec le cœur palpitant. Elle pleura de joie apprenant que son père désirait de l'avoir entre ses bras, et elle se jeta à genoux pour adorer Dieu quand je l'ai assuré que personne ne savait que le scélérat avait été dans sa chambre. Mais quand je lui ai répété les paroles : *Vous*

ne le tuerez qu'après qu'il m'aura tué, que son frère me dit d'un ton très sensé, elle ne put s'empêcher de m'embrasser fondant en pleurs, et m'appelant son ange, son sauveur. Je lui ai promis de lui présenter ce cher frère tout au plus tard le surlendemain. Nous soupâmes joyeusement sans parler de Steffani ni de vengeance.

Après le petit souper, l'Amour fit de nous tout ce qu'il voulut. Deux heures nous passèrent sans que nous les vissions parce que les jouissances ne nous laissèrent pas le temps d'enfanter des désirs. Je l'ai quittée à minuit l'assurant qu'elle me reverrait sept ou huit heures après. Je n'y ai pas passé la nuit parce que j'ai voulu que en tout cas l'hôtesse pût jurer que je n'en avais jamais passé aucune.

Mais je me serais bien repenti si je n'en avais pas agi ainsi. J'ai trouvé mes trois nobles amis encore debout qui m'attendaient avec im-

patience pour me donner une nouvelle surprenante. M. de Bragadin l'avait apprise au Sénat.

— Steffani, me dit-il, est mort, comme notre ange *Paralis* nous l'a dit en langage d'ange. Il est mort au monde prenant l'habit de capucin, et tout le Sénat, comme de raison, en est informé. Nous savons cependant que c'est une punition. Adorons Dieu et ses hiérarchies qui nous rendent dignes de savoir ce que personne ne sait. Il faut actuellement achever l'ouvrage et consoler ce bon père. Il faut demander à *Paralis* où est cette fille, qui pour le coup ne peut pas être avec Steffani, car elle n'est pas condamnée à se faire capucine.

— Je ne consulterai pas mon ange, lui répondis-je, car c'est pour lui obéir que j'ai dû jusqu'à ce moment faire un mystère de l'endroit où la jeune comtesse se trouve.

Après ce court préambule, je leur ai conté toute l'histoire dans la plus exacte vérité, excepté ce qu'il ne fallait pas leur dire, car dans

la tête de ces trois excellents hommes, auxquels les femmes avaient fait faire une grande quantité de folies, les crimes d'amour étaient devenus épouvantables. MM. Dandolo et Barbaro se montrèrent très surpris apprenant qu'il y avait déjà quinze jours que cette fille était entre mes mains, mais M. de Bragadin dit en ton d'adepte que ce n'était pas surprenant, que c'était dans l'ordre cabalistique et que, qui plus était, il le savait.

— Il faut absolument, ajouta-t-il, en faire un mystère au comte jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il lui pardonnera, et qu'il la conduira à sa patrie, ou où bon lui semblera.

— Il faut bien qu'il lui pardonne, répartis-je, puisque l'excellente fille ne serait jamais partie de *C.* si le séducteur ne fût parti après lui avoir donné la promesse de mariage que voici. Elle alla à pied jusqu'à la *corriere*, elle s'embarqua, et elle descendit dans le moment que je sortais de la poste de Rome. Une inspiration

m'ordonna de l'approcher et de lui dire de venir avec moi. Elle obéit, et je l'ai conduite dans un endroit impénétrable chez une femme qui craint Dieu. Mes trois amis m'écoutaient si attentifs qu'ils avaient l'air de statues. Je leur ai dit d'inviter à dîner les comtes pour le surlendemain, parce que je devais avoir le temps de consulter Paralis *de modo tenendi*(11). J'ai dit à M. Barbaro de faire savoir au comte de quelle façon il devait regarder Steffani comme mort. Après avoir dormi quatre ou cinq heures je suis allé chez la veuve l'avertissant de ne nous porter du café que quand nous appellerions ayant besoin de nous occuper trois ou quatre heures à écrire.

J'entre, je la vois au lit, et je me réjouis de trouver riante une physionomie que pour dix jours de suite je n'avais vue que triste. Nous débutâmes en amoureux heureux. L'amour avait si bien épuré son âme qu'elle n'était plus offusquée par le moindre sentiment fils de préjugé. Quand l'objet qu'on aime est nouveau,

toutes ses beautés sont nouvelles à la cupidité d'un amant. Mais tout ne pouvait paraître que très nouveau à la comtesse, qui n'avait que mal goûté une seule fois dans les ténèbres les plaisirs de l'amour avec un bout d'homme, qui ne semblait pas fait pour inspirer de l'amour à une femme.

Ce ne fut qu'après des longs débats avec l'esprit tranquille que je lui ai rendu compte de toute la conversation que j'avais eue avec mes trois amis avant d'aller me coucher. L'amour avait fait devenir la comtesse telle que son affaire principale était devenue accessoire.

La nouvelle de Steffani qui à la place de se tuer était devenu capucin l'a rendue comme stupéfaite. Elle fit sur cet événement des réflexions très philosophiques. Elle parvint à le plaindre. Quand on plaint, on ne hait plus ; mais cela n'arrive qu'aux grandes âmes. Elle fut bien aise que j'eusse confié à mes bons amis

qu'elle était en mon pouvoir, s'abandonnant à moi sur le moyen de la présenter à son père.

Mais lorsque nous pensions que le temps de nous séparer approchait, notre consternation paraissait. La comtesse était bien sûre que si ma condition eût été égale à la sienne, elle ne serait plus sortie de mes mains. Elle me disait que ce n'était pas la connaissance de Steffani qui l'avait rendue malheureuse, mais la mienne. Après une union qui rend deux cœurs heureux, peuvent-ils ne pas se trouver malheureux au moment de la désunion ?

À table, M. Barbaro me dit qu'il avait fait une visite à Mme Steffani sa prétendue parente, et qu'il ne l'avait pas trouvée fâchée du parti que son fils unique avait pris. Elle lui avait dit qu'il devait opter entre se tuer et se faire capucin, et que par conséquent il avait choisi en sage. Elle parlait en bonne chrétienne ; mais si elle n'avait pas été avare, il ne se serait ni tué ni fait capucin. Il y a au monde une grande quan-

tité de mères cruelles de cette espèce. Elles ne se croient braves que quand elles foulent aux pieds la nature. Ce sont des méchantes femmes.

La dernière raison cependant du désespoir de Steffani, qui vit encore, fut ignorée de tout le monde. Mes mémoires la rendront publique quand elle n'intéressera plus personne.

Le comte et son fils, étrangement surpris de cet événement, se trouvèrent en état de ne désirer plus autre chose que le recouvrement de la jeune comtesse pour la reconduire avec eux à *C.*

Pour savoir où elle pouvait être, le père était décidé à faire citer devant les trois chefs du Conseil des Dix les personnes qu'on lui avait indiquées, moi excepté. Il fallait donc nous déterminer à lui donner la nouvelle qu'elle était entre mes mains, et M. de Bragadin fut celui qui s'en chargea.

Ce devait être le lendemain. Nous étions tous invités à souper chez le comte ; mais M. de Bragadin s'était dispensé. Ce souper fut la cause que je ne suis pas allé chez la comtesse ; mais je n'y ai pas manqué le lendemain à la pointe du jour, et ayant décidé de déclarer le même jour à son père qu'elle était entre mes mains nous ne nous quittâmes qu'à midi. Nous n'espérions pas de pouvoir nous trouver de nouveau ensemble. Je lui ai promis de retourner chez elle l'après dîner avec le comte son frère.

Quelle surprise pour le père et pour le fils quand M. de Bragadin, nous levant de table, leur dit que la demoiselle était retrouvée ! Il tira de sa poche l'écriture de mariage que Steffani lui avait faite, et la mettant sous leurs yeux :

— Voilà, leur dit-il, ce qui lui a causé un transport au cerveau quand elle sut qu'il était parti de *C.* sans elle. Elle partit à pied toute seule, et à peine arrivée ici elle a rencontré par

un pur hasard ce grand jeune homme que vous voyez là, qui l'a persuadée à se laisser conduire dans une maison très honnête d'où elle n'est jamais sortie, et d'où elle ne sortira que pour se remettre entre vos bras d'abord qu'elle sera sûre que vous lui pardonnez la faute qu'elle a commise.

— Qu'elle ne doute pas de ce pardon, répondit le père ; et se tournant à moi il me pria de ne pas différer à lui donner une satisfaction dont dépendait le bonheur de sa vie. Je lui ai dit en l'embrassant qu'il la verrait le lendemain, mais que je conduirais chez elle son fils dans l'instant même, qui disposera son esprit à cette chère entrevue que cependant elle craignait. M. Barbaro voulut être de la partie, et le jeune comte enchanté de cet arrangement me jura une amitié éternelle.

Nous montâmes dans l'instant dans une gondole, qui nous transporta à un *trajet* où j'en ai pris une autre dans laquelle nous allâmes où

je tenais sous bonne garde ce trésor. Je suis descendu les priant d'attendre. Quand j'ai dit à la comtesse que j'allais lui présenter son frère avec M. Barbaro, et qu'elle ne verrait son père que le lendemain :

— Nous pourrons donc, me répondit-elle, passer encore quelques heures ensemble. Va vite, et remonte avec eux.

Quel coup de théâtre ! L'amitié fraternelle qui s'explique sur deux physionomies angéliques fondues au même moule. Une joie pure qui brille dans les plus tendres embrassements suivie d'un éloquent silence qui se termine par quelques larmes. Un retour de politesse qui rend la demoiselle confuse d'avoir négligé ses devoirs vis-à-vis d'un seigneur d'une présence remarquable qu'elle n'avait jamais vu. Mon personnage principal directeur de l'architecture du noble édifice, spectateur muet, laissé là, et entièrement oublié.

On se place à la fin sur un canapé, la demoiselle entre M. Barbaro et son frère, et moi sur un tabouret devant elle.

— À qui donc, lui dit son frère, devons-nous le bonheur de t'avoir retrouvée ?

— À mon ange, lui répondit-elle, me tendant la main, à cet homme qui m'attendait sans savoir de m'attendre, qui m'a sauvée, qui m'a garantie de cent opprobres, dont je n'avais aucune idée, et qui, comme vous voyez, baise cette main pour la première fois.

Elle mit alors son mouchoir à ses yeux pour recueillir ses larmes qui furent accompagnées des nôtres. Et voilà la vertu véritable, toujours vertu même dans l'actualité d'un mensonge. Mais la jeune comtesse ne savait pas dans ce moment-là qu'elle mentait. Celle qui parlait était son âme pure et vertueuse, et elle la laissait agir. Sa vertu l'obligeait à en faire le portrait, comme si elle avait voulu lui dire que malgré ses égarements elle ne s'était jamais sé-

parée d'elle. *Une fille qui se rend à l'amour allié au sentiment ne peut pas avoir commis un crime, car elle ne peut pas ressentir des remords.*

À la fin de cette tendre visite, elle dit qu'il lui tardait de se voir aux pieds de son père, mais qu'elle désirait que cela ne fût qu'à l'entrée de la nuit pour ne pas donner matière au caquet des voisins. L'entrevue donc qui devait faire le dénouement de la pièce fut établie au lendemain.

Nous allâmes souper à la locande avec le comte père qui se reconnaissant redevable de son honneur à tout ce que j'avais fait pour sa fille me regardait avec admiration. Il était cependant bien aise d'avoir su avant que j'en continsse que c'était moi qui lui avais parlé le premier à sa sortie de la *corriere*. M. Barbaro les pria de nouveau à dîner pour le lendemain.

Il y avait du risque à passer tout le matin tête à tête avec l'ange qui allait me quitter ; mais que serait l'amour s'il ne bravait les

risques ? La certitude où nous étions que ces heures-là étaient nos dernières nous fit faire des efforts pour les rendre véritablement les dernières de notre vie ; mais l'amour heureux n'est jamais devenu suicide. Elle m'a vu l'âme distillée en sang, et elle voulut croire qu'elle était mêlée avec une partie de la sienne.

Après s'être habillée elle mit ses souliers, et elle baisa ses pantoufles qu'elle était sûre de conserver pour tout le reste de ses jours. Je lui ai demandé des cheveux pour m'en faire une tresse pareille à celle que je conservais encore pour ne pas perdre le souvenir de M. F.

Elle me revit sur la brune avec son père, son frère et MM. Dandolo et Barbaro qui voulurent être présents à cette belle entrevue. À l'apparition du père la fille se jeta à genoux à ses pieds. Il la releva, il l'embrassa et il la traita avec toute la bonté qu'elle pouvait désirer. Une heure après nous partîmes tous et nous rendîmes à la locande de Bon-cousin, où, après

avoir souhaité un heureux voyage aux trois nobles étrangers je suis retourné avec mes deux amis chez M. de Bragadin.

Le lendemain nous les vîmes arriver au palais dans une péote à six rames. Ils voulurent faire leurs derniers remerciements à M. Barbaro, à moi et à M. de Bragadin, qui sans cela n'aurait pas vu et admiré la prodigieuse ressemblance des deux charmantes créatures.

Après avoir pris une tasse de café ils prirent congé, et nous les vîmes remonter dans leur péote qui en vingt-quatre heures les débarqua au *pont du Lac obscur* endroit où le fleuve Pô [est le] confin de l'État du Pape avec celui de la république de Venise. Je n'ai pu dire que des yeux à la comtesse tout ce que je sentais à cette cruelle séparation, et j'ai lu tout ce que son âme me disait dans les siens. Jamais recommandation n'avait été plus efficace que celle que le comte avait portée à M. Barbaro. Elle servit à sauver l'honneur de sa famille et

à m'éviter les désagréments que j'aurais eus en conséquence du compte que j'aurais dû rendre de ce que la demoiselle était devenue après qu'on m'aurait convaincu que je l'avais conduite avec moi.

Nous partîmes alors tous les quatre pour Padoue pour y rester jusqu'à la fin de l'automne. Le docteur Gozzi n'y était plus. Il était devenu curé dans un village où il vivait avec sa sœur Bettine qui n'avait pas pu vivre avec le coquin qui ne l'avait épousée que pour la dépouiller de tout ce qu'elle lui avait porté en dot.

Dans la tranquille oisiveté de cette grande ville je suis devenu amoureux de la plus célèbre de toutes les courtisanes vénitiennes de ce temps-là. Elle s'appelait Ancilla, la même que le danseur Campioni épousa et conduisit avec lui à Londres où elle fut la cause de la mort d'un très aimable Anglais. Dans quatre ans d'ici je parlerai d'elle plus au long. Actuellement je ne dois rendre compte au lecteur que

d'un petit événement qui fut la cause que mon amour ne dura que trois ou quatre semaines.

Celui qui me présenta à cette fille fut le comte Medini, jeune étourdi comme moi, et ayant mes mêmes inclinations ; mais joueur déterminé ennemi déclaré de la fortune. On jouait chez Ancilla, dont il était amant aimé et il ne me procura sa connaissance que pour me rendre sa dupe les cartes à la main. Ne m'étant jamais aperçu de rien, je le fus jusqu'au moment fatal que me voyant triché avec la plus grande évidence, je le lui ai dit lui présentant un pistolet à la poitrine. Ancilla s'évanouit ; il me rendit mon argent et il me défia à sortir avec lui pour mesurer mon épée avec la sienne. J'ai accepté son invitation et je l'ai suivi après avoir laissé mes pistolets sur la table. Nous allâmes dans le *prato della valle*, où au clair de la lune j'eus le bonheur de le blesser à l'épaule. Il dut me demander quartier ne pouvant plus étendre son bras. Je suis allé me coucher ; mais le matin j'ai cru devoir suivre le

conseil de M. de Bragadin de quitter d'abord Padoue et d'aller l'attendre à Venise. Ce comte Medini fut dans tout le reste de sa vie mon ennemi et il m'arrivera de devoir parler de lui quand le lecteur me verra à Naples.

J'ai passé tout le reste de l'année dans mes vieilles habitudes, tantôt content et tantôt mécontent de la fortune. Le *ridotto* étant ouvert, j'y passais la plus grande partie de la nuit jouant et courant les aventures.

1747.

Vers la fin de janvier j'ai reçu une lettre de la jeune comtesse A. S. qui ne portait plus ce nom. Elle m'écrivait d'une des plus belles villes de l'Italie où elle était devenue marquise X. Elle me priait de faire semblant de ne pas la connaître si le hasard faisait que je m'arrêtasse dans la ville où elle vivait heureuse avec un époux qui avait gagné son cœur après qu'elle lui avait accordé sa main.

J'avais déjà su de son frère qu'à peine arrivée à sa patrie, sa mère l'avait conduite dans la ville d'où elle m'écrivait chez un de ses parents, où elle avait connu l'homme qui devait la rendre heureuse. Ce fut dans l'année suivante 1748 que je l'ai vue. Sans la lettre par laquelle elle m'avait prévenu, je me serais fait présenter à son mari. La douceur de la paix est préférable aux charmes de l'amour ; mais on ne pense pas ainsi quand on est amoureux.

Dans ce même temps une jeune Vénitienne très jolie, que son père Ramon exposa à l'admiration du public la faisant figurer dans les ballets, me mit pour une quinzaine de jours dans ses fers ; j'y serais resté davantage si l'hymen ne les eût brisés. M^me^ Cicilia Valmarana sa protectrice lui trouva un mari de sa compétence dans le danseur français nommé Binet, qui d'abord voulut s'appeler Binetti. Par là sa femme ne se vit pas obligée à changer en français son caractère vénitien qui la mit à même de déployer sa force dans plusieurs aventures

qui lui donnèrent de la célébrité. Elle fut la cause d'un bon nombre des miennes que mon lecteur trouvera bien circonstanciées à leur place. La Binetti fut privilégiée par la nature du plus rare de tous les dons. L'âge ne parut jamais sur sa figure avec une indiscrétion, dont les femmes ne connaissent pas la plus cruelle. Elle parut toujours jeune à tous ses amants et aux plus fins connaisseurs des traits surannés. Les hommes ne demandent pas davantage, et ils ont raison de ne pas vouloir se fatiguer à faire des recherches et des calculs pour se convaincre qu'ils sont dupes de l'apparence ; mais les femmes qui vieillissent à vue d'œil ont aussi raison de crier contre une autre qui ne vieillit pas. La Binetti se moqua toujours de cette espèce de médisance, allant son train et faisant des amants. Le dernier qu'elle fit mourir à force de jouissances amoureuses fut le Polonais Mossinski que sa destinée fit aller à Venise il y a huit ans. La Binetti en avait alors soixante-trois.

La vie que je menais à Venise aurait pu me paraître heureuse, si j'avais pu m'abstenir de ponter à la *Bassette*. Il n'était permis de tailler au *ridotto* qu'aux seuls nobles non pas en masque, mais vêtus avec la robe patricienne, portant la grande perruque devenue constitutionnelle au commencement de ce siècle. Je jouais, et j'avais grand tort, car je n'avais ni la force de quitter quand la fortune m'était contraire ni celle de ne pas courir après mon argent. Ce qui me forçait à jouer était un sentiment d'avarice ; j'aimais la dépense, et je la regrettais quand ce n'était pas le jeu qui m'avait fourni l'argent pour la faire. Il me semblait que l'argent gagné au jeu ne m'avait rien coûté.

À la fin du même mois de janvier, me trouvant dans la nécessité de deux cents sequins, M^me^ Manzoni me fit prêter par une autre dame un brillant qui en valait cinq cents. Je me suis déterminé d'aller le mettre en gage à Treviso, où la ville tient un Mont-de-Piété qui prête sur gages au 5 %. Treviso est à quinze milles de

Venise. Ce bel établissement manque à Venise parce que les juifs ont la force de l'empêcher. Je me lève donc d'assez bonne heure, et je mets dans ma poche ma baoûte parce que dans ce jour-là il était défendu d'aller en masque. C'était la veille de la Purification de la Sainte Vierge qu'on appelle la Chandeleur.

Je vais à pied jusqu'au bout du *Canal regio* avec intention de prendre une gondole pour Mestre où j'aurais pris une voiture de poste qui m'aurait mis en moins de deux heures à Treviso, d'où je serais parti le même jour après avoir mis mon brillant en gage pour retourner à Venise.

Marchant sur le quai vers Saint-Job, je vois dans une gondole à deux rames une figure de fille coiffée à la villageoise ; mais très richement. Son minois me plaît tellement que je m'arrête pour l'examiner avec plus d'attention. Le barcarol de proue, voyant que j'avais suspendu ma marche, pensa que je veuille profiter

de l'occasion pour aller à Mestre à meilleur marché, et dit au poupier d'approcher du rivage. Je n'hésite pas un seul moment. Je monte dans la barque, et je lui donne trois livres pour m'assurer qu'il n'y entrerait plus personne. Un vieux prêtre, qui occupait la première place près de la belle, veut me la céder ; mais je l'oblige à ne pas bouger.

CHAPITRE IX

Je deviens amoureux de Christine et je lui trouve un mari digne d'elle. Ses noces.

1747.

— Ces barcarols, me dit le vieux prêtre, ont du bonheur. Ils nous ont pris à Rialte pour trente sous, sous condition qu'ils pussent chemin faisant prendre des passagers ; et en voilà un. Ils en trouveront encore.

— Quand je suis dans une gondole, mon Révérend, il n'y a plus de place à louer.

En disant cela, je donne encore quarante sous aux barcarols, et les voilà contents. Ils me remercient en me donnant de l'Excellence. L'abbé me demande s'il ne m'a pas donné mon titre ; je lui réponds que n'étant pas gentil-

homme vénitien ce titre ne me convenait pas et la fille dit qu'elle en était bien aise.

— Pourquoi ? mademoiselle.

— Parce que quand je vois près de moi un gentilhomme, je ne sais pas ; j'ai peur. J'imagine que vous êtes un *lustrissimo*.

— Non plus : je suis clerc d'avocat.

— J'en suis encore bien aise, car j'aime de me voir en compagnie de personnes qui ne se croient pas plus que moi. Mon père était fermier, frère de mon oncle que vous voyez ici, curé de Pr., où je suis née et élevée, n'ayant ni frère ni sœur. Je suis héritière de tout, et du bien de ma mère aussi qui est toujours malade et qui ne peut pas vivre encore longtemps, dont bien me fâche ; mais c'est le médecin qui l'a dit. Ainsi pour revenir à propos, je crois qu'il n'y a pas grande différence entre un clerc d'avocat et la fille d'un riche fermier. Je dis cela par moyen d'acquit, car je sais bien qu'en voyage on est en compagnie de tout le monde

et toujours sans conséquence, n'est-ce pas mon cher oncle ?

— Oui, ma chère Christine. Preuve de cela, vous voyez Monsieur, qui s'est mis avec nous sans savoir qui nous sommes.

— Mais croyez-vous, dis-je à ce bon curé, que je serais venu me mettre ici, si la beauté de votre nièce ne m'eût pas surpris ?

À ces paroles le curé et la nièce se mirent à rire de toute leur force, et de mon côté ne trouvant pas ce que j'avais dit bien comique, j'ai vu que mes compagnons de voyage étaient un peu bêtes, mais je n'en étais pas fâché.

— Pourquoi riez-vous tant, ma belle demoiselle ? Est-ce pour me faire voir vos dents ? J'avoue que je n'en ai jamais vu de si belles à Venise.

— Oh ! point du tout ; malgré qu'à Venise tout le monde m'ait fait ce compliment. Je vous assure qu'à Pr. toutes les filles ont des

dents si belles que les miennes. N'est-ce pas mon oncle ?

— Oui ma nièce.

— Je riais, poursuivit-elle à me dire, d'une chose que je ne vous dirai jamais.

— Ah ! dites-la moi, je vous prie.

— Oh ! pour ça non. Jamais, jamais.

— Je vous la dirai moi-même, me dit le curé.

— Je ne veux pas, dit la nièce en fronçant ses noirs sourcils, ou en vérité je m'en vais.

— Je t'en défie, dit l'oncle. Savez-vous ce qu'elle a dit, quand elle vous a vu sur le quai ? *Voilà un beau garçon qui me regarde et qui est bien fâché de ne pas être avec nous.* Et quand elle vous a vu faire arrêter la gondole, elle s'est applaudie.

La nièce outrée de son indiscrétion lui donnait des coups sur l'épaule.

— Pourquoi, lui dis-je, êtes-vous fâchée que j'apprenne que je vous ai plu, tandis que je suis enchanté que vous sachiez que je vous ai trouvée charmante ?

— Enchanté, pour un moment. Oh ! je connais à présent les Vénitiens. Ils m'ont dit tous que je les ai enchantés ; et aucun de ceux que j'aurais voulu ne s'est déclaré.

— Quelle déclaration vouliez-vous ?

— La déclaration qui me convient, monsieur. Celle d'un bon mariage à l'église, et en présence de témoins. Nous sommes cependant restés à Venise quinze jours. N'est-ce pas mon oncle ?

— Cette fille, me dit l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti, car elle a trois mille écus. Elle ne veut pas se marier à Pr., et elle a peut-être raison. Elle a toujours dit qu'elle ne veut autre mari qu'un Vénitien, et par cette raison je l'ai conduite à Venise pour la faire connaître. Une femme comme il faut nous a te-

nus chez elle quinze jours, et elle l'a conduite dans plusieurs maisons, où des jeunes gens mariables l'ont vue ; mais ceux qui lui plurent ne voulurent pas entendre parler de mariage, et elle à son tour n'a pas trouvé de son goût ceux qui se sont offerts.

— Mais croyez-vous, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette ? Quinze jours à Venise ne sont rien. Il faut y passer au moins six mois. Je trouve, par exemple, votre nièce jolie comme l'amour, et je me croirais heureux, si la femme que Dieu me destine, lui ressemblait ; mais quand elle me donnerait dans l'instant cinquante mille écus pour l'épouser d'abord, je n'en voudrais pas. Un garçon sage avant que de prendre une femme doit connaître son caractère, car ce qui fait le bonheur n'est ni l'argent, ni la beauté.

— Que voulez-vous dire, me dit-elle, par caractère ? Est-ce une belle écriture ?

— Non mon ange. Vous me faites rire. Il s'agit des qualités du cœur et de l'esprit. Je dois me marier un jour ou l'autre, et je cherche l'objet depuis trois ans ; mais en vain. J'ai connu plusieurs filles presque aussi jolies que vous, et toutes avec une bonne dot ; mais après leur avoir parlé deux ou trois mois j'ai vu qu'elles ne pouvaient pas me convenir.

— Que leur manquait-il ?

— Je peux vous le dire, car vous ne les connaissez pas. Une, que certainement j'aurais épousée, car je l'aimais beaucoup, avait une vanité insoutenable. J'ai découvert cela en moins de deux mois. Elle m'aurait ruiné en habits, en modes, en luxe. Imaginez-vous qu'elle donnait un sequin par mois au friseur, et un autre sequin au moins elle dépensait en pommades et eaux de senteur.

— C'était une folle. Je ne dépense que dix sous par an en cire, que je mêle avec de la graisse de chèvre, et je fais une pommade ex-

cellente, dont j'ai besoin pour soutenir mon toupet.

— Une autre que j'aurais épousée il y a deux ans avait une indisposition qui m'aurait rendu malheureux. Je l'ai su le quatrième mois, et je l'ai quittée.

— Quelle était cette indisposition ?

— Elle était telle que je n'aurais jamais eu d'enfants ; et c'est affreux, car je ne veux me marier que pour en avoir.

— Pour cela Dieu est le maître, mais pour moi je sais que je me porte bien. N'est-ce pas mon oncle ?

— Une autre était trop dévote, et je n'en veux pas. Scrupuleuse au point qu'elle allait à confesse tous les trois ou quatre jours. Je la veux bonne chrétienne comme moi. Sa confession durait une heure au moins.

— C'était ou une grande pécheresse ou une sotte. Je n'y vais, m'interrompit-elle, qu'une

fois par mois, et je dis tout en deux minutes. N'est-ce pas mon oncle ? Si vous ne me faisiez des questions, je ne saurais que vous dire.

— Une autre voulait être plus savante que moi, une autre était triste, et je veux absolument qu'on soit gai.

— Voyez-vous mon oncle ? Vous qui d'accord avec ma mère me reprochez toujours ma gaieté.

— Une autre, que j'ai d'abord quittée, avait peur de se trouver seule avec moi, et si je lui donnais un baiser elle allait d'abord le dire à sa mère.

— C'était une bête. Je n'ai pas encore écouté un amoureux, car à Pr. il n'y a que des paysans incivils ; mais je sais bien que je n'irais pas conter à ma mère certaines choses.

— Une autre avait l'haleine forte. Une autre enfin, dont je croyais les couleurs très naturelles, se fardait. Presque toutes les filles ont

ce vilain penchant, et par cette raison j'ai peur que je ne me marierai jamais : car, par exemple, je veux absolument que celle qui sera ma femme ait les yeux noirs, et aujourd'hui presque toutes les filles ont appris le secret de se les teindre ; mais je n'y serai pas attrapé, car je m'y connais.

— Sont-ils noirs les miens ?

— Ah ! ah !

— Vous riez ?

— Je ris parce qu'ils paraissent noirs ; mais ils ne le sont pas. Vous êtes cependant tout de même fort aimable.

— Cela est drôle. Vous croyez que mes yeux sont teints, et vous dites que vous vous y connaissez. Mes yeux, monsieur, beaux ou laids, sont comme Dieu me les a donnés. N'est-ce pas mon oncle ?

— Je l'ai toujours cru au moins, lui répondit l'oncle.

— Et vous ne le croyez pas ? me répliqua-t-elle vivement.

— Non. Ils sont trop beaux pour que je les croie naturels.

— Par Dieu, c'est drôle.

— Excusez, ma belle demoiselle, je suis sincère, mais je vois que je l'ai été trop.

Un silence succéda à cette dispute. Le curé faisait de temps en temps un sourire, mais sa nièce ne pouvait pas dévorer son chagrin. Je la lorgnais à la dérobée, je la voyais prête à pleurer, et j'en ressentais de la peine, car sa figure était des plus séduisantes. Coiffée en riche paysanne elle avait sur sa tête pour la valeur de cent sequins tout au moins en épingles d'or qui lui tenaient en tresse ses cheveux plus noirs que l'ébène. Ses longs pendants d'oreilles d'or massif et une fine chaîne d'or qui faisait plus de vingt fois le tour de son cou blanc comme du marbre de Carrare rendaient sur sa figure de lis et de rose un brillant éclat qui me

frappait. C'était pour la première fois de ma vie que je voyais une beauté villageoise avec un tel appareil. Six ans avant ce temps Lucie à Paséan m'avait frappé d'une façon tout à fait différente. Cette jeune fille, qui ne disait plus le mot, devait être au désespoir, car ses yeux étaient précisément ce qu'elle avait de plus beau, et j'avais eu la barbarie de les lui arracher. Je savais qu'en elle-même elle devait me haïr mortellement, et qu'elle ne parlait plus parce que son âme devait être en fureur ; mais je n'avais garde de la désabuser, car cela devait arriver par degré.

À peine entré dans le long canal de Marghera, je demande au curé s'il avait une voiture pour aller à Treviso, car pour aller à Pr. il devait y passer.

— J'irai à pied, car mon bénéfice est pauvre, et pour Christine je lui trouverai facilement une place dans quelque voiture.

— Vous me ferez un véritable plaisir en venant tous les deux avec moi dans la mienne qui est à quatre places.

— Voilà un bonheur que nous n'espérions pas.

— Point du tout, dit Christine. Je ne veux pas aller avec ce monsieur.

— Pourquoi donc, ma chère nièce ? Avec moi.

— Parce que je ne veux pas.

— Voilà, dis-je alors sans la regarder, comme on récompense ordinairement la sincérité.

— Ce n'est pas, me dit-elle brusquement, sincérité ; mais présomption et méchanceté. Il n'y aura plus pour vous dans tout le monde des yeux noirs ; mais puisque vous les aimez, j'en suis bien aise.

— Vous vous trompez, belle Christine, car j'ai le moyen de savoir la vérité.

— Quel est ce moyen ?

— Les laver avec de l'eau de rose un peu tiède ; et encore si la demoiselle pleure toute la couleur artificielle doit pour lors s'en aller.

À ces mots j'ai joui d'un spectacle rempli de charmes. La physionomie de Christine qui affichait la colère et le dédain, se changea tout d'un coup pour me représenter la sérénité et la satisfaction. Elle fit un sourire qui plut au curé, car la voiture gratis lui tenait à cœur.

— Pleure donc, ma chère nièce, et Monsieur rendra justice à tes yeux.

Le fait est qu'elle pleura, mais à force de rire. La joie de mon âme, folle des preuves de cette espèce, devint pétillante. En montant les degrés du rivage, je lui ai fait pleine réparation, et elle accepta l'offre de la voiture. J'ai d'abord ordonné à un voiturier d'atteler tandis que nous déjeunerions ; mais le curé me dit qu'il devait auparavant aller dire la messe.

— Allez vite, nous l'entendrons, et vous l'appliquerez à mon intention. Voilà l'aumône que je donne toujours.

C'était un ducat d'argent qui l'étonna au point qu'il voulait me baiser la main. Il s'achemine à l'église, et j'offre mon bras à Christine, qui ne sachant pas si elle devait l'accepter ou non, elle me demanda si je croyais qu'elle ne pût aller toute seule.

— Je ne crois pas cela, mais le monde dirait ou que je suis impoli, ou qu'il y a une trop grande différence de vous à moi.

— Et actuellement que je le prends que dira-t-il ?

— Qu'il se pourrait que nous nous aimassions, et quelqu'un dira que nous paraissons faits l'un pour l'autre.

— Et si ce quelqu'un va rapporter à votre maîtresse qu'on vous a vu donnant le bras à une fille ?

— Je n'ai pas de maîtresse, et je ne veux plus en avoir, car il n'y a pas à Venise une fille faite comme vous.

— J'en suis fâchée pour vous. Pour moi il est certain que je ne retournerai pas à Venise ; et quand même, comment faire à y rester six mois ? D'abord que vous dites avoir besoin de six mois au moins pour bien connaître une fille ?

— Je paierais volontiers toute la dépense.

— Oui-da ? Dites-le donc à mon oncle, et il y pensera car je ne peux pas y aller toute seule.

— Et en six mois, lui dis-je, vous me connaîtriez aussi.

— Oh ! pour moi ! Je vous connais déjà.

— Vous vous accommoderiez donc de ma personne.

— Pourquoi non ?

— Vous m'aimeriez.

— Aussi ; quand vous serez mon mari.

Je regardais cette fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de tour bleu galonné en or était du plus grand luxe puisqu'il devait coûter le double d'une robe de ville, et les bracelets de chaîne d'or qu'elle avait aux poignets à l'avenant du collier faisaient une parure des plus riches. Sa taille que je n'avais pas pu examiner dans la gondole était de nymphe, et la mode des mantelets n'étant pas connue des paysannes, je voyais, au relief du devant de son habit boutonné jusqu'au cou, la beauté de son sein. Le bas de l'habit, pareillement galonné en or n'arrivant qu'aux chevilles me laissait voir son pied mignon, et imaginer la finesse de sa jambe. Sa démarche juste, et point du tout étudiée, me ravissait. Sa physionomie paraissait me dire avec douceur : *Je suis bien contente que vous me trouviez jolie*. Je ne pouvais concevoir comment cette fille avait pu rester à Venise quinze jours sans trouver qui l'épousât,

ou la trompât. Un autre charme encore qui m'enivrait était son jargon, et sa vérité, que l'usage de la ville me faisait prendre pour bêtise : c'était un défaut d'appareil qui me représentait tout le prix de la pièce. Lorsque dans la sensibilité de sa colère elle avait prononcé ce mot *par Dieu* mon lecteur ne peut se figurer le plaisir qu'elle m'a fait.

Absorbé dans ces réflexions, et déterminé de mettre tout en œuvre pour rendre à ma manière toute la justice qu'on devait à ce chef-d'œuvre de la nature, j'attendais avec impatience la fin de la messe.

Après avoir déjeuné, j'ai eu toutes les peines du monde à persuader le curé que la place que je devais prendre était la dernière ; mais je n'ai pas eu de peine d'abord que nous arrivâmes à Treviso à le persuader de rester à dîner, et à souper avec moi dans une auberge où il n'y avait presque jamais du monde. Il s'est rendu lorsque je lui ai promis qu'après souper

il y aurait une voiture prête qui le conduirait en moins d'une heure à Pr., avec le plus beau clair de lune. Ce qui le pressait était la solennité de la fête, et la nécessité absolue où il était de chanter la messe dans son église.

Nous descendons donc à cette auberge, où après avoir fait faire du feu et avoir ordonné un bon dîner, je pense que le curé même pourrait aller m'engager le diamant, et que moyennant cela je resterais une heure seul avec la naïve Christine. Je le prie de me faire ce plaisir, lui disant que ne voulant pas être connu je ne pouvais pas y aller en personne, et il est charmé que je le mette à même de faire quelque chose pour mon service. Il va, et me voilà seul devant le feu avec cette charmante créature. J'ai passé une heure avec elle dans des propos les plus faits pour me rendre voluptueuse sa naïveté, et pour lui inspirer en ma faveur le même goût décidé que je me sentais pour elle. J'ai eu la force de ne jamais lui prendre sa main potelée que je mourais d'envie de baiser.

Le curé vint me rapporter la bague, me disant que je ne pourrais la mettre en gage, et en recevoir le billet que le surlendemain, à cause de la fête de la Vierge. Il me dit qu'il avait parlé au caissier du Mont-de-Piété qui lui avait dit que si je voulais on me donnerait le double de la somme que je demandais. Je lui ai alors dit qu'il m'obligerait beaucoup à revenir de Pr. pour me faire ce plaisir lui-même, puisqu'on pourrait faire naître des soupçons, si après avoir présenté le diamant lui-même, on le voyait porté par un autre. Je lui ai dit que je lui paierais la voiture, et il m'assura qu'il reviendrait. J'espérais de faire en sorte qu'il retournât avec sa nièce.

Dans le courant du dîner, trouvant Christine toujours plus digne de mon attention, et craignant de perdre sa confiance si je brusquais une jouissance imparfaite dans quelques moments que j'aurais pu me procurer dans la journée, j'ai décidé que je devais persuader le curé de la reconduire à Venise pour qu'elle y

demeurât cinq à six mois. C'était là que je me flattais de faire naître l'amour et de lui donner la nourriture qui lui convient. J'ai donc proposé au curé la chose, lui disant que je me chargerais de toute la dépense, et que je trouverais une famille très honnête, où l'honneur de Christine serait aussi sûr que dans un couvent. Ce n'était qu'après l'avoir bien connue que je pouvais l'épouser ; mais ce serait immanquable. Le curé me répondit qu'il irait la conduire en personne d'abord que je lui écrirais d'avoir trouvé la maison où il devrait aller la consigner. Je voyais Christine ravie d'aise de cet arrangement, et je lui promettais, sûr de lui tenir parole, qu'en huit jours tout au plus l'affaire serait faite. Mais je fus un peu surpris lorsque lui ayant promis de lui écrire, elle me répondit que son oncle répondrait pour elle, parce qu'elle n'avait jamais voulu apprendre, malgré qu'elle sût très bien lire.

— Vous ne savez pas écrire ? Comment voulez-vous devenir femme d'un Vénitien ne

sachant pas écrire ? Je n'aurais jamais cru une si étrange chose.

— Quelle merveille ! Il n'y a aucune fille chez nous qui sache écrire. N'est-ce pas mon oncle ?

— C'est vrai, lui répondit-il, mais aucune ne pense à se marier à Venise. Monsieur a raison. Tu dois apprendre.

— Certainement, lui dis-je, et même avant de venir à Venise, car on se moquerait de moi. Vous devenez triste. Je suis fâché que cela vous déplaise.

— Cela me déplaît, parce qu'il n'est pas possible d'apprendre en huit jours.

— Je m'engage, lui dit l'oncle, de te faire apprendre en quinze, si tu veux t'y mettre de toute ta force. Tu en sauras assez pour te perfectionner dans la suite par toi-même.

— C'est une grande besogne, mais qu'à cela ne tienne, je vous promets d'étudier jour et nuit, et je veux commencer demain.

En dînant j'ai dit au curé qu'au lieu de partir après souper, il ferait très bien d'aller se coucher, et ne partir avec Christine qu'une heure avant jour. Il n'avait pas besoin d'être à Pr. avant treize heures. Il en convint quand il vit que cela faisait plaisir à sa nièce, qui après avoir bien soupé avait sommeil. J'ai donc d'abord ordonné la voiture, et dit au curé d'appeler l'hôtesse pour me faire donner une autre chambre, et y faire faire d'abord du feu.

— Cela n'est pas nécessaire, dit le vieux et saint curé à mon grand étonnement, il y a dans cette chambre deux grands lits et nous n'avons pas besoin de faire mettre des draps dans un autre, car Christine couche avec-moi. Nous ne nous déshabillerons pas ; mais vous pouvez vous déshabiller en toute liberté, car ne

partant pas avec nous vous pourrez rester au lit tant qu'il vous plaira.

— Oh ! dit Christine, je dois me déshabiller, car sans cela je ne pourrais pas dormir ; mais je ne vous ferai pas attendre, car il ne me faut qu'un quart d'heure pour être prête.

Je ne disais rien, mais je ne pouvais pas en revenir. Christine charmante et faite pour faire prévariquer Zénocrate couchait toute nue avec le curé son oncle, vieux il est vrai, dévot, très éloigné de tout ce qui aurait pu rendre cette disposition illicite, tout ce qu'on voudra ; mais le curé était homme et il devait l'avoir été et savoir qu'il s'exposait au danger. Ma raison charnelle trouvait cela inouï. La chose était innocente je n'en doutais pas, et si innocente que non seulement ils ne s'en cachaient pas, mais ils ne supposaient pas que quelqu'un la sachant pourrait penser à mal. Je voyais tout cela, mais je n'en pouvais pas revenir. Dans la suite du temps j'ai trouvé cela commun chez

les bonnes gens de tous les pays où j'ai voyagé ; mais, je le répète, chez les bonnes gens. Je ne me mets pas dans ce nombre.

Ayant mangé maigre et assez mal, je descends pour parler à l'hôtesse, et lui dire que je ne me souciais pas de la dépense, que je voulais un souper exquis, en maigre cela allait sans dire, mais ayant du poisson excellent, des truffes, des huîtres et tout ce qu'il y avait de meilleur au marché de Treviso, et surtout du bon vin.

— Si la dépense ne vous fait rien, laissez-moi faire. Vous aurez du vin de la Gatta.

— Je veux souper à trois heures.

— Ça suffit.

Je remonte, et je trouve Christine qui caressait au visage son vieux oncle qui avait l'âge de soixante et quinze ans. Il riait.

— Savez-vous, me dit-il, de quoi il s'agit ? Ma nièce me prie de la laisser ici jusqu'à mon

retour. Elle me dit que ce matin vous avez passé l'heure que je vous ai laissé seul avec elle comme un frère l'aurait passée avec sa sœur, et je le crois ; mais elle ne songe pas qu'elle vous incommoderait.

— Non. Au contraire ; soyez sûr qu'elle me ferait plaisir, car je la trouve aimable au possible. Et pour ce qui regarde mon devoir et le sien, je crois que vous pouvez vous reposer sur nous.

— Je n'en doute pas. Je vous la laisse donc jusqu'après-demain. Vous me verrez ici de retour à quatorze heures pour aller faire votre affaire.

Je me suis trouvé si étonné de cet arrangement si inattendu, et fait avec tant de facilité, que le sang m'est monté à la tête ; j'ai saigné du nez copieusement un demi-quart d'heure, de ma part ne craignant rien, car cela m'était arrivé autrefois, mais de la part du curé qui craignait une hémorragie. Il alla pour ses af-

faires nous disant qu'il reviendrait à l'entrée de la nuit. D'abord que nous fûmes seuls, j'ai remercié Christine de la confiance qu'elle avait en moi.

— Je vous assure qu'il me tarde que vous me connaissiez bien. Vous verrez que je n'ai aucun des défauts qui vous dégoûtèrent des demoiselles que vous avez connues à Venise, et je vous promets d'apprendre d'abord à écrire.

— Vous êtes une fille adorable, et pleine de bonne foi ; mais je vous prie d'être discrète à Pr. Personne ne doit savoir que vous avez fait un traité avec moi. Vous vous réglerez comme votre oncle vous instruira ; ce sera à lui que j'écrirai tout.

— Soyez certain que ma mère même n'en saura rien que quand vous le permettrez.

J'ai passé ainsi avec elle toute la journée ne faisant autre chose que tout ce qui m'était nécessaire pour en devenir amoureux. Petites

histoires amoureuses qui l'intéressaient, et dont je ne lui disais pas la fin. Elle ne la devinait pas ; mais elle en faisait semblant, ne voulant pas s'en montrer curieuse de crainte de paraître ignorante. Plaisanteries à sa portée qui auraient déplu à une fille de ville gâtée par l'éducation ; mais qui devaient plaire à une paysanne parce qu'elles ne lui faisaient pas monter le sang à la tête. Quand son oncle arriva je faisais des arrangements dans ma tête pour l'épouser, ayant déjà décidé de la mettre là même où j'avais gardé la comtesse.

À trois heures d'Italie, nous nous mîmes à table, et notre souper fut exquis. Ce fut à moi à tenir tête à Christine qui n'avait jamais de sa vie mangé ni huîtres, ni truffes. Le vin de la Gatta ne grise pas ; il égaie. On le boit sans eau, c'est un vin qui ne dure qu'à peine un an. Nous allâmes au lit une heure avant minuit, et je ne me réveillai qu'au grand jour. Le curé était parti si doucement que je ne l'ai pas entendu.

Je regarde le lit, et je n'y vois que Christine qui dormait. Je lui dis bonjour, elle ouvre les yeux, elle se reconnaît, elle rit, elle se met sur le coude, elle regarde, et elle dit :

— Mon oncle est parti.

Je lui dis qu'elle était belle comme un ange, elle rougit, et elle couvre un peu mieux son sein.

— Je meurs d'envie, ma chère Christine, d'aller te donner un baiser.

— Si tu as cette envie, mon cher ami, viens me le donner. Je sors vite de mon lit, et la décence veut que je coure au sien rapidement. Il faisait froid. Soit politesse ou timidité elle se retire ; mais ne pouvant se retirer sans me faire place, il me semble d'être invité à la prendre. Le froid, la nature, l'amour s'accordent à me mettre sous la couverture, et rien ne me fait penser à m'y opposer. Voilà Christine entre mes bras, et me voilà entre les siens ; je vois sur son visage la surprise, l'innocence et le

contentement ; elle ne pouvait voir sur le mien que la tendre reconnaissance, et le feu d'un amour joyeux d'une victoire à laquelle il parvient sans avoir combattu.

Dans cette heureuse rencontre amenée par le pur hasard, et où rien n'ayant été prémédité nous ne pouvions ni nous vanter, ni nous accuser de rien, nous passâmes quelques minutes dans l'impuissance de nous parler. En conséquence de l'accord nos bouches ne s'occupaient qu'à donner, et à recevoir des baisers. Mais nous n'eûmes non plus rien à nous dire quand après la fougue des baisers nous nous trouvâmes sérieux, et dans une inaction qui nous aurait fait douter de notre propre existence si elle eût duré. Elle ne fut que momentanée. La nature et l'amour dans un parfait accord brisèrent par une simple secousse le honteux équilibre, et nous nous livrâmes à nous-mêmes. Une heure après nous paraissions calmes, et nous nous entre-regardons. Chris-

tine rompt la première le silence, et me dit de l'air le plus tranquille et le plus doux :

— Qu'avons-nous faits ?

— Nous nous sommes mariés.

— Que dira demain mon oncle ?

— Il ne le saura que quand il nous aura lui-même donné la bénédiction à l'église de sa paroisse.

— Quand ?

— Quand nous aurons fait tous les préparatifs convenables à un mariage public.

— Combien de temps faut-il pour les faire ?

— Un mois à peu près.

— On ne peut pas se marier en carême.

— J'en aurai la permission.

— Tu ne me tromperas pas.

— Non, car je t'adore.

— Tu n'as donc plus besoin de me connaître ?

— Non ; car je te connais entièrement et je suis sûr que tu feras mon bonheur.

— Et tu feras le mien. Levons-nous, et allons à la messe. Qui l'aurait cru que pour me trouver un mari je ne devais pas aller à Venise, mais partir pour retourner chez moi.

Nous nous levâmes, et après avoir déjeuné nous allâmes à la messe. Puis nous dînâmes légèrement. Regardant bien Christine, et lui trouvant un air différent de celui que je lui avais trouvé la veille je lui en ai demandé la raison ; elle me répondit que la raison ne pouvait être que la même qui me faisait paraître pensif.

— Mon air pensif, ma chère Christine, est celui de l'Amour qui se trouve en conférence avec l'honneur. L'affaire est devenue très sérieuse, et l'Amour tout étonné se voit obligé à penser. Il s'agit de nous marier devant l'Église, et nous ne le pouvons pas avant carême, car

le temps du carnaval qui nous reste est trop court, et nous ne pouvons pas différer jusqu'après Pâques, car le temps serait trop long. Il nous faut une dispense juridique pour célébrer nos noces en carême. N'ai-je pas raison d'y penser ?

Se lever, et venir m'embrasser, tendre et reconnaissante, fut sa réponse. Ce que je lui ai répondu était tout vrai, mais je ne pouvais pas lui dire tout ce qui me rendait pensif. Je me voyais dans un engagement qui ne me déplaisait pas ; mais que j'aurais désiré qu'il ne fût pas si pressant. Je ne pouvais pas me dissimuler ce commencement de repentir qui serpentait dans mon âme amoureuse et honnête, et j'en étais triste. J'étais cependant sûr qu'il n'arriverait jamais que cette excellente créature dût devenir malheureuse à cause de moi.

Elle m'avait dit qu'elle n'avait jamais vu ni comédies ni théâtres, et je me suis d'abord déterminé à lui procurer ce plaisir. L'hôte me fit

venir un juif qui me fournit tout ce qui était nécessaire pour la masquer, et nous y fûmes. Un amant ne peut pas avoir un plaisir plus grand que celui qui dépend du plaisir qu'il fait à l'objet qu'il aime. Après la comédie je l'ai conduite au casin, où elle fut étonnée voyant pour la première fois une banque de pharaon. Je n'avais pas assez d'argent pour jouer moi-même ; mais assez pour qu'elle pût s'amuser faisant un petit jeu. Je lui ai donné dix sequins lui disant ce qu'elle devait faire malgré qu'elle ne connût pas les cartes. On la fit asseoir, et en moins d'une heure elle se trouva maîtresse de presque cent. Je lui ai dit de quitter, et nous retournâmes à l'auberge. Quand elle compta tout l'argent qu'elle avait gagné, et qu'elle sut qu'il lui appartenait, elle crut que ce n'était qu'un rêve. Que dira mon oncle ? Après avoir fait un léger repas, nous allâmes passer la nuit entre les bras de l'Amour. Nous nous séparâmes au point du jour pour n'être pas surpris par le curé qui devait arriver.

Il nous trouva endormis chacun dans notre lit. Christine poursuivit à dormir. Je lui ai donné la bague, et deux heures après il me porta deux cents sequins et le billet. Il nous trouva habillés et devant le feu.

Quelle surprise pour le bon homme quand Christine mit devant ses yeux tout son or ! Il remercia Dieu. Tout lui parut miracle et il conclut que nous étions nés l'un pour faire le bonheur de l'autre.

Au moment de son départ avec sa nièce, je lui ai promis d'aller le voir au commencement du carême ; sous condition cependant qu'à mon arrivée je ne trouverais personne informé ni de mon nom ni de nos affaires. Il me remit l'extrait baptistaire de sa nièce et l'état de sa dot. Après les avoir vus partir je suis retourné à Venise amoureux, et fermement déterminé à ne pas manquer de foi à cette fille. Il ne tenait qu'à moi de convaincre à force

d'oracles mes trois amis que mon mariage était écrit dans le grand livre de la destinée.

Non accoutumés à rester trois jours sans me voir, mon apparition les combla de joie. Ils craignaient qu'il ne me fût arrivé quelque malheur, M. de Bragadin excepté qui disait qu'ayant *Paralis* à ma garde rien ne pouvait m'arriver de sinistre.

Pas plus tard que le lendemain je me suis décidé à faire le bonheur de Christine sans l'épouser. J'avais eu cette idée quand je l'aimais plus que moi-même. Après la jouissance, la balance s'était tellement penchée de mon côté que mon amour-propre se trouva supérieur à celui qu'elle m'avait inspiré par ses charmes. Je n'ai pu me résoudre, me mariant, à renoncer aux espérances attachées à mon état exempt de tout engagement. Malgré cela je me suis trouvé invinciblement esclave du sentiment. Celle d'abandonner cette innocente fille était une noire action qui n'était pas en

ma puissance ; la seule idée me faisait frémir. Elle pouvait être grosse, et je frissonnais me l'imaginant devenue l'opprobre de son village, me détestant, se haïssant et ne pouvant plus espérer de trouver un mari digne d'elle étant devenue elle-même indigne de le trouver. Je me suis mis à l'entreprise de lui chercher un mari qui à tous égards aurait valu mieux que moi. Un mari fait non seulement pour qu'elle me pardonne l'affront que je lui avais fait, mais pour qu'elle parvînt à chérir ma tromperie et m'en aimer davantage. L'affaire de le trouver ne pouvait pas être difficile, car outre que Christine était une beauté parfaite et jouissant d'une réputation sans tache à l'égard de ses mœurs, elle avait en tout quatre mille ducats courants de Venise. Je me suis donc d'abord mis à l'ouvrage.

Enfermé avec les trois adorateurs de mon oracle, avec ma plume à la main je lui ai fait une question sur l'affaire qui me tenait à cœur. Il m'a répondu que je devais l'appuyer à Sere-

nus. C'était le nom cabalistique de M. de Bragadin. Il se soumit à tout ce que Paralis lui ordonnerait de faire. C'était à moi à l'informer.

Je lui ai dit qu'il s'agissait d'obtenir d'abord à Rome une permission du Saint-Père à faveur d'une très honnête fille pour qu'elle pût se marier publiquement à l'église de sa paroisse dans le carême prochain. C'était une paysanne. Je lui ai donné l'extrait baptistaire et je lui ai dit qu'on ne connaissait pas encore l'époux, mais que cela ne pouvait causer aucun obstacle. Il me répondit qu'il écrirait lui-même dans le jour suivant à l'ambassadeur, et qu'il ferait que le Sage de semaine lui envoyât la lettre par un exprès.

— Laisse-moi faire, me dit-il, à donner à cette besogne l'air d'une affaire d'État. Paralis sera obéi. Je crois prévoir que l'époux sera un de nous quatre, et il faut se disposer à l'obéissance.

L'effort que j'ai fait pour m'empêcher de pouffer ne fut pas petit. Je me voyais le maître de faire devenir Christine dame noble vénitienne ; mais en vérité je n'y pensais pas. J'ai demandé à Paralis qui serait l'époux de cette fille, et il répondit que M. Dandolo devait se charger de le trouver jeune, beau, sage, et citoyen capable de servir la République dans le ministère, soit intérieur, soit extérieur ; mais de ne s'engager qu'après m'avoir consulté. Il prit courage quand je lui ai dit que la fille lui porterait en dot quatre mille ducats courants ; et qu'il avait quinze jours de temps pour faire ce choix. M. de Bragadin enchanté de n'être pas chargé de ce soin se pâmait de rire.

Après ces deux démarches j'ai mis mon cœur en paix. J'étais moralement sûr qu'on trouverait l'époux tel que je le voulais. Je n'ai pensé qu'à bien finir le carnaval, et à si bien régler ma conduite que je ne dusse me trouver avec la bourse vide dans le moment que l'argent me serait très nécessaire.

La Fortune favorable me fit entrer en carême maître de presque mille sequins après avoir payé toutes mes dettes, et la dispense de Rome arriva dix jours après que M. de Bragadin l'avait demandée à l'ambassadeur. Je lui ai donné les cent écus romains qu'on avait déboursés à la daterie romaine. Cette dispense rendait Christine maîtresse de se marier dans toute église ; mais on devait la faire passer sous le sceau de la chancellerie épiscopale diocésaine qui dispenserait aussi des publications. Il ne manquait à mon bonheur que l'époux. M. Dandolo m'en avait déjà proposé trois ou quatre que par de bonnes raisons j'avais refusés ; mais à la fin il trouva le convenable.

Devant retirer du Mont-de-Piété la bague, et ne voulant pas paraître moi-même, j'ai écrit au curé de se trouver à Treviso à l'heure que je lui indiquais. Je ne fus pas surpris de le voir arriver avec Christine. Se sentant sûre que je n'étais allé à Treviso que pour concerter tout ce qui regardait notre mariage, elle ne se gêna

pas, elle me serra tendrement entre ses bras, et j'en ai fait de même. Adieu héroïsme. Si son oncle ne s'était pas trouvé là, je lui aurais donné des nouvelles certitudes qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que moi. J'ai vu briller sa joie quand j'ai mis entre les mains du curé la dispense qui lui donnait la faculté de se marier à qui elle voulait pendant le carême. Elle ne pouvait pas se figurer que j'eusse pu travailler pour un autre et n'étant pas encore sûr de rien je n'ai pas cru de devoir la désabuser dans ce moment-là. Je lui ai promis d'aller à Pr. dans huit à dix jours où nous établirions tout. Après avoir soupé assez gaiement, j'ai donné au curé le billet et l'argent pour retirer la bague, et nous allâmes nous coucher ; heureusement la chambre où nous étions n'avait qu'un lit. J'ai dû aller me coucher dans un autre.

Le lendemain je suis entré dans la chambre de Christine qu'elle était encore au lit. Son oncle était allé dire sa messe et retirer du Mont-de-Piété mon solitaire. Ce fut à cette oc-

casion que j'ai fait une découverte sur moi-même. Christine était charmante et je l'aimais ; mais la regardant comme un objet qui ne pouvait plus m'appartenir, et que je devais disposer à donner son cœur à un autre il me semblait de devoir commencer par m'abstenir de lui donner les marques de tendresse auxquelles elle avait le droit de s'attendre. J'ai passé une heure avec elle la tenant entre mes bras et dévorant des yeux et des lèvres toutes ses beautés sans jamais éteindre le feu qu'elles allumaient dans mon âme. Je la voyais amoureuse et surprise, et j'admirais sa vertu dans le sentiment qui ne lui permettait pas de me faire des avances. Elle s'habilla cependant sans se montrer ni fâchée, ni mortifiée. Elle aurait été l'un et l'autre si elle eût pu attribuer ma contrainte à mépris.

Son oncle rentra, me remit le diamant et nous dînâmes. Après avoir dîné, il mit devant mes yeux une petite merveille. Christine avait

appris à écrire, et pour m'en convaincre elle écrivit sous ma dictée en ma présence.

Je suis parti avant eux leur confirmant la parole que je leur avais donnée de les revoir dans peu de jours.

Ce fut le second dimanche du carême que M. Dandolo venant du sermon me dit d'un air victorieux que l'heureux époux était trouvé et qu'il était sûr qu'il aurait mon approbation. Il me nomma Charles XX que je connaissais de vue. C'était un très beau garçon qui avait des mœurs, et le bel âge de vingt-deux ans. Il était clerc de *Ragionato* chez Xavier Costantini et il était filleul du comte Algarotti, dont une sœur était la femme du frère aîné de M. Dandolo.

— Ce garçon, poursuivit-il à me dire, n'a plus ni père ni mère, et je suis sûr que son parrain se rendra caution de la dot qu'une épouse lui portera. Je l'ai sondé, et j'ai su de lui-même qu'il se marierait volontiers avec une honnête fille qui lui porterait en dot assez d'argent pour

acheter une charge qu'il occupait déjà, mais en qualité de commis.

— C'est excellent, mais je ne peux rien dire. Il faut qu'auparavant je l'entende parler.

— Il viendra demain dîner avec nous.

Le lendemain j'ai trouvé le jeune homme très digne de l'éloge que M. Dandolo en avait fait. Nous devînmes amis. Il avait du goût pour la poésie ; je lui ai fait voir du mien. Je lui ai fait une visite le jour suivant, et il me fit voir du sien. Il me présenta à sa tante chez laquelle il demeurait avec sa sœur, et je fus enchanté de leur caractère et de l'accueil qu'elles me firent. Me trouvant seul avec lui dans sa chambre je lui ai demandé comment il traitait l'amour, et après m'avoir répondu qu'il ne s'en souciait pas, il me dit qu'il cherchait à se marier me répétant tout ce que M. Dandolo m'avait dit de lui. J'ai dit le même jour à M. Dandolo qu'il pouvait traiter, et il commença par traiter l'affaire avec le comte Algarotti qui en parla

d'abord à Charles. Celui-ci lui avait répondu qu'il ne dirait jamais ni oui ni non que quand il aurait vu la prétendue future, qu'il lui aurait parlé, et qu'il se serait informé de tout ce qui la regardait. M. Algarotti répondait pour son filleul et était prêt à assurer à l'épouse quatre mille écus, si sa dot les valait. Après ces préliminaires mon tour vint.

Charles vint dans ma chambre avec M. Dandolo qui lui avait déjà dit que toute cette affaire pour ce qui regardait l'épouse était entre mes mains. Il me demanda quand je pourrais avoir la complaisance de la lui faire connaître, et je lui ai dit le jour l'avertissant qu'il me le devait tout entier, puisqu'elle demeurait à vingt-deux milles de Venise. Je lui ai dit que nous dînerions avec elle, et que nous serions de retour à Venise le même jour. Il me promit d'être prêt à mes ordres au point du jour. J'ai d'abord envoyé un exprès au curé pour l'avertir du moment dans lequel j'arrive-

rais chez lui avec un ami pour dîner avec lui, et Christine quatrième.

Conduisant Charles à Pr., je ne lui ai dit autre chose sinon que je l'avais connue par hasard allant à Mestre, il n'y avait qu'un mois, et que je me serais offert moi-même à devenir son mari, si j'avais eu un état fait pour lui assurer quatre mille *ducati*.

Nous arrivâmes à Pr. chez le curé deux heures avant midi, et un quart d'heure après Christine arriva d'un air fort libre donnant le bonjour à son oncle, et me disant sans façon qu'elle était bien aise de me revoir. Elle ne fit à Charles qu'une révérence de la tête me demandant s'il était comme moi clerc d'avocat. Il lui répondit lui-même qu'il était clerc de *Ragionato*. Elle fit semblant de savoir ce que c'était.

— Je veux vous faire voir, me dit-elle, mes écritures, et après nous irons chez ma mère s'il vous plaît. Nous ne dînerons qu'à dix-neuf heures ; n'est-ce pas, mon cher oncle ?

— Oui ma nièce.

Enchantée de l'éloge que Charles en fit quand il sut qu'il n'y avait qu'un mois qu'elle apprenait, elle nous dit de la suivre. Chemin faisant Charles lui demanda pourquoi elle avait attendu jusqu'à l'âge de dix-neuf ans pour apprendre à écrire.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? Mais apprenez que je n'en ai que dix-sept.

Charles lui demanda excuse ; mais riant de son ton brusque. Elle était habillée dans le costume de son village ; mais très proprement avec ses cordons d'or au cou, et aux poignets.

Je lui ai dit de prendre nos bras, et elle le fit après m'avoir donné un coup d'œil qui indiquait soumission. Nous trouvâmes sa mère condamnée au lit par une sciatique. Un homme de bonne mine qui était assis à côté de la malade se lève et va embrasser Charles. On me dit d'abord que c'était un médecin, et cela me fait plaisir.

Après les compliments de saison faits à cette bonne femme qui roulaient tous sur le mérite de sa fille qui se tenait assise sur le même lit, le médecin demanda à Charles des nouvelles de la santé de sa sœur et de sa tante. Parlant de sa sœur, qui avait une maladie secrète, Charles le pria de lui dire quelque chose à part. Ils sortirent ; et me voilà seul avec la mère et la fille. Je commence par faire l'éloge de ce garçon ; je parle de sa sagesse, de son emploi, et du bonheur qu'aura celle que Dieu lui avait destinée pour femme. Elles confirment à l'envi mes louanges me disant qu'il annonçait sur sa figure toutes les qualités que je lui donnais. N'ayant point de temps à perdre, je dis à Christine qu'à table elle devait se tenir sur ses gardes parce qu'il se pourrait que ce garçon fût celui que Dieu lui avait destiné.

— À moi ?

— À vous. C'est un garçon unique. Vous seriez plus heureuse avec lui qu'avec moi, et

puisque le médecin le connaît vous saurez de lui tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire à présent.

Qu'on s'imagine la peine que cette explication *ex abrupto* m'a coûté, et ma surprise voyant Christine tranquille et nullement déconcertenancée. Ce phénomène arrête le sentiment qui allait me faire verser des larmes. Après une minute de silence, elle me demande si j'étais sûr que ce beau garçon voudrait d'elle. Cette question qui me fait d'abord connaître l'état de son cœur me rassure et me console. Je ne connaissais pas bien Christine. Je lui dis que telle qu'elle était elle ne pouvait déplaire à personne, et je me réserve à lui parler plus en détail à ma seconde apparition à Pr.

— Ce sera à dîner, ma chère Christine, que mon ami vous étudiera, et il ne tiendra qu'à vous de faire briller toutes les qualités adorables que Dieu vous a données. Faites qu'il ne

puisse jamais deviner l'intimité de notre amitié.

— C'est fort singulier. Mon oncle est-il informé de ce changement de scène ?

— Non.

— Et si je lui plais quand m'épousera-t-il ?

— Dans huit à dix jours. J'aurai soin de tout. Vous me reverrez ici dans la semaine.

Charles rentra avec le médecin, et Christine quitta le lit de sa mère pour s'asseoir vis-à-vis de nous.

Elle soutint tous les propos que Charles lui tint avec un sens très juste, excitant souvent à rire par des naïvetés jamais par des bêtises. Charmante naïveté enfant de l'esprit et de l'ignorance. Les grâces qu'elle a sont enchanteresses. Elle est la seule qui a le privilège de tout dire sans que son expression puisse offenser. Mais qu'elle est laide quand elle n'est pas

naturelle ! Aussi est-ce le chef-d'œuvre de l'art quand elle est feinte et paraît vraie.

À dîner je n'ai jamais parlé, et pour empêcher Christine de me regarder je n'ai jamais jeté les yeux sur elle. Charles l'occupa toujours et elle ne lui fit jamais faux bond. Le dernier mot qu'elle lui dit au moment de notre départ m'est allé à l'âme. Lui ayant dit qu'elle était faite pour faire le bonheur d'un prince, elle lui répondit qu'il lui suffirait qu'il la trouvât faite pour faire le sien. À ces mots il devint tout en feu, il m'embrassa et nous partîmes. Christine était simple, mais sa simplicité n'était pas celle de l'esprit qui selon moi est bêtise ; elle l'avait dans le cœur où elle est vertu malgré qu'elle ne vienne que du tempérament ; elle était aussi simple dans ses manières, sincère en conséquence, exempte de toute mauvaise honte, incapable de fausse modestie, et n'ayant pas même l'ombre de ce qu'on appelle ostentation.

Nous retournâmes à Venise, et Charles pendant tout le voyage ne me parla que du bonheur de posséder une telle fille. Il m'a dit qu'il irait le lendemain chez le comte Algarotti et que je pouvais écrire au curé de venir à Venise avec tous les papiers nécessaires à un contrat de noces qu'il lui tardait de signer. Il rit quand je lui ai dit que j'avais fait à Christine le cadeau d'une permission venue de Rome de se marier en carême ; il m'a dit qu'il fallait donc se dépêcher. La conclusion de la conférence du lendemain entre MM. Algarotti, Dandolo et Charles fut qu'il fallait faire venir à Venise le curé avec la nièce. Je m'en suis chargé, et je suis retourné à Pr. partant de Venise deux heures avant jour. Je lui ai dit que nous devions aller d'abord à Venise avec sa nièce pour hâter la conclusion de son mariage avec M. Charles, et il ne me demanda que le temps d'aller dire sa messe. En attendant je suis allé informer de tout Christine lui faisant un sermon sentimental et paternel, dont les préceptes ne tendaient qu'à la rendre

heureuse tout le reste de ses jours avec un mari qui se démontrerait tous les jours plus digne de son estime et de sa tendresse. Je lui ai indiqué des règles de conduite avec la tante et la sœur de Charles faites pour gagner toute leur amitié. La fin de mon discours fut pathétique et mortifiante pour moi, puisque lui insinuant le devoir de fidélité j'ai dû lui demander pardon de l'avoir séduite et trompée. Elle m'interrompit alors pour me demander si quand je lui ai promis de l'épouser la première fois après la faiblesse que nous avions eue de nous rendre à l'amour j'avais eu intention de lui manquer de parole, et m'entendant lui répondre que non, elle me dit que je ne l'avais donc pas trompée ; mais qu'au contraire elle devait m'être reconnaissante de ce qu'ayant de sang-froid examiné mes affaires et vu que notre mariage pouvait être malheureux j'avais pensé à lui trouver un mari plus sûr, et j'avais si bien réussi.

Elle me demanda d'un air serein ce qu'elle pourrait lui répondre s'il lui demandait la pre-

mière nuit quel était l'amant qui l'avait rendue différente d'une vierge. Je lui ai répondu qu'il n'était pas vraisemblable que Charles poli et discret lui fasse une si cruelle question ; mais que s'il la lui faisait, elle devait lui répondre qu'elle n'avait jamais eu d'amant, et qu'elle ne se croyait pas différente d'une autre fille.

— Me croira-t-il ?

— Oui, j'en suis sûr, puisque je le croirais aussi.

— Et s'il ne me croyait pas ?

— Il se rendrait digne de ton mépris ; et il en ferait lui-même la pénitence. Un homme d'esprit, ma chère Christine, et qui eut une bonne éducation ne risque jamais une telle demande puisque non seulement il est sûr de déplaire, mais de ne recevoir jamais en réponse la vérité, car si cette vérité nuit à la bonne opinion que toute femme doit désirer que son mari ait d'elle, il n'y a qu'une sotte qui pourrait se déterminer à la lui dire.

— J'entends parfaitement ce que tu me dis. Embrassons-nous donc pour la dernière fois.

— Non, car nous sommes seuls, et ma vertu est faible. Hélas ! Je t'aime encore.

— Ne pleure pas, mon cher ami, car en vérité je ne m'en soucie pas.

Ce fut cette raison qui me faisant rire me fit cesser de pleurer. Elle s'habilla en princesse de son village, et après avoir bien déjeuné nous partîmes. Quatre heures après nous arrivâmes à Venise ; je les ai descendus à une bonne locande, et je suis allé chez M. de Bragadin, où j'ai dit à M. Dandolo que le curé avec sa nièce étaient dans la telle locande, qu'il devait s'unir à M. Charles le lendemain pour que je pusse les présenter à l'heure qu'il m'indiquerait, et pour lui abandonner d'abord après toute l'affaire parce que l'honneur des époux, celui de leurs parents, de leurs amis et le mien ne me permettait plus de m'en mêler.

Il comprit toute la force de mes paroles et il en agit en conséquence. Il est allé trouver mon cher Charles, je les ai présentés tous les deux à Christine et au curé, puis je leur ai donné une espèce d'adieu. J'ai su qu'ils étaient allés tous ensemble chez M. Algarotti, puis chez la tante de Charles, puis chez le notaire pour faire l'instrument du mariage et de la dot ; et qu'enfin le curé et sa nièce étaient partis pour Pr. accompagnés de Charles qui établit le jour dans lequel il y retournerait pour l'épouser dans l'église paroissiale.

Retournant de Pr., Charles vint me faire une très obligeante visite. Il me dit que sa future avait enchanté par sa beauté et par son caractère sa tante et sa sœur et son parrain Algarotti qui s'était chargé de tous les frais de la noce, qui devait se faire à Pr. dans le jour qu'il me nomma. Il m'y invita, et il sut me faire une si sage remontrance quand il a vu que je voulais m'en dispenser que j'ai dû céder. Ce qui me plut beaucoup fut la description de l'effet que

fit sur sa tante le luxe villageois de Christine, son jargon et son caractère naïf. Il ne me nia pas qu'il en était tout à fait amoureux, et vain des compliments qu'on lui faisait. Pour ce qui regardait le jargon des paysans que Christine parlait, il était sûr qu'elle s'en déferait, car à Venise l'envie et la méchanceté lui en feraient un crime. Tout cela étant mon ouvrage j'en ressentais un vrai plaisir ; mais en secret j'étais jaloux de son bonheur. Je l'ai fort loué du choix qu'il avait fait de M. Algarotti pour son compère.

Charles invita MM. Dandolo et Barbaro, et ce fut avec eux que je suis allé à Pr. dans le jour fixé. J'ai trouvé chez le curé une table dressée pour douze personnes par les officiers du comte qui y avait envoyé son cuisinier, et tout ce qui était nécessaire au repas. Quand j'ai vu Christine je suis allé dans une autre chambre pour cacher à tout le monde mes larmes. Elle était belle comme un astre, et vêtue en paysanne. Son époux, et même le comte ne purent

jamais la persuader à aller à l'église vêtue à la vénitienne, et avec ses noirs cheveux poudrés. Elle dit à Charles qu'elle s'habillerait à la vénitienne d'abord qu'elle serait avec lui à Venise ; mais qu'on ne la verrait jamais à Pr. qu'habillée comme elle l'avait été toujours, et qu'elle empêcherait ainsi toutes les filles avec lesquelles elle avait été élevée de se moquer d'elle.

Christine paraissait à Charles quelque chose de surnaturel. Il me dit qu'il s'était informé d'elle à la femme chez laquelle elle avait demeuré les quinze jours qu'elle avait passés à Venise pour savoir qui étaient les deux qu'elle avait refusés, et qu'il en était surpris puisqu'ils avaient toutes les qualités faites pour les faire accepter. « Cette fille, me disait-il, est un lot que le ciel m'a destiné pour faire mon bonheur, et c'est à vous que j'en dois la belle acquisition. » Sa reconnaissance me plaisait, et certainement je ne pensais pas à en profiter. Je jouissais de voir que je réussissais à faire des heureux.

Entrant dans l'église une heure avant midi, nous fûmes surpris de la trouver pleine à ne pas savoir où nous mettre. Une quantité de noblesse de Treviso était venue pour voir s'il était vrai qu'on célébrait solennellement le mariage d'une paysanne dans un temps que la discipline ecclésiastique défendait d'en célébrer. C'était une merveille pour tout le monde, car on n'avait qu'à attendre un mois pour n'avoir pas besoin de dispense. Une raison secrète devait y être, et on était fâché de ne pas pouvoir la deviner. Mais quand Christine et Charles parurent tout le monde convint que le charmant couple méritait une distinction éclatante, et une exception à toutes les règles.

Une comtesse Tos. de Treviso marraine de Christine l'approcha après la messe lorsqu'elle sortait de l'église. Elle l'embrassa comme une tendre amie, se plaignant modestement qu'elle ne lui eût pas communiqué étant passée par Treviso cet heureux événement. Christine dans la naïveté de son esprit lui répondit avec mo-

destie et douceur qu'elle devait attribuer cette omission à une hâte approuvée comme elle voyait par le chef même de l'Église chrétienne. Cette sage réponse à peine donnée, elle lui présenta son époux, et elle pria le comte son compère d'engager Madame sa marraine à honorer le repas de noce. Cela fut d'abord fait. Cette tournure de procédé, qui aurait dû être le fruit d'une noble éducation et d'un grand usage du monde, n'était pourtant dans Christine que le simple effet d'un esprit juste et franc qui aurait moins brillé si on avait cherché à le rendre plus brillant par l'art.

À peine entrée dans la salle, la nouvelle mariée est allée se mettre à genoux devant sa mère qui pleurant de joie la bénit avec son mari. Cette bonne mère reçut les compliments de toute la compagnie sur un fauteuil d'où sa maladie ne lui permettait pas de bouger.

On se mit à table où l'ordre voulut que Christine et l'époux occupassent les premières

places. J'ai occupé la dernière avec le plus grand plaisir. Malgré que tout fût exquis je n'ai guère mangé et jamais parlé. L'unique occupation de Christine fut celle de se distribuer à chacun de la compagnie soit en répondant soit en adressant la parole, lorgnant à chaque trait son cher époux comme pour découvrir s'il approuvait ce qu'elle disait. Elle dit deux ou trois fois des choses si gracieuses à sa tante et à sa sœur qu'elles ne purent s'empêcher de se lever pour aller la baiser, et son époux ensuite qu'elles appelèrent le plus heureux des hommes. J'entendais dans la joie de mon âme M. Algarotti dire à M^me^ Tos. qu'il n'avait eu jamais de sa vie un plus grand plaisir.

À vingt-deux heures Charles lui dit un mot à l'oreille, et elle fit alors une révérence de la tête à M^me^ Tos. qui se leva. Après les compliments d'usage la nouvelle mariée sortit et distribua à toutes les filles du village qui étaient dans la chambre voisine tous les cornets remplis de dragées qui étaient dans une grande

corbeille. Elle prit congé d'elles, les embrassant toutes sans la moindre ombre d'orgueil. Après le café le comte Algarotti invita toute la compagnie à coucher à une maison qu'il avait à Treviso, et au dîner du lendemain des noces. Le curé s'en dispensa, et il n'y eut pas question de la mère, qui depuis ce jour heureux se portant tous les jours plus mal mourut deux ou trois mois après.

Christine donc quitta sa maison, et son village pour tomber entre les mains d'un époux dont elle fit le bonheur. M. Algarotti partit avec la comtesse Tos. et mes deux nobles amis ; Charles et sa femme allèrent seuls ; et la tante et la sœur vinrent avec moi dans ma voiture.

Cette sœur était une veuve de vingt-cinq ans qui ne manquait pas de mérite ; mais je donnais la préférence à la tante. Elle me dit que sa nouvelle nièce était un vrai bijou faite pour se faire adorer de tout le monde ; mais

qu'elle ne l'exposerait que quand elle aurait appris à parler vénitien.

— Toute sa gaieté et sa naïveté, m'ajouta-t-elle, ne sont autre chose que de l'esprit qu'il faudra habiller à la mode de notre patrie comme sa personne. Nous sommes très contentes du choix de mon neveu ; il a contracté avec vous une obligation éternelle, et personne ne doit y trouver à redire. J'espère qu'à l'avenir vous serez toujours de notre société.

J'ai fait tout le contraire ; et on m'en sut gré. Tout fut heureux dans ce charmant mariage. Christine ne donna un garçon à son mari qu'au bout d'un an.

À Treviso nous nous trouvâmes tous très bien logés, et après avoir pris quelques carafes de limonade nous allâmes tous nous coucher.

J'étais le lendemain matin dans la salle avec M. Algarotti et mes amis quand l'époux entra beau comme un ange, et avec l'air frais. Après avoir riposté avec esprit à tous les com-

pliments d'usage, il pria sa tante et sa sœur d'aller souhaiter un bonjour à sa femme. Elles disparurent dans l'instant. Je le regardais attentivement non sans inquiétude lorsqu'il m'embrassa avec amitié.

On s'étonne qu'il y ait des scélérats dévots qui se recommandent à leurs saints, et qui les remercient après s'être trouvés heureux dans leurs scélératesses. On a tort. C'est un sentiment qui ne peut être que bon car il fait la guerre à l'athéisme.

L'épouse, belle et brillante, parut une heure après entre sa nouvelle tante et sa belle-sœur. M. Algarotti lui allant au-devant lui demanda si elle avait bien passé la nuit, et pour toute réponse elle alla embrasser son mari. Tournant après ses beaux yeux vers moi, elle me dit qu'elle était heureuse, et qu'elle m'en avait l'obligation.

Les visites commencèrent par celle de M^me^ Tos. et durèrent jusqu'au moment qu'on se mit à table.

Après dîner nous allâmes à Mestre, et de là à Venise dans une grande péote, d'où descendîmes les époux chez eux, puis nous allâmes faire rire M. de Bragadin lui contant en détail notre belle expédition. Cet homme singulièrement savant fit cent réflexions profondes et absurdes sur ce mariage. Elles me parurent toutes comiques, car étant fondées sur le faux, elles devenaient un bizarre mélange de politique mondaine et de fausse métaphysique.

CHAPITRE X

Petits malheurs qui m'obligent à partir de Venise. Ce qui m'arrive à Milan et à Mantoue.

1747.

La seconde fête de Pâques, Charles vint nous faire une visite avec sa femme qui à l'égard de toute sa personne me parut une autre. C'était l'effet de l'habillement et de la coiffure. J'ai trouvé dans tous les deux l'apparence d'un contentement parfait. En devoir de correspondre aux honnêtes reproches que me fit Charles de n'être jamais allé le voir, j'y fus le jour de S. Marc avec M. Dandolo ; mais en attendant j'ai ressenti la plus grande satisfaction apprenant de lui-même que Christine était l'idole de sa tante et l'amie intime de sa sœur, qui la trouvaient toujours complaisante, défé-

rant à tout ce qu'elles lui insinuaient, et douce comme un mouton. Elle commençait déjà à se défaire de son jargon.

Le jour de S. Marc nous la trouvâmes dans la chambre de sa tante ; son mari n'était pas à la maison. D'un propos allant à l'autre, la tante se loua du profit qu'elle faisait dans l'art d'écrire, et la pria en même temps de me faire voir son livre. Elle se leva alors, et je l'ai suivie. Elle me dit qu'elle était heureuse, et qu'elle découvrait tous les jours davantage dans son mari un caractère d'ange. Il lui avait dit sans la moindre ombre de soupçon ou de déplaisir qu'il savait qu'elle avait passé deux jours avec moi toute seule, et qu'il avait ri au nez de la personne mal intentionnée qui ne pouvait lui avoir donné cette nouvelle que pour troubler sa paix.

Charles avait toutes les vertus, et me donna vingt-six ans après son mariage une grande marque d'amitié m'ouvrant sa bourse. Je n'ai

jamais fréquenté sa maison, et il m'en sut gré. Il mourut quelques mois avant mon dernier départ de Venise, et laissa sa femme très à son aise, et trois garçons tous bien employés avec lesquels elle vit peut-être encore.

Dans le mois de juin à la foire de Saint-Antoine à Padoue je me suis lié d'amitié avec un garçon de mon âge qui étudiait les mathématiques sous le professeur Succi. Il s'appelait Tognolo par son nom de famille, qu'il changea dans ce même temps en celui de Fabris. C'est le même comte Fabris qui mourut il y a huit ans en Transylvanie où il commandait étant lieutenant-général au service de l'empereur Joseph second. Cet homme qui dut sa fortune à ses vertus serait peut-être mort dans l'obscurité s'il avait gardé son ancien nom de Tognolo qui est positivement nom de paysan. Il était d'Uderzo gros bourg du Frioul vénitien. L'abbé son frère, homme d'esprit et grand joueur ayant pris le nom de Fabris fit que son frère cadet le prit aussi pour ne pas lui donner un dé-

menti. C'était ce qu'il devait faire quand il se vit sous le nouveau nom de Fabris décoré du titre de comte en conséquence d'un fief qu'il acheta du Sénat de Venise. Devenu comte et citoyen il n'était plus paysan ; devenu Fabris il n'était plus Tognolo. Ce nom lui aurait fait du tort, car il n'aurait jamais pu le prononcer sans faire souvenir à ceux qui l'auraient entendu sa basse naissance, et le proverbe qui dit qu'un paysan est toujours paysan n'est que trop fondé sur l'expérience. On croit un paysan insusceptible d'un parfait usage de raison, de sentiment pur, de gentillesse, et de toute vertu héroïque. Le nouveau comte d'ailleurs faisant oublier aux autres ce qu'il était, il n'est pas dit qu'il dût l'oublier lui-même, ni le désavouer. Il devait au contraire s'en souvenir pour ne jamais être dans ses actions ce qu'il aurait été sans sa métamorphose. Aussi dans tous ses contracts publics n'a-t-il jamais quitté son avant nom.

L'abbé son frère lui offrit deux nobles emplois, et lui dit de choisir. Mille sequins qu'il fallait débourser pour obtenir l'un ou l'autre étaient prêts. Il s'agissait d'opter entre Mars et Minerve. Il était sûr par des voies directes d'acheter à son frère une compagnie dans les troupes de S.M.I.R.A., ou par des indirectes de lui procurer une chaire dans l'Université de Padoue. En attendant il étudiait les mathématiques, car il avait besoin de devenir savant quel que fût l'emploi qu'il embrasserait. Il choisit le militaire imitant Achille qui préféra la gloire à la longue vie. Aussi paya-t-il de sa vie. Il est vrai qu'il n'était plus jeune et qu'il ne mourut pas en combattant, ce qu'on appelle sur le lit de l'honneur ; mais sans la fièvre pestilentielle qu'il gagna dans le pays ennemi de la nature, où son auguste maître l'envoya, on peut croire qu'il vivrait encore, car il n'était pas plus âgé que moi.

L'air distingué, les sentiments, les lumières et les vertus de Fabris auraient fait rire s'il

eût poursuivi à s'appeler Tognolo. Telle est la force d'un nom appellatif dans le plus sot de tous les mondes possibles. Ceux qui ont un nom malsonnant, ou qui présente une idée ridicule, doivent le quitter et s'en donner un autre, s'ils aspirent aux honneurs et aux fortunes dépendantes des sciences et des arts. Personne ne peut leur contester ce droit pourvu que le nom qu'ils se donneront n'appartienne pas à un autre. Je crois qu'ils doivent en être auteurs. L'alphabet est public, et chacun est le maître de s'en servir pour créer une parole et la faire devenir son propre nom ; Voltaire n'aurait pas pu aller à l'immortalité avec le nom d'Arouet. On lui aurait interdit l'entrée du temple lui fermant les portes au nez. Lui-même se serait avili s'entendant toujours appeler *à rouer*. D'Alembert ne serait pas devenu illustre et célèbre sous le nom de *Lerond ;* et Metastasio n'aurait pas brillé sous le nom de *Trapasso*. Melancton sous le nom de *Terre rouge* n'aurait pas osé parler de l'Eucharistie, et M. de

Beauharnais aurait fait rire, s'il avait conservé le nom de *Beauvit* quand même l'auteur de son ancienne famille aurait dû à ce nom sa fortune. Les *Bourbeux* voulurent être appelés Bourbon et les Caraglio prendraient certainement un autre nom s'ils allaient s'établir en Portugal. Je plains le roi Poniatowski qui, je pense, renonçant à sa couronne et au nom de roi, aura aussi renoncé au nom d'Auguste qu'il se donna montant sur le trône. Les seuls Coleoni de Bergame seraient embarrassés à changer de nom, car ayant les glandes nécessaires à la propagation sur l'écusson de leur ancienne famille ils seraient obligés en même temps d'abdiquer leurs armoiries au détriment de la gloire du héros *Bartolomeo*.

Vers la fin de l'automne mon ami Fabris me présenta à une famille faite pour nourrir le cœur et l'esprit. C'était à la campagne vers Zero. On jouait, on faisait l'amour, et on s'amusait à s'entrefaire des niches. On en faisait de sanglantes, et la bravoure consistait à en rire. On

devait ne s'offenser de rien. Il fallait entendre raillerie ou passer pour bête. On faisait tomber des lits. On épouvantait par des revenants ; on donnait à une demoiselle des dragées diurétiques, et à une autre de celles qui causaient des vents invincibles. Il fallait rire. Je n'étais pas moins brave qu'un autre tant en actif qu'en passif, mais voici un tour qu'on me joua, et qui impérieusement me cria vengeance.

Nous allions ordinairement nous promener à une ferme qui était à une demi-heure de distance ; et on y allait dans un quart passant un fossé sur une planche étroite qui en faisait le pont. Je voulais toujours aller par ce chemin plus court, malgré les dames, qui devant passer sur l'étroite planche avaient peur, malgré que les précédant je les encourageasse à me suivre. Un beau jour, j'y marche le premier, et quand je suis à la moitié, voilà le morceau de la planche où j'avais mis le pied qui cède, et tombe avec moi dans le fossé, qui n'était pas plein d'eau, mais de fange sale, liquide et

puante. Me voilà embourbé jusqu'au cou, et en devoir d'unir la mienne à la risée générale, qui ne dura cependant qu'une minute, car le tour enfin était abominable, et toute la compagnie le trouva tel. On appela des paysans qui me tirèrent de là à faire pitié. Un habit de saison tout neuf brodé en paillettes perdu, dentelles, bas ; mais n'importe. Je riais, quoique déterminé de me venger au sang, puisque le tour était sanglant. Pour en connaître l'auteur je n'avais besoin que de me montrer calme. Le morceau tombé était visiblement scié. On me conduisit à la maison, et on me prêta habit et chemise, car ayant intention de ne passer là que vingt-quatre heures je n'avais rien.

Je pars effectivement le lendemain, et je retourne le soir dans la belle compagnie. Fabris qui sentait la chose comme moi-même me dit que l'auteur du tour se tenait invinciblement inconnu. Un sequin promis à une paysanne, si elle pouvait me dire par qui la planche avait été sciée, fit tout. C'était un jeune homme que

j'étais sûr de faire parler moyennant un autre sequin. Mes menaces, plus encore que mon sequin, le forcèrent à me révéler qu'il avait scié la planche séduit par le seigneur Demetrio. C'était un Grec marchand d'épiceries âgé de quarante-cinq à cinquante ans, bon et aimable homme auquel je n'avais joué autre tour que celui de lui escamoter la femme de chambre de M^me^ Lin, dont il était amoureux.

Je n'ai jamais mis tant à l'alambic mon esprit, comme à cette occasion-là pour chercher le tour que je pouvais jouer à ce Grec malin. Je devais le trouver, sinon plus fort, du moins égal au sien tant à l'égard de l'invention que de la peine qu'il devait lui faire. Plus j'y pensais moins je le trouvais, et j'en étais au désespoir lorsque j'ai vu enterrer un mort. Voici ce que j'ai projeté et fait en contemplant le cadavre.

Je suis allé après minuit dans le cimetière tout seul avec mon couteau de chasse, j'ai découvert le mort, je lui ai coupé le bras jusqu'à

l'épaule non sans grande peine, et après avoir recouvert de terre le cadavre je suis retourné dans ma chambre portant avec moi le bras du défunt. Le lendemain sortant de table où j'avais soupé avec tous les autres, je vais prendre mon bras, puis je vais me placer sous le lit dans la chambre du Grec. Un quart d'heure après il entre, se déshabille, éteint la lumière, se met au lit, et lorsqu'il me semble qu'il commence à dormir je tire la couverture aux pieds assez pour qu'il reste découvert jusqu'aux hanches. Je l'entends rire, et me dire : *Quiconque vous soyez allez-vous-en, et laissez-moi dormir, je ne crois pas aux revenants.* En disant cela il retire à soi ses couvertures, et il tâche de se rendormir.

Cinq à six minutes après je lui fais le même jeu, il me répète les mêmes paroles ; mais lorsqu'il veut retirer à lui la couverture je fais qu'il trouve de la résistance. Le Grec alors allonge ses bras pour saisir les mains de l'homme, ou de la femme qui retenait sa couverture ; mais

au lieu de lui laisser trouver ma main je lui fais trouver celle du mort dont je tenais avec force le bras. Le Grec aussi tire avec force la main dont il était en possession croyant de tirer la personne aussi ; mais tout d'un coup je lâche le bras, et je n'entends plus sortir de la bouche de mon homme le moindre mot.

Ma pièce étant ainsi finie je vais me coucher dans ma chambre sûr de lui avoir fait une grande peur, et pas autre mal.

Le lendemain matin je me vois réveillé par un bruit d'aller et venir dont je ne comprends pas la raison ; je me lève pour savoir ce que c'était, et la maîtresse même de la maison me dit que ce que j'avais fait était trop fort.

— Qu'ai-je fait ?

— Monsieur Demetrio est mourant.

— L'ai-je donc tué ?

Elle s'en va sans me répondre. Je m'habille un peu effrayé et déterminé en tout cas à faire

bien l'ignorant ; je vais à la chambre du Grec, où je trouve toute la maison, l'archiprêtre, et le bedeau qui dispute avec lui parce qu'il ne veut pas enterrer de nouveau le bras que je voyais là. Tout le monde me regarde avec horreur, et on se moque de moi quand je soutiens que je n'en savais rien, et que j'étais étonné qu'ils portassent ainsi sur moi un jugement téméraire. On me répond : c'est vous, il n'y a que vous ici qui ait pu oser cela, cela vous ressemble ; c'était tout ce que tous d'accord me disaient. L'archiprêtre me dit que j'avais commis un grand crime, et qu'il était obligé de faire d'abord un procès-verbal, je lui réponds que je le laissais maître de faire tout ce qu'il voulait, et en lui disant que je ne craignais rien je m'en vais.

À table on m'a dit qu'on avait saigné le Grec, qu'il avait recouvré le mouvement des yeux, mais pas la parole, ni la fermeté de ses membres. Le lendemain il parla, et après mon départ j'ai su qu'il resta stupide et spasmo-

dique. Il a passé tout le reste de sa vie dans ce même état. L'archiprêtre dans le même jour fit enterrer le bras, fit procès-verbal, et envoya à la chancellerie épiscopale de Treviso la dénonciation du forfait.

Ennuyé des reproches qu'on me faisait je suis retourné à Venise, et ayant reçu quinze jours après une assignation au magistrat contre le blasphème j'ai prié M. Barbaro de s'informer de la raison, car c'est un magistrat à craindre. Je m'étonnais de ce qu'on procédait contre moi comme si on était sûr que j'avais coupé le bras du mort. Il me semblait qu'on devait en douter. Mais ce n'était pas cela. M. Barbaro me rend compte le soir que c'était une femme qui demandait justice contre moi parce que j'avais attiré sa fille à la Zuecca, où j'en avais abusé par force ; c'était si vrai, disait la plainte, que je l'avais violée qu'elle était dans un lit malade à cause des coups que je lui avais donnés, dont elle était toute meurtrie.

Cette affaire était une de celles faites pour causer des dépenses et des embarras à ceux dont elles tombaient sur le corps étant même innocents. Je l'étais sur l'accusation de l'avoir violée ; mais il était vrai que je l'avais battue. Voici ma défense que j'ai prié M. Barbaro de remettre au notaire du magistrat.

« Dans le tel jour, j'ai vu la telle femme avec sa fille. Une boutique de Malvoisie se trouvant dans la même rue où je l'ai trouvée je les ai invitées à y entrer. La fille s'étant refusée à mes caresses, la mère me dit qu'elle était pucelle et qu'elle avait raison de ne pas se laisser aller sans en profiter. M'ayant permis de m'en convaincre par ma main, j'ai connu que cela pouvait être, et je lui ai offert six sequins si elle voulait me la conduire à la Zuecca dans l'après dîner. Mon offre fut reçue, et cette mère me laissa sa fille au bout du jardin de la Croix. Elle reçut les six sequins et elle s'en alla. Le fait est que la fille lorsque j'ai voulu venir à l'affaire, commença à jouer d'escrime me mettant par là

toujours à faux. Dans le commencement ce jeu me fit rire, puis me fatiguant, et m'ennuyant je lui ai sérieusement dit de finir. Elle me répondit avec douceur que si je ne pouvais pas ce n'était pas sa faute. Connaisseur de ce manège, et ayant eu la bêtise de payer d'avance, je n'ai pas pu me déterminer à en être la dupe. Au bout d'une heure j'ai mis la fille dans une posture, où il lui était impossible d'exercer son jeu ; et pour lors elle se dérangea.

« — Pourquoi ne te tiens-tu pas comme je t'ai mise, ma belle enfant ?

« — Parce que de cette façon-là je ne veux pas.

« — Tu ne veux pas ?

« — Non.

« Pour lors sans faire le moindre bruit j'ai pris le manche à balai qui était là, et je l'ai rouée de coups. Elle criait comme un cochon ; mais nous étions sur la lagune où personne

ne pouvait accourir. Je sais cependant que je ne lui ai cassé ni bras ni jambes, et que les grandes marques des coups ne peuvent être que sur les fesses. Je l'ai forcée à s'habiller, je l'ai fait entrer dans un bateau qui passa par hasard, et je l'ai débarquée à la poissonnerie. La mère de cette fille eut six sequins, la fille a conservé sa détestable fleur. Si je suis coupable je ne peux l'être que d'avoir battu une fille infâme écolière d'une mère encore plus infâme. »

Mon écriture ne fit point d'effet, car le magistrat était sûr que la fille n'était pas pucelle, et la mère niait d'avoir reçu six sequins, et d'avoir même fait le marché. Les offices furent inutiles. On me cita, je n'ai point paru, et j'allais être décrété de prise de corps, lorsque la plainte contre moi consistant en ce que j'avais déterré un mort avec tout le reste vint devant le même magistrat. C'eût été moins mal pour moi si on l'avait portée au Conseil des Dix, car un tribunal m'aurait peut-être sauvé de l'autre.

Le second crime qui dans le fond n'était que comique était grave en premier chef. Je fus ajourné personnellement dans les vingt-quatre heures, sûr d'être décrété de prise de corps tout de suite. Ce fut pour lors que M. de Bragadin me dit que je devais faire place à l'orage. J'ai donc d'abord fait mon paquet.

Je ne suis jamais parti de Venise avec un si grand regret, car j'avais trois ou quatre engagements habituels tous chers à mon cœur, et j'étais en fortune de jeu. Mes amis m'assurèrent que tout au plus dans un an mes deux affaires seraient étouffées. Tout s'accommode à Venise lorsque le pays a oublié l'affaire.

Après avoir fait ma malle, je suis parti à l'entrée de la nuit ; le lendemain j'ai couché à Vérone, et deux jours après à Milan, où je me suis logé à l'auberge du Puits. J'étais seul, bien équipé, bien en bijoux, sans lettres de recommandation, mais avec quatre cents sequins dans ma bourse, tout à fait nouveau dans

la belle et grande ville de Milan, me portant très bien, et ayant l'heureux âge de vingt-trois ans. C'était en janvier de l'an 1748.

Après avoir bien dîné, je sors tout seul, je vais au café, puis à l'opéra et après avoir admiré la première beauté de Milan dans ce que personne ne prenait garde à moi, je me réjouis de voir Marine danseuse grotesque généralement applaudie, et méritant de l'être ; je la vois grandie, formée, et tout ce qu'une jolie fille de dix-sept ans pouvait être ; je me dispose à renouer avec elle, si elle n'était pas engagée. À la fin de l'opéra je me fais conduire à son logement. Elle venait de se mettre à table avec quelqu'un ; mais d'abord qu'elle me voit, elle jette sa serviette, et elle court entre mes bras avec une pluie de baisers que je lui rends jugeant son convive tout à fait sans conséquence. Le domestique met un troisième couvert sans attendre qu'on le lui dise, elle me prie de souper avec elle ; mais avant de m'asseoir je lui demande qui était ce monsieur. S'il avait

été poli, j'aurais prié Marine de me présenter ; mais se tenant là sans bouger, avant de m'asseoir je devais savoir qui c'était.

— Ce monsieur, me dit Marine, est le comte Celi, Romain, et qui plus est, mon amant.

— Je te fais mon compliment. Monsieur, vous ne prendrez pas en mauvaise part nos transports, car c'est ma fille.

— C'est une put…

— C'est vrai, me dit Marine, et tu peux lui croire, car c'est mon macq…

Le brutal lui lance alors un couteau à la figure qu'elle évite en se sauvant ; il veut lui courir après ; mais je l'arrête lui mettant la pointe de mon épée à la gorge. En même temps j'ordonne à Marine de me faire éclairer. Marine prend son mantelet, se prend à mon bras, je rengaine, et je la conduis volontiers avec moi vers l'escalier. Le prétendu comte me défie à aller le lendemain seul à la cascine *de' pomi*

pour entendre ce qu'il avait à me dire. Je lui réponds qu'il me verra à quatre heures de l'après-dîner. J'ai conduit Marine à mon auberge, où je lui ai fait d'abord donner la chambre près de la mienne ordonnant à souper pour deux.

À table, Marine, me voyant un peu pensif, me demanda si j'étais fâché qu'elle se fût sauvée du brutal, venant avec moi. Après l'avoir assuré qu'elle m'avait fait plaisir, je l'ai priée de m'informer en détail de la qualité de cet homme.

— C'est, me dit-elle, un joueur de profession qui se fait appeler comte Celi. Je l'ai connu ici ; il me fit des avances, il m'invita à souper, il fit une partie de jeu, et ayant gagné une somme à un Anglais qu'il appela à souper l'assurant que j'y serais, il me donna cinquante guinées le lendemain matin me disant qu'il m'avait intéressée à la banque. À peine devenu mon amant, il m'obligea à avoir des complai-

sances pour tous ceux qu'il voulait duper. Il vint se loger avec moi. L'accueil que je t'ai fait l'a apparemment choqué, il m'a appelée put…, et tu sais tout le reste. Me voilà ici, je compte d'y loger jusqu'à mon départ pour Mantoue, où je suis engagée pour première danseuse. J'ai dit à mon domestique d'aller me prendre tout le nécessaire pour cette nuit, et demain je me ferai porter tout ce qui m'appartient. Je ne verrai plus ce fripon. Je ne veux être qu'à toi, si tu me veux. À Corfou tu étais engagé, j'espère que tu ne l'es pas ici, dis-moi si tu m'aimes encore.

— Je t'adore, ma chère Marine, et je crois que nous irons à Mantoue ensemble ; mais tu dois être à moi tout entière.

— Mon cher ami, tu feras mon bonheur. J'ai trois cents sequins, et je te les donnerai demain sans autre intérêt que celui de me voir en possession de ton cœur.

— Je n'ai pas besoin d'argent. Je ne veux de toi autre chose sinon que tu m'aimes, et demain au soir nous serons plus tranquilles.

— Tu crois, peut-être, de devoir te battre demain. N'en sois pas inquiet, mon ami, c'est un poltron, je le connais. J'entends très bien que tu dois y aller ; mais tu te trouveras attrapé, et tant mieux.

Elle me conta alors qu'elle s'était brouillée avec son frère Petrone, que Cécile chantait à Gênes, et que Bellino Thérèse était toujours à Naples où elle devenait riche en ruinant des ducs.

— Je suis la seule malheureuse.

— Comment malheureuse ? Tu es devenue belle et excellente danseuse. Sois moins prodigue de tes faveurs, et tu trouveras aussi le mortel qui te rendra heureuse.

— Avare de mes faveurs, c'est difficile, car quand j'aime il faut que je me donne, et quand

je n'aime pas je n'ai pas de grâce. L'homme qui m'a donné cinquante sequins ne revient plus. C'est toi que je voudrais.

— Je ne suis pas riche, ma chère amie ; et mon honneur…

— Tais-toi. J'entends tout.

— Pourquoi au lieu d'un domestique ne tiens-tu pas une femme de chambre ?

— Tu as raison ; j'en imposerais mieux ; mais ce vilain diable-là me sert bien, et il est la fidélité même.

— Il est au moins macq…

— Oui mais sous mes ordres. Crois-moi qu'il est unique.

J'ai passé avec cette fille une nuit fort agréable. Le matin tout son équipage est venu. Nous avons dîné assez gaiement ensemble, et après dîner je l'ai laissée à sa toilette du théâtre. À trois heures, j'ai mis dans ma poche tout ce que j'avais de précieux, et j'ai dit à un

fiacre de me mettre à la Cascine *de' pomi*, d'où je l'ai d'abord renvoyé. Je me sentais sûr de mettre d'une façon ou de l'autre hors de combat ce fripon. Je voyais bien que je faisais une sottise, et que je pouvais manquer de parole à un homme d'une si mauvaise réputation sans rien risquer ; mais j'avais envie d'un duel, et celui-là me paraissait filé au mieux, car toute la raison était de mon côté. Une visite à une danseuse ; un impudent soi-disant homme de condition l'appelle put… à ma présence ; après il veut la tuer ; je la lui enlève ; il le souffre ; mais en me donnant un rendez-vous que j'ai accepté. Il me paraissait que si je n'y allais pas, je lui accordais le droit de dire à tout le monde que j'étais un lâche.

Je suis entré dans un café pour attendre quatre heures me mettant à causer avec un Français qui me revenait. Prenant plaisir à son propos, je l'avertis qu'à l'arrivée de quelqu'un qui devait être seul mon honneur voulait qu'il me trouvât seul aussi, et qu'ainsi je le priais de

disparaître à son apparition. Un quart d'heure après je le vois arriver en compagnie d'un autre, je dis au Français qu'il me ferait plaisir à rester.

Il entre, et je vois le gaillard qui était avec lui qui portait au flanc une épée de quarante pouces, ayant positivement l'air d'un coupe-jarret. Je me lève, disant d'un ton sec au J. F. :

— Vous m'aviez dit que vous viendriez seul.

— Mon ami n'est pas de trop, puisque je ne viens ici que pour vous parler.

— Si j'avais su cela je ne me serais pas incommodé. Mais ne faisons pas de bruit, et allons nous parler où nous ne soyons vus de personne. Suivez-moi.

Je sors avec le Français qui connaissant l'endroit me mène où il n'y avait personne, et nous nous arrêtons pour attendre les deux qui venaient à pas lents, et causant ensemble. Quand je les vois à dix pas, je tire mon épée di-

sant à Celi de tirer vite la sienne, et le Français dégaine aussi.

— Deux contre un ? dit Celi.

— Faites partir votre ami, et Monsieur partira aussi. Votre ami d'ailleurs a une épée, ainsi nous sommes deux contre deux.

L'homme à la longue épée dit alors qu'il ne se battait pas contre un danseur ; mon second lui répond qu'un danseur valait bien un J. F., et disant cela il l'approche, lui donne un coup de plat, et je fais le même compliment à Celi, qui recule avec l'autre me disant qu'il ne voulait que me dire un mot, et qu'il se battrait après.

— Parlez.

— Vous me connaissez, et je ne vous connais pas. Dites-moi qui vous êtes.

Ce fut alors que j'ai commencé à le frapper d'importance, comme mon brave danseur l'autre ; mais pour un moment, car ils s'éloignèrent à toutes jambes. Ainsi voilà toute cette

grande affaire belle et finie. Mon brave secondant attendait du monde ainsi je suis retourné à Milan tout seul après l'avoir remercié et prié de venir souper avec moi après l'opéra au Puits où j'étais logé. Je lui ai dit pour cela le nom que je m'étais donné à la consigne.

J'ai trouvé Marine dans le moment qu'elle était pour sortir, qui après avoir entendu comme toute l'affaire s'était passée me promit de conter la chose à tous ceux qu'elle verrait ; mais ce qui lui faisait grand plaisir était qu'elle se croyait sûre que mon secondant s'il est vrai qu'il était danseur ne pouvait être que Balletti, qui devait danser avec elle à Mantoue.

Après avoir remis dans ma malle mes papiers et mes bijoux je suis allé au café, puis au théâtre dans le parterre où j'ai vu Balletti qui me faisait remarquer, contant cette histoire bouffonne à toutes ses connaissances. À la fin de l'opéra il m'a rejoint et nous allâmes au Puits ensemble. Marine qui était dans sa

chambre vint dans la mienne d'abord qu'elle m'a entendu parler, et j'ai joui de la surprise de Balletti se voyant avec sa future danseuse à cause de laquelle il devait se disposer à danser le demi-caractère. Marine ne pouvait absolument pas s'exposer à danser le sérieux. Ces beaux suppôts de Terpsichore qui ne s'étaient jamais trouvés ensemble se déclarèrent à table une guerre amoureuse qui me fit faire un souper fort agréable, car en s'agissant d'un danseur Marine qui savait son métier en fait d'amour gardait un maintien tout différent de celui que son catéchisme lui ordonnait de mettre en usage avec les *gonzes*. Marine d'ailleurs était de l'humeur la plus gaie à cause des claquements de mains extraordinaires qu'on fit à son apparition au second ballet, lorsque l'histoire du comte Celi fut connue de tout le parterre.

Il n'y avait plus que dix représentations, et Marine étant décidée à partir le lendemain de la dernière nous établîmes de partir ensemble.

En attendant j'ai prié Balletti de venir dîner et souper avec nous tous les jours. J'ai conçu pour ce garçon une amitié très forte qui influa sur une grande partie de tout ce qui m'est arrivé dans ma vie, comme le lecteur verra à temps et lieu. Balletti avait beaucoup de talent dans son métier, mais ce n'était que la dernière de ses qualités. Il était vertueux, il avait l'âme grande, il avait fait ses études, et il avait eu toute l'éducation qu'on pouvait donner en France à un homme de condition.

Pas plus tard que le troisième jour je me suis aperçu que Marine désirait de rendre amoureux Balletti, et connaissant combien cela pouvait lui devenir utile à Mantoue, je me suis déterminé à l'aider. Elle avait une chaise de poste à deux places, je l'ai facilement persuadée à prendre avec elle Balletti, par une raison que je ne pouvais pas lui dire, et qui m'obligeait à ne pas arriver à Mantoue avec elle, car on aurait dit que j'en étais amoureux, et on l'aurait su où je ne voulais pas qu'on pût le

croire. Balletti y consentait ; mais il voulait absolument payer la moitié des frais de postes, et Marine ne voulait pas y consentir. J'ai eu toutes les peines du monde à persuader Balletti à accepter ce cadeau de Marine ; car les raisons qu'il m'alléguait étaient fort bonnes. Je leur ai promis de les attendre à dîner et à souper, et en conséquence de cet accord je suis parti dans le jour fixé une heure avant eux.

Étant arrivé à Crémone de bonne heure où nous devions souper et coucher, au lieu de les attendre à l'auberge je suis allé me désennuyer au café. J'y ai trouvé un officier français qui fit d'abord connaissance avec moi. Étant sortis ensemble pour aller faire quatre pas il s'arrêta pour parler à une charmante femme qui fit arrêter sa voiture d'abord qu'elle le vit. Après lui avoir parlé il m'a rejoint, et lui ayant demandé qui était cette belle dame, voici ce qu'il m'a répondu et qui est digne, si je ne me trompe, de passer à l'histoire.

— Vous ne me croirez pas indiscret à la narration que je vais faire, car le fait que vous allez apprendre est connu de toute la ville. L'aimable dame que vous venez de voir a un esprit rare, et en voici un essai. Un jeune officier entre plusieurs qui lui faisaient leur cour, lorsque le maréchal de Richelieu commandait à Gênes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les autres. Un jour dans ce même café il conseilla un de ses camarades de ne pas employer son temps à la courtiser, puisqu'il ne parviendrait jamais à rien. L'autre lui répondit de garder son conseil pour lui, puisqu'il avait déjà obtenu d'elle tout ce qu'un amant pouvait désirer. L'autre lui répliquant qu'il était sûr qu'il mentait, lui dit de sortir. « À quoi bon, lui représenta l'indiscret, d'aller se battre à cause d'un fait dont la vérité ne peut pas dépendre d'un duel ? Madame m'a fait entièrement heureux, et si tu ne me crois pas je te le ferai dire par elle-même. » L'incrédule lui répartit qu'il pariait vingt-cinq louis qu'il ne le lui ferait pas dire ; et le prétendu

heureux ayant accepté la gageure, ils allèrent sur-le-champ ensemble chez la dame que vous venez de voir, qui devait déclarer lequel des deux avait gagné les vingt-cinq louis.

Ils la trouvèrent à sa toilette.

— Quel bon vent, messieurs, vous conduit ici ensemble à cette heure ?

— Une gageure, madame, lui dit l'incrédule, dont il n'y a que vous qui puissiez être arbitre. Monsieur se vante d'avoir obtenu de vous les plus grandes faveurs auxquelles un amant puisse aspirer, je lui ai dit qu'il ment, et pour éviter le duel il m'a dit que vous-même me diriez qu'il n'a pas menti ; je lui ai proposé une gageure de vingt-cinq louis que vous n'en conviendriez pas, et il l'a acceptée. Ainsi, madame, prononcez.

— Vous avez perdu, lui répondit-elle, mais actuellement je vous prie tous les deux de vous en aller, et je vous avertis que si vous remettez

les pieds chez moi vous vous trouverez très mal reçus.

Les deux étourdis sortirent également mortifiés ; l'incrédule paya ; mais piqué au vif traita le vainqueur de façon que huit jours après il lui donna un bon coup d'épée dont il mourut. Depuis ce temps-là la dame va au casin, et partout ; mais elle n'a plus voulu recevoir du monde dans sa maison où elle vit très bien avec son mari.

— Comment ce mari a-t-il pris la chose ?

— Il dit que si sa femme eût donné gain de cause à l'autre il se serait divorcé, car personne au monde n'en aurait alors plus douté.

— Ce mari a de l'esprit. Il est certain que si la dame avait dit que celui qui s'était vanté avait menti, il aurait payé la gageure ; mais en riant il aurait toujours poursuivi à dire qu'il avait eu ses faveurs, et tout le monde lui aurait cru. En le déclarant vainqueur elle a coupé court, et elle a empêché le jugement contraire

qui l'aurait déshonorée. L'effronté eut un double tort par l'événement aussi, car il paya de sa vie ; mais l'incrédule eut aussi un très grand tort, car dans des affaires de cette espèce l'honnêteté ne permet pas des gageures. Si celui qui parie que oui est un impudent, celui qui parie que non est une grande dupe. J'aime beaucoup la présence d'esprit de cette dame.

— Mais que croyez-vous ?

— Je crois qu'elle est innocente.

— Je pense comme vous, et telle est l'opinion générale. Si vous restez ici demain, je vous présenterai au casin, et vous la connaîtrez.

J'ai engagé cet officier à souper avec nous, et il nous amusa beaucoup. Après son départ Marine donna un trait d'esprit qui me plut. Elle s'était ordonné une chambre pour elle seule, car couchant avec moi elle aurait cru d'offenser son respectable camarade.

Ayant averti Marine que je ne voulais la voir à Mantoue que rarement, elle fut se loger dans le quartier que l'entrepreneur lui avait destiné, et Balletti alla dans le sien. Je suis allé me loger au St-Marc, à l'Auberge de la Poste.

Dans le même jour, étant sorti trop tard pour aller me promener hors de Mantoue, je suis entré dans la boutique d'un libraire pour voir ce qu'il pouvait avoir de nouveau. La nuit étant survenue, et voyant que je ne m'en allais pas il me dit qu'il voulait fermer sa boutique. Je sors, et au bout de l'arcade je me vois arrêté par une patrouille. L'officier me dit que deux heures (d'Italie) étant sonnées, et n'ayant point de lanterne, il devait me conduire à la garde. J'ai beau répondre qu'étant arrivé le même jour je n'étais pas informé des lois de la ville ; il me dit que son devoir était de me mener aux arrêts, et je me rends. Il me présente au capitaine, beau et grand jeune homme, qui me voyant, se réjouit. Je le prie de me faire conduire à mon auberge ayant besoin d'aller

me coucher, et ma prière le fait rire. Il me répond qu'il me fera passer une nuit fort gaie, et en bonne compagnie, et il me fait rendre mon épée me disant qu'il ne voulait me considérer que comme un ami qui allait passer la nuit avec lui.

Il donna quelques ordres à un soldat lui parlant allemand, et une heure après on couvre une table pour quatre personnes, deux officiers arrivent, et nous soupons fort gaiement. Au dessert trois ou quatre autres officiers arrivent, et un quart d'heure après deux filles de joie dégoûtantes. Ce qui attire mon attention est une petite banque de pharaon qu'un officier fait. Je ponte pour faire ce que les autres faisaient, et après avoir perdu quelques sequins je me lève pour aller prendre un peu d'air, ayant trop bu. Une des deux catins s'empare de moi, elle me fait rire, je la laisse faire, et je fais. Après le vilain exploit je retourne à la banque.

Un jeune officier très aimable qui avait perdu quinze à vingt ducats jurait comme un grenadier parce que le banquier ramassait son argent, et quittait. Il avait beaucoup d'or devant lui, et il disait que le banquier devait l'avertir que c'était la dernière taille. Je lui ai poliment dit qu'il avait tort puisque le pharaon était le plus libre de tous les jeux, lui demandant en même temps pourquoi il ne faisait pas la banque lui-même ayant tant d'or devant lui. Il me répond qu'il s'ennuierait, car tous ces messieurs pontaient trop mesquinement ; et il me dit en souriant que si cela m'amusait je pourrais moi-même faire une banque. Je demande à l'officier de garde s'il voulait s'intéresser d'un quart, et y ayant consenti, je me déclare que je ne ferai que six tailles. Je demande des cartes neuves, je compte trois cents sequins, et l'officier écrit sur le derrière d'une carte : *Bon pour cent sequins, O. Neilan*, et la place sur mon or.

Le jeune officier tout content dit en plaisantant qu'il se pourrait que ma banque expirerait

avant que je pusse parvenir à la sixième. Je ne lui ai rien répondu.

À la quatrième taille ma banque était à l'agonie ; le jeune homme triomphait. Je l'ai un peu étonné lui disant que j'étais enchanté de perdre, car quand il gagnait je le trouvais beaucoup plus aimable. Il y a des politesses qui portent guignon à la personne à laquelle on les fait. Mon compliment lui fit perdre la tête. À la cinquième, une marée de cartes contraires lui fit perdre tout ce qu'il gagnait ; et à la sixième il voulut forcer, et il perdit tout l'or qu'il avait devant lui. Il me demanda sa revanche pour le lendemain, et je lui ai répondu que je ne jouais que quand j'étais aux arrêts.

Comptant mon argent, je me suis trouvé vainqueur de *deux cent cinquante* sequins après avoir donné le quart au capitaine O. Neilan qui prit pour son compte cinquante sequins qu'un officier nommé de Laurent avait perdus sur sa parole. Au point du jour il me laissa partir.

À mon réveil j'ai vu devant moi ce même capitaine de Laurent qui avait perdu à ma banque les cinquante ducats. Croyant qu'il était venu pour me les payer, je lui ai dit qu'il les devait à M. O. Neilan. Il me répondit qu'il le savait, et il finit par me prier de lui prêter six sequins sur son billet d'honneur dans lequel il s'engagerait de me les rendre dans l'huitaine. J'y ai consenti, et il me fit le billet. Il me pria de n'en rien dire à personne, et je lui en ai donné ma parole sous condition qu'il ne manquerait pas à la sienne.

Le lendemain je me suis trouvé malade en conséquence du mauvais quart d'heure que j'ai passé avec la coquine à la grande garde de la place Saint-Pierre. Je me suis parfaitement guéri en six semaines par la seule boisson de l'eau de nitre ; mais devant me soumettre à un régime qui m'ennuyait extrêmement.

Le quatrième jour le capitaine O. Neilan vint me faire une visite ; et je fus surpris de le

voir rire quand je lui ai fait voir l'état dans lequel m'avait mis une de ces filles qu'il avait fait venir à la grande garde.

— Vous vous portiez donc bien, me dit-il, arrivant à Mantoue ?

— À merveille.

— C'est un dommage que vous ayez perdu votre santé dans ce cloaque. Si j'avais pu deviner cela, je vous aurais averti.

— Vous le saviez donc ?

— Je devais bien le savoir, car il n'y a que huit jours que j'ai fait avec elle la même folie, et je crois qu'alors elle se portait bien.

— C'est donc à vous que je dois être reconnaissant du présent qu'elle m'a fait ?

— C'est une bagatelle, et d'ailleurs vous pouvez guérir, si cela vous amuse.

— Est-ce que vous ne vous amusez pas à cela ?

— Non en vérité. Un régime m'ennuierait à la mort. Et encore : à quoi bon guérir d'une ch…, tandis qu'à peine guéri on en attrape une autre ? J'ai eu dix fois cette patience ; mais il y a deux ans que j'ai pris mon parti.

— Je vous plains, car tel que vous êtes fait vous auriez en amour les plus grandes fortunes.

— Je ne m'en soucie pas. Les soins qu'elles coûtent me sont plus à charge que la petite incommodité que j'endure.

— Je ne pense pas comme vous. Le plaisir de l'amour sans amour est insipide. Vous semble-t-il que cette laideron vaille la peine que je souffre actuellement ?

— Aussi en suis-je fâché. J'aurais pu vous faire connaître des filles qui en vaudraient la peine.

— Il n'y en a pas une au monde qui vaille ma santé. On ne peut la sacrifier qu'à l'amour.

— Vous voulez donc des femmes dignes d'être aimées, et nous en avons ici quelques-unes. Restez ici, et quand vous serez guéri, vous pourrez aspirer à des conquêtes.

O. Neilan avait vingt-trois ans, son père était mort général, la belle comtesse Borsati était sa sœur ; il me fit voir une comtesse Zanardi Nerli encore plus belle ; mais je n'ai offert mon encens à aucune. L'état dans lequel j'étais me tenait dans l'humiliation ; je croyais que personne ne l'ignorait.

Je n'ai jamais trouvé jeune homme plus livré à la débauche que O. Neilan. Je passais les nuits avec lui courant les mauvais lieux ; et il m'étonnait toujours par tout ce qu'il faisait. Quand il trouvait la place occupée par quelque bourgeois, il lui ordonnait de se dépêcher, et s'il le faisait attendre, il lui faisait donner des coups de bâton par un domestique qu'il ne tenait à ses gages que pour lui faire exécuter des ordres de cette espèce. Il le servait

positivement comme un mâtin sert un assassin pour terrasser l'homme qu'il veut assassiner. Le pauvre paillard que je voyais traité ainsi m'excitait plus à rire qu'à pitié. Après cette exécution il punissait la catin profanant avec elle la plus essentielle de toutes les actions de l'homme ; et ensuite il s'en allait sans la payer riant de ses pleurs.

Malgré cela O. Neilan était noble, généreux, brave, et plein d'honneur.

— Pourquoi, lui disais-je, ne payez-vous pas ces pauvres malheureuses ?

— Parce que je voudrais les voir toutes mortes de faim.

— Mais ce que vous leur faites doit les convaincre que vous les aimez, et il est sûr qu'un bel homme comme vous ne peut que leur faire plaisir.

— Plaisir ? Je suis bien sûr que je ne leur en fais pas. Voyez-vous cette bague avec ce petit éperon ?

— Je le vois. À quoi cela sert-il ?

— À les faire caracoler, le leur mettant entre le ziste et le zeste. Croyez-vous que cela les chatouille ?

Il entre un jour dans la ville à cheval à bride abattue. Une vieille femme qui traversait la rue n'a pas le temps de l'éviter, elle tombe, et elle reste là avec la tête fendue ; il passa aux arrêts, mais il en sortit le lendemain ayant prouvé que ce fut un malheur amené par le hasard.

Nous allons un matin faire une visite à une dame, et nous nous tenons dans l'antichambre pour attendre qu'elle sorte du lit. Il voit sur le clavecin dix à douze dattes, et il les mange. La dame sort, et une minute après elle demande à sa femme de chambre où étaient ses dattes ; O. Neilan lui dit qu'il les avait mangées ; elle en est fâchée ; elle le gronde. Il lui demande si

elle veut qu'il les lui rende, et elle lui dit que oui croyant qu'il les avait dans la poche. Le vilain impertinent fait alors un petit mouvement de la bouche, et dans l'instant il lui vomit devant les dattes. Elle s'est sauvée, et le roué ne fit qu'en rire. J'ai vu plusieurs autres en possession de ce talent principalement en Angleterre.

L'officier au billet des six sequins n'étant pas venu le retirer dans la huitaine, je lui ai dit le rencontrant dans la rue que je ne me croyais plus obligé à lui garder le secret ; il me répondit brusquement que cela lui était égal. Sa réponse me paraissant un affront je pensais au moyen d'en avoir satisfaction quand O. Neilan me dit, pour me conter quelque chose de nouveau que le capitaine de Lorent était devenu fou, et qu'on l'avait déjà enfermé. Il guérit dans la suite ; mais en conséquence de sa mauvaise conduite il finit par être cassé.

O. Neilan, le brave O. Neilan a péri quelques années après à la bataille de Prague.

Tel qu'il était, cet homme devait périr victime de Vénus ou de Mars. Il vivrait peut-être encore s'il eût eu le courage du renard ; il avait celui du lion. Dans un officier c'est un défaut, dans un soldat c'est une vertu. Ceux qui bravent le danger le connaissant peuvent être dignes d'éloge ; mais ceux qui ne le connaissent pas c'est un miracle s'ils y échappent. Il faut cependant respecter ces grands guerriers, car leur courage indomptable dérive d'une grandeur d'âme et d'une vertu qui les mettent au-dessus des mortels.

Toutes les fois que je pense au prince Charles de Ligne je verse des larmes. Son courage était celui d'Achille ; mais Achille savait d'être invulnérable. Il vivrait encore si pendant le combat il eût pu se souvenir d'être mortel. Qui sont ceux qui l'ont connu et qui n'ont pas pleuré à sa mort ? Il était beau, doux, poli, très instruit, aimant les arts, gai, plaisant dans ses propos, et toujours égal. Fatale et infâme ré-

volution ! Un coup de canon l'a enlevé à son illustre famille, à ses amis, et à sa gloire future.

Le prince de Waldeck aussi à cause de son intrépidité perdit le bras gauche ; on m'a dit qu'il se console, la perte d'un bras ne pouvant pas l'empêcher de commander une armée. Ô vous qui méprisez la vie, dites-moi si la méprisant vous croyez de vous en rendre plus dignes.

L'opéra commença après Pâques. Je n'y manquais jamais. J'étais parfaitement guéri. J'étais charmé de voir que Balletti faisait briller Marine. Je n'allais pas chez elle ; mais Balletti venait presque tous les matins déjeuner avec moi. Me parlant souvent du caractère d'une ancienne comédienne, qui avait été bonne amie de son père, et qui depuis vingt ans avait quitté le théâtre, j'ai voulu la connaître.

Sa parure ne me surprit pas tant que sa personne. Malgré ses rides elle mettait du blanc et du rouge ; et elle teignait en noir ses sour-

cils. Elle laissait voir la moitié de sa flasque gorge, qui dégoûtait précisément parce qu'elle montrait ce qu'elle avait pu être, et deux râteliers de dents visiblement postiches. Sa coiffure n'était qu'une perruque qui collait fort mal sur son front et sur ses tempes ; et ses mains tremblantes firent trembler les miennes quand elle me les serra. Elle sentait l'ambre comme toute sa chambre, et les minauderies par lesquelles elle prétendait me faire connaître que je lui plaisais me firent quasi perdre la force que je me faisais pour me tenir de rire. Ses atours, très recherchés, étaient tous d'une mode qui devait être vieille vingt ans avant ce temps-là. J'ai vu avec frayeur les traces de la hideuse vieillesse sur une figure qui, cependant avant que le temps l'eût flétrie, avait dû faire des amants. Ce qui me tenait comme hors de moi-même était l'effronterie enfantine par laquelle ce refus du temps mettait en jeu ses prétendus appas.

Balletti qui craignait que mon étonnement la choquât, lui dit que ce qui me ravissait c'était que le temps n'eût pas eu la force de diminuer la beauté de la fraise qui brillait sur sa poitrine. C'était une envie qui ressemblait à une fraise.

— Cette fraise, dit la matrone en souriant, est celle qui m'a donné son nom. Je suis encore, et je serai toujours la Fragoletta.

À ce nom j'ai frémi.

J'avais devant moi le fatal simulacre cause de mon existence. Je voyais l'objet qui par ses prestiges avait séduit mon père trente ans avant ce temps-là, objet sans lequel il n'aurait jamais déserté la maison paternelle, et ne serait jamais allé m'engendrer dans une Vénitienne. Je n'ai jamais été de l'avis de l'ancien qui a dit que *nemo vitam vellet si daretur scientibus*(12).

Me voyant distrait elle demanda poliment à Balletti mon nom, et la voyant surprise quand elle entendit *Casanova :*

— Oui madame, lui dis-je, et mon père qui s'appelait Gaetan était de Parme.

— Qu'entends-je ? Que vois-je ? J'adorais votre père. Injustement jaloux il m'a abandonnée. Sans cela vous auriez été mon fils. Laissez que je vous embrasse en mère.

Je m'y attendais. De peur qu'elle tombe j'y suis allé au-devant, me livrant à son tendre souvenir. Toujours comédienne, elle mit un mouchoir à ses yeux faisant semblant d'essuyer ses larmes, me disant que je ne devais pas douter de ce qu'elle m'avait dit malgré qu'elle n'eût pas l'apparence d'être si vieille. Elle me dit que le seul défaut de mon père était l'ingratitude et elle aura trouvé le même défaut dans le fils, puisque malgré toutes les offres obligeantes qu'elle me fit, je n'ai plus mis les pieds chez elle.

Étant maître d'une bourse pleine d'or je me suis déterminé à quitter Mantoue pour avoir le plaisir de revoir ma chère Thérèse, D. Lucrezia, Palo père et fils, D. Antonio Casanova, et toutes mes anciennes connaissances ; mais mon Génie s'est opposé à mon projet. Je serais parti trois jours après si l'envie ne me fût venue d'aller à l'opéra.

Dans les deux mois que j'ai passés à Mantoue je peux dire d'avoir vécu en sage en conséquence de la folie que j'ai faite le premier jour. Je n'ai joué que cette seule fois et heureusement ; et la santé que j'ai perdue, m'obligeant à un régime, me garantit peut-être des malheurs que j'aurais eus si je ne me fusse uniquement occupé à la recouvrer.

CHAPITRE XI

Je vais à Césène pour m'emparer d'un trésor. Je m'établis chez Francia. Sa fille Javotte.

1748.

À l'opéra je me suis vu abordé par un jeune homme qui de but en blanc me dit que j'avais tort, étant étranger, de n'être pas allé voir le cabinet d'Histoire naturelle de son père Antonio de Capitani, commissaire et président au canon. Je lui réponds que s'il avait la bonté de venir me prendre à l'auberge de Saint-Marc je réparerais ma faute, et je finirais d'avoir tort. Dans ce commissaire du canon j'ai trouvé un original des plus bizarres. Les raretés de son cabinet consistaient dans la généalogie de sa famille, dans des livres de magie, dans des reliques de saints, dans des monnaies antédilu-

viennes, dans un modèle de l'arche de Noé, dans plusieurs médailles dont une était de Sésostris, et une autre de Sémiramis ; et dans un vieux couteau d'une forme baroque tout rongé par la rouille. Ce qu'il tenait sous clef était l'attirail de la franc-maçonnerie.

— Dites-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de commun entre l'histoire naturelle et ce cabinet, car je ne vois rien de ce qui regarde les trois règnes.

— Vous ne voyez donc pas le règne antédiluvien, celui de Sésostris, et l'autre de Sémiramis ?

À cette réponse je l'embrasse, et pour lors il déploie son érudition sur tout ce qu'il avait, finissant par me dire que le couteau rouillé était celui avec lequel saint Pierre avait coupé l'oreille à Malck.

— Vous possédez ce couteau, et vous n'êtes pas richissime ?

— Comment pourrais-je être riche moyennant ce couteau ?

— De deux façons. La première, vous mettant en possession de tous les trésors qui se trouvent cachés dans les terres qui appartiennent à l'Église.

— C'est naturel, car saint Pierre en a les clefs.

— Dieu soit loué. La seconde, le vendant au Pape même, si vous avez les chirographes qui en attestent l'authenticité.

— Vous voulez dire la pancarte. Sans cela je ne l'aurais pas acheté. J'ai tout cela.

— Tant mieux. Le Pape pour avoir ce couteau ferait, j'en suis sûr, votre fils cardinal ; mais il voudrait avoir aussi la gaine.

— Je ne l'ai pas ; mais elle n'est pas nécessaire. En tout cas, j'en ferai faire une.

— Il faut avoir celle dans laquelle saint Pierre mit lui-même le couteau quand Dieu lui

a dit : *mitte gladium tuum in vaginam*(13). Elle existe, et elle est entre les mains de quelqu'un qui pourra vous la vendre à bon marché à moins que vous ne veuillez lui vendre le couteau, car la gaine sans le couteau ne lui sert à rien, comme le couteau à vous sans le fourreau.

— Combien me coûterait cette gaine ?

— Mille sequins.

— Et combien me donnerait-il si je voulais lui vendre le couteau ?

— Mille sequins aussi.

Le commissaire alors tout étonné regarde son fils, et lui demande s'il aurait jamais cru qu'on lui offrirait mille sequins pour ce vieux couteau. Disant cela il ouvre un tiroir, et il déploie une paperasse écrite en hébreu où il y avait le dessin du couteau. Je fais semblant d'admirer, et je lui conseille d'acheter le fourreau.

— Il n'est nécessaire, me dit-il, ni que j'achète la gaine, ni que votre ami achète le couteau. Nous pouvons déterrer les trésors de moitié.

— Point du tout. Le magistère exige que le propriétaire du couteau *in vaginam* soit un seul. Si le Pape l'avait, il pourrait, par une opération magique que je connais, couper une oreille à tout roi chrétien qui voudrait empiéter sur les droits de l'Église.

— C'est curieux. Effectivement l'évangile dit que saint Pierre coupa une oreille à quelqu'un.

— À un roi.

— Oh ! pas à un roi.

— À un roi, vous dis-je. Informez-vous, si Malck ou Melck ne veut pas dire roi.

— Et si je me déterminais à vendre mon couteau, qui me donnerait les mille sequins ?

— Moi. Cinq cents demain argent comptant, et les autres cinq cents dans une lettre de change payable à un mois de date.

— Ça s'appelle parler. Faites-moi l'honneur de venir demain manger avec nous un plat de macaroni, et nous parlerons sous le plus grand secret d'une grande affaire.

J'ai accepté l'invitation, et j'y fus. La première chose qu'il me dit fut qu'il savait où il y avait un trésor dans l'État du Pape, et que cela étant il se déterminerait à acheter le fourreau. Étant sûr qu'il ne me prendrait pas au mot, j'ai tiré de ma poche une bourse, où je lui ai fait voir cinq cents sequins ; mais il me répondit que le trésor valait des millions. Nous nous mîmes à table.

— Vous ne serez pas servi, me dit-il, en vaisselle d'argent ; mais en plats de Raffael.

— Monsieur le commissaire, vous êtes un seigneur magnifique. Un sot croirait que c'est de la vilaine faïence.

— Un homme très à son aise, me dit-il après dîner, domicilié dans l'État du Pape, et maître de la maison de campagne où il habite avec toute sa famille, est sûr d'avoir un trésor dans sa cave. Il a écrit à mon fils qu'il serait prêt à faire toutes les dépenses nécessaires pour s'en mettre en possession s'il pouvait lui trouver un habile magicien capable de le déterrer.

Le fils alors tira de sa poche une lettre, dont il me lit quelques articles, me demandant excuse, si ayant promis le secret, il ne me donnait pas à lire toute la lettre ; mais j'avais déjà vu, sans qu'il s'en aperçût, Césène, qui était le nom de la ville d'où elle avait été écrite.

— Il s'agit donc, reprit le commissaire au canon, de me faire acheter à crédit le fourreau, car je n'ai pas d'argent comptant. Vous ne risqueriez rien endossant mes lettres de change, car j'ai du bien ; et si vous connaissez le magicien, vous pourriez être de moitié avec lui.

— Le magicien est tout prêt. C'est moi ; mais, si vous ne commencez pas par me compter cinq cents sequins, nous ne ferons rien.

— Je n'ai pas d'argent.

— Vendez-moi donc le couteau.

— Non.

— Vous avez tort, car actuellement que je l'ai vu, je suis le maître de vous l'enlever. Je suis cependant assez honnête homme pour ne pas vouloir vous jouer ce tour.

— Vous êtes le maître de m'enlever mon couteau ? Je voudrais en être convaincu, car je n'en crois rien.

— Fort bien. Demain vous ne l'aurez plus ; mais n'espérez pas que je vous le rende. Un esprit élémentaire que j'ai à mes ordres me le portera à minuit dans ma chambre, et le même esprit me dira où est le trésor.

— Faites qu'il vous le dise ; et par là vous me convaincrez.

J'ai alors demandé plume et encre ; j'ai interrogé en leur présence mon oracle, et je lui ai fait répondre qu'il était à côté du Rubicon ; mais hors de la ville. Ils ne savaient pas ce que c'était Rubicon ; je leur ai dit que c'était un torrent jadis fleuve ; ils cherchèrent un dictionnaire, et trouvant qu'il était à Césène, je les ai vus ébahis. Je les ai alors laissés libres pour leur donner le temps de mal raisonner. L'envie m'était venue, non pas de voler cinq cents sequins à ces pauvres sots, mais d'aller avec le jeune homme le déterrer à ses frais chez l'autre sot à Césène qui croyait l'avoir dans sa cave. Il me tardait de jouer le rôle de magicien.

À cette fin, sortant de la maison de ce bon homme, je suis allé à la bibliothèque publique, où à l'aide d'un dictionnaire j'ai écrit cette érudition bouffonne : « Le trésor est dix-sept toises et demie sous terre depuis six siècles. Sa valeur monte à deux millions de sequins, et la matière est enfermée dans une caisse, qui est la même que Godefroid de Bouillon enle-

va à Mathilde comtesse de Toscane l'an 1081, quand il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner la bataille contre cette princesse. Il enterra la caisse là où elle est actuellement avant d'aller assiéger Rome. Grégoire VII, qui était grand magicien, ayant su où la caisse était enterrée, s'était déterminé d'aller la recouvrer en personne ; mais la mort traversa son projet. Après la mort de la comtesse Mathilde, l'an 1116, le Génie qui préside aux trésors cachés donna à celui-ci sept gardiens. Dans une nuit de pleine lune un philosophe savant pourra le faire élever sur la superficie de la terre se tenant dans le cercle maxime. »

Le lendemain, comme je m'y attendais, je vois dans ma chambre le père et le fils. Je leur donne l'histoire du trésor que j'avais composée, et sur le plus beau de leur étonnement je leur dis que j'étais déterminé à recouvrer le trésor, dont je leur promettais la quatrième partie s'ils voulaient acheter le fourreau. Faute de cela je leur répète la menace d'enlever le cou-

teau. Le commissaire me dit qu'il se déterminera quand il verra le fourreau, et je m'engage de le lui faire voir le lendemain. Ils partirent fort contents.

J'ai passé la journée à bâtir une gaine, dont il était difficile d'en voir une plus bouffonne. J'ai fait bouillir la grosse semelle d'une botte forte, et j'y ai pratiqué une ouverture dans laquelle le couteau devait infailliblement entrer. Puis la frottant avec du sable je lui ai donné l'air antique qu'elle devait avoir. Le commissaire resta surpris quand le lendemain je suis allé chez lui, et je lui ai fait mettre le couteau dedans. Nous dînâmes ensemble, et nous conclûmes après dîner que son fils m'accompagnerait pour me présenter au maître de la maison où était le trésor ; que je recevrais une lettre de change de mille écus romains tirée sur Bologne à l'ordre de son fils ; mais qu'il ne la passerait au mien que lorsque j'aurais extrait le trésor, et que le couteau dans la gaine n'entrerait entre mes mains que lorsque j'en aurais

besoin pour faire la grande opération. Jusqu'à ce moment-là son fils l'aurait toujours dans sa poche.

Nous nous engageâmes à ces conditions par des écritures mutuelles, et nous fixâmes notre départ au surlendemain. Au moment de notre départ le père donna sa bénédiction au fils, me disant en même temps qu'il était comte palatin, et me montrant le diplôme du Pape régnant. Je l'ai alors embrassé, le qualifiant de comte, et j'ai reçu la lettre de change.

Après avoir dit adieu à Marine qui était devenue la bonne amie du comte Arconati, et à Balletti que j'étais sûr de revoir à Venise dans l'année suivante, je suis allé souper avec mon cher O. Neilan.

Le matin je me suis embarqué, et je suis allé à Ferrare et de là à Bologne et à Césène, où nous nous logeâmes à la poste. Le lendemain de très bonne heure nous allâmes, nous promenant, chez George Francia, riche pay-

san, maître du trésor qui demeurait à un quart de mille de la ville, et qui ne s'attendait pas à une si heureuse visite. Il embrassa Capitani qu'il connaissait, et me laissant avec sa famille, il est allé avec lui pour parler de l'affaire.

La première chose que j'ai observée, et que j'ai dans l'instant reconnue pour mon trésor fut la fille aînée de cet homme. J'ai vu la cadette laide, un fils benêt, la femme maîtresse, et trois ou quatre servantes.

La fille aînée qui m'a d'abord plu, et qui s'appelait Geneviève, comme presque toutes les paysannes de Césène, quand elle m'a entendu dire qu'elle devait avoir dix-huit ans, elle me dit d'un ton très sérieux qu'elle n'en avait que quatorze. La maison était en bel air, et isolée quatre cents pas à la ronde. J'ai vu avec plaisir que j'y serais bien logé. Ce qui me fit de la peine fut une exhalaison puante qui devait infecter l'air. Je demande à la femme Francia

d'où cette puanteur venait, et elle me dit que c'était l'odeur du chanvre en macération.

— Pour combien d'argent en avez-vous ?

— Pour quarante écus.

— Les voilà. Le chanvre est à moi, et je dirai à votre mari de le porter loin d'ici.

Mon camarade m'ayant appelé, je suis descendu. Francia me fit l'hommage qu'il aurait fait à un grand magicien, malgré que je n'en eusse pas l'air. Nous restâmes d'accord qu'il aurait un quart du trésor, un autre quart appartiendrait à Capitani, et les deux autres à moi. Je lui ai dit que j'avais besoin d'une chambre pour moi seul avec deux lits, et d'une antichambre où il y aurait un baignoir. Capitani devait loger au côté opposé au mien, et dans ma chambre je devais avoir trois tables, deux petites et une grande. Outre cela je lui ai ordonné de me pourvoir d'une couturière pucelle âgée entre les quatorze et les dix-huit ans. Cette fille devait être fidèle au secret, comme tous les

gens de la maison, car si l'inquisition parvenait à savoir nos affaires tout serait perdu. Je lui ai dit que j'irais loger chez lui le lendemain, que je faisais deux repas par jour, et que je ne buvais autre vin que Saint-Jevese. Pour déjeuner, je portais avec moi mon chocolat. Je lui ai promis de lui payer toute la dépense qu'il ferait si je manquais mon entreprise. La dernière chose que je lui ai ordonnée fut de faire d'abord transporter ailleurs le chanvre, et de purger dans le même jour l'air avec de la poudre à canon. Je lui ai dit de trouver un homme sûr qui allât le lendemain de bonne heure prendre tout notre bagage à l'Auberge de la Poste. Il devait avoir dans sa maison prêtes à mes ordres cent bougies et trois torches.

Nous n'avions pas encore fait cent pas que voilà Francia qui me court après pour me rendre les quarante écus que j'avais donnés à sa femme pour le chanvre. Je ne les ai pris que lorsqu'il m'assura qu'il était certain de le vendre pour le même prix dans la journée

même. À ces procédés cet homme conçut pour moi la plus grande vénération, qui devint encore plus grande quand, malgré Capitani, je n'ai pas voulu cent sequins qu'il voulait me donner pour me payer mon voyage. Je l'ai vu enchanté quand je lui ai dit qu'à la veille de gagner un trésor on ne fait aucun cas de ces bagatelles. Le lendemain nous nous trouvâmes très bien logés, et ayant avec nous tout notre équipage.

Le dîner ayant été trop abondant, je lui ai dit de faire économie, et de me donner à souper de la bonne marée. Après souper il vint me dire que pour ce qui regardait la vierge, il avait consulté sa femme, et que je pouvais être sûr de sa fille Javotte. Après lui avoir dit de revenir avec elle, je lui ai demandé quels fondements il avait pour croire de posséder un trésor dans sa maison.

— Premièrement, me répondit-il, la tradition orale de père en fils depuis huit généra-

tions. En second lieu, les grands coups qu'on frappe sous terre pendant toute la nuit. Troisièmement la porte de ma cave qui s'ouvre et se ferme toute seule à chaque trois ou quatre minutes, ouvrage des démons que nous voyons se promener toutes les nuits par la campagne sous la forme de flammes pyramidales.

— Si cela est, il est évident, comme deux et deux font quatre, que vous avez chez vous un trésor. Dieu vous garde de mettre une serrure à la porte qui s'ouvre et se ferme, vous auriez un tremblement de terre qui formerait dans cette même enceinte un abîme, car les esprits veulent avoir l'entrée et la sortie libres pour aller vaquer à leurs affaires.

— Dieu soit loué qu'un savant que mon père fit venir il y a quarante ans nous dit la même chose. Ce grand homme n'avait besoin qu'encore de trois jours pour extraire le trésor, lorsque mon père sut que les gens de l'Inquisition allaient s'emparer de lui. Il le fit vite

échapper. Dites-moi de grâce pourquoi la magie ne peut pas résister à l'Inquisition.

— Parce que les moines ont à leur service un plus grand nombre de diables que nous. Je suis sûr que votre père avait déjà beaucoup dépensé avec ce savant.

— Deux mille écus à peu près.

— Davantage, davantage.

Je me suis fait suivre, et pour faire quelque chose de magique, j'ai trempé une serviette dans l'eau, et prononçant des paroles épouvantables qui n'étaient d'aucune langue, je leur ai lavé les yeux, les tempes et la poitrine, que Javotte ne m'aurait peut-être pas livrée, si je n'avais commencé par la velue de son père. Je les ai fait jurer sur un portefeuille que j'ai tiré de ma poche qu'ils n'avaient pas des maladies impures, et à Javotte qu'elle avait son pucelage. Comme elle rougit beaucoup me faisant ce serment, j'ai eu la cruauté de lui expliquer ce que le mot pucelage signifiait, et j'ai ressen-

ti le plus grand plaisir quand voulant lui faire répéter le serment, elle me dit rougissant encore plus qu'elle le savait et qu'il n'était donc pas nécessaire qu'elle jurât de nouveau. Je leur ai ordonné de me donner un baiser, et ayant senti sortir de la bouche de ma chère Javotte une insoutenable puanteur d'ail, je l'ai d'abord défendu à tous les trois. George m'assura qu'on n'en trouverait plus dans sa maison.

Javotte n'était pas une beauté complète pour ce qui regardait son minois, car elle était hâlée, et elle avait la bouche trop grande ; mais ses dents étaient belles, et la lèvre de dessous sortait de façon qu'elle paraissait être faite ainsi pour cueillir le baiser. Elle m'était devenue intéressante quand lavant sa poitrine j'ai trouvé ses seins d'une résistance dont je n'avais pas d'idée. Elle était aussi trop blonde, et ses mains trop charnues n'avaient pas l'air doux, mais il fallait passer par-dessus tout cela. Mon dessein n'était pas de la rendre amoureuse, car la besogne aurait été trop longue avec une pay-

sanne, mais obéissante et soumise. J'ai décidé de la rendre honteuse de se montrer malicieuse, et de m'assurer par là de ne trouver la moindre opposition. Au défaut d'amour, ce qui est le principal dans les expéditions de cette espèce c'est la soumission. On ne trouve ni grâce, ni vice, ni transports ; mais l'on est assez dédommagé par l'exercice d'un empire absolu. Je les ai avertis que chacun d'eux souperait avec moi à son tour par ordre d'âge, et que Javotte dormirait toujours dans mon antichambre, où il y aurait un baignoir où je laverai mon convive une demi-heure avant qu'il se mette à table, et qu'il devrait être à jeun.

J'ai donné à Francia par écrit tous les articles qu'il devait aller m'acheter à Césène le lendemain, mais sans marchander. Une pièce de toile blanche de vingt-cinq à trente aunes de la valeur de huit à dix sequins, du fil, des ciseaux, des aiguilles, du storax, de la myrrhe, du soufre, de l'huile d'olive, du camphre, une rame de papier, des plumes, de l'encre, douze

feuilles de parchemin, des pinceaux, une branche d'olivier bonne à faire un bâton d'un pied et demi.

Très content du rôle de magicien que j'allais jouer, et dans lequel je ne me croyais pas si savant, je me suis mis au lit. Le lendemain, j'ai ordonné à Capitani d'aller tous les jours à Césène au grand café pour entendre ce qu'on débitait et pouvoir m'en rendre compte. Francia avant midi arriva avec tout ce que je lui avais ordonné d'acheter. Il me dit qu'il n'avait pas marchandé, et que le marchand qui lui avait vendu la toile irait conter qu'il était ivre puisqu'il la lui avait payée au moins six écus plus qu'elle ne valait. Je lui ai dit de m'envoyer sa fille et de me laisser seul avec elle.

Je lui ai fait couper quatre morceaux de cinq pieds de long, deux de deux pieds, et un septième de deux pieds et demi pour faire le capuchon du surplis qui m'était nécessaire à la

grande conjuration. Je lui ai ordonné de commencer à coudre s'asseyant près de mon lit.

— Vous dînerez ici, lui dis-je, et vous y resterez jusqu'au soir. Quand votre père arrivera vous nous laisserez ; mais vous reviendrez pour vous coucher après son départ.

Elle dîna donc près de mon lit où sa mère lui servit tout ce que je lui ai envoyé, et ne buvant que du vin de Saint-Jevese. Vers le soir, à l'arrivée de son père, elle disparut.

J'ai eu la patience de laver ce bon homme dans le bain, et de le tenir à table où il mangea comme un loup m'assurant que c'était pour la première fois de sa vie qu'il avait passé vingt-quatre heures sans manger. Gris du vin de Saint-Jevese il dormit jusqu'à l'apparition de sa femme qui me porta mon chocolat. Sa fille vint coudre jusqu'au soir, et elle disparut à l'arrivée de Capitani que j'ai traité comme Francia. Le lendemain vint le tour de Javotte. Je l'avais attendue avec la plus grande impatience.

À l'heure fixée je lui ai dit d'aller se mettre dans le bain, et de m'appeler quand elle y serait parce que je devais la laver comme j'avais lavé son père et Capitani. Elle partit d'abord sans me répondre, et elle m'appela un quart d'heure après. Je suis allé d'un air doux et sérieux me mettre au bout du baignoir. Elle était sur le côté ; je lui ai dit de se mettre sur le dos, et de me regarder tandis que je prononcerais la formule pour le sacre. Elle obéit avec toute la soumission, et je lui ai fait une ablution générale dans toutes les postures. Dans le devoir où j'étais de bien jouer mon rôle j'ai plus souffert que joui, et elle dut se trouver dans mon même cas, se montrant indifférente, et dissimulant l'émotion que devait lui causer ma main qui ne finissait jamais de la laver où l'attouchement devait lui être plus sensible que partout ailleurs. Je l'ai fait sortir du bain pour l'essuyer ; et ce fut pour lors que mon zèle à m'en bien acquitter lui ordonna des postures qui manquèrent de me forcer à trahir mon rôle. Un petit soulagement

que je me suis procuré dans un moment où elle ne pouvait pas me voir m'ayant calmé, je lui ai dit de s'habiller.

Étant à jeun, elle mangea d'un appétit dévorant, et le vin de Saint-Jevese qu'elle but comme elle aurait bu de l'eau l'enflamma tellement que je n'ai plus vu ses hâles. Je lui ai demandé d'abord que nous fûmes seuls si ce que je l'avais obligée à faire lui avait déplu, et elle me répondit qu'au contraire je lui avais fait plaisir.

— J'espère donc, lui dis-je, que demain vous ne serez pas fâchée d'entrer dans le bain après moi, et de me faire les mêmes ablutions que je vous ai faites.

— Volontiers ; mais saurai-je faire ?

— Je vous instruirai, et pour l'avenir vous coucherez toutes les nuits dans ma chambre, car je dois me rendre sûr que dans la nuit de la grande opération je vous trouverai encore vierge.

Après cette annonce, Javotte prit avec moi un maintien facile, elle me regardait avec assurance, elle souriait souvent, et elle n'était plus gênée. Elle alla se coucher, et n'ayant plus rien que je pusse trouver nouveau, elle n'eut besoin de combattre contre aucun sentiment de pudeur. Pour se défendre de la chaleur, elle se mit parfaitement nue, et elle s'endormit. J'en ai fait de même ; mais très repenti de m'être engagé à ne faire le grand sacrifice que dans la nuit de l'extraction du trésor. L'opération devait manquer, je le savais ; mais je savais aussi qu'elle ne manquerait pas par la raison que j'aurais manqué le pucelage.

Javotte se leva de très bonne heure et se mit à son travail. Ayant fini le surplis, elle employa le reste de la journée à me faire une couronne de parchemin à sept pointes, sur laquelle j'ai peint des caractères effroyables.

Une heure avant souper je suis allé me mettre dans le bain, elle y entra d'abord que je

lui ai dit que c'était le temps, et elle me fit les mêmes ablutions que je lui avais faites la veille avec le même zèle et la même douceur, me donnant des marques de la plus tendre amitié. J'ai passé une heure charmante dans laquelle je n'ai respecté que le sanctuaire. Se voyant couverte de baisers, elle crut de devoir m'en faire autant d'abord que je ne le lui défendais pas.

— Je me réjouis, lui dis-je, de ce que je vois que tu ressens du plaisir. Sache, ma chère enfant, que la perfection de notre opération ne dépend que du plaisir que tu peux te procurer à ma présence sans la moindre contrainte.

À cet avertissement, elle se livra tout entière à la nature, faisant des choses incroyables pour me convaincre que le plaisir qu'elle ressentait était au-dessus de toute expression. Malgré l'abstinence du fruit défendu, nous nous sommes assez nourris pour aller nous mettre à table très contents l'un de l'autre. Ce

fut elle qui dans le moment d'aller se mettre au lit me demanda si couchant ensemble nous gâterions l'affaire. Elle vint entre mes bras toute joyeuse quand je lui ai dit que non, et nous nous en donnâmes jusqu'à ce que l'amour même eût envie de dormir. J'eus lieu d'admirer la richesse de son tempérament dans la sublimité de ses inventions.

J'ai passé une bonne partie de la nuit suivante avec Francia et Capitani pour voir de mes propres yeux les phénomènes dont ce paysan me parlait. Me tenant sur le balcon qui donnait sur la cour de la maison, j'ai entendu toutes les trois ou quatre minutes le bruit de la porte qui s'ouvrait, et se fermait par elle-même, j'ai entendu les coups souterrains qui à intervalles égaux se succédaient trois ou quatre par minute. Le bruit de ces coups ressemblait à celui qu'aurait fait une grosse massue de bronze poussée dans un grand mortier du même métal. J'ai pris mes pistolets, et je suis allé avec eux me mettre près de la porte mouvante te-

nant une lanterne à la main. J'ai vu la porte s'ouvrir lentement, et trente secondes après se fermer avec violence. Je l'ai ouverte et fermée moi-même, et n'ayant trouvé aucune raison physique occulte à ce singulier phénomène, j'ai décidé en moi-même qu'il y avait quelque friponnerie. Je ne me suis pas soucié de le dire.

Étant de nouveau allé sur le balcon, j'ai vu dans la cour des ombres qui allaient et venaient. Ce ne pouvait être que des masses d'air humide et épais ; et pour ce qui regardait les pyramides de flammes que je voyais planer par la campagne, c'était un phénomène que je connaissais. Je leur ai laissé croire que c'étaient les esprits gardiens du trésor. La campagne dans toute l'Italie méridionale est remplie de feux follets que le peuple prend pour des diables. C'est de là que vient le nom de *Spirito folletto*.

C'était dans la nuit…

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en novembre 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Lise-Marie, Anne C. Françoise.

— Sources :

Jacques Casanova de Seingalt, Vénitien, *Histoire de ma vie*, Paris, Plon et Wiesbaden, F. A. Brockhaus, 1960, reproduisant fidèlement

le manuscrit de l'auteur. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, *La Place Saint-Marc à Venise*, huile sur toile, a été peinte par Giovanni Antonio Canaletto, c. 1742-1744 (National Gallery of Art).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée

d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

1 Belle Laverne, permets-moi de tromper, d'être vu juste et saint ; couvre d'un nuage mes péchés de la nuit et mes fraudes. (Horace : Epist., I, 16, 60-62).

2 À moins que la pituite ne le tourmente. Horace : (*Epist.*, I, 1, 108).

3 J'étais prompt à la colère, de même que pour me calmer (Horace : voir le chap. II, vol. 1).

4 *Suis Dieu, ton destin*. (Voir le chap. VI, vol. 1).

5 Encore six, et puis « basta », si vous ne voulez pas me voir mourir.

6 Sa main blanche, un peu longue et effilée, *ne laisse voir ni jointure ni veine saillante*. (Arioste : *Roland furieux*, VII).

7 Tant qu'il reste la vie, c'est bien. (Mécène cité par Sénèque : Epist. CI.)

8 Car la déesse de la persuasion et de la beauté accompagnent de leurs dons quiconque a des écus. (Horace : Epist. I, VI, 38.)

9 Il n'admire rien que ce que Libitine a consacré. (Horace : Epist. II, I, 49.)

10 Les prémisses étant concédés.

11 Sur la manière d'agir.

12 Nul ne voudrait de la vie, s'il savait ce qu'elle vaut. Référence à : *Nihil est tam fallax quam vita humana, nihil tam insidiosum : non mehercule quisquam illam accepisset, nisi daretur inscientibus* (Sénèque : *Consolatio ad Marciam*, XXII.)

13 Remets ton glaive dans le fourreau. (Jean XVIII, 11.)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
Ce livre numérique